ELLIOT PERLMAN

Et si le cheval se mettait à parler

PAVILLONS
Robert Laffont

https://books.yossr.com/fr

ELLIOT PERLMAN

ET SI LE CHEVAL SE METTAIT À PARLER

roman

Traduit de l'anglais (Australie)
par Carine Chichereau

https://books.yossr.com/fr

https://books.yossr.com/fr

« PAVILLONS »
Collection dirigée par Claire Do Sêrro

Titre original : MAYBE THE HORSE WILL TALK

Conception graphique du couverture : Les Belles Pages
Illustration de couverture : © Shutterstock et CSA-Printstock / Getty Images

© Elliot Perlman, 2019

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2021

ISBN : 978-2-221-25845-3

(édition originale : ISBN 978-0-14378-149-3, Vintage Penguin Random House Australia)

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par PCA

https://books.yossr.com/fr

Suivez toute l’actualité des Éditions Robert Laffont sur www.laffont.fr.

https://books.yossr.com/fr

À Za

https://books.yossr.com/fr

La loi n'est pas morte, même si elle dort,
William Shakespeare, *Mesure pour mesure*,
acte II scène 2

https://books.yossr.com/fr

Sommaire

Couverture

Titre

Copyright

Première partie

I

II

III

Deuxième partie

I

II

III

IV

V

Troisième partie

https://books.yossr.com/fr

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

Quatrième partie

I

II

III

IV

V

VI

VII

Cinquième partie

I

II

III

https://books.yossr.com/fr

IV

V

VI

VII

VIII

Sixième partie

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

Septième partie

I

II

III

IV

V

https://books.yossr.com/fr

VI

VII

Huitième partie

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

Remerciements

https://books.yossr.com/fr

Première partie

I

« Je suis absolument terrifié à l'idée de perdre ce boulot que je déteste absolument. »

Cette prise de conscience brutale réveilla Stephen Maserov en sursaut un mercredi, à trois heures du matin. Est-ce que d'autres avocats travaillant comme lui depuis déjà plus d'un an pour le prestigieux cabinet juridique spécialisé en droit des affaires, Freely Savage Carter Blanche, pensaient la même chose ? Dans le cas contraire, comment était-il possible que ça tombe sur lui, l'ancien étudiant en lettres devenu prof, et à présent diplômé en droit ? Quoi qu'il en soit, ainsi allongé dans son studio de location, cette manière baroque de considérer sa situation « perdant-perdant » lui procura soudain un sentiment pervers de libération.

Parmi les associés du vaste empire que constituait Freely Savage Carter Blanche, le plus redouté de tous était sans aucun doute Mike Crispin « Crispy » Hamilton. Maserov avait entendu prononcer son nom avant même d'être embauché. Hamilton occupait un bureau à l'angle du bâtiment, si haut dans les étages que, même en regardant longuement et avec attention par l'une des deux fenêtres qui allaient du sol au plafond, à l'œil nu, il n'aurait pu affirmer à quelle espèce appartenaient les créatures sillonnant la rue, sans parler de reconnaître les individus filant en hâte vers leur travail pour des salaires qui, jamais au grand jamais, ne représenteraient plus d'une fraction du sien, demeureraient toujours à des années-lumière de ses dividendes d'associé, et plus encore de son patrimoine personnel en dehors du cabinet et de ses actifs du fond en fiducie – et de toute façon, assis dans

https://books.yossr.com/fr

son bureau, Hamilton ne se préoccupait pas davantage de l'existence de ces gens que de la vie intime des chauves-souris.

Voilà pourquoi il ne baissait jamais les yeux vers la rue quand il regardait dehors. Il aurait d'ailleurs été incapable de se rappeler l'avoir jamais fait, car si cela n'était pas noté dans son emploi du temps, où chaque heure était divisée en dix tranches de six minutes tarifées, il n'avait aucune raison de le faire, pas même lorsque Joy se tenait près de lui. Joy – la jeune femme qu'il avait lui-même baptisée ainsi – était son assistante personnelle. Elle s'appellerait Joy, lui avait-il expliqué à son arrivée, car son assistante précédente répondait à ce nom, et que cela permettrait d'éviter toute confusion.

C'est donc dans le bureau d'Hamilton qu'était assis Malcolm Torrent, dans un luxueux fauteuil, dos tourné à la fenêtre – Hamilton, lui, jouissait de la vue –, d'où il observait Joy leur verser un verre de Perrier provenant du minibar. Malcolm Torrent était le P-DG de Torrent Industries, géant du bâtiment implanté sur le marché local et international, dont la valeur atteignait trente-sept milliards. Les deux hommes attendaient Stephen Maserov, avocat recruté un an plus tôt, qui venait d'être convié à leur rendez-vous. Mr Torrent payait chacune des secondes nécessaires à Joy pour aller en frétillant jusqu'au minibar, verser le Perrier, et ressortir du bureau, toujours aussi frétillante. Hamilton nota que suivre les mouvements de Joy aidait également Malcolm Torrent à le distraire quelques instants des soucis qui l'avaient conduit en face de lui. Stephen Maserov mettait bien trop de temps pour arriver, mais le manège de son assistante remplit avantageusement les quatre-vingt-dix secondes d'attente qu'ils durent supporter.

Rares étaient les avocats embauchés depuis moins de cinq ans qui aient jamais parlé à Malcolm Torrent et, la première année, on interdisait même aux nouvelles recrues de s'adresser à lui, au cas où elles le croiseraient dans le bâtiment. Il existait une règle tacite au sein du cabinet disant que les coûts et honoraires que les avocats ne pouvaient dissimuler devaient être enterrés parmi les centaines de dossiers ouverts au nom de Torrent Industries.

Embauché plus d'un an auparavant, Stephen Maserov connaissait cette pratique clandestine, et puisque aucun avocat de moins de cinq années d'ancienneté n'avait jamais été convié à un rendez-vous avec Mr Torrent, il

https://books.yossr.com/fr

était certain d'avoir été pris en flagrant délit rangeant parmi les dossiers de Torrent Industries une fiche d'honoraires qui ne les concernait pas. Et si cette loi non écrite était un mythe ? Pourtant, il avait vu de ses propres yeux des collègues, juniors et seniors, mettre des factures sur le compte de Torrent Industries de manière totalement injustifiée, sans qu'il y ait, à sa connaissance, la moindre répercussion. Peut-être qu'à force d'abus, Torrent Industries avait fini par découvrir le pot aux roses. Peut-être Mr Torrent avait-il été alerté par un ancien employé de Freely Savage désireux de se venger – on comptait environ cinq anciens employés pleins de rancœur pour chacun des avocats qui travaillaient au cabinet. Ils avaient même formé un groupe de soutien, le SFS, les Survivants de Freely Savage.

Stephen Maserov craignait qu'on veuille faire de lui un exemple. Cela expliquerait en effet qu'un avocat de deuxième année se retrouve ainsi convié dans le bureau d'Hamilton lors d'un rendez-vous avec Mr Torrent. Le cabinet allait lui offrir sa tête en guise de sacrifice. Quelle autre explication pouvait-il y avoir ?

Joy frappa à la porte, depuis le seuil annonça : « Stephen Maserov », et celui-ci entra.

« Maserov, je ne crois pas que vous connaissiez Malcolm Torrent. » Bien sûr qu'il ne le connaissait pas. Il n'avait parlé avec Hamilton que six fois, et presque à chaque fois, lorsqu'il était rentré chez lui et l'avait dit à sa femme, elle lui avait versé un double scotch pour l'aider à se remettre. C'était avant qu'ils se séparent ou, plus précisément, avant qu'elle lui demande de partir.

« Heureux de vous rencontrer, Mr Torrent, dit-il en lui serrant la main.

— Maserov, je tiens à vous remercier pour votre travail sur le dossier Hoffner. »

Le sourire forcé de Stephen Maserov se figea, comme la coulée de sueur qui lui maculait le dos, mer Morte verticale qu'aucune chemise ou veste n'aurait pu totalement dissimuler. Il n'avait jamais travaillé sur le dossier Hoffner. Devait-il accepter des remerciements pour une tâche qu'il n'avait pas effectuée afin d'obtenir de l'avancement, ou devait-il avouer sur-le-champ qu'il n'avait jamais vu le dossier Hoffner, dans l'espoir qu'on apprécie son honnêteté, ou que tout au moins on le laisse retourner au poste qu'il occupait avant d'entrer dans ce bureau ? Il n'avait pas le temps de réfléchir, ni d'appeler sa femme – encore aurait-il fallu qu'elle soit

https://books.yossr.com/fr

disponible et accepte de prendre son appel. Après la naissance de leur second enfant, elle avait repris l'enseignement à temps partiel, et il savait qu'à cette heure elle devait faire cours.

À l'époque où ils s'étaient rencontrés, ils étaient profs tous les deux. Ils s'étaient mariés et peu après avoir signé la promesse de vente d'une maison, ils avaient dû se rendre à l'évidence qu'un d'eux au moins devait trouver un emploi mieux payé. C'est ainsi que Stephen Maserov s'était inscrit en droit, et que pendant un moment Eleanor avait fait tourner la maison grâce à son seul salaire. Hélas, la naissance de leur premier fils, les années et l'argent sacrifiés pour que Stephen reprenne ses études avaient coûté cher à leur couple. Ils pensaient que les choses s'amélioreraient lorsqu'il aurait décroché un travail dans un cabinet d'avocats prestigieux, mais ils se trompaient. Les longues heures de labeur harassant que Stephen passait au bureau ne faisaient qu'élargir le gouffre qui s'était déjà creusé entre eux. Afin de sauver leur mariage, il avait persuadé sa femme d'avoir un second enfant, proposition particulièrement héroïque car il ne faisait que la croiser et n'avait plus de nouvelles de sa libido depuis la précédente année fiscale. Naturellement, un autre garçon était né. Il était vigoureux et en bonne santé, hélas, le couple de ses parents, de l'aveu de sa mère, était en phase terminale. Se décrivant elle-même comme victime d'un abandon de foyer pour cause d'entreprise, victime d'une DST (dette sexuellement transmissible), Eleanor avait donc suggéré une séparation provisoire. « Si tu gardes une chemise propre à ton bureau, tu ne verras même pas la différence », affirmait-elle.

Mais Stephen Maserov n'avait pas de bureau. Il occupait un poste de travail escamotable dans un interstice entre les carrières prometteuses d'autres personnes au sein de la tour de verre et d'acier qui enserrait Freely Savage Carter Blanche. Presque tous les soirs depuis leur séparation, quatre mois plus tôt, Stephen Maserov, à présent âgé de trente-deux ans, se rendait au domicile conjugal pour mettre au lit ses deux jeunes enfants avec l'espoir pas si bien dissimulé de se réconcilier avec Eleanor. Après, il retournait travailler quelques heures afin d'essayer de boucler sa journée. Ensuite seulement, il s'en retournait à son studio de location.

En cet instant, alors que des flots de soleil inondaient le bureau d'Hamilton, le plus important client de la firme remerciait Maserov, sous les yeux de l'associé le plus important du cabinet, au sujet d'un dossier dont

https://books.yossr.com/fr

il n’avait jamais entendu parler. Dire la vérité avait toujours été chose normale à ses yeux, seulement il travaillait chez Freely Savage depuis assez longtemps pour savoir qu’en réalité, la vérité n’était qu’une possibilité parmi d’autres. C’était toujours une bonne chose d’avoir plusieurs options, mais il fallait du temps pour réfléchir, sinon, on risquait de se tromper. Malcolm Torrent, de Torrent Industries, et Hamilton attendaient qu’il s’exprime au sujet de ce dossier Hoffner, dont il ne savait rien.

Joy hélas n’était pas dans le bureau. Sa présence aurait pu faire gagner à Maserov quelques précieuses secondes. Quel mal y avait-il à admettre la vérité ? Ce n’était pas comme s’il avait commis une erreur. Il n’avait rien fait. Toutefois, la bonne opinion de Malcolm Torrent, exprimée qui plus est devant Hamilton, pouvait réellement lancer sa carrière. Cela pouvait le faire sortir de l’obscurité, non, de l’anonymat, et plus tard, une fois sa position dans la firme mieux assurée, il pourrait enfin révéler la vérité, telle une infraction mineure passée sous silence.

« Maserov ? », entendit-il Hamilton lui dire, interrompant le débat interne qu’il poursuivait avec lui-même dans la panique la plus totale, et soudain il se vit là, muet face aux compliments de Malcolm Torrent. Il demeura pétrifié encore quelques instants, mais prenant conscience de son inertie, il répondit aussitôt : « J’aimerais pouvoir accepter vos éloges, Mr Torrent, mais je n’ai pas travaillé sur ce dossier. »

Hamilton et Malcolm Torrent se regardèrent, surpris.

« C’est vrai ? demanda Torrent.

— Mais alors, que faites-vous là ? renchérit Hamilton.

— J’ai reçu un message des ressources humaines hier en fin de journée, me demandant de venir vous voir, mais j’imagine que c’était une erreur », hasarda Maserov avant de se racler la gorge. Hamilton prit un dossier sur son bureau et le passa en revue. « Peut-être qu’il y a un second Maserov parmi nos effectifs ? » poursuivit-il, comme s’il lui fallait justifier non seulement sa présence, mais aussi son existence. « Peut-être est-ce lui qui a travaillé sur le dossier Hoffner ? »

Stephen Maserov savait parfaitement qu’il n’y avait personne d’autre portant ce nom au cabinet.

Sans lever les yeux, Hamilton reprit doucement : « Oui, c’est l’autre Maserov. Pas celui-ci. » Stephen fut impressionné par la rapidité avec

https://books.yossr.com/fr

laquelle Hamilton s'était emparé de cette fausse information. « Je ne sais pas pourquoi on a convoqué ce Maserov-là. Je suis désolé, Malcolm.

— Voulez-vous que je lui transmette le message, Mr Hamilton… à l'autre Maserov ? demanda Stephen, nerveux.

— Non, retournez à votre poste.

— Une minute, dit Malcolm Torrent. J'apprécie le fait que pas une seconde vous n'ayez tenté de vous attribuer des éloges pour un travail que vous n'avez pas effectué.

— Vous appréciez ça, vraiment ? fit Hamilton, perplexe.

— Bien sûr. J'apprécie ce Maserov-là. Je sens en lui de l'intégrité. À quel échelon êtes-vous ? Je ne vous ai jamais vu auparavant.

— C'est ma deuxième année ici, monsieur.

— N'êtes-vous pas un peu âgé pour n'être qu'un deuxième-année ? Il y a une histoire derrière tout ça, n'est-ce pas ? L'intégrité peut freiner une carrière, vous savez.

— J'ai enseigné avant de faire des études de droit.

— Un prof ! Ça au moins, c'est utile à la société ! s'exclama Malcolm Torrent.

— Que voulez-vous dire par "utile à la société" ? demanda Hamilton.

— Il ne sait même pas ce que ça veut dire ! » s'esclaffa Malcolm Torrent, à l'adresse de Maserov.

Celui-ci était stupéfait d'avoir pareil échange avec Malcolm Torrent lui-même, et dans le bureau d'Hamilton. Aucun de ses collègues n'accepterait de le croire. Pas plus que sa femme.

« Et qu'est-ce qui vous a poussé à renoncer à l'enseignement pour devenir avocat ? continua Torrent, au plus grand étonnement de Maserov.

— Eh bien, avant que nous nous mariions, Eleanor et moi, je plaisantais en disant que l'utilité sociale d'une profession et sa rémunération étaient inversement proportionnelles. C'est pourquoi nous avons décidé qu'un de nous deux…

— Joy, voulez-vous venir un instant s'il vous plaît ? s'écria Hamilton d'un air agité en appuyant sur l'interphone.

— Mais ce n'est pas une plaisanterie, l'interrompit Malcolm Torrent. Regardez combien gagnent les enseignants, les infirmières, les travailleurs sociaux, les employées des crèches, celles qui s'occupent des vieux, les professions paramédicales. Quand on songe combien ils sont utiles, aux

https://books.yossr.com/fr

services essentiels qu'ils fournissent chaque jour, et vous voyez combien ils gagnent ? Comment font-ils pour s'en sortir ? Mais dans quel monde vivons-nous ? Et il n'y a pas qu'eux…

— Les travailleurs sociaux ! cracha Hamilton. Joy, venez ici, s'il vous plaît ! Immédiatement !

— Je dois vous laisser, dit Malcolm Torrent en regardant sa montre, mais peu importe que vous soyez tel ou tel Maserov…

— Stephen. Stephen Maserov.

— Stephen, j'aimerais que vous vous occupiez de mes affaires personnelles sur le plan juridique, pas celles de la compagnie, les miennes ! Vous ferez le nécessaire, Hamilton ? » ajouta Torrent à l'instant où Joy entrait.

Hamilton transféra son agitation sur son assistante. « Joy, je veux que vous me trouviez l'autre Maserov qui travaille ici.

— Mr Torrent, commença Maserov, je vous suis vraiment très reconnaissant de l'intérêt que vous me portez. Franchement, j'ai du mal à croire que tout ceci soit réel.

— Ça ne l'est pas, commenta Joy.

— Quoi ?

— Ceci n'est pas la réalité, répéta-t-elle à Stephen Maserov tandis qu'elle massait les épaules d'Hamilton derrière son fauteuil. Vous avez rendez-vous en effet avec Mr Hamilton et Mr Torrent ce matin, mais là, vous n'y êtes pas. Il s'agit d'un rêve, généré par votre anxiété, c'est encore le petit matin, un bon moment avant l'heure du vrai rendez-vous.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. Posez-vous la question : en fonction de ce que vous savez du monde, qu'est-ce qui vous paraît réel ici ?

— Oh mon Dieu ! Absolument rien !

— Non, la crainte que vous éprouviez en entrant dans le bureau de Mr Hamilton reflète la réalité. Mais est-ce que vous m'avez jamais entendue parler si librement, avec tant d'éloquence et en me livrant à de telles analyses ?

— Oh non, jamais ! Ça alors ! Et qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

— Dans le rêve, vous avez eu le sentiment que les choses se déroulaient bien, mais c'est seulement parce que le fait de penser à moi a provoqué en

https://books.yossr.com/fr

vous un sursaut de testostérone. Vous allez bientôt vous réveiller avec la sensation d'étouffer. Vous aurez l'impression d'avoir une crise cardiaque, ce qui vous aurait permis d'échapper au rendez-vous de ce matin, mais vous n'aurez pas cette chance. Vous voyez la lumière qui filtre à travers les fentes des rideaux et par les interstices entre vos paupières plissées, encore lourdes de sommeil, cette lumière blanche, éclatante, impavide, qui vous guette ? La voilà, la vie réelle. Vous voyez les chiffres d'un rouge brûlant sur le réveil, les secondes qui grésillent avec mépris dans le temps qui vous est imparti, telle une méchante éruption cutanée ? Ces chiffres ne sont pas vos amis. Ils sont là pour être témoins de vos tourments. En apercevant votre reflet dans la cuvette des toilettes avant d'uriner, ce que vous ferez bientôt, vous vous rappellerez de tendres souvenirs du temps où votre fils faisait pipi dans le lit que vous partagiez avec votre épouse. Ensuite, vous l'imaginerez, elle, déjà levée, préparant le déjeuner de votre enfant pour qu'il l'emporte à l'école, dans la cuisine de ce domicile conjugal que vous continuez de financer. Mais pour l'instant, vous n'avez même pas encore soulevé la tête de l'oreiller. Ça ne sera pas facile. Vous aurez mal dans les lombaires, du côté gauche, et vous ne saurez pas pourquoi. Voilà ! Vous le sentez, ce tiraillement au côté gauche ? Vous êtes un peu jeune pour ça, non ? Le compte à rebours est enclenché. Quatre, trois… Vous savez que vous êtes en retard ? Ça y est. Douleur aiguë, dos *et* poitrine. Ne seraient-ce pas les prémices, les signes annonciateurs d'une migraine ? Hein ? Vous l'entendez qui arrive au galop, dans un fracas grandissant ? Oui c'est ça, bouche sèche, mais sèche comme le désert, comme les plantes des westerns, la langue pareille à un échantillon tout gonflé, découpé dans un tapis puant aux longs poils plein d'agents pathogènes – va falloir faire le ménage pour se faire accepter dans la société. La vessie remplie, pareille à un océan. Vous avez fini de payer la maison ? Vous êtes vraiment en retard, maintenant. Contrôlez cette douleur dans la poitrine. Deux, un… À vous de jouer, à présent… Inspirez ! »

II

https://books.yossr.com/fr

En rentrant enfin du travail la veille au soir, bien qu'épuisé, Maserov n'avait pas réussi à s'endormir avant le petit jour car il ne pouvait s'empêcher d'imaginer le rendez-vous du lendemain matin. Et voilà, la fatigue avait déjà saboté sa journée, voire sa carrière, et il n'était même pas sept heures du matin : il n'avait pas entendu son alarme. Stephen Maserov, simple avocat de deuxième année, allait être en retard à un rendez-vous avec Mr Malcolm Torrent, de Torrent Industries, et Mike Hamilton, l'associé suprême, premier parmi ses impairs, *Il Duce* de Freely Savage Carter Blanche.

Tout le monde au sein du cabinet et même à l'extérieur craignait Hamilton. Ses clients aussi avaient peur de lui, voilà pourquoi ils continuaient de lui confier leurs affaires, certains qu'il inspirait à leurs concurrents une terreur encore plus grande. Leur peur se transformait souvent en une explosion d'admiration lorsqu'ils le voyaient leur expliquer, avec une témérité mêlée d'une froide nonchalance, qu'il leur facturait ses services par tranches de six minutes, mais qu'il pouvait en plus exercer à sa guise son droit de rétention sur leurs biens. Le client, ignorant souvent ce qu'était le droit de rétention, souriait jaune, en se demandant s'il s'agissait d'une plaisanterie.

« Je suis sûr que vous comprenez », disait alors Hamilton au sujet du droit de rétention, souriant à son tour pour montrer qu'il était sérieux et qu'il se moquait bien que le client ait compris ou pas.

« Je vous facture également le temps que je passe à vous expliquer cela. Nous savons tous les deux que c'est nécessaire.

— *Nécessaire* ? avait un jour relevé un client.

— Ne serait-ce que pour rester dans la compétition, avait expliqué Hamilton.

— Dans la compétition ? Mais avec qui ?

— Avec mes associés. »

Ses associés craignaient Hamilton car il détenait plus de pouvoir au sein du cabinet qu'aucun autre. Il en était ainsi parce qu'il possédait plus de votes que quiconque, et s'il disposait de la majorité des votes, c'était parce qu'il facturait plus d'honoraires que personne. Et cela parce qu'il était mentionné comme « associé responsable » (associé responsable d'avoir apporté l'affaire au cabinet, puis de veiller à satisfaire le client) dans plus de dossiers que tous les autres. Plus un associé facturait d'honoraires, plus il

https://books.yossr.com/fr

détenait de votes lors des réunions entre associés. C'était aussi simple que ça.

Mais il y avait là davantage que de la peur. Les associés d'Hamilton le détestaient. L'un d'eux avait même demandé à un prêtre catholique s'il était mal de prier pour la mort d'un homme, à condition qu'elle soit sans douleur et procure du réconfort à d'autres personnes. Apprenant que le catholicisme ne pouvait cautionner une telle prière, il avait remercié le prêtre en lui disant qu'il allait poursuivre sa quête spirituelle ailleurs, à la recherche d'une religion plus ouverte. Un autre associé rejouait ses échanges avec Hamilton avec son thérapeute. Aucun de ces deux hommes ne travaillait pour Hamilton. Il n'était pas leur supérieur : ils étaient associés. Les avocats employés ne pouvaient se payer le luxe de le haïr, mais la profondeur de l'effroi qu'il leur inspirait était insondable.

Maserov, lui, arrivait presque à la mesurer. En montant jusqu'au cinquante et unième étage, il ressentit la présence dans son corps d'organes dont il n'avait jamais eu conscience auparavant. À son arrivée dans le bureau d'Hamilton, il n'avait pas encore repris son souffle. Ainsi que le lui avait prédit Joy dans son rêve, il était en retard de presque cinq minutes, ce qui le disqualifiait avant même qu'il ait ouvert la bouche.

Il ignorait que le rendez-vous avait débuté quarante minutes plus tôt. Quand il frappa à la porte, avant que la véritable Joy l'annonce, puis s'excusa pour ses deux cent soixante-dix secondes de retard, Malcolm Torrent et Hamilton le considérèrent comme s'ils n'avaient pas la moindre idée de qui il était, ni de ce qu'il faisait là. Les ressources humaines avaient omis de rappeler à Hamilton que les règles en vigueur au cabinet l'obligeaient tous les deux mois à accueillir un deuxième-année lors d'un rendez-vous. C'était la seule raison de la présence de Maserov.

« Comment avez-vous dit que vous vous appeliez ? demanda Hamilton.

— Stephen Maserov.

— Et pourquoi êtes-vous là ?

— Les ressources humaines m'ont dit que vous aviez sollicité ma présence lors de ce rendez-vous.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore.

— Mais… vous travaillez bien ici ?

— Oui.

https://books.yossr.com/fr

— Quel est votre nom, déjà ?

— Stephen Maserov.

— Est-ce un parent à vous ? demanda Hamilton à Malcolm Torrent.

— Non, répondit Torrent.

— Mais dans ce cas, pourquoi les ressources humaines vous ont-elles envoyé ici ? Vous êtes un deuxième-année ?

— Je ne sais pas. Oh, oui. Je suis un avocat de deuxième année et…

— Ah, c'est un deuxième-année ! Parfait. Alors asseyez-vous là et ne touchez à rien. Joy, apportez-moi le dossier de ce deuxième-année. Maserov, c'est cela ?

— Oui, monsieur, Stephen Maserov.

— Dites-moi combien de temps il lui reste avant d'entrer dans sa troisième année, demanda Hamilton à Joy avant de se retourner vers Maserov. Eh bien, asseyez-vous là. » Puis Hamilton revint vers Torrent. « C'est obligatoire. Ce sont les ressources humaines », dit-il en guise d'explication. Et il reprit, sans prêter la moindre attention à Maserov :

« Mais n'existe-t-il pas ce qu'on appelle les "quérulents processifs" ? Est-ce qu'on ne peut pas les faire déclarer ainsi ?

— Pour qu'un tribunal déclare une personne ou une entreprise "quérulent processif", il ne s'agit pas seulement de simple harcèlement, d'ennuis ou d'embarras à l'encontre de la personne poursuivie, il faut qu'elle s'y adonne de "manière habituelle, persistante, et sans motifs raisonnables". On ne peut pas dire que ces femmes vous harcèlent. Elles affirment que c'est vous, ou plutôt vos employés qui les ont harcelées sexuellement, *elles*. Ne vous inquiétez pas ; nous ferons en sorte que Torrent Industries se défende avec vigueur contre ces accusations.

— Mike, c'est un déferlement de cas de harcèlement sexuel. C'est inhérent à la culture de toute cette industrie.

— Malcolm, c'est l'industrie du bâtiment. Les hommes sont comme ça.

— C'est l'argument que vous allez utiliser pour bâtir votre défense ?

— Non, nous allons construire une défense pour chaque cas. Nous allons nous en occuper, mais étayer un dossier, ça prend du temps. Vous le savez. Vous savez aussi que, souvent, les choses se règlent au tribunal, et qu'il faut des années pour en arriver là. En attendant, ne vous préoccupez pas de tout ça.

https://books.yossr.com/fr

— Il n’est pas bon de dire “c’est l’industrie du bâtiment”, ou “les hommes sont comme ça”, lui reprocha Malcolm Torrent. On ne parle pas de harcèlement sexuel sur un chantier. Ce ne serait pas si grave. Les plaintes ont été portées contre des cadres qui harcèlent des secrétaires et des assistantes dans nos propres bureaux, sous mon nez.

— Je comprends que vous soyez en colère contre ces femmes qui utilisent leurs ruses – leur corps, en réalité – pour s’en prendre à votre compagnie dans l’espoir de vous arracher une grosse somme, ainsi que le font toutes ces mères célibataires, mais il ne s’agit pas d’un déferlement. Quatre affaires, ce n’est pas ce qu’on appelle un déferlement. Personne n’est au courant, cela n’affectera pas le prix des actions et, de toute façon, nous allons régler tout ça. »

Malcolm Torrent ne semblait pas convaincu. « Vous avez dit ça quand le premier cas s’est présenté, et depuis, trois autres ont suivi. Personne n’est *encore* au courant, mais cela peut arriver à tout instant, et si la chose est rendue publique, cela pourrait affecter le cours de l’action.

— Non, croyez-moi, Malcolm ; cela n’affectera pas le prix de l’action. Les gens se moquent de ce genre de chose, en particulier les investisseurs, et plus encore les investisseurs institutionnels.

— Vous vous trompez. Les investisseurs se soucient de ce genre de chose. Il existe aujourd’hui ce qu’on appelle les investisseurs éthiques. Ces types-là me font une peur bleue.

— Ah, les investisseurs éthiques, répéta Hamilton en gloussant. J’adore voir émerger les dernières niches de marché à la mode. Malcolm, je n’ai jamais rencontré personne qui refuse des dividendes extrêmement sains dans une entreprise réputée, au potentiel de croissance énorme, tout ça parce qu’une bonne femme a fait tourner la tête à un pauvre gars. C’est vrai. Ce genre de chose, ça arrive tous les jours. L’économie ne peut pas s’arrêter chaque fois qu’un type trempe son biscuit. Écoutez-moi, les choses se passent très bien pour vous. Vous avez signé tous ces contrats avec le Moyen-Orient, et évidemment, il y a l’Inde. Ce n’est pas un déferlement, juste une poignée de cas isolés. Vous n’avez pas à vous inquiéter. Vous vous faites une montagne d’une petite érection.

— Est-ce là vraiment tout ce que vous avez à me dire, Hamilton ?

— Détendez-vous, Malcolm, c’est le meilleur conseil que je puisse vous donner. »

https://books.yossr.com/fr

Les deux hommes échangèrent une poignée de main incertaine et se dirigèrent vers la porte. C'est alors seulement qu'ils se souvinrent de la présence de Maserov. Celui-ci se leva et adressa à Malcolm Torrent un geste nerveux.

« Au revoir », dit-il timidement, regrettant d'avoir parlé au moment même où les mots sortaient de sa bouche. Nul ne s'attendait à ce qu'il dise quoi que ce soit jusque-là. Épuisé par les efforts frénétiques qu'il lui avait fallu fournir pour tenter d'atténuer son retard, le silence qu'exigeait sa présence totalement superflue lui avait convenu à merveille. Il ne sut jamais si Torrent allait lui répondre car à cet instant, Joy apparut pour le raccompagner.

« Vous êtes toujours là ? lui dit Hamilton lorsqu'ils furent seuls.

— Je suis désolé, Mr Hamilton, étais-je censé quitter plus tôt la réunion ?

— C'est votre deuxième année, c'est ça ?

— Tout à fait.

— Quand allez-vous entamer votre troisième année ?

— Dans cinq mois environ.

— Dans ce cas je ne vous reverrai sans doute jamais, dit Hamilton pour lui-même en s'asseyant pour consulter ses courriels.

— Pardon, qu'avez-vous dit ? demanda Maserov.

— Vous pouvez disposer.

— Vous avez dit quelque chose ?

— Non. Vous pouvez disposer.

— Si… vous avez dit que vous ne me reverriez sans doute jamais.

— Je ne voulais pas vous alarmer.

— Comment ça ?

— Vous n'étiez pas censé l'entendre.

— Pourtant, je l'ai entendu.

— On dirait, dit tranquillement Hamilton en faisant défiler d'un air absent le contenu de sa boîte mail.

— Et pourquoi ne me reverrez-vous sans doute jamais ? »

Cette fois, Hamilton leva les yeux. « Parce que vous ne serez sans doute plus là dans quelques mois.

— Mais pourquoi ? Je serai en troisième année.

— Je sais.

https://books.yossr.com/fr

— Mais le cabinet n’opère-t-il pas un tri parmi les employés à la fin de la première année ?

— Traditionnellement, oui, mais à présent, nous répétons l’opération à la fin de la deuxième année. C’est nouveau, c’est moi qui y ai pensé. Ça m’est venu dans un taxi. Ensuite, je l’ai proposé à mes associés en réunion, le lendemain matin, et ils ont accueilli mon idée avec enthousiasme.

— Mais comment savez-vous que je ferai partie des personnes qu’on va renvoyer ?

— Eh bien, il ne me semble pas qu’un de mes associés soit derrière vous, vous pousse ou vous prépare à vous lancer dans une carrière dynamique. Quelqu’un vous a-t-il pris sous son aile ?

— Alors… il y a Mr Radhakrishnan…

— Radhakrishnan ?

— Oui.

— Des marchés émergents ?

— Oui.

— Quelle est la part de votre travail qui vient de Radhakrishnan ?

— Vous voulez dire quelle proportion ?

— Oui.

— En ce moment ?

— Au cours des douze derniers mois, oui.

— Au cours des douze derniers mois… Je dirais… environ…

— Vous savez que je peux vérifier. Je peux demander à Joy de calculer la part de votre travail qui vient de Radhakrishnan avant que vous ayez…

— Rien du tout.

— Au cours des douze derniers mois, *zéro* pour cent de votre travail provient de Radhakrishnan, des marchés émergents ?

— En effet.

— Dans ce cas pourquoi pensez-vous que Radhakrishnan vous apprécie ? »

Maserov se racla la gorge. « Depuis quelque temps, j’ai le pressentiment qu’il va me confier certains dossiers.

— Vous avez le pressentiment qu’il va vous confier des dossiers ?

— Oui.

— Et qu’est-ce qui vous fait croire ça ?

https://books.yossr.com/fr

— En fait… Chaque fois… Quand nous nous croisons… dans le couloir… en général… Il me sourit… presque toujours.

— Il vous sourit ?

— Oui. Je crois.

— Vous croyez que Radhakrishnan, des marchés émergents, va vous donner des dossiers à traiter parce que chaque fois que vous le croisez dans le couloir il vous sourit ?

— Oui, en général… C'est mon sentiment… depuis un moment à présent.

— Et que savez-vous des marchés émergents ?

— Eh bien, commença Maserov en sentant sa gorge se rétrécir, ce sont des marchés… qui n'ont pas fini… ils n'ont pas tout à fait achevé… d'émerger.

— Avez-vous déjà regardé Radhakrishnan lorsque lui ne vous regarde pas ?

— Lorsqu'il ne me regarde pas, moi ? Je ne pense pas que ce soit possible, si ?

— Si ce n'est pas possible, alors vous ne l'avez pas fait.

— Non, c'est exact.

— Vous savez d'où vient Radhakrishnan ?

— Des marchés émergents ?

— Je vais vous apprendre quelque chose : moi, j'ai déjà vu son visage lorsqu'il ne vous regardait pas. Et vous savez quoi ? Il souriait.

— Il vous sourit, à vous aussi ?

— Il sourit à tout le monde ! Il est indien ! L'Inde est un marché émergent. Là-bas, ils sourient, surtout ceux qui sont partis. Y a-t-il d'autres associés qui puissent vous aider à sortir de l'anonymat ? Quelqu'un qui vous sourie, et qui ne soit pas indien ?

— Pas régulièrement… pas intentionnellement.

— Est-ce qu'il y a au moins un associé dans ce cabinet qui connaisse votre nom ?

— Vous ! Vous connaissez mon nom.

— Je ne connais pas votre nom.

— Dans ce cas…

— Dans ce cas aucun des associés ici présents ne connaît votre nom, n'est-ce pas ?

https://books.yossr.com/fr

— En effet, admit Maserov.

— Alors qui vous défendra quand nous ferons le tri parmi les deuxième-année ?

— Personne.

— Voilà pourquoi vous ne serez plus là dans quelques mois. Vous pouvez retourner à votre poste. »

Maserov resta planté là, sous le choc, et Hamilton leva les yeux de l'écran de son ordinateur, surpris de le voir encore là.

« Ça n'a rien de personnel… enfin je pense. C'est… vous savez… darwinien, fit Hamilton en déchirant une grosse enveloppe. C'est peut-être personnel… Je ne sais pas.

— C'est personnel ?

— Non, ce n'est pas possible. Nul ne vous connaît ici. Nous en avons terminé », conclut-il avec un petit geste de la main.

Maserov quitta le bureau d'Hamilton avec son stylo et son bloc-notes, où il avait seulement inscrit la date et le nom des personnes présentes. En passant devant le bureau de Joy, il crut sentir une vague de sympathie monter de sa gorge chaude et parfumée jusqu'à son cou, sa peau lisse et maquillée, où l'espace d'un instant fleurit un sourire, dont les ailes gracieuses se déployèrent avec souplesse à travers son visage, tel un oiseau rare et magnifique loin de son habitat naturel, qui l'instant d'après s'enfuit, pris de panique, en entendant Hamilton crier son nom. Il appelait Joy pour qu'elle enlève les verres que Torrent et lui avaient utilisés. Hamilton facturerait à Torrent le temps qu'il avait fallu à Joy pour débarrasser, et aussi le temps qu'il avait passé à la regarder faire. La même tranche de temps comptée deux fois mais, raisonnait Hamilton, occupée par deux actions différentes.

III

Stephen Maserov attendait l'ascenseur qui devait le ramener trois étages plus bas, à son poste de travail, où dans les mois à venir il allait passer de nombreuses heures à tenter de gagner sa vie par tranches de six minutes, grâce à des bribes de travail que des gens très légèrement supérieurs à lui

https://books.yossr.com/fr

dans la hiérarchie saupoudraient au hasard, comme on jette des miettes aux pigeons dans les squares. Personne au sein du cabinet n'avait vraiment besoin de lui, et il risquait de passer désormais son temps à attendre qu'on vienne le voir pour lui dire que tout était fini. Beaucoup d'autres au-dessus et au-dessous de lui dans la hiérarchie du cabinet, mais également dans les firmes concurrentes des tours de verre et d'acier voisines se trouvaient dans la même position que lui, seulement ils l'ignoraient. Certains s'en doutaient peut-être ; Maserov, lui, le savait avec une certitude dont la précision s'étendait presque jusqu'à la date.

Il regarda tristement son bloc-notes presque vierge, et lut les mots qu'il y avait écrits, le compte rendu du rendez-vous : *Hamilton (associé)*, *Torrent (client)*, *Maserov (moi)*. Il les avait griffonnés en arrivant, puis il était resté là à écouter, sans rien ajouter. C'en était fini de lui. Personne ne disait rien, mais tout le monde savait que les autres cabinets ne recrutaient pas, qu'en fait ils licenciaient le plus discrètement possible afin d'éviter de donner une apparence qui ne soit celle de la réussite. Malgré tout, à entendre les pairs de Stephen discuter entre eux, on aurait pu croire que tout allait bien pour eux et pour le cabinet. Le comble, c'est qu'ils ne tenaient pas seulement ce discours les uns aux autres, mais aussi à eux-mêmes lorsqu'ils étaient seuls.

La tendance était à l'externalisation des compétences juridiques à l'étranger, là où tant d'autres professions étaient déjà parties quelques années plus tôt. À présent, c'était au tour des avocats et des comptables. Leurs emplois partaient vers les marchés émergents, aspirés par la grande libération de la mondialisation générale. Bientôt viendrait le jour où seules les élites auraient un emploi, or celles-ci ne faisaient rien du tout ! Mais avant l'avènement de ce jour diaphane, les bureaux continueraient à bourdonner de néons et d'anxiété, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Toutes ces pensées tourbillonnaient dans la tête de Stephen Maserov, avocat de presque deux ans d'ancienneté, ancien professeur, mari séparé d'Eleanor, père d'un fils de cinq ans et d'un autre de deux ans, qui, encore sous le choc, attendait que l'ascenseur le ramène à son purgatoire temporaire.

C'est alors qu'il eut la surprise de voir à l'autre bout du couloir Mr Malcolm Torrent, de Torrent Industries, venant seul vers lui, comme dans un rêve.

https://books.yossr.com/fr

L’ascenseur arriva et les deux hommes y entrèrent. Personne à l’horizon. Stephen s’aperçut que le grand patron ne l’avait pas reconnu, bien que le rendez-vous se soit achevé seulement dix minutes plus tôt. Les portes se refermèrent. Face à la paroi d’acier, Maserov se demanda s’il devait dire quelque chose. Une opportunité se présentait, même s’il ne savait pas exactement de quelle nature. Il savait juste que cela n’allait pas durer, pas plus de temps qu’il n’en faudrait à l’ascenseur pour ramener Malcolm Torrent au rez-de-chaussée. Il tenait sa chance. Elle s’évaporerait à l’instant où quelqu’un se joindrait à eux. Ce qui allait forcément se produire. Il devait donc dire quelque chose. Un autre sauterait sur l’occasion. Un autre saurait quoi faire. Qu’avait-il à perdre ? Il n’avait pas le temps d’y réfléchir. Seulement, que dire ? Rien, peut-être. Il risquait de perdre son emploi. Mais de toute façon, il allait le perdre ! Sauf qu’il risquait de le perdre plus tôt. Ils étaient seuls. C’était maintenant ou jamais, et maintenant, c’était tout de suite : la chance ne se représenterait pas.

« Mr Torrent.

— Oui ? fit le magnat du bâtiment d’un ton détaché.

— C’est moi… Stephen Maserov… L’avocat de deuxième année…

— Je vous connais ?

— C’est moi qui me trouvais dans le bureau de Mr Hamilton avec vous… il y a quelques minutes.

— Ah oui. »

Silence. Maserov voyait que Malcolm Torrent descendait au rez-de-chaussée.

« Mr Torrent ?

— Oui.

— J’imagine que vous n’avez pas beaucoup de temps.

— Vous supposez bien.

— Et si j’ose dire, j’imagine que vous n’étiez pas vraiment satisfait en quittant le bureau de Mr Hamilton.

— Je ne suis pas du tout satisfait.

— Monsieur, je pense pouvoir résumer ainsi ce qui s’est passé dans ce bureau. Vous aviez rendez-vous avec Mr Hamilton pour lui dire en personne, je veux dire face à face, que votre entreprise est confrontée à un problème délicat. Vous lui avez expliqué que vous étiez consterné par ces histoires de harcèlement sexuel, que d’un cas, on est passé à quatre, que

https://books.yossr.com/fr

vous craignez qu'il en survienne d'autres, et que vous êtes inquiet des conséquences que cela pourrait avoir sur le prix de l'action de cette entreprise que vous seul avez su transformer en géant de l'industrie du bâtiment. Et il vous a répondu, en gros, qu'il ne fallait pas s'inquiéter, qu'il s'en occuperait, sûrement la même réponse que le jour où vous êtes venu lui parler de la première affaire. » L'ascenseur venait d'arriver au rez-de-chaussée. Les portes s'ouvrirent, Stephen sentait son cœur battre la chamade. Il ne pouvait plus reculer. Malcolm Torrent souriait.

« Comment vous appelez-vous ?

— Maserov, Mr Torrent. Stephen Maserov.

— Continuez, Maserov. » Ils étaient à présent dans le hall. Les gens passaient à côté d'eux, les croisaient.

« Monsieur, cela va vous paraître à la fois ridicule et pathétique, et ça l'est, mais je ne peux pas continuer à vous parler. Je n'y suis pas autorisé. Par le cabinet qui m'emploie.

— C'est moi qui les paie. Je suis leur plus gros client. Je peux parler à qui je veux.

— Mais pas moi.

— Alors suivez-moi.

— Dehors ?

— Oui.

— Monsieur, je pourrais perdre mon emploi du simple fait que je vous parle en l'absence d'un associé du cabinet. S'ils étaient au courant de la façon dont je viens de m'adresser à vous, je risquerais…

— Ah, voilà mon chauffeur, l'interrompit Malcolm Torrent. Montez. Je veux entendre la suite de ce que vous avez à dire. »

Le chauffeur était garé en double file devant le bâtiment et il sortit pour ouvrir la portière à son patron qui monta, suivi de Maserov.

« Je vous écoute, reprit Malcolm Torrent.

— Euh… où allons-nous, monsieur ?

— À mon bureau. Reprenez votre analyse. J'ai envie de savoir où vous voulez en venir. »

Stephen se retrouva donc à l'arrière de la limousine de Malcolm Torrent, qui ouvrit son minibar et leur servit à chacun un scotch avec de la glace. Il ne parvenait pas à croire qu'il était là, en compagnie du plus gros

https://books.yossr.com/fr

client de son employeur, sans parler de ce qu'il s'apprêtait à dire. Mais à présent, il était trop tard pour faire marche arrière.

« Je sais qu'il est tôt, mais j'ai toujours besoin de boire un verre après avoir vu Hamilton. Vous aussi. Poursuivez votre démonstration.

— En fait, monsieur, tel que je vois les choses, Mr Hamilton ne vous a pas donné satisfaction. Le problème va perdurer, et il parie sur le fait que vous serez si occupé que vous laisserez les choses courir. Évidemment, s'il ne vous prêtait pas plus attention, vous pourriez très bien choisir de confier toutes vos affaires à un autre cabinet, mais vous avez tant de dossiers chez Hamilton qu'il mise sur l'inertie administrative pour que les choses demeurent en l'état.

— Il compte les minutes et me facture le moindre service, se lamenta Malcolm Torrent.

— C'est parce que le statu quo joue en sa faveur. Vous lui demandez sans cesse d'éteindre des feux. Ces cas de harcèlement sexuel sont de nouveaux feux qui peuvent se transformer en incendies incontrôlables à n'importe quel moment. Aucune de ces affaires en soi ne mérite que vous changiez de cabinet.

— Oui, c'est juste. Tous nos dossiers sont chez Hamilton, et ce serait un enfer logistique de les transférer ailleurs. Le temps qu'on perdrait pendant que les nouveaux avocats étudieraient les dossiers nous coûterait des sommes astronomiques. Et cela même en supposant qu'aucun d'eux, au nouveau cabinet, ne commette d'erreur.

— Hamilton le sait, et il sait que vous savez, aussi rien ne l'incite à régler les choses en hâte. Au contraire, il a intérêt à maintenir le statu quo.

— Vous marquez un point, jeune homme. Et il est tellement satisfait de lui-même !

— Mr Torrent. Je veux vous proposer quelque chose. Je ne suis qu'un deuxième-année, avec le manque d'expérience que cela implique, mais si vous me donnez douze mois pour régler cette affaire, en ne travaillant sur rien d'autre que sur ces dossiers de harcèlement sexuel, je trouverai une solution pour vous. Mr Hamilton a parlé d'une possibilité de conclure l'affaire au tribunal. Certes, mais cela pourrait prendre des années, avec en permanence le risque que les choses s'ébruitent dans les médias avant même qu'on n'approche du tribunal. Mr Hamilton, selon moi, ne mesure pas suffisamment le potentiel de dommages dont sont capables les réseaux

https://books.yossr.com/fr

sociaux. Et qui dit que les affaires se régleront au tribunal ? Et si des preuves étaient apportées au cours du procès qui mettent à mal vos actions avant que le verdict soit rendu ? Même une issue favorable à Torrent Industries pourrait être sans effet si le cheval s'est déjà emballé. Monsieur, si vous me donnez la possibilité de me consacrer entièrement à ces dossiers, dans douze mois, vous serez débarrassé du problème.

— Jeune homme, vous prenez un risque terrible. Pourquoi faites-vous cela, monsieur… ? Comment vous appelez-vous, déjà ?

— Maserov, Stephen Maserov. Le cabinet va se débarrasser de moi bientôt, à la fin de ma deuxième année.

— Pourquoi ?

— En fait, d'après ce que je comprends, c'est parce que, en dépit du marché et des récentes évolutions du cours du dollar, l'économie, l'économie *réelle*, est terriblement mal partie. Le cabinet doit licencier des avocats, et je n'ai pas de soutien haut placé. En réalité, très peu de gens parmi les seniors savent qui je suis.

— Pourquoi devrais-je vous faire confiance ?

— Très bien », dit Stephen tout en reprenant sa respiration, avant de souffler tranquillement. « Pourquoi devriez-vous me faire confiance ? Alors… »

Cette conversation avec Malcolm Torrent tenait du miracle, sans parler du fait que Maserov se trouvait dans sa voiture. Mais à quoi bon tout cela ? Y aurait-il des conséquences sur sa vie ? Un effet positif ? Il tenait là sa chance, la prochaine phrase qu'il allait prononcer serait peut-être la plus importante de sa vie.

« Tout d'abord, monsieur, jusqu'ici personne n'a proposé de vous aider sérieusement. Deuxièmement, vous admirez les gens qui prennent des risques calculés. Troisièmement, votre entreprise ne sentira pas passer le coût de mes honoraires sur une année. Ce serait si insignifiant dans l'ensemble que cela n'apparaîtra même pas sur un document qu'on présenterait à un cadre au troisième échelon au-dessous de vous. Par contre, le bénéfice qu'il y aurait pour vous à être débarrassé de ces affaires, éviter de mettre en péril la réputation de votre compagnie et le cours de ses actions, vous pouvez le calculer très facilement. Qu'avez-vous à perdre ? »

https://books.yossr.com/fr

Debout dans la cuisine, Eleanor Maserov resta bouche bée en écoutant son mari lui raconter ce qui s'était passé ce jour-là. Installé à table, leur fils aîné réclamait leur attention. Son petit frère âgé de deux ans dormait dans sa chambre.

« Qui c'est qui va me lire une histoire, ce soir ? demanda-t-il.

— Une seconde, Beanie. Papa raconte à maman comment il a commis un suicide professionnel aujourd'hui. »

Benjamin, cinq ans, était surnommé Beanie depuis le jour où l'échographe avait dit à ses parents que c'était un garçon. Stephen avait déclaré qu'il croyait le médecin sur parole, mais à ses yeux, l'image par ultrasons ressemblait plus à un haricot qu'à autre chose, d'où le surnom de « Beanie ».

Maserov expliqua à Eleanor qu'après ce court trajet en voiture jusqu'au siège de Torrent Industries, le grand patron l'avait invité à le suivre dans son bureau et que là, Stephen l'avait convaincu d'envoyer un courriel à Hamilton dans lequel il lui demandait de détacher Maserov sur les dossiers de harcèlement sexuel en le libérant de toute obligation – sans exception – pendant les douze prochains mois, et qu'à l'issue de ce délai, Malcolm Torrent viendrait en personne constater les résultats. Stephen savait que le ton était vaguement menaçant, car malgré son cœur en capilotade et les effets d'un double scotch avalé avant le déjeuner, il en avait rédigé chaque mot avec soin. Il avait ensuite demandé à Malcolm Torrent s'il pourrait envoyer le message le soir même, quand Maserov aurait quitté son bureau. Le magnat du bâtiment avait accepté, et mis Stephen en copie cachée, aussi avait-il la certitude que les choses étaient arrivées. En voyant le message dans sa boîte, il sut que ce n'était pas un rêve. Il était trop tard pour faire marche arrière.

« Hamilton va en faire une attaque ! s'exclama Eleanor qui donnait à présent son bain à Beanie.

— Sans doute », répondit Maserov depuis la cuisine où il était allé chercher sa troisième bière, avant de les rejoindre dans la salle de bains.

« Sans doute ? Mais c'est sûr ! Tu as perdu l'esprit ou quoi ?

— Eleanor, tu ne m'as pas entendu ? Il ne me restait que quelques mois. Hamilton me l'a dit lui-même ce matin.

— Et là, tu vas être viré tout de suite ! Bravo !

— Je ne pense pas, répliqua-t-il d'un ton philosophe.

https://books.yossr.com/fr

— Mais qu’est-ce qui t’a pris ? insista-t-elle, incrédule.

— Que voulais-tu que je fasse ?

— Je l’ignore… mais pas ça ! Comment vas-tu te sortir de cette situation ? Tu n’y arriveras pas. Tu sais faire ce que tu lui as promis ? Et quand bien même, tu ne devrais pas piéger une pauvre femme qui a déjà dû affronter ce salopard de cadre que tu dois défendre. C’est immoral.

— Tu ne peux pas dire ça. Tu ne sais rien de l’affaire.

— Toi non plus !

— Pas encore, mais ça sera bientôt le cas.

— Et en attendant, tu as déjà promis de faire acquitter le type.

— Je n’ai pas besoin de les faire acquitter. L’affaire n’est pas encore devant la justice… Enfin, je ne crois pas. Mais tu as raison. Il faut que je vérifie.

— Parce qu’il y a plus d’un cas ?

— Il y en a quatre… à ce que je sache.

— Quatre ! Mais c’est une épidémie !

— Oui, quatre c’est beaucoup mieux qu’un seul, en réfléchissant, ça fait plus de travail. Ils auront potentiellement davantage besoin de mes services, si je peux faire quelque chose, dit Maserov en sirotant sa bière.

— Stephen, non mais écoute-toi ! Tu as promis de faire quelque chose de potentiellement immoral, et même si ça n’est pas immoral, tu ne sauras pas comment t’y prendre.

— J’ai promis de m’occuper de quatre dossiers. Tu ne vois que le mauvais côté des choses.

— Tu veux que la vie de ces cadres continue comme s’il ne s’était rien passé. Il faut du courage à une femme pour porter plainte pour harcèlement sexuel, surtout quand l’agresseur est son patron. Ce genre de chose doit être pris au sérieux. Ce n’est pas une petite affaire dont tu peux te servir pour ton propre avancement.

— Pour mon propre avancement ? Mais je te parle d’avoir un toit sur nos têtes ! Bon d’accord, pas sur la mienne, mais… »

Insensible à l’argument, Eleanor reprit sur le même ton : « Tu n’as pas le droit d’acheter ces femmes, ni de les piéger ni de les forcer à abandonner leurs poursuites uniquement pour ta promotion personnelle. C’est dégueulasse !

https://books.yossr.com/fr

— Ah, d’accord, ça te dérangerait qu’on achète ces femmes, qu’on les piège ou qu’on les force à abandonner leurs poursuites pour payer ton emprunt immobilier ? »

Il y eut un léger silence, qui tranchait dans le rythme de son argumentation précédente. Puis, régénérée par une nouvelle vague de ressentiment, Eleanor poursuivit : « Jamais je n’ai pensé épouser un homme qui défendrait le harcèlement sexuel.

— Jamais je n’ai pensé que tu quitterais cet homme. »

Beanie était désormais en pyjama, installé dans son lit au milieu d’une ménagerie de doudous, avec trois livres parmi lesquels ses parents devaient choisir l’histoire du soir.

« Qui c’est qui va me lire ? demanda-t-il.

— C’est papa, mon chéri, lui répondit Eleanor. Maman a besoin de revenir sur certaines décisions essentielles de sa vie. »

Maserov s’assit sur le lit de son fils. Il prit chacun des livres, les examina. « Mon trésor, on les a déjà tous lus. Ce soir, je ne vais pas te lire une histoire. Je vais t’en raconter une. Tu n’as pas envie d’entendre quelque chose de nouveau ?

— Non.

— C’est vrai ?

— Oui.

— C’est Beanie qui a raison, Stephen, lança Eleanor depuis le couloir. Il va falloir qu’on s’habitue à réutiliser nos vieilles affaires.

— Et si j’en inventais une pour toi ? Si je te racontais une histoire rien que pour toi ? » répondit Maserov, ignorant Eleanor, puis il desserra sa cravate et porta à ses lèvres le verre de vin qu’il avait apporté de la cuisine avec la bouteille, après ses trois bières. La journée avait été riche en émotions et en alcool. Ce soir, il n’irait pas au bureau après avoir couché ses enfants. Ce soir, il n’avait aucune raison de retourner travailler. Il avait atteint un moment décisif dans sa carrière d’avocat aujourd’hui. Soit la protection de Malcolm Torrent le protégeait durant l’année à venir, lui laissant le temps de trouver un autre emploi et de sauver son couple, soit, dans le cas contraire, plus rien ne pouvait le sauver. Alors il buvait en se disant qu’il n’avait rien à perdre désormais car il ne survivrait peut-être pas au lendemain – Hamilton pouvait le rayer de la carte.

https://books.yossr.com/fr

« Non, papa, j’ai pas envie que tu inventes une histoire. Je veux que tu m’en lises une.

— Et si elle est vraiment bien ? Tu n’as pas envie d’entendre quelque chose de nouveau, si c’est vraiment bien ?

— Moi j’ai envie d’entendre une histoire que je connais.

— Où est donc ton âme d’aventurier, Beanie ? Allez, écoute ça. On essaie. On verra où ça nous mènera. Il était une fois au treizième siècle, dans un pays lointain qui s’appelle la Turquie, un bouffon dont le métier consistait à divertir le roi. C’était un excellent bouffon, qui était connu non seulement dans son pays, mais aussi dans toutes les contrées qu’un corbeau pouvait rallier en volant à tire-d’aile, ce qui fait une grande distance en vérité. Il racontait au roi des blagues, imitait des voix, jouait des rôles, racontait les histoires les plus fascinantes et accomplissait toutes sortes de tours de magie qui mystifiaient l’esprit. Il faisait tout cela depuis de longues années. Il était allé dans une école de bouffons lorsqu’il était jeune pour apprendre à devenir le meilleur bouffon possible. »

Les paupières de Beanie papillottaient quand sa mère entra dans la chambre et s’arrêta près de la porte pour écouter l’histoire. « Sa femme lui avait payé son école de bouffons grâce à son salaire de prof, coupa-t-elle.

— Un jour, le roi le fit venir devant lui en présence de tous ses gardes, tous ses chevaliers, tous les nobles, les demoiselles d’honneur, les concubines, les lobbyistes, les larbins des ressources humaines, les suiveurs, les penseurs, les influenceurs, ceux qui créent le changement, et plusieurs douzaines de futurologues, et là il apprit au bouffon qu’il avait quelque chose de très important à lui dire. Le silence s’abattit sur l’assemblée, et le roi annonça que bien qu’il ait pendant très longtemps été sensible à l’humour du bouffon, il ne le faisait plus rire. Par conséquent, le roi, dans son immense sagesse, décréta que le bouffon était renvoyé.

« Alors, il faut que tu saches, Beanie, que le bouffon du roi était si proche de lui qu’il connaissait tous ses secrets, et qu’un renvoi signifiait non seulement que le bouffon perdait son travail, mais aussi qu’on allait lui couper la tête.

« Le bouffon fut pris de panique. Cherchant désespérément le moyen de sauver sa vie, il dit au roi qu’il connaissait un tour stupéfiant, un tour qu’aucun autre bouffon ni aucun magicien n’avait jamais réussi à faire. Puis

https://books.yossr.com/fr

il expliqua qu’il lui faudrait une année tout entière pour le mettre au point. “Quel est ce tour ? demanda le roi intrigué.

— Dans des circonstances favorables, je peux faire parler votre cheval.”

« Tout le monde était bouche bée, y compris le roi. “Tu saurais faire parler mon cheval ? dit le roi.

— Oui, Votre Majesté. Voilà en quoi consiste ce tour. C’est tout à fait stupéfiant. Mais j’aurai besoin de votre meilleur cheval, pas n’importe lequel, non, le meilleur, et ce pendant toute une année si l’on veut que les choses soient bien faites. Ce n’est pas facile, vous savez. Les chevaux sont des créatures très timides. C’est dans leur nature de ne pas parler.

— Mon meilleur cheval… pendant toute une année ? dit le roi.

— Oui, Majesté, si vous me confiez votre meilleur cheval, à la fin de l’année, je lui aurai appris à parler.”

« Le roi était très désireux d’entendre son meilleur cheval parler, et il accepta avec joie la proposition du bouffon. Celui-ci rentra chez lui et raconta à sa femme ce qui s’était passé. Elle en fut terrifiée… et se mit en colère. Il se trouve que sa femme s’appelait Eleanor, comme ta maman, et elle se mettait souvent en colère contre le bouffon, jusqu’à penser parfois bêtement qu’elle serait plus heureuse sans lui. Elle hurla : “Mais comment veux-tu faire parler un cheval ? Tu as perdu l’esprit ? Tu ne sais pas comment t’y prendre ! Personne n’est capable de faire parler un cheval ! Quand il verra que tu as échoué, le roi te tuera, dit-elle au désespoir.

— Écoute, lui répondit son mari. Il m’aurait tué sur-le-champ de toute façon. J’ai gagné un an. En une année, bien des choses peuvent arriver. Le roi peut mourir. Le cheval peut mourir. Je peux mourir.” »

Beanie s’était endormi et sa respiration régulière était apaisante. Stephen Maserov regarda sa femme, qui avait écouté toute l’histoire avec attention depuis la porte de la chambre.

« Ou peut-être que le cheval se mettra à parler », termina-t-il doucement.

https://books.yossr.com/fr

Deuxième partie

I

Stephen Maserov ne s'était jamais habitué à traverser le hall d'entrée de Freely Savage Carter Blanche qui l'engloutissait chaque matin telle une immense caverne, et qu'il franchissait à nouveau chaque soir, après avoir rendu visite à ses deux fils et son ex-femme, pour retourner gagner sa vie.

Le bruit de ses chaussures sur le sol de marbre, lorsqu'il se dirigeait vers les ascenseurs, déclenchait en lui un réflexe viscéral, anticipant la frustration et l'humiliation qui définissaient ses journées de labeur – et, selon une courbe arithmétique, la haine qu'il éprouvait envers ce travail. Soit il n'avait rien à faire, soit il était submergé sous des dossiers urgents qu'il ne pouvait traiter en une semaine, sans parler d'une journée. Parfois, deux associés différents lui donnaient des instructions contradictoires au sujet du même dossier. Ou on lui confiait un dossier urgent sur lequel il travaillait jusqu'à une heure avancée de la nuit, et le lendemain matin, sans explication, on le lui retirait pour en charger quelqu'un d'autre. Ou encore on le convoquait à une réunion entre associés, mais sans lui laisser la possibilité de s'exprimer. Il arrivait qu'on lui demande même de s'acquitter de tâches aussi subalternes que d'aller chercher les vêtements d'un des associés au pressing.

Par-dessus le marché, il devait bien sûr être en permanence disponible, joignable, et manifester une exubérance extatique envers une firme qui licenciait régulièrement.

En entrant dans le bâtiment ce matin-là, il s'interrogea sur ce qui avait changé depuis qu'Hamilton avait reçu le courriel de Malcolm Torrent, qu'il

https://books.yossr.com/fr

avait lui-même rédigé. Pour l'instant, rien ne paraissait différent. Il prit l'ascenseur jusqu'à son étage, emprunta le couloir pour se rendre à son poste de travail – dont la vue le réjouit car c'était la preuve qu'il avait encore sa place au cabinet –, et soudain il décela quelque chose dans les yeux d'un autre deuxième-année, un jeune avocat du nom d'Emery, aux propos clairs et empreints de civilité. C'était le seul deuxième-année, d'après Maserov, qui possédait un sens de l'ironie digne d'un agitateur potentiel. Il n'avait pas encore adopté cette mentalité des deuxième-année collabos, victimes du syndrome de Stockholm.

Stephen était donc passé devant le poste de travail d'Emery et s'apprêtait à s'asseoir pour souffler un instant en réfléchissant à sa nouvelle situation, quand il comprit que la manière dont son collègue l'avait regardé en écarquillant légèrement les yeux signifiait qu'il savait quelque chose. Maserov et Emery n'avaient jamais évoqué ouvertement leur déception vis-à-vis de la boîte qui les employait et de leurs conditions de travail, mais grâce à de subtils détails glanés en observant son collègue au cours des deux années écoulées, il avait compris que l'autre enregistrait tout mentalement. Ils étaient impuissants à s'aider mutuellement, toutefois ils savaient qu'ils disposaient en l'autre ce qui s'apparentait à un allié. En dehors de quelques minuscules expressions du visage, tout ce qu'Emery pouvait offrir à Stephen, c'était son statut de témoin, du moins tant qu'il était là, ce qui, statistiquement parlant, ne durerait que quelques mois encore. Mais ce matin-là, les yeux d'Emery apprirent à Maserov qu'il n'avait pas rêvé ce courriel de Malcolm Torrent à Hamilton. Cette légère réaction en le voyant confirmait que le monde avait réellement changé.

Il s'assit donc à son bureau et reprit sa respiration. L'assistante personnelle de Malcolm Torrent lui avait transféré la réponse d'Hamilton, qui accédait à la demande de Malcolm Torrent concernant les obligations de Maserov face aux directives du département des ressources humaines de Freely Savage. Il regarda autour de lui. Voix assourdies, cliquetis compétitif à bas bruit des claviers (toujours rapide, car taper lentement signifiait l'indécision, ou la réflexion), et puis par moments une conversation sonore émanant du bureau d'un associé. Rien ne sortait de l'ordinaire et pourtant tout avait changé. Il ouvrit l'unique tiroir de son bureau et en sortit un étui à lunettes rouge écossais. Sa mère le lui avait donné avant qu'il ne passe un examen redouté au lycée, et il s'était bien débrouillé. Elle était morte à

https://books.yossr.com/fr

présent, mais elle était souvent avec lui, de même que l'étui. Il l'avait emporté chaque fois qu'il avait passé un examen, et ainsi armé il s'en était toujours sorti correctement, au point de réussir à devenir avocat, de surmonter une déficience en vitamine D, sans oublier une tendance irrépressible à rougir comme une tomate. Il avait introduit en douce l'étui à lunettes dans le tiroir de son bureau escamotable. Certains des avocats seniors l'avaient vu, mais plutôt que de le considérer comme un accessoire de débutant, ils avaient pensé qu'il s'en servait pour dissimuler ses remontants personnels et autres anxiolytiques, et ils avaient mentalement pris note de l'astuce.

La période de douze mois que Maserov avait obtenue pour résoudre les affaires de harcèlement sexuel chez Torrent Industries, se trouver un nouvel emploi et sauver son couple venait donc de débuter. Au moment de quitter son poste, il remarqua un petit papier tombé par terre. Il le ramassa : *Stephen, veuillez appeler les ressources humaines, merci.* C'était signé RH. Soit quelqu'un aux ressources humaines avait des initiales éponymes, soit il s'agissait d'une personne autorisée à signer un mémo au nom du service.

Il contempla longuement cette note, puis il la rangea dans sa poche et décréta qu'il appellerait depuis les bureaux de Torrent Industries. Il s'y sentirait plus en sécurité, et de toute façon, était-ce bien urgent ? Après tout, Malcolm Torrent le soutenait. Emery toussa lorsque Stephen passa devant son poste de travail, ce qu'il prit pour un signal, aussi s'accroupit-il pour refaire son lacet.

« Hamilton veut te faire la peau, murmura-t-il.

— À tout le monde, répondit Maserov sans lever les yeux.

— Comment ça, à tout le monde ?

— Ils vont dégraisser les deuxième-année.

— Quand ça ? murmura Emery, alarmé.

— Quand tout le monde se croira en troisième année.

— Mais je croyais qu'ils dégraissaient seulement…

— Changement de procédure, coupa Maserov.

— Ils t'ont déjà viré ?

— Non. Je suis détaché chez Torrent Industries.

— Ça pourrait être une bonne chose… Est-ce que c'est une bonne chose ?

https://books.yossr.com/fr

— J’espère. » Stephen se releva, lui tapa gentiment dans le dos et prit la direction de l’ascenseur vers l’inconnu. Il songea que si quelqu’un l’observait, il le trouverait sans doute courageux. C’était une pensée nouvelle, qui se dissolut comme un bâillement lorsque les portes de l’ascenseur s’ouvrirent en tintant.

II

Quand le taxi s’arrêta devant le siège de Torrent Industries, Maserov s’aperçut qu’il avait oublié de prendre un bon de paiement pour régler sa course. Dans le fond, il s’en fichait. Il avait toujours un emploi, pourtant il se sentait libre. Voilà ce que devaient éprouver les gens dans les années 1960, cette époque où on pouvait démissionner de son poste le matin et retrouver un nouveau travail l’après-midi, ainsi que le lui avaient raconté ses parents. En guise de pourboire, il donna le double au chauffeur, tant il était heureux de ce revirement de situation. Il n’avait pas la moindre idée de la manière dont il allait régler le problème de Malcolm Torrent, mais il avait devant lui une année rémunérée pour trouver, sans avoir personne sur le dos. S’il voulait, il pouvait passer la moitié de son temps à chercher un autre emploi.

Le taxi s’éloigna, et après lui avoir souhaité *Eid mubarak* avec quelques mois d’avance, Stephen adopta l’expression qui, selon lui, convenait à l’avocat qui allait résoudre les affaires de harcèlement sexuel au sein de l’entreprise Torrent Industries. Dans l’ascenseur qui le menait au bureau de Malcolm Torrent, il pensa soudain que peut-être le grand patron avait changé d’avis sur le délai d’un an. Ou qu’il avait entièrement oublié leur accord, qui sauvait la vie à Maserov, mais qui pour Torrent Industries était comme un battement d’ailes de papillon, ou plutôt de phalène, un phalène de deuxième année.

Peu probable, songea-t-il. Il avait imprimé le courriel à Hamilton. Et si celui-ci avait persuadé Malcolm Torrent de changer de stratégie ? Dans ce cas, Stephen se retrouvait dans la même position que la veille, avant sa première conversation avec Torrent. Non. Il serait viré. Mais il n’avait rien trouvé sur son bureau laissant croire qu’il était viré. La porte s’ouvrit et il se

https://books.yossr.com/fr

dirigea vers le bureau de Malcolm Torrent. Il y avait toutefois ce message des ressources humaines lui demandant d'appeler. Était-ce pour ça ? Est-ce qu'ils allaient se débarrasser de lui discrètement ?

« Bonjour, je suis Stephen Maserov », dit-il à l'assistante de Malcolm Torrent, Mrs Joan Henshaw, au visage harmonieux mais impénétrable. Proche de la retraite, elle ne laissait rien paraître. Se souvenait-elle de lui ? La veille, il avait écrit ce message depuis son bureau à elle. Message ! Si les ressources humaines de Freely Savage voulaient le virer en urgence, ils lui enverraient un courriel plutôt qu'une simple note écrite – griffonnée, même. Il n'y avait rien dans sa boîte la dernière fois qu'il avait vérifié. Peut-être qu'il devrait réessayer tout de suite. Pas envie. Parler avec l'assistante de son sauveur. Rester poli. Allez, histoire d'avoir l'esprit tranquille ? Non, plus tard. Pas envie.

« Oui, bien sûr, Mr Maserov », répondit Joan Henshaw et, en lui-même, Stephen hurla de joie au simple fait qu'elle se souvenait de lui. Il pensa à ses fils. « Mr Torrent m'a demandé de vous envoyer aux ressources humaines.

— Vous voulez dire les vôtres ? » demanda-t-il sans réfléchir, de cette voix grave qu'ont les gens privés d'oxygène sur la planète satellite où on les a expédiés.

« Oui », répondit-elle avec une légère hésitation, ne voyant pas de quoi il pouvait s'agir d'autre. « Elles sont au cinquantième étage. Demandez Jessica Annand. Je vais vous le noter. »

En sortant de l'ascenseur, il consulta ses courriels. Il y avait en effet un message des ressources humaines de Freely Savage. Était-ce le message tant redouté ? Allait-il devoir annoncer à Malcolm Torrent qu'Hamilton était déjà revenu sur sa parole ? Ne l'ouvre pas. Mais il le faut ! Soudain, Jessica Annand apparut devant lui.

« Vous êtes de chez Freely Savage ?

— Oui ? », répondit-il sur un ton reflétant sa propre surprise. Il n'avait pas l'habitude de se voir sous cet angle, en représentant de son propre oppresseur.

D'origine indienne, elle était d'une beauté effrayante, avec de doux yeux sombres, et cette chevelure noire somptueuse telle qu'on en voyait seulement dans les publicités pour après-shampooing, lustrée et facile à coiffer. Aussitôt il songea à l'image qu'il devait renvoyer, avec son visage

https://books.yossr.com/fr

blême et froissé, ayant grand besoin de se raser même s'il l'avait fait à peine deux heures plus tôt, et ses petits yeux rouges épuisés, portes ouvrant sur un monde d'anxiété que n'arrivait pas à dissimuler un croisement entre la conjonctivite et le strabisme – bon, il y avait pire. Beaucoup plus grave que cette vision pathétique de lui-même, un accès de panique assaillit sa raison. Cette femme magnifique, vêtue de cette élégante robe moulante, parfaite pour le travail, savait-elle qu'il était venu là pour défendre certains hommes de l'entreprise pour laquelle elle travaillait, accusés de harcèlement sexuel par des femmes qui étaient ses anciennes collègues ?

Évidemment, ces mêmes hommes avaient dû la regarder d'une manière qui l'avait intimidée ou au moins dégoûtée. Et il était là, lui, Stephen Maserov, de chez Freely Savage, avec pour mission d'empêcher ces femmes de mener à bien leurs actions en justice. Il entendait la voix de sa femme, Eleanor : « Tu veux que la vie de ces cadres continue comme s'il ne s'était rien passé. Il faut du courage à une femme pour porter plainte pour harcèlement sexuel, surtout quand c'est son patron. Ce genre de chose doit être pris au sérieux. Ce n'est pas une petite affaire dont tu peux te servir pour ton propre avancement. » Il n'avait pas besoin d'entendre Eleanor commenter ses actes. Il était déjà suffisamment mal à l'aise lui-même.

« Je suis Jessica Annand », dit-elle en lui tendant une main, qu'il serra. Dépêche-toi, pensa-t-il. Et ne fais pas preuve de paternalisme en lui donnant une poignée de main trop molle, mais ne sois pas trop ferme non plus pour ne pas qu'elle y détecte de la misogynie ou un relent de néocolonialisme. Elle parlait d'une voix détendue et amicale. Ce serait un cauchemar de demander à cette femme si belle de l'aider, en attendant le jour où elle découvrirait enfin le but de sa mission.

Elle lui dit qu'il y avait un bureau libre, prêt à l'accueillir, avec un téléphone et un ordinateur. Il se demanda s'il s'agissait d'un vrai bureau, c'est-à-dire une pièce avec une porte, où s'il s'agissait seulement, de même que chez Freely Savage, d'un euphémisme pour désigner un poste de travail escamotable. Elle le conduisit à travers un couloir. Il regardait les cadres dans leurs bureaux à travers les portes ouvertes, afin de ne pas poser les yeux sur la silhouette en trois dimensions de Jessica Annand, de crainte de ne plus pouvoir s'en détacher et d'être pris en flagrant délit quand celle-ci se retournerait et lui adresserait un sourire aimable.

https://books.yossr.com/fr

Elle lui fit signe d’entrer dans un bureau vide impeccable, avec une porte et une fenêtre ouvrant sur l’univers. « Voici ma carte avec ma ligne directe. Appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— Merci, dit-il en regardant le bristol.

— Il faudra que je vous fasse faire un badge si vous restez un moment. Avez-vous une carte de visite, afin qu’ils ne commettent pas d’erreur sur votre nom ? Cela arrive souvent ici.

— Oui, bien sûr », dit-il en sortant son portefeuille pour y prendre une carte. À présent, il y avait entre eux quelque chose qui ressemblait à de la complicité : eux deux, ensemble contre les machines insensibles qui fabriquaient les badges de sécurité et orthographiaient mal les noms.

« Combien de temps pensez-vous rester ici ?

— Oh, je dirais, plus ou moins… une année.

— Une année !

— Sauf s’ils me virent… dans ce cas ça sera moins.

— Pourquoi est-ce qu’on vous licencierait ? »

Depuis son nouveau bureau, Maserov regarda Jessica Annand, debout à la porte. « Vous travaillez aux ressources humaines, non ?

— En effet.

— Alors vous devez avoir accès à toute une liste de raisons.

— De raisons pour vous licencier ?

— Pas moi en particulier. Je ne travaille pas ici.

— Excepté pour l’année à venir », corrigea-t-elle, intriguée.

Il regarda la carte de la jeune femme qu’il tenait à la main, puis leva les yeux sur elle et reprit avec le plus grand sérieux. « Mrs Annand, puis-je vous appeler Jessica ?

— Oui, Mr Maserov. » Elle lui sourit.

« Vous avez l’air perplexe. Bon, très bien, je travaille pour Freely Savage.

— C’est ce que dit votre carte.

— Ce qui fait de vous ma cliente.

— Vous voulez dire Torrent Industries, pas moi.

— Pour faciliter cette conversation, je vous traiterai comme une représentante de Torrent Industries.

— D’accord, du moment que c’est seulement pour faciliter la conversation. » Elle sourit à nouveau.

https://books.yossr.com/fr

« Donc, vous travaillez aux ressources humaines… Chez Freely Savage, nous avons une certaine… disons… Il existe un consensus au sujet des ressources humaines.

— Lequel ?

— Vous ne vous offusquerez pas ?

— Mais pourquoi donc ? Vous ne parlez pas de mon service, mais du vôtre. N’est-ce pas ?

— Exactement.

— Alors pourquoi m’offusquerais-je ? Le devrais-je ?

— Non, bien sûr.

— Mais que cela ne vous empêche pas d’en venir au fait.

— Pardonnez-moi, je n’ai pas l’habitude d’en venir au fait de si bon matin.

— Je peux vous montrer où vous trouverez du café, si cela peut vous aider.

— Oh, mon Dieu, oui ! répondit Maserov en se frottant les yeux.

— D’accord, mais d’abord, quel est ce consensus au sujet des ressources humaines chez Freely Savage, et qui le partage ?

— Tous ceux et celles qui se trouvent à un échelon inférieur aux associés pensent que le service des ressources humaines chez Freely Savage, c’est…

— C’est ?

— L’équivalent de la Stasi.

— La Stasi ?

— Oui.

— La police secrète est-allemande ?

— C’est ça, c’est la Stasi que les ressources humaines évoquent pour nous. Mêmes méthodes, mêmes objectifs, même personnel.

— N’ayez plus peur. Vous êtes chez nous, à présent, dit Jessica d’un ton amusé.

— Tout à fait.

— Pour toute une année, peut-être ?

— Oui, toute une année… sauf s’ils me virent. »

https://books.yossr.com/fr

III

À présent seul dans son bureau à court ou moyen terme chez Torrent Industries, Maserov sortit le papier où il était écrit : *Stephen, veuillez appeler les ressources humaines, merci*, signé RH. Cette note présentait certaines caractéristiques qu'on aurait pu en effet retrouver dans une note émanant de la Stasi. La virgule après son nom, l'usage de son unique prénom (cette fausse intimité était en réalité plus effrayante qu'une adresse plus impersonnelle), puis la signature, reprenant les initiales du service plutôt que de la personne qui avait rédigé le document. Devait-il appeler ? Il ne savait qui joindre, mais il comprit qu'il ne lui faudrait pas longtemps pour le découvrir, aussi décida-t-il d'attendre. Il n'ouvrit pas non plus le courriel des ressources humaines. Il pensait qu'il se sentirait mieux dans sa peau, moins « imposteur », s'il avançait un peu dans son travail et imaginait un plan, une piste pour s'attaquer aux problèmes qu'il avait persuadé Malcolm Torrent de le laisser régler.

En premier lieu, il lui fallait lire les dossiers de Freely Savage sur ces cas de harcèlement sexuel. La difficulté venait du fait qu'il n'avait pas les dossiers, n'y avait pas accès, et ne connaissait même pas le nom de l'avocat qui s'en occupait. Mais quelque part dans les bureaux de Torrent Industries, il y avait une base de données dans un disque dur où était consigné ce nom. Le plus simple était de demander à quelqu'un de chez eux. Or il connaissait seulement trois personnes au sein de la compagnie, le P-DG, Malcolm Torrent en personne, son assistante au visage de marbre, Joan Henshaw, et Jessica Annand, des ressources humaines. Il décida de commencer par cette dernière.

Poursuivant sur sa lancée « je n'ai rien à perdre à essayer », il prit le téléphone et lui rappela qu'elle devait lui montrer quel était le meilleur endroit pour boire un café dans les environs. La réponse qu'il reçut fit ressurgir en lui un sentiment ancien mais hélas très familier : celui qu'il avait tout à perdre. Jessica Annand lui parut en effet étrange, froide et distante, comme si elle ne se souvenait pas de qui il était, ou n'aimait pas ce dont elle se souvenait. Elle lui dit qu'elle ne pouvait pas le retrouver maintenant pour prendre un café, ou plus exactement : « Ça n'est pas possible pour moi. »

https://books.yossr.com/fr

C’était comme s’il l’avait invitée à boire un verre et qu’elle avait refusé. Ce n’était pas la première fois que cela lui arrivait. La dernière femme à qui il avait proposé d’aller boire un verre était devenue son épouse, Eleanor : elle n’avait pas dit non à l’époque. Mais après toutes ces années de mariage et deux enfants, il était à peu près certain qu’aujourd’hui elle refuserait. Ce soudain rejet eut un effet proustien sur Stephen, lui faisant comprendre combien son attitude de « je n’ai rien à perdre » était fragile en réalité.

Peut-être qu’Eleanor avait raison. Qu’il aurait dû rester chez Freely Savage, à attendre tranquillement de se faire virer avec les autres deuxième-année. Il commençait même à douter que s’adresser à Malcolm Torrent ait été une bonne idée quand son téléphone de bureau se mit à sonner. La seule personne susceptible de le joindre était Jessica Annand.

« Je suis désolée, s’excusa-t-elle. J’étais coincée dans le bureau d’un cadre, et je ne pouvais pas parler librement.

— Mais je n’ai pas composé votre numéro de poste…

— Si, mais j’avais transféré ma ligne, et je vous ai répondu de là-bas. Je suis sortie une minute, il va falloir que j’y retourne. Je ne peux pas aller prendre un café avec vous maintenant. Désolée.

— Non, je comprends. Pas de problème.

— Par contre, on peut se retrouver pour déjeuner, proposa-t-elle. Vous êtes déjà pris, peut-être ? » Tout à coup, les émotions de Maserov virèrent dans l’autre sens. Ils décidèrent de se retrouver au pied de l’immeuble à une heure moins cinq. Il raccrocha et demeura sans bouger pendant un moment. Il ne savait pas pourquoi, mais il avait envie de pleurer.

C’était une belle journée d’automne tiède et ensoleillée, et les rues étaient fleuries de femmes en robes légères ; de super-héros vêtus de lycra, habilement déguisés en coursiers à vélo sous amphétamines ; d’étudiants étrangers dépouillés, désespérément perdus, le regard vissé sur leur smartphone ; d’étudiants avant-gardistes aux Beaux-Arts, issus des banlieues sud-est, qui s’accrochaient à leur dose de caféine ; de musiciens de rue poussés par l’espoir d’attirer l’attention de quelqu’un ; sans oublier une multitude de SDF dopés au shampoing antipelliculaire, au dissolvant et à divers alcools dénaturés. Stephen Maserov serra maladroitement la main de Jessica Annand lorsqu’ils se retrouvèrent dans le hall.

« On s’est déjà vus, vous vous souvenez ? lui dit-elle en regardant la main de Maserov prendre la sienne. Vous serrez à nouveau la main aux gens

https://books.yossr.com/fr

quand vous les retrouvez pour déjeuner, chez Freely Savage ?

— Je ne me souviens pas. La plupart du temps je déjeune seul.

— Vous n'êtes pas très sociables là-bas, c'est ça ?

— Personne ne l'est. La sociabilité n'est pas une qualité très prisée chez Freely Savage. On ne peut pas la mesurer par tranches de six minutes facturables. Et ça n'entre pas dans le cadre compétitif que les employés du cabinet font tout pour maintenir en place. »

Ils s'assirent l'un en face de l'autre chez Nashi, un établissement du voisinage qui servait du café et des sandwichs faits maison, dont le contenu se voulait exotique. C'était bondé, bruyant, mais leur table se trouvait dans une partie moins éclairée, parfaite pour les professionnels montrant un goût prononcé pour le petit verre du midi, les anxiolytiques et les intrigues de bureau. Aucun d'eux ne parla pendant un moment. Stephen n'avait pas peur du silence. Jessica Annand était moins à l'aise.

« J'espère que vous ne m'en voudrez pas de poser la question, demanda-t-elle après avoir commandé, mais de quelle nature est le travail qui vous a mené jusque chez nous ?

— Non, ça ne me gêne pas que vous posiez la question. Et… justement, je crois que je vais avoir besoin que quelqu'un m'aide.

— Alors pourquoi pas moi ?

— Eh bien… euh… ce n'est pas la meilleure façon de dire les choses. Puis-je… Laissez-moi…

— Vous voulez me raconter ?

— Une partie, oui. »

Et c'est ainsi que Maserov lui expliqua ce qui s'était passé la veille avec Hamilton, et comment il avait appris que dans quelques mois, à la fin de sa deuxième année, il y aurait un nouveau dégraissage, et qu'il ferait partie des exclus. Il lui raconta comment il avait engagé la conversation avec Malcolm Torrent, deviné correctement l'objet de son mécontentement et, en échange de douze mois de travail protégé, promis de régler les problèmes.

« On dirait que ça a marché, mais je crois que je vais avoir besoin d'une adresse électronique au nom de Torrent Industries.

— Pourquoi ?

— J'ignore ce qu'Hamilton va faire, mais il ne va pas rester les bras croisés. Il pourrait m'empêcher d'agir, détruire mon adresse actuelle chez Freely Savage. Il est capable de faire n'importe quoi.

https://books.yossr.com/fr

— Vous croyez vraiment qu’il saboterait vos tentatives pour régler les problèmes de son principal client ?

— Absolument. La question est seulement de savoir quand et comment. Il se peut même qu’il me vire.

— Je croyais qu’il avait répondu à Mr Torrent qu’il acceptait de vous laisser travailler sur le dossier en question au cours des douze prochains mois sans rien vous demander d’autre ?

— Oui, c’est vrai. J’ai même une copie de son courriel. Mais Hamilton est du genre à tirer sans sommation, et avec la grosse artillerie ; dans ce cas, comment ferai-je pour l’obliger à respecter sa parole ? Je dépends entièrement du bon vouloir de Torrent, et il ne m’a vu qu’une seule fois. Il n’y a pas de raisons qu’il me soutienne. »

Jessica Annand réfléchit un moment. « S’il tente de tirer sans sommation, rappelez à Mr Torrent que Hamilton se moque de son problème, contrairement à vous.

— Vous avez raison, répondit Maserov, impressionné.

— Je vais vous créer une adresse e-mail chez nous. C’est facile. Je m’en occuperai après le déjeuner. De quoi d’autre avez-vous besoin ?

— Eh bien, en fait, je ne connais pas les noms des membres du personnel de Torrent Industries qui sont… qui sont concernés par les dossiers que je dois traiter pour Mr Torrent.

— Vous ne m’avez pas dit de quoi il s’agissait.

— Oh c’est assez technique, des trucs de droit très ennuyeux… des histoires de règlement dans le bâtiment », mentit-il. Il craignait que si Jessica apprenait qu’il devait protéger des cadres coupables de harcèlement sexuel, elle ne refuse de l’aider. Pire : elle le considérerait sûrement comme un ennemi, ou un personnage répugnant.

« Vraiment ? Des règlements du bâtiment ? Et Hamilton ne veut pas s’en charger ? Ça n’a aucun sens. Mais pourquoi ne veut-il pas s’en charger ?

— Je ne le sais pas encore. Je ne le saurai peut-être jamais. Écoutez, je comprends que tout ça a l’air un peu louche, surtout pour quelqu’un qui est satisfait de sa vie professionnelle.

— Satisfaite de ma vie professionnelle ? Vous plaisantez ?

— Vous avez l’air…

https://books.yossr.com/fr

— Écoutez, une grande partie de ce que vous décrivez au sujet de l'atmosphère et des conditions de travail chez Freely Savage s'applique aussi chez Torrent Industries.

— Ah bon ? Ça a l'air tellement… je ne sais pas… bienveillant.

— Parce que vous n'avez passé que deux heures dans nos bureaux.

— Vous n'y êtes pas heureuse ? »

Ils se connaissaient à peine, mais cela ne sembla pas l'arrêter.

« Mon Dieu. Par où commencer ? J'avais des projets plein la tête en arrivant ici. J'ai un master en psychologie. Je n'ai jamais eu l'intention de travailler dans une entreprise de ce genre, en tout cas pas d'y rester. Mes ambitions sont en train de se flétrir comme des feuilles de laitue.

— Hmm… Des feuilles de laitue.

— Je voulais faire carrière dans le domaine de la psychologie du travail et des organisations, mais j'ai été obligée de me détourner de mon but pour pouvoir manger et payer mon loyer. Il n'y avait pas de travail, rien en tout cas qui correspondait à mon niveau d'études et à la dette qu'elles m'avaient laissée. Torrent Industries m'a attirée parce qu'il me permettait de satisfaire des besoins élémentaires comme d'avoir un toit au-dessus de la tête et de me nourrir de manière à peu près régulière. Soyons honnête, au premier abord, j'ai été séduite par les bureaux luxueux et la certitude que l'argent arrivait sur mon compte tous les quinze jours. La déception a commencé quand je me suis aperçue qu'une partie importante de mon travail consistait à m'assurer qu'il y ait assez de pousses de luzerne sur chaque plateau de sandwichs que je devais commander et parfois apporter moi-même lors des séminaires internes. Ce n'est pas à ça que j'aspirais. J'avais toujours rêvé d'une carrière sérieuse et excitante, qui peut-être me permettrait d'aboutir à un poste à l'université. Vous voulez savoir quelle était mon ambition ?

— Bien sûr.

— Je ne devrais pas vous le dire. Nous venons à peine de nous rencontrer.

— Je ne veux pas vous mettre mal à l'aise », dit Maserov en espérant qu'elle lui raconterait tout le plus vite possible – plus c'était personnel, mieux c'était.

« Je me voyais déjà faire des conférences TED[1].

— Des conférences TED ?

https://books.yossr.com/fr

— Oui, mon plan, c’était de me familiariser en profondeur avec les cadres en première ligne chez Torrent Industries, et d’en tirer une ou plusieurs conférences TED, et au bout du compte, un livre.

— Pardonnez-moi mais, c’est vraiment là votre ambition ultime ? Donner des conférences TED ?

— J’ai déjà un master en psychologie.

— Oui, c’est pour ça. Il me semble que c’est beaucoup plus impressionnant que de donner une conférence TED.

— Il y a plus de gens avec un master en psychologie que de gens qui font des conférences TED.

— Oui, et il y a encore moins de gens qui ouvrent une franchise McDonald’s.

— Vous croyez ?

— À l’échelle internationale, je pense que oui.

— Disons que vous ayez raison, ce dont je ne suis pas certaine, mais qu’est-ce que ça prouve ? »

Stephen prit tout son temps pour expliquer ce qu’il essayait lui-même de comprendre : « Eh bien, que c’est une erreur de croire que parce qu’une chose est rare, cela lui confère automatiquement une valeur supérieure. »

Cela plaisait à Jessica Annand que Maserov remette gentiment en cause ses ambitions. Il était la première personne dans son environnement professionnel à qui elle se confiait ainsi. Elle baissa les yeux vers son assiette, et se mit à déplacer lentement les feuilles de salade dans le sens des aiguilles d’une montre, avant de reprendre.

« Vous savez, je parle des *vraies* conférences TED, pas les conférences organisées par des groupes et des forums locaux. Je parle de Vancouver, je parle des Clinton, Hillary et Bill… et Chelsea.

— Ah, mais vous êtes vraiment sérieuse !

— Vous vous moquez de moi, c’est ça ?

— Euh… oui, peut-être… mais gentiment.

— Cette conférence TED ne serait qu’un point de départ. Je vous l’ai dit ?

— Oui.

— Pour faire un livre.

— Vous l’avez dit. »

Ils se regardaient l’un l’autre.

https://books.yossr.com/fr

« Pourquoi est-ce que vous me regardez comme ça ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas de quelle manière je vous regarde, je sais juste que je vous regarde. Et je pense déjà que vous avez réussi à faire quelque chose d'encore plus impressionnant que ce que vous ambitionnez de faire.

— Écoutez, je suis indienne. Vous savez ce que ça signifie ?

— Dans le présent contexte, non.

— Cela signifie que mes parents sont indiens.

— Certes.

— Ils ne savent pas ce qu'est un master en psychologie. Ils ne peuvent pas le montrer à leurs amis, à la famille. Bien sûr, ils peuvent brandir le diplôme, un morceau de papier, mais ça ne veut rien dire pour les parents plus éloignés à Richmond Hill, Harrow ou Bangalore.

— Alors qu'une conférence TED, tout le monde peut la voir, fit Maserov pour enfoncer le clou.

— Voilà. Mes parents pourraient la voir et la revoir chaque fois qu'ils feindraient d'avoir oublié d'envoyer le lien à telle tante, ou oncle ou cousin, qui à son tour pourrait l'adresser à quelqu'un d'autre…

— Pardonnez-moi, je comprends maintenant l'importance de ces conférences TED, c'est une ambition réfléchie, noble même. Vous voulez que vos parents soient fiers de vous, conclut-il avec sympathie.

— Oui, répondit Jessica Annand, qui était incapable de masquer son sentiment de défaite. Mais après deux ans passés chez Torrent Industries, je ne suis pas plus près de réaliser cette ambition que je ne l'étais au départ. Là où j'en suis aujourd'hui, j'aurais déjà toutes les peines du monde à ce qu'ils acceptent de m'envoyer là-bas.

— Ils sont contre les conférences TED ? Je n'en avais aucune idée.

— C'est encore pire », constata Jessica. Puis, baissant la voix : « Vous connaissez Frank Cardigan ?

— Non, répondit Stephen sur le même ton. Qui est-ce ?

— C'est un cadre de chez Torrent Industries, une étoile montante. Tout le monde l'adore, en tout cas, ses supérieurs. Il a été muté il y a peu au service d'infrastructure urbaine pour restaurer sa viabilité après des pertes sévères. En dix-huit mois, il a réussi à remettre le service à flot.

— Je suis impressionné », mentit Maserov. Mais tout bien réfléchi, elle non plus ne paraissait guère l'être.

https://books.yossr.com/fr

« Oui, tout le monde est impressionné, il s'imagine qu'il a gagné le droit de ponctuer ses phrases avec des "je crois beaucoup à ceci". Donc, il croit beaucoup à ceci ! Et puis il croit beaucoup à *cela.* Il a fait gagner de l'argent à la compagnie, et maintenant, il crée le système de pensée adéquat.

— Tout cela est très ennuyeux, je m'en rends compte, mais en quoi cela vous concerne-t-il ?

— En effet, ça ne devrait pas, sauf que Frank Cardigan est devenu mon problème personnel quand on lui a demandé d'écrire régulièrement dans un bimensuel professionnel, une lettre d'information dans le domaine de la construction industrielle qui s'appelle *Construction News.* Elle est sponsorisée par Torrent Industries et tous les employés, enfin disons les cadres du siège, doivent la lire.

— Je ne sais jamais si un bimensuel, c'est deux fois par mois, ou tous les deux mois. Pardon, ce n'est pas très pertinent, s'excusa Stephen.

— Si, c'est pertinent. Je vous explique. Frank Cardigan a acquis une certaine notoriété, et c'est Malcolm Torrent lui-même qui l'a choisi pour écrire cette chronique. Comme vous pouvez le deviner, après avoir exprimé à Malcolm Torrent la gratitude sans bornes qu'il éprouvait pour lui, Frank a aussitôt appelé les ressources humaines pour demander de l'aide.

— Il voulait quelqu'un pour les écrire à sa place, et c'est vous qu'elles ont choisie.

— Exactement.

— Et pourquoi vous a-t-on choisie ?

— Parce que… Voilà, dit-elle en reprenant sa respiration. J'avais écrit des argumentaires en vue d'une discussion pour le service, donc Aileen van der Westhuizen, la directrice des ressources humaines, savait de quoi j'étais capable. Frank Cardigan la harcelait avec ses demandes, alors c'est moi qu'elle a choisie pour être sa plume. Elle lui a dit que je savais m'y prendre avec les mots. Voilà comment ont commencé mes problèmes avec Frank Cardigan. Il fallait que j'écrive ces articles de merde à sa place. Mr Torrent en a lu quelques-uns, et ça lui a plu, du coup, maintenant, je suis vraiment coincée. Frank Cardigan exulte, il est obsédé par l'ampleur de son « lectorat ». Il veut savoir qui dans la boîte lit ses articles – ceux que *moi* j'écris. J'ai réussi à le persuader d'en publier un tous les deux mois. Forte de mes études en psychologie, je l'ai convaincu qu'un article tous les deux

https://books.yossr.com/fr

mois laisserait les gens dans l'attente, qu'ils auraient furieusement envie de le lire.

— Et ça a marché ?

— Frank Cardigan est d'une stupidité effarante. Et arrogant. Donc, à présent, il me considère comme son porte-bonheur. Il me l'a même dit.

— Il vous l'a dit ?

— D'aussi près qu'il le pouvait.

— Vous voulez dire qu'il s'est approché… trop près ?

— Il essaie, mais jusqu'ici j'ai réussi à garder mes distances. Cela dit, ce n'est pas facile. À présent, il veut m'associer à toutes les décisions qu'il prend, ce qui est complètement fou car je ne connais rien aux infrastructures, qu'elles soient urbaines, périurbaines, rurales ou même extraterrestres.

— Comment vous y prenez-vous pour écrire ses articles ?

— Nous avons des séances de travail où nous lisons les pages affaires d'un journal – local, national ou international, peu importe. Il choisit un sujet et me le donne. Je retourne à mon bureau et je consulte la page Wikipédia. Ensuite je change les verbes. Puis je rajoute des adverbes. Après, je consulte un dictionnaire des synonymes et je transforme autant de substantifs que possible.

— Et vous avez du succès ?

— Eh bien, il a réussi à mettre le service dans sa poche et tout le monde croit qu'il sait de quoi il parle.

— C'est le cas ?

— Comment cela pourrait-il être le cas ? C'est moi qui écris les articles, et j'ai étudié la psychologie de l'organisation ! Donc, il est persuadé que je lui porte chance, et je n'arrive plus à m'en dépêtrer.

— Vous ne pouvez pas faire intervenir ses supérieurs ?

— L'affaire n'est pas assez sérieuse. Et puis il ne cesse de demander qu'on m'augmente et qu'on m'attribue des primes.

— Donc c'est plutôt positif, non ?

— Si on veut, mais je ne veux pas que ma position dans l'entreprise dépende de son bon vouloir. Que se passera-t-il quand ils découvriront que ce type est un imbécile ? Parce que ça finira par arriver. Et puis ce n'est pas seulement ça, je n'imaginais pas que ma carrière alternerait entre d'un côté veiller à la préparation de bagels à la luzerne pour trente personnes, et de

https://books.yossr.com/fr

l’autre écrire des articles ineptes pour un cadre débile. Et s’il n’était que débile. Mais non, Frank Cardigan est aussi vaniteux, obsédé par son image, sexiste, manipulateur, prêt à tout pour avancer sa carrière, et il ne se soucie des gens que tant qu’ils peuvent lui être utiles. Il se sert beaucoup des autres.

— Ceux-là, laissez-moi vous le dire, ils sont partout. Je n’ai pas de conseil à vous donner. J’aimerais pouvoir vous aider.

— Vous le pourrez peut-être. Si le sujet sur lequel vous travaillez est suffisamment important pour Malcolm Torrent, vous pourriez demander que je vous aide, et dans ce cas, cette tâche-là deviendrait plus importante que l’autre. »

Maserov tenta de masquer son embarras. Ce n’était pas qu’il ne veuille pas lui prêter main-forte. Il l’appréciait vraiment. Mais si elle s’approchait trop près de ses dossiers, elle saurait très vite qu’il tentait de dédouaner son entreprise des accusations de harcèlement sexuel, et dès lors elle éprouverait pour lui le même mépris qu’Eleanor.

« Oui, bien sûr, si c’est possible, j’essaierai de demander à ce que vous travailliez avec moi », s’entendit-il répondre. Peut-être que ça ne marcherait pas. Peut-être que si, et qu’alors il trouverait le moyen de lui cacher de quoi il s’agissait réellement. Peut-être que le cheval se mettrait à parler.

IV

Grâce à son adresse électronique au nom de Torrent Industries créée par Jessica Annand, Maserov réussit à obtenir les noms et les dossiers des cadres accusés de harcèlement sexuel, et celui de l’avocat de chez Freely Savage censé traiter l’ensemble des dossiers, ou au moins faire semblant. Il s’appelait Featherby, c’était un avocat de huitième année qui vivait en permanence dans l’un de ses trois costumes trois-pièces comme un escargot dans sa coquille. Maserov n’avait jamais eu beaucoup de contacts avec lui, mais il avait été frappé par son extrême maigreur (on aurait dit qu’il existait en deux dimensions), et par la ténacité avec laquelle il s’accrochait à ses costumes trois-pièces – ou l’inverse. Featherby ne semblait pas se soucier du fait que plus personne dans les pays développés ne portait de costume

https://books.yossr.com/fr

trois-pièces dans le monde de l'entreprise sans une certaine ironie, et sans doute ne s'en rendrait-il pas davantage compte le jour où il se retrouverait à l'avant-garde de la mode, lorsqu'ils seraient à nouveau de la dernière élégance dans les conseils d'administration. Il avait les cheveux raides, clairsemés, peignés avec soin, pas encore gris, mais on sentait qu'ils s'y préparaient depuis toujours. Maserov devinait que Featherby avait commencé sa vie dans un internat privé très cher, qui cultivait avec soin de séculaires traditions de plates-bandes manucurées, de latin rabâché, d'apprentissage de l'orientation à la boussole, et de vastes pelouses parfaitement tondues à l'herbe humide et grasse, afin d'accueillir toutes sortes de sports sanglants, voire à l'occasion un épisode hors programme de sodomie non consentie – c'était une école où l'on faisait de son mieux pour atténuer les voyelles des élèves et durcir leurs consonnes. Cet internat avait infligé tous ces tourments et bien d'autres encore à Featherby, facturant pour la peine des fortunes à ses parents.

Avocat chez Freely Savage depuis huit ans, il subsistait aujourd'hui grâce à un régime strict de Coca Light, d'antihistaminiques, d'inhibiteurs sélectifs de la recapture de la sérotonine, et d'amphétamines, qu'il achetait ou se procurait au marché noir de Freely Savage. Il parvenait à sourire, par éclats sporadiques de quelques secondes, chaque fois que les gens de son service se retrouvaient autour de la photocopieuse laser devant une génoise et une bouteille de mousseux à deux dollars quatre-vingt-dix-neuf, à l'occasion d'un anniversaire quelconque. C'était une initiative des ressources humaines, quelques décennies plus tôt, que la plupart des services avaient discrètement abandonnée. En inspectant de près quelques armoires poussiéreuses au cœur de ces services, une archéologue pourrait encore dénicher les couverts en plastique et les gobelets en polystyrène si essentiels à ce rituel. Featherby faisait partie des employés encore contraints de s'y plier. Il restait planté là tel un zombie, tout en costume trois-pièces et cheveux raides prêts à grisonner, affichant tour à tour comme une guirlande de Noël un sourire torturé, puis un air catatonique, sourire torturé, air catatonique, sourire torturé, air catatonique… Il était marié, mais en milieu de journée, il avait du mal à se rappeler le visage de son épouse.

Voilà quel avocat on avait chargé des dossiers de harcèlement sexuel. Et c'est donc cet homme que Stephen Maserov appela dans l'après-midi, le premier jour où il prit ses fonctions chez Torrent Industries.

https://books.yossr.com/fr

« Featherby, répondit l’avocat de huitième année en décrochant.

— Bonjour, vous êtes bien Bruce Featherby ? demanda Maserov depuis son nouveau bureau.

— Oui, c’est moi.

— Je vous appelle du siège de Torrent Industries. J’ai été chargé par Malcolm Torrent d’inspecter tous les dossiers au sujet des plaintes pour harcèlement sexuel portées contre des cadres de Torrent Industries. »

Silence. Maserov savait ce que cela signifiait. Featherby essayait de comprendre ce qu’il venait d’entendre. Il était peu probable qu’il y voie quelque chose de positif pour lui. Cela ne lui paraîtrait sans doute pas non plus neutre. Avait-il facturé des honoraires excessifs ? Traîné trop longtemps ? Raté quelque chose ? Un homme qui a toujours la bouche sèche souffre plus que les autres quand celle-ci se transforme en Sahara.

« Pardonnez-moi, de quoi s’agit-il ? » demanda Featherby en faisant de son mieux pour que son interlocuteur inconnu n’entende pas son cœur qui battait à présent comme celui d’un lapin.

Maserov répéta : « Oui, je vous appelle du siège de Torrent Industries car Malcolm Torrent m’a chargé d’inspecter les dossiers au sujet des plaintes pour harcèlement sexuel portées contre des cadres de Torrent Industries.

— Veuillez m’excuser, mais qui est à l’appareil ?

— Je m’appelle Stephen Maserov.

— Vous êtes de Torrent Industries ?

— Oui, je vous appelle depuis le siège de Torrent Industries. Mr Torrent m’a lui-même chargé d’inspecter les dossiers…

— Maserov, vous dites ?

— Oui.

— Pouvez-vous épeler, s’il vous plaît ?

— Absolument. J’en suis tout à fait capable. M-A-S-E-R-O-V.

— Merci. Puis-je vous demander le motif de votre demande, Mr Maserov ? »

La politesse que lui témoignait Featherby montrait qu’il prenait Maserov pour un client, pas un avocat junior appartenant à la même firme que lui, qu’on s’apprêtait à éjecter vers le marché de l’emploi comme on laisse tomber une bouloche sur le plancher.

https://books.yossr.com/fr

« Oui, bien sûr, Mr Torrent m’a chargé de mener ce qu’on pourrait appeler un audit sur les dossiers de Torrent Industries. »

Dans le silence à l’autre bout de la ligne, Maserov entendit Featherby passer en revue les différentes possibilités, puis en venir à se demander si toutes les heures passées à travailler dans ce cabinet, toutes les indignités qu’il avait dû endurer pour accéder au rang d’avocat de huitième année chez Freely Savage avaient été vaines. Mais on n’en arrive pas à sa huitième année chez Freely Savage sans avoir appris quelques techniques de survie.

« Mr Maserov, pourriez-vous m’adresser votre requête par courrier électronique en me donnant un numéro de téléphone où je pourrais vous joindre ? Et je serai heureux de vous venir en aide. »

Les contorsions auxquelles il se livrait méritaient l’admiration. Malgré sa terreur, Featherby avait réussi à gagner du temps afin de réfléchir et d’obtenir la confirmation de l’identité de Maserov, tout en montrant de la bonne volonté, sans rien promettre pour autant. Et tout ça exprimé avec une politesse parfaite qui aurait déclenché une bouffée d’orgueil chez ses anciens maîtres d’internat.

Ils raccrochèrent et Maserov se mit à rédiger le courriel demandé par Featherby. Certes, il l’envoyait depuis sa nouvelle adresse chez Torrent Industries, mais Featherby aurait tôt fait de découvrir qu’il travaillait en réalité pour Freely Savage. Ce que Stephen ignorait, c’était si cela faciliterait ou au contraire compliquerait le processus d’obtention des dossiers.

Il n’avait plus désormais de motif valable pour ne pas se pencher sur le message des ressources humaines de Freely Savage toujours tapi là, dans sa boîte, telle une bombe à retardement. Il inspira plusieurs fois en profondeur, et laissa son esprit passer en revue les différentes possibilités. Là, sous les hautes herbes sèches, gisait la pierre tombale à peine dissimulée de sa carrière chez Freely Savage. C’était le pire qui puisse lui arriver. Les ressources humaines avaient peut-être procédé à l’exécution en règle qu’Hamilton leur avait commandée. Si c’était le cas, alors cela mettrait à l’épreuve l’engagement de Malcolm Torrent auprès de lui, car cela l’obligerait à s’opposer à Hamilton, comme Jessica Annand l’avait formulé. Pouvait-il s’agir d’autre chose ? Quelque chose de pire ? Est-ce que quelqu’un était mort ?

https://books.yossr.com/fr

Ses parents étaient décédés, aussi ils ne pouvaient pas faire du forcing pour lui apprendre la nouvelle. Soudain, il pensa à Eleanor et aux garçons. Essayaient-ils de lui dire quelque chose à leur sujet, de lui transmettre une horrible information ? Cette peur soudaine et le besoin d'être rassuré le poussèrent à ouvrir le message sans attendre davantage. « Cher Stephen, pourriez-vous s'il vous plaît prendre le temps de venir voir Bradley Messenger aussi vite que possible ? » C'était signé d'une personne qu'il ne connaissait pas, qui disait être l'assistante de Bradley Messenger, le directeur des ressources humaines. Cela n'avait donc rien à voir avec sa femme ou ses enfants, et cela ne mettait pas un terme à sa carrière chez Freely Savage. Ce message avait beau ne pas être porteur de nouvelles funestes, il soupçonnait pourtant que l'issue de tout cela serait, elle, funeste. Il allait lui falloir trouver le temps de retourner chez Freely Savage pour voir Bradley Messenger, le gauleiter des ressources humaines.

Une heure après avoir reçu son message, Featherby répondit à Maserov : « Cher monsieur, merci de nous avoir soumis votre requête. Hélas, il nous est impossible d'y donner suite sans mettre en danger les dossiers concernés. Cordialement, Bruce Featherby, Freely Savage Carter Blanche. » Maserov comprit aussitôt que l'autre avocat savait qui il était. Il était temps de passer aux choses sérieuses.

« Bruce Featherby », répondit celui-ci en décrochant, avec une inflexion particulière invitant à la conversation.

— Bruce, Stephen Maserov. Merci de votre réponse », commença Stephen en référence au courriel, tout en donnant l'impression que c'était lui qui lui répondait.

Featherby tenta de botter en touche : « Maserov, nous ne pouvons pas vous envoyer nos dossiers.

— Mais je suis leur avocat.

— L'avocat de qui ? demanda Featherby, un peu surpris.

— Des personnes accusées de harcèlement sexuel.

— Non, c'est moi, leur avocat !

— Nous sommes tous les deux leurs avocats, répliqua Maserov, conciliant. Nous travaillons tous les deux pour Freely Savage. »

Featherby marqua une pause, retenant sa respiration, compétence qu'il avait peaufinée dans sa jeunesse, au cours d'une série de terrifiants séjours en pleine nature dans des lieux très reculés. Ils n'ignoraient ni l'un ni l'autre

https://books.yossr.com/fr

que Maserov était l'ennemi d'Hamilton. Et il n'y avait pas de conflit de loyauté possible pour Featherby. Cela n'avait rien de subtil. Maserov était un petit deuxième-année de rien du tout, que nul ne connaissait vingt-quatre heures auparavant. Hamilton était tout-puissant.

Seulement, ce deuxième-année de rien du tout, avec sa propre adresse mail et son propre numéro de téléphone chez Torrent Industries montrait une telle assurance dans sa tentative pour mettre la main sur les dossiers de harcèlement sexuel que Featherby se demandait si tout ça n'était pas un piège que lui tendait Hamilton. Peut-être n'avait-il pas suffisamment progressé sur ces dossiers ou sur d'autres qui n'avaient rien à voir, et se faisait-il ainsi auditer par Hamilton pour savoir s'il entrait dans la catégorie des « personnes dispensables ».

Relevaient de la catégorie des « personnes dispensables » les avocats de la firme qui n'étaient plus sur les bons rails pour devenir associés, mais qui pour une raison quelconque n'avaient pas encore été licenciés. Ils n'étaient pas nombreux, mais les autres – tout le monde, en fait – les reconnaissaient au premier coup d'œil. Une personne dispensable pouvait par exemple avoir un indice de masse corporelle embarrassant pour le cabinet, au cas où elle aurait dû sortir du bâtiment ou être vue par un client. De même, une personne dispensable était susceptible de porter des vêtements avec des taches de nourriture dont elle n'avait pas conscience car sa vue s'était affaiblie au cours de toutes ces années passées à essayer de gagner sa vie. S'il s'agissait d'un homme, peut-être arborait-il une pilosité faciale ne reflétant aucune des modes en vigueur chez les hommes plus jeunes, mais plutôt la condition d'un vieux solitaire qui pleure la nuit dans les profondeurs de son oreiller. La distance entre la pointe de sa cravate et sa ceinture était sans doute de trois à cinq centimètres supérieure à celle jugée appropriée par les nouveaux diktats implicites de la mode.

S'il s'agissait d'une femme, peut-être se parfumait-elle un peu trop, ou portait-elle une eau de toilette que le marché destinait à sa grand-mère, ou encore affichait-elle un décolleté qui en temps normal aurait ravi ses tortionnaires, mais pas dans son cas à elle à cause de son âge, ou de cette vague impression de désespoir qui lui collait à la peau et qu'ils exploitaient en se moquant d'elle à une distance à laquelle elle n'était pas *censée* les entendre, parfait exemple de ce déni hypocrite mais plausible que génère l'entreprise. Elle ne serait pas licenciée, parce qu'elle maîtrisait une clause

https://books.yossr.com/fr

particulière de la Tax Act que personne d'autre ne comprenait, mais dans le cas où cette clause deviendrait caduque, elle serait dehors en moins de temps qu'il ne faut pour vider l'eau croupie d'un vase.

Featherby se demandait donc si toute cette mascarade orchestrée par ce corsaire de deuxième année ne préfigurait pas son renvoi, ou sa requalification en « personne dispensable ». Aussi retenait-il son souffle, technique de survie que lui avait enseignée l'évolution pour faire face au danger.

« Maserov, je sais qui vous êtes, dit-il tranquillement sans laisser paraître la moindre émotion.

— Très bien, dans ce cas vous êtes au courant que je dois travailler sur les dossiers de plaintes pour harcèlement sexuel.

— Vous ne les aurez pas », dit Featherby, mais alors qu'il s'apprêtait à raccrocher pour mettre fin à l'appel, il entendit des mots qui le persuadèrent de poursuivre la conversation.

« Featherby, vous savez parfaitement qu'on vous a donné l'ordre de mettre ces dossiers à ma disposition. Ne jouons pas à ce petit jeu, s'il vous plaît. » Maserov avait peine à croire que c'était lui qui s'exprimait en ces termes. Ces paroles semblaient sortir tout droit d'une région inconnue près du cortex orbitofrontal de son cerveau.

« Que voulez-vous dire par "on m'a donné l'ordre" ? À qui croyez-vous donc donner des ordres ? fit Featherby d'un ton sec et claquant comme un élastique. Vous êtes un deuxième-année.

— Featherby, vous pouvez me considérer comme un collègue de deuxième année, ou, si ça peut vous aider, vous pouvez voir en moi le client.

— Comment pourriez-vous être les deux à la fois ? Ce n'est pas possible ! fit Featherby, réellement perplexe.

— Vous voyez… sur l'écran de votre téléphone… le numéro qui s'affiche. Je vous appelle de la part de votre client. Je suis au siège de Torrent Industries. Je suis dans la place. »

Maserov entendait presque Featherby penser. Il était évident qu'il faisait transpirer cet avocat beaucoup plus expérimenté, même si celui-ci parvenait encore à se contrôler.

« Je ne devrais même pas vous parler », coupa ce dernier, et là-dessus, il raccrocha.

https://books.yossr.com/fr

Maserov comprit qu'il ne lui restait plus qu'une solution. Il rédigea un courriel au nom de Malcolm Torrent destiné à Featherby, avec Hamilton en copie, dans lequel il demandait que les dossiers soient envoyés à Stephen Maserov, chez Torrent Industries. C'était audacieux mais nécessaire. Maserov saurait alors vraiment si Malcolm Torrent le soutenait. Il porta le message à son assistante, Joan Henshaw, en lui expliquant ce qu'il avait fait, et lui demanda d'envoyer le message depuis la boîte de son patron. Une heure plus tard, il constata que Malcolm Torrent l'avait en effet envoyé. Ce qu'il ne put voir, en revanche, c'était la tête de Featherby en découvrant dans sa boîte le courriel de Malcolm Torrent qui lui était personnellement adressé.

L'arrivée de ces dossiers sur le bureau de Stephen au siège de Torrent Industries déclencha un relâchement musculaire dans son dos et sa poitrine tel qu'il crut que tout le monde l'éprouvait en même temps que lui. Ses yeux s'embuèrent, et il eut le sentiment qu'il risquait de s'endormir. Voilà ce qu'on ressent quand le danger se dissipe. Qu'il réussisse ou non à régler ces histoires de harcèlement sexuel pour Malcolm Torrent, au moins son plan pour gagner douze mois de travail supplémentaire avait fonctionné. Il avait du mal à croire qu'une idée conçue à la hâte, dans le stress le plus intense, puisse si bien fonctionner. Si seulement Eleanor avait pu être là pour apprécier son intelligence et sa témérité.

En remontant Collins Street, toujours aussi détendu, avant son tête-à-tête avec Bradley Messenger, le directeur des ressources humaines chez Freely Savage, Maserov réfléchit à ce qu'il avait déjà appris en feuilletant les dossiers. Quatre plaintes pour harcèlement sexuel touchaient l'entreprise Torrent Industries. Était-ce un déferlement, une nouvelle réalité, la partie émergée de l'iceberg d'une culture d'entreprise qui se révélerait bientôt, allant des petites remarques sexistes, dégradantes, embarrassantes, qui mettent mal à l'aise, jusqu'à la misogynie qui entrave une carrière, voire, dans le pire des cas, aux agressions sexuelles et au viol ? Évidemment, si Torrent Industries ressemblait au cabinet d'avocats qui s'occupait de l'affaire.

Trois victimes sur quatre se représentaient elles-mêmes, remarqua-t-il. Une seule avait un avocat. Ce détail piqua la curiosité de Stephen Maserov. Comment était-il possible que ces trois plaignantes engagent une procédure contre un géant comme Torrent Industries sans avocat ? Pourtant, un bref

https://books.yossr.com/fr

coup d'œil sur leurs dossiers montrait qu'ils étaient très bien préparés. À croire qu'un professionnel – et un bon – s'en était occupé. Fait peu étonnant, aucune des quatre employées ne travaillait plus dans l'entreprise.

« Stephen ! Stephen Maserov ! » s'exclama Bradley Messenger, théâtral, quand celui-ci entra dans son bureau. « Nous sommes très heureux de vous voir ici, aux ressources humaines.

— Merci. C'est juste une petite visite, répondit Stephen en acceptant l'invitation à s'asseoir.

— Absolument ! Une petite visite. C'est donc vous le deuxième-année qui a attiré le regard de Malcolm Torrent, rien que ça. Nous aussi, nous avions l'œil sur vous. Nous vous avions classé parmi les avocats à suivre, le genre de personnalité audacieuse, qui ne s'en laisse pas conter, une personnalité de type A. »

Maserov resta assis un moment, abasourdi par cet accueil du directeur des ressources humaines. « Vous savez, il a été prouvé que la division en personnalités de type A ou de type B n'était pas valable. En tant que professionnel des ressources humaines, cela devrait vous intéresser », répondit-il avec une nonchalance inhabituelle. Après tout, il avait tenu tête à Hamilton, et il était toujours en vie. Que représentait Bradley Messenger après Hamilton ?

« Vous verrez que le classement en personnalités A et B est partout en usage.

— Comme la carte American Express. Qui, en réalité, n'est pas acceptée partout. Mon pressing, par exemple, la refuse.

— Non, si vous poursuivez un tout petit peu vos lectures, vous verrez que ces types de personnalités ont été créés par des médecins, voilà pourquoi j'ai toute confiance !

— Sauf qu'ils étaient cardiologues. Ni psychologues ni psychiatres. Et en réalité, leurs études étaient financées par l'industrie du tabac.

— Eh bien, reprit Bradley Messenger qui malgré son sourire sentait monter l'exaspération. Ici, chez Freely Savage, nous représentons plusieurs piliers de l'industrie du tabac. En fait, nous sommes leurs conseillers, n'est-ce pas ? Sans le lobby du tabac et sa défense vigoureuse contre les attaques dont il fait l'objet, nous n'aurions sans doute jamais pu développer le Programme de rétention de documents que tout le monde nous envie, et qui est l'une des tactiques qui a fait de nous un des leaders sur le marché.

https://books.yossr.com/fr

— Vous parlez de ce programme qui conseille de cacher, de perdre, de jeter ou de détruire les preuves incriminant un client, et de le leur facturer ensuite ? C'est ainsi que la Cour suprême le considère.

— "Séparer le bon grain de l'ivraie", n'est-ce pas nommé en ces termes dans le jugement final ?

— Non, c'est *nous* qui avons utilisé cette formule en appel. Et nous avons perdu.

— Ah, on ne gagne pas à chaque fois, mais surtout ne me citez pas. Stephen, vous connaissez tout ça parce que *vous* êtes avocat, voilà pourquoi je vous ai fait venir. Voudriez-vous être le représentant des deuxième-année au sein de notre audit sur les employés ?

— J'ignore totalement ce que cela signifie.

— Vous comprenez en partie.

— Je comprends les mots, chacun pris à part. Je les comprends tous, même.

— À la bonne heure ! s'exclama triomphalement Bradley Messenger. C'est la première fois que nous en discutons et déjà vous comprenez à peu près de quoi il s'agit. Donc, Stephen, nous voudrions savoir si vous vous verriez en représentant des deuxième-année.

— Représentant au sein de quoi ?

— D'un audit exhaustif sur les besoins, les nécessités et les tendances des employés.

— Que voulez-vous exactement que je fasse ?

— Eh bien, pour notre premier audit basé sur des faits, nous voulons que vous demandiez aux deuxième-année ce qu'ils pensent du *hot desking*.

— C'est quoi, le *hot desking ?*

— Un système d'organisation où il n'y a plus de postes de travail fixes pour les employés, du coup ils sont libres de s'asseoir près de collègues différents.

— Donc les gens doivent continuellement changer de bureau ?

— Oui, et souvent sans que cela soit annoncé, lui expliqua Bradley Messenger avec enthousiasme.

— Mais pourquoi ferait-on ça ?

— Pour faire l'expérience du changement ! Parce que le changement, c'est *corporate.* Et ici, chez Freely Savage, nous impulsons les changements de la société, n'est-ce pas ? Et ce n'est qu'un début.

https://books.yossr.com/fr

— Le *hot desking*, c’est *corporate*, et c’est pour impulser les changements de la société ? » répéta Maserov, incrédule, passant outre autant qu’il le pouvait la tendance impénitente de ces services à jargonner sans fin en tordant les mots pour leur inventer de nouveaux sens, et transformant sans vergogne les substantifs en adjectifs pour créer l’illusion de termes techniques appartenant au champ sémantique d’une discipline précise.

« Nous voulons exploiter les conséquences énergisantes du changement. »

Maserov se fit l’observation qu’il avait gagné un an de travail payé loin de la folie du *hot desking*, aussi la nécessité de changer sans cesse de poste de travail et de voisins ne l’affecterait-elle pas. Il se sentait néanmoins insulté par l’ineptie de cette proposition.

« Donc vous voulez que j’étudie ce que les deuxième-année pensent du *hot desking ?*

— Oui.

— Leur opinion aura-t-elle réellement un poids ?

— Sans doute que non. Nous ne savons pas encore ce que nous allons en faire.

— Je peux vous répondre sans même les avoir consultés. Les gens, les employés, vont détester ça.

— Est-ce que vous détestez ça ?

— Je ne l’ai jamais pratiqué, mais l’idée me paraît vraiment stupide, surtout pour des avocats. Au fait, quand vous me demandez ce que je pense de l’idée d’être le représentant des deuxième-année… ? demanda Maserov en s’interrompant.

— Nous vous demandons de vous en charger.

— Et quand vous me demandez de m’en charger… ?

— Nous tenons à ce que vous le fassiez. Ce fut un plaisir de m’entretenir avec vous, Stephen. »

Là-dessus, Bradley Messenger se leva : le rendez-vous était terminé.

V

https://books.yossr.com/fr

« Ils sont fous ! Mais enfin qui pourrait être en faveur du *hot desking ?* » demanda à celui qui était encore son mari sur le papier Eleanor Maserov, agenouillée au bord de la baignoire pour rincer son petit Jacob, deux ans et encore plein de savon.

« Des gens qui n'auront jamais à quitter le confort de leur propre bureau, des gens qui doivent justifier leurs salaires en trouvant de nouvelles idées à imposer à une population d'employés terrorisés », répondit Stephen Maserov qui, à côté d'elle, donnait son bain à Beanie.

« Mais en quoi est-ce que le *hot desking* pourrait améliorer l'efficacité des employés ?

— En aucune manière. Mais tu passes à côté de l'essentiel.

— C'est quoi, l'essentiel ?

— Le fait qu'ils m'ont demandé d'être le représentant des deuxième-année, expliqua-t-il tout en entortillant Beanie dans sa serviette bleue préférée avec une capuche en tête d'ours.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Aucune idée.

— C'est parce que tu t'es fait mousser auprès de Malcolm Torrent ?

— Forcément, avant, personne ne savait que j'existais.

— Et c'est bien ? »

Stephen réfléchit.

« Hum, il est trop tôt pour le dire, mais c'est très ennuyeux pour moi car cela implique que je retourne au siège de Freely Savage pour poser des questions stupides aux gens, ils seront énervés contre la personne qui les interroge, c'est-à-dire moi, et pendant ce temps-là je ne serai pas en train de travailler pour Torrent Industries.

— À essayer de réconforter et d'aider à s'en sortir une bande de prédateurs sexuels, le coupa Eleanor.

— Oui, et à payer l'emprunt de la maison où tu vis avec nos deux fils. Sincèrement, tu devrais arrêter de considérer que mon travail consiste à sauver des prédateurs sexuels.

— Je sais que tu n'as pas envie qu'on voie les choses ainsi, mais comment veux-tu qu'on les considère autrement ? »

Stephen se mit à sécher les cheveux de son fils aîné avec la tête de l'ours. « Eleanor, on ne sait pas encore ce que ces types ont fait, et puis de toute façon, même les gens accusés de meurtre ont le droit d'être défendus.

https://books.yossr.com/fr

— Tu préférerais qu'il s'agisse de meurtres. Ça, ce serait défendable. Tout le monde sait ce que c'est qu'un meurtre, dit-elle en essuyant Jacob à présent juché sur les toilettes comme sur un siège.

— Tu veux dire que le harcèlement sexuel, c'est pire que le meurtre ?

— Je dis juste que les gens comprennent mieux le meurtre.

— Tu sais, la pulsion sexuelle est plus fréquente chez les gens que la pulsion de meurtre.

— Sauf quand on vivait ensemble.

— Enfin, pour l'instant, ce sont simplement des accusations, dit Stephen en tirant le marchepied jusque devant le lavabo pour que Beanie puisse se brosser les dents.

— Tu veux dire que ce n'est pas fondé ?

— Pour l'instant, je n'en sais rien.

— Comment est-ce possible ?

— Je viens seulement de changer de bureau. J'essaie de survivre. C'est compliqué.

— Donc c'est un boulot sur mesure, c'est ça que tu me dis.

— Oui, c'est ça. C'est un boulot sur mesure. Ne mets pas trop de dentifrice, Beanie. Tu n'en as pas besoin d'autant.

— Si, répliqua Beanie.

— Mais non, pas de tant que ça.

— J'ai besoin que de ça, mais je veux le reste, expliqua l'enfant.

— Distinction subtile, conclut son père.

— Merci, papa », répondit le garçonnet en appliquant les poils de la brosse à dents sur sa petite langue rose.

Eleanor faisait sauter sur ses genoux Jacob, enroulé dans sa serviette. « Donc tu continues toujours de travailler le soir… j'imagine.

— En fait, non. Je n'ai pas besoin de retourner au bureau, là. J'ai le temps de lire une histoire ou deux aux enfants.

— C'est ça, tu n'es pas forcé d'y aller, dit Eleanor en cherchant dans un petit panier en osier la crème de Jacob contre l'érythème fessier.

— Non, ça va.

— Tu n'es donc pas obligé de consacrer tout ton temps à résoudre les problèmes de Malcolm Torrent ?

— Eh bien, un des avantages de ma nouvelle situation, c'est que j'ai un objectif précis. Personne ne me surveille ni ne pointe à quelle heure j'arrive

https://books.yossr.com/fr

et à quelle heure je repars, donc tant que j'ai l'impression d'avancer, je peux me satisfaire de ma journée de travail. C'est un peu comme si j'étais indépendant.

— Mais tu ne voudrais quand même pas relâcher tes efforts.

— Je ne vais pas relâcher mes efforts. C'est juste que je me retrouve aujourd'hui dans une situation où je ne suis plus forcé de travailler tous les soirs, loin de mes enfants… et de toi. » Stephen tendit la main pour lui caresser le bras, mais elle s'écarta. « Eleanor, je suis plus que jamais mon propre patron. Pour la première fois depuis des années, je n'ai pas besoin de courir à droite à gauche, je n'ai pas besoin d'étudier. Tu disais que tu voulais qu'on passe plus de temps ensemble et…

— Oui, c'est vrai, sauf que maintenant, on est séparés.

— Je sais, et ça ne me plaît pas. Je n'aime pas cette séparation.

— C'est une transition. C'est encore nouveau. Les transitions, c'est toujours difficile. Ça fait seulement quatre mois. Laisse-toi un peu de temps.

— Me laisser du temps ?

— Oui. On a été ensemble pendant de longues années.

— Je sais, j'étais là.

— Pas tout le temps.

— Même quand je n'étais pas là… j'étais présent malgré tout.

— Il faut donner sa chance à cette séparation, affirma Eleanor.

— C'est ce que les gens disent d'habitude au sujet du mariage, pas d'une séparation.

— Moi, je le dis à propos d'une séparation.

— Tu ne trouves pas ça difficile ?

— Peut-être que je m'en tire mieux que toi.

— Peut-être, en effet. Alors est-ce que je peux lire une histoire aux enfants, ce soir ?

— Non, pas ce soir. Ce n'est pas le bon moment.

— Ce n'est pas le bon moment ?

— Non.

— Et pourquoi ce n'est pas le bon moment pour que je lise une histoire à mes enfants ?

— Eh bien… en fait… il y a… quelqu'un qui vient.

— Qui ça ?

https://books.yossr.com/fr

— Des amis.
— Et ce sont des amis à moi aussi ?
— Je ne pense pas qu'on puisse dire ça.
— Est-ce qu'ils le pensent, eux ?
— Je ne pense pas non plus.
— Donc, nous avons ça en commun, moi et tes amis ?
— En effet.
— Et ces amis qui viennent ce soir, et qui seraient d'accord avec moi sur le fait qu'on n'est pas amis, ils sont animaux, végétaux ou minéraux ?
— Tu n'as pas à t'inquiéter.
— Tu parles que oui !
— C'est Marta. Que j'attends.
— Marta ?
— Oui.
— Alors tu n'avais qu'à me répondre "végétale". J'aurais fini par trouver.
— Je sais que tu n'aimes pas Marta. Voilà pourquoi j'ai pensé qu'il valait mieux que ce soit moi qui fasse la lecture aux enfants ce soir, afin que tu ne la croises pas.
— C'est elle qui ne m'aime pas.
— Ce n'est pas toi qu'elle n'aime pas.
— Ça en a tout l'air, pourtant. Quand je lui dis bonjour, elle ne me répond pas.
— Ce sont les hommes. Qu'elle n'aime pas.
— Elle en a pourtant épousé un. Enfin, si l'on peut dire.
— Oui, autrefois, ils ont été mariés.
— Non, je veux dire que c'était un homme si l'on peut dire…
— C'était un homme *avant* qu'elle l'épouse.
— Ouais, mais trois ans après qu'elle l'a quitté, il n'a toujours pas dégelé.
— Évidemment, c'est un homme », répliqua Eleanor.

Stephen embrassa ses enfants pour leur souhaiter bonne nuit, sortit et alla attendre dans sa voiture pour vérifier que la personne qui rendait visite à Eleanor était en effet Marta, la prof de géographie divorcée qui le détestait parce qu'il était un homme. En constatant que c'était bien elle, il se sentit soulagé et souffla tranquillement.

https://books.yossr.com/fr

1. Les conférences TED (*Technology, Entertainment and Design*) sont une série de conférences organisées au niveau international par une fondation américaine à but non lucratif. Elles ont pour but de « diffuser des idées qui en valent la peine » (*note de la traductrice*).

https://books.yossr.com/fr

Troisième partie

I

Elles étaient quatre, quatre anciennes employées de Torrent Industries qui poursuivaient la compagnie pour harcèlement sexuel. Mais une seule d'entre elles avait engagé un avocat. Les trois autres n'étaient apparemment pas représentées. En tout cas, c'était ce que laissaient entendre leurs dossiers. Cela piqua l'intérêt de Stephen. Pourquoi trois d'entre elles lançaient-elles une procédure contre ce géant sans engager un avocat ? Comment pouvaient-elles savoir par où commencer ? Même au premier coup d'œil – et ce n'était vraiment qu'un coup d'œil –, rien ne lui avait paru mal ficelé dans ces dossiers. Chacune de ces trois femmes avait établi une plainte qui semblait avoir été rédigée par un avocat talentueux et motivé.

Il était probable qu'elles aient bel et bien engagé un ou une avocate, mais alors pourquoi dissimuler son identité derrière celle de ses clientes ? Puisqu'elles avaient travaillé à la même époque pour Torrent Industries, sans doute se connaissaient-elles, pourtant une seule, Carla Monterosso, était officiellement représentée par un avocat. Pourquoi le mettre en avant dans ce cas-là et pas dans les autres ?

Maserov était certain que Bruce Featherby aurait des informations, ou au moins une théorie à ce sujet, aussi décrocha-t-il son téléphone depuis ce qu'il considérait être son sanctuaire au siège de Torrent Industries.

« Bruce Featherby », répondit à voix basse celui-ci d'un ton anxieux en voyant le préfixe de Torrent Industries s'afficher sur l'écran de son téléphone. Mais il n'avait pas besoin d'un appel de chez Torrent Industries pour se mettre aussitôt en état de stress maximal. Depuis le premier coup de

https://books.yossr.com/fr

téléphone de Maserov, il était de plus en plus convaincu que lui, Bruce Featherby, allait passer dans la catégorie des « personnes dispensables ». Il s'y trouvait peut-être déjà. Dans le cas contraire, ses moindres mouvements pouvaient être scrutés afin de déterminer s'il devait rester dans la ligne droite qui menait au statut d'associé, ou si, telle une verrue, on allait le brûler afin de l'arracher au corps politique en compétition pour ledit statut d'associé.

Comment cette invraisemblable histoire avait-elle pu lui arriver ? Si seulement on avait chargé quelqu'un d'autre de ce dossier de harcèlement sexuel chez Torrent Industries. Et si le statut de personne dispensable n'était pas le pire de ce qui lui pendait au nez ? Et s'il avait déjà signé sa dernière carte d'anniversaire pour un ou une de ces collègues qu'il voyait tous les jours ?

« Bruce, c'est Stephen Maserov. Comment ça va ? Je vous dérange ? J'ai reçu les dossiers, merci. Dites-moi, pourquoi trois plaignantes sur quatre se représentent elles-mêmes, ou en tout cas en donnent l'impression ? Qu'en pensez-vous ?

— Je ne peux pas vous parler, Maserov, chuchota Bruce Featherby comme si le simple fait d'énoncer cela risquait de le mettre en danger.

— Je tombe au mauvais moment ? Je peux vous rappeler. Je pensais juste que vous en sauriez un peu plus long sur leur avocat. Les dossiers des plaignantes qui se représentent elles-mêmes portent partout la marque d'un avocat. » Stephen n'avait pas l'intention d'accroître l'anxiété de son collègue, pourtant c'était bien ce qu'il faisait.

« Jamais je ne pourrai vous parler, répondit l'autre d'une voix assourdie.

— Bruce, on en a déjà discuté. Oui, j'ai reçu les dossiers, et j'espère que vous ne m'en voulez pas.

— Personne n'acceptera de vous parler », conclut tranquillement Featherby en raccrochant. Maserov allait devoir se débrouiller seul.

II

https://books.yossr.com/fr

Il était temps de lire les témoignages de chacune des plaignantes. Il commença par celui de Lilly Zhang, pour la simple raison que c'était le premier de la pile. Pour Lilly, jeune femme joyeuse mais timide âgée de vingt-quatre ans, tout avait commencé par une invitation à déjeuner de la part de son supérieur, Brian Weeks, du service de la conformité. Mal à l'aise, elle avait décliné l'invitation avec une grande gêne, mais cela n'avait mené qu'à d'autres invitations, alors elle avait fini par accepter. Comme ce déjeuner s'était déroulé sans incident, elle avait accepté une nouvelle invitation, au terme de trois longues journées. Cette fois, son supérieur voulait lui offrir un verre, et il l'emmena dans un bar. Lilly Zhang se contenta d'eau minérale tandis que Brian Weeks buvait quatre verres, dont deux d'alcools forts. C'est alors qu'il commença à faire des commentaires suggestifs sur le corps de Lilly. Il lui dit : « J'aime les Chinoises. » Elle ne se sentait pas à l'aise, mais c'était son patron, si bien qu'elle resta assise là tandis qu'il lui faisait des compliments sur son postérieur. Puis il posa la main dans son dos, juste sur l'agrafe de son soutien-gorge. Elle retira sa main et lui dit qu'elle avait rendez-vous avec son petit ami et qu'elle devait partir.

La même nuit, Brian Weeks lui envoya des messages à caractère sexuel, dans lesquels il prétendait sentir qu'elle aussi éprouvait de l'attirance pour lui. Au bureau, les jours suivants, il se mit à avoir une attitude familière qui n'était pas du tout professionnelle. Par moments, il se comportait en supérieur hiérarchique, lui demandant les tâches habituelles, puis dès qu'il avait terminé son activité, il faisait une pause, même si elle était encore en plein travail de son côté. Il semblait prendre plaisir à la distraire en lui envoyant des messages suggestifs, même lorsqu'il lui confiait des missions, disait-il, urgentes et importantes.

Une fois, il lui écrivit qu'il avait envie qu'elle lui fasse à lui ce qu'elle faisait à son petit ami. Elle ne répondit pas, mais ça n'arrêta pas l'autre. Deux jours plus tard, il lui écrivit qu'il avait envie qu'elle le suce sous son bureau. Là encore, elle ignora son message, mais elle avait du mal à dormir la nuit, car elle avait peur de ce qui se passerait le lendemain.

Elle commença à redouter d'aller travailler. Un jour en début d'après-midi, elle était assise à son bureau quand Brian Weeks revint de déjeuner, sentant l'alcool, et commença à lui masser le dos. Très vite, ses doigts passèrent sur le devant de son chemisier et il se mit à lui peloter les seins.

https://books.yossr.com/fr

Soudain elle fondit en larmes, se leva et courut jusqu'à l'ascenseur. Lilly Zhang témoignait du fait que Brian Weeks s'était alors écrié bien fort, afin que tout le monde l'entende, que si « elle ne voulait pas », il aurait fallu le dire plus tôt. Effrayée, humiliée, consciente que tout le monde la voyait, elle attendit l'ascenseur, descendit jusqu'au rez-de-chaussée et s'enfuit à toutes jambes vers Flinders Lane. Elle entra dans le café Grain Store, où quelques personnes finissaient leur déjeuner. Sans attendre qu'on lui indique une table, elle s'assit dans un angle, enfouit sa tête dans ses bras et fondit de nouveau en larmes. Stephen fit une pause pour aller s'asperger le visage d'eau. Il devait prendre connaissance de ces témoignages, et il commençait seulement à comprendre à quel point il n'en avait pas envie.

Ensuite, il lut le dossier de Carla Monterosso. Cela commençait par la date à laquelle elle était entrée chez Torrent Industries, puis venait celle où elle avait été transférée chez Mike Mercer, au service des infrastructures urbaines. Elle avait entendu des rumeurs à son sujet, mais on racontait tant de choses sur les cadres. Si on les écoutait, on n'avait plus envie de travailler pour personne. Maserov était impressionné par son témoignage. Elle n'en était pas encore venue aux faits, pourtant elle avait déjà planté le décor, décrit un milieu, un environnement qui lui semblaient parfaitement réels.

Ainsi donc, Carla Monterosso commença à travailler avec Mike Mercer. Parfois il faisait des commentaires appréciateurs sur le choix de ses vêtements, d'autres fois il faisait semblant de se moquer, introduisant un ton informel qui la mettait en permanence en porte-à-faux car ça ne marchait que dans un sens. Elle se souvenait de la première fois où il était venu à son poste de travail pour lire par-dessus son épaule. Elle sentait son odeur. Elle s'attendait à ce qu'il la touche, mais il ne le fit pas, ni les fois suivantes. Enfin, quelques jours plus tard, dans la même situation, elle sentit sa main se poser sur elle. Sur son épaule. Puis, alors qu'il lisait les mots inscrits sur l'écran à haute voix, elle sentit son index et son majeur jouer avec la bretelle de son soutien-gorge. Personne, même en passant à proximité, n'aurait pu remarquer quoi que ce soit.

Stephen fit la grimace et s'écria tout seul : « Lève-toi et fous le camp ! » Carla avait crié, mais aucun son n'était sorti. Ses cris avaient rebondi à l'intérieur de sa tête comme des boules de flipper.

https://books.yossr.com/fr

Une équipe, sous-division du service d'infrastructure urbaine, travaillait tard le soir sur un projet de pont en Irak soumis à la concurrence. Cela supposait de longues journées qui se terminaient très tard. Une atmosphère d'urgence régnait car la date limite de présentation du projet approchait, induisant au sein de l'équipe une véritable excitation, même chez le personnel indirectement concerné. Ils avaient de la chance qu'on leur demande ainsi de travailler nuit et jour, c'était un privilège d'appartenir à cette équipe. S'ils remportaient ce marché, tous les membres de l'équipe, pas seulement les chefs et les cadres, seraient de véritables héros au sein de leur service, voilà comment on les considérerait en haut lieu. On voulait croire que tout le monde était embarqué dans le même élan, pour aller dans la même direction, tous et toutes faisant partie de l'équipe du projet de pont pour le service de l'infrastructure urbaine de Torrent Industries. Plusieurs fois par an, en particulier à la fête de Noël, on répétait aux membres du personnel subalterne qu'ils devaient éprouver de la fierté chaque fois qu'ils voyaient une grue portant le logo de Torrent Industries là-haut dans les cieux de la ville, dans un magazine, ou à la télévision. « On n'y arriverait pas sans vous, tous autant que vous êtes », leur disait-on.

Il fallait y croire. Maserov avait vu des gens chez Freely Savage qui eux aussi désiraient croire à la gratitude de l'entreprise. Oui, ça donnait envie. On se sentait mieux ainsi, et on faisait tout pour adhérer au concept le plus longtemps possible, si bien qu'on essayait de ne pas trop prêter attention à d'autres choses qu'on entendait par ailleurs, des choses qui ne passaient pas par le canal officiel. Les heures sup étaient payées, et votre nom apparaissait au sein de l'équipe.

Pourtant, personne dans l'équipe ne voulait être le dernier à partir, malgré les heures sup, nul ne voulait rester seul. « On a besoin de témoins », murmura Stephen pour lui-même.

Puisque Mike Mercer était le membre le plus haut gradé de l'équipe, c'était lui qui devait apposer la signature finale du projet, ce qui déterminerait quand il serait définitif. Il restait quelques fautes de typographie dans le document, mais pour l'essentiel, il était achevé. On buvait quelques bières dans un autre bureau un peu plus loin. De temps en temps résonnait un rire. Bon boulot, les gars ! Carla Monterosso devait finir de nettoyer les fautes de typo.

https://books.yossr.com/fr

Elle était seule à son poste de travail et entendait les bruits festifs qui venaient d'un peu plus loin. Il lui restait trois pages à relire lorsque Mike Mercer revint à son bureau et regarda par-dessus son épaule pour voir où elle en était. « Presque fini », déclara-t-elle d'un ton qui voulait montrer qu'elle faisait bien partie de l'équipe. Certes, elle en faisait partie. Sauf que ça ne lui plaisait pas. Il lui demanda d'imprimer le document et de le lui apporter une fois terminé.

Lorsqu'elle l'imprima, le bruit dans le couloir avait diminué, et quand elle s'assit devant lui, ainsi qu'il l'en avait priée pendant qu'il le relisait, on n'entendait plus rien. Peut-être, se dit-elle, y avait-il encore quelqu'un sur place. Mike Mercer avait fermé la porte. Difficile de savoir si tout le monde était parti.

Il était deux heures vingt du matin. Mike Mercer arpentait son bureau en lisant le document. Chaque fois, il se rapprochait un peu plus d'elle, et Carla Monterosso sentait son haleine aux relents de bière. Puis elle comprit qu'il était juste derrière elle.

« Bravo ma fille ! » dit-il. Il laissa choir le document et se mit à lui pétrir les épaules.

« Mais lève-toi ! » s'écria alors Maserov.

Et Carla se leva. Mike Mercer la tenait par les épaules, et il la fit se retourner. Face à lui.

« Tu en as envie autant que moi, murmura-t-il.

— Non ! Non, Mike, vous vous trompez. Arrêtez !

— Tu vas aimer ça. »

Il la poussa par terre sur la moquette et l'embrassa. Il bandait. Elle le sentit en essayant de se dégager. Il interpréta délibérément son geste dans le mauvais sens, imaginant qu'elle simulait un rapport sexuel, et se mit à frotter son sexe contre le sien avec une ardeur décuplée.

« Je sais que tu aimes ça », dit-il à voix basse.

Elle voulut crier, mais rien ne sortit de sa bouche. C'était un cauchemar. *Le* cauchemar. Il glissa sa main entre ses cuisses pour voir s'il avait réussi à l'exciter, mais son collant et sa culotte ne laissaient rien transparaître, et elle réussit à retirer sa main avant qu'il parvienne à franchir la barrière de ses dessous pour atteindre sa chair.

« Mike, mais vous êtes complètement fou ! » réussit-elle à dire entre deux souffles. Il ne lui prêta pas attention, et haletant comme un coureur de

https://books.yossr.com/fr

marathon, à croire qu'il était investi d'une mission, il arracha les boutons de son chemisier, puis son soutien-gorge d'une seule main. Ensuite il se mit à cheval sur sa poitrine aux seins dénudés et se pencha en avant, braguette déboutonnée. Il était inutile de dire quoi que ce soit désormais. Son consentement n'avait plus d'importance.

« Je sais que tu en as envie depuis des mois. »

Il se pencha en avant, pour essayer de fourrer sa queue en érection dans la bouche de Carla Monterosso. Celle-ci se tortillait dans tous les sens, fermant les yeux, refusant ce qu'il voulait faire. Toujours à califourchon sur elle, il se mit à se frotter contre sa poitrine, jusqu'à ce qu'il éjacule entre ses seins. Enfin Mike Mercer s'arrêta, et la pression diminua sur la poitrine de Carla Monterosso. Alors, les seins maculés de sperme, elle réussit à s'extraire de sous lui et s'enfuit en courant, terrifiée, à travers le couloir silencieux et désert, jusqu'aux toilettes des femmes. Là, elle se regarda dans la glace, seule dans la lumière des néons, à près de trois heures du matin, décoiffée, le maquillage épars, les vêtements déchirés, et elle s'aspergea d'eau pour essayer de se donner contenance avant de sortir et chercher un taxi. Qu'allait penser le chauffeur ? À quel genre d'homme appartiendrait-il ? Il l'attendrait à la station des taxis de King Street, devant le Spearmint Rhino Gentlemen's Club.

Stephen se représentait parfaitement la scène. Rien dans ce témoignage ne sonnait faux. Y compris les répliques de Mike Mercer, quand il disait à Carla Monterosso qu'il savait qu'elle le voulait, elle aussi. Mais comment aurait-elle pu le vouloir ? Tout cela n'avait rien à voir avec le désir. Le témoignage de Carla Monterosso racontait non pas une scène érotique, mais une histoire d'humiliation, d'abus et d'exercice arbitraire du pouvoir, dans la plus complète impunité.

Maserov lut ensuite qu'après l'agression, Carla avait donné sa démission avant la fin du mois et, au moment où elle avait signé son témoignage, elle recevait des soins psychiatriques, payés sur ses propres deniers.

Il en était malade. Il connaissait des hommes comme ça, il les avait vus. Lorsqu'il avait tenté sa chance auprès de Malcolm Torrent pour gagner du temps afin de pouvoir se chercher un autre emploi, les plaignantes n'avaient pas de nom, c'étaient des victimes sans visage. À présent qu'il avait lu les témoignages de Lilly Zhang et de Carla Monterosso, elles étaient de

https://books.yossr.com/fr

véritables personnes. Il se demanda soudain ce qu'il faisait là, à défendre Torrent Industries contre ces plaintes pour harcèlement sexuel. Ce n'était pas pour ça qu'il avait étudié le droit.

Le dossier de Carla Monterosso, la seule qui ait un avocat, avait été préparé par un certain A. A. Betga. Stephen contempla ce nom, car aussi étrange qu'il soit, il lui paraissait familier, bien qu'il ne puisse dire pourquoi. Il se le répéta à plusieurs reprises, assis à son bureau. Il se le répéta en allant aux toilettes, et encore plusieurs fois devant l'urinoir. C'est alors qu'il se souvint.

A. A. Betga était August Anselm Betga. Il terminait ses études à l'école d'avocats à l'époque où Maserov commençait les siennes, et il avait acquis une notoriété quasi légendaire pour deux raisons. D'abord parce qu'il s'était payé ses études en travaillant plusieurs saisons comme directeur des animations sur un bateau de croisière. Ensuite parce qu'il était absolument brillant – c'en était presque flippant. Quoi qu'il arrive, il était toujours soit premier soit deuxième à tous les examens, et finissait invariablement l'année en tête. Il avait remporté le Supreme Court Prize, le plus prestigieux prix universitaire pour les étudiants en droit, qui en général ouvrait la voie à de jeunes avocats débutants vers des postes importants, culminant souvent par une nomination à l'une des hautes cours de justice.

C'était le seul A. A. Betga dont Stephen ait jamais entendu parler, et ça ne pouvait pas être un autre. Il ne le connaissait pas, pourtant, mais il était à peu près sûr de pouvoir le reconnaître car on le lui avait montré quand il était arrivé à l'école d'avocats. Toutefois, Stephen Maserov fut très vite confronté à un problème : aucun des numéros de téléphone ni aucune des adresses notées dans les dossiers n'était plus valable. Il contacta alors le bureau des avocats, et s'aperçut que l'adresse professionnelle d'A. A. Betga correspondait à celle de Carla Monterosso. Quant à son adresse e-mail, elle ne fonctionnait plus non plus.

La seule façon de contacter cet avocat était donc de lui rendre visite chez Carla Monterosso, détail ironique puisqu'il voulait le faire au nom de la plaignante. Toutefois, cela posait également problème : le règlement lui interdisait de communiquer avec la cliente de la partie adverse dans une affaire civile. Il y avait bien sûr des exceptions, comme à chaque règle (à part celles qui ne toléraient pas d'exceptions, enfin, jusqu'à ce que des personnes plus intelligentes les trouvent), aussi, pour se couvrir, il rédigea

https://books.yossr.com/fr

en hâte un courrier qu'il envoya à toutes les adresses mentionnées dans les documents officiels notées par A. A. Betga, afin de l'informer qu'il souhaitait le rencontrer, et que si ça ne lui était pas possible, dans ce cas, il souhaitait rencontrer sa cliente, Mrs Carla Monterosso.

III

Il attendit dix jours, supposant que ce délai suffirait à le couvrir si jamais il devait justifier d'une exception à la règle interdisant tout contact. N'ayant obtenu comme il s'en doutait aucune preuve que A. A. Betga représentait toujours la plaignante, ni même qu'il était encore en vie, un soir il prit la direction de la maison de Carla Monterosso, à East St Kilda, dans son antique Saab de vingt-sept ans d'âge – dont la vue déclenchait chez la plupart des gens un sentiment de compassion face à la triste réalité du monde, et chez Eleanor Maserov quelque chose qui ressemblait à du mépris.

Contrairement à son avocat, Carla Monterosso n'était pas difficile à trouver. Elle vivait toujours à l'adresse inscrite dans son dossier.

Maserov sonna à la porte et attendit dans ce qui aurait pu être l'obscurité sans la lutte vaillante d'un lampadaire à l'éclairage intermittent, niché dans un bosquet de branches et de fils électriques épuisés. Il entendait ce qui ressemblait à une émission de jeu télévisé, mais en tendant l'oreille il songea que cela pouvait être les actualités, ponctuées des pleurs d'un bébé et de la voix d'une femme, qui s'adressait en alternance à l'enfant avec douceur, et à un adulte d'un ton bien moins patient.

« Non, c'est moi qui vais ouvrir… Et pourquoi pas ? Je suis tout aussi capable de répondre à la porte que toi. OK, tu gardes la main sur ton arme et tu me couvres. » Ce fut la dernière chose que Stephen entendit avant que la porte s'ouvre, juste assez pour dévoiler une femme de haute stature qui devait avoir autour de la trentaine, avec de grands yeux en amande encadrés d'une épaisse chevelure noire, et vêtue d'un legging gris argent. Elle tenait dans ses bras une petite fille, qui plus tard lui ressemblerait sûrement trait pour trait, et qui d'après Maserov avait entre un et deux ans.

« Ouais ? fit Mrs Monterosso à travers l'embrasure de la porte.

https://books.yossr.com/fr

— Bonsoir, je m’appelle Stephen Maserov. Je suis avocat et je suis à la recherche de Carla Monterosso.

— Vous êtes qui ?

— Stephen Maserov, répéta-t-il en tendant une carte vers la porte grillagée qui les séparait, et je me demandais si vous pourriez m’aider. J’essaie d’entrer en contact avec Me Betga, A. A. Betga, qui est votre avocat si j’ai bien compris.

— Il n’est pas là.

— C’est qui ? interpella une voix d’homme à l’intérieur.

— Je sais pas… un avocat, répondit Carla Monterosso.

— Je ne m’attendais pas à ce qu’il soit là, reprit Maserov, mais je me demandais si vous pourriez m’aider à le trouver. Vous êtes Mrs Carla Monterosso ?

— Vous travaillez pour qui, déjà ?

— Qu’est-ce qu’il veut ? demanda l’homme à l’autre bout du couloir.

— Je sais pas. Tu veux me laisser lui parler ? répliqua-t-elle en tenant fermement dans ses bras la fillette qu’elle faisait rebondir en rythme en exécutant une série de petits squats. Vous travaillez pour qui, déjà ?

— Je suis Stephen Maserov, avocat chez Freely Savage Carter Blanche et j’essaie de contacter…

— Je n’ai rien à vous dire », déclara-t-elle en refermant la porte.

Maserov resta interdit, le regard fixé sur la porte close, et il entendit Carla Monterosso répondre aux questions indistinctes de l’homme : « Comment je le saurais ? Il a dit qu’il cherchait Betga. »

Il comprit que même si elle ne l’avait pas officiellement admis, il y avait toutes les chances pour que cette femme soit Carla Monterosso, et elle avait fermé la porte dès qu’elle avait entendu prononcer le nom de Freely Savage, par conséquent elle savait qui était A. A. Betga. Il essaya à deux autres reprises de la voir, après avoir laissé des messages vocaux auxquels elle ne répondit pas. À chaque fois, ses visites n’aboutirent à rien.

Comment était-il possible qu’il soit si difficile d’entrer en contact avec l’avocat de cette femme ? se demandait-il. Et comment pouvait-il espérer résoudre les problèmes de harcèlement sexuel pour Malcolm Torrent s’il n’était même pas capable de réussir ça ? Et pourquoi Carla Monterosso ne voulait-elle pas lui parler, même pas pour lui dire où était Betga, ou

https://books.yossr.com/fr

comment le contacter ? Assis dans sa voiture, Stephen voyait partir en fumée le temps précieux que lui avait octroyé Malcolm Torrent, avec salaire, sans qu'il ait accompli le moindre progrès vers la résolution de l'affaire, ni décroché un nouvel emploi. Il était en train de gaspiller sa chance. Il s'aperçut soudain que son odeur avait envahi la voiture. Ce n'était pas désagréable, mais cela signifiait que l'odeur d'Eleanor avait disparu. Avait-il gâché sa vie de couple aussi ? Une minuscule braise d'estime de soi lui fit signe, aussitôt éteinte par les bourrasques d'anxiété que renfermaient ses impeccables chemises blanches d'avocat.

Deux jours plus tard, il était garé devant chez Carla Monterosso, attendant qu'elle rentre chez elle, lorsqu'il songea que pour la plupart des gens ce qu'il faisait là s'apparentait à du harcèlement. Et soudain ce fut clair : il n'était rien d'autre qu'un avocat, travaillant pour l'entreprise qu'elle poursuivait pour harcèlement sexuel, qui soudain pouvait être à son tour taxé de harcèlement, au moins du point de vue du comité d'éthique de l'académie de droit. Quand il vit sa voiture arriver, il prit une inspiration profonde et ouvrit sa portière.

« Mais qu'est-ce que vous voulez ? dit-elle en sortant sa petite fille de son siège auto. Je vais appeler les flics. Mon ami est flic, ajouta-t-elle comme si elle venait de s'en souvenir.

— Je suis navré, j'essaie juste de trouver Betga.

— Allez vous faire foutre, qui que vous soyez », dit-elle en renvoyant Maserov à son véhicule. Si seulement elle avait vu les sièges des enfants à l'arrière de sa voiture à lui, vision rassurante. Qu'y a-t-il de moins menaçant qu'un homme avec deux sièges d'enfant attachés derrière lui, partout où il va ? Seulement, les sièges n'étaient pas dans sa voiture, mais dans celle d'Eleanor. Et que dire alors d'une jeune maman avec deux sièges d'enfant ? Peut-être que Carla Monterosso serait moins sur la défensive si c'était une femme qui venait lui parler ?

IV

« Attends, je récapitule. Tu essaies de me persuader de t'accompagner chez une victime de harcèlement sexuel pour la convaincre de te dire où est

https://books.yossr.com/fr

son avocat ? C’est ça ? Et tu crois qu’elle va accepter de me parler juste parce que je suis une femme ? » Debout dans la cuisine de leur domicile conjugal, un verre de shiraz à la main, Eleanor Maserov affichait une expression atteignant le point d’équilibre parfait entre stupéfaction et mépris.

« Eh bien, je suis navré de te l’apprendre, mais ce n’est pas seulement mon problème. C’est également le tien, en quelque sorte, répondit Stephen.

— Et maintenant tu vas me répéter une fois de plus que si tu ne conserves pas ton fichu boulot, on ne pourra pas garder la maison.

— Eleanor, d’où vient toute cette colère ? » demanda-t-il, regrettant aussitôt d’avoir prononcé ces mots – aussi inspira-t-il profondément, comme si cela pouvait effacer ses paroles. Dans la cuisine silencieuse qu’ils avaient partagée naguère résonnait le tic-tac de l’horloge. Il regarda ses chaussures avec plus d’attention que jamais il ne l’avait fait depuis le jour où elle lui avait demandé de partir. Mais c’était bien ce qu’il pensait : elles n’étaient pas plus intéressantes aujourd’hui qu’à l’époque où il vivait encore avec sa femme et ses enfants. Le silence bourdonnait à ses oreilles dans l’attente de sa réponse – et il savait que ce ne serait pas positif.

Il s’approcha d’elle et tenta de passer les bras autour d’elle.

« Dans quel monde parallèle est-ce que ce geste pourrait être la réponse appropriée à la situation ? » demanda-t-elle.

Stephen Maserov reprit sa respiration, mais cette fois il tenait la réponse appropriée : « OK, nous sommes fatigués tous les deux. Nous nous connaissons très bien, toi et moi, là nous sommes sous pression, mais le plus important, c’est que nous nous aimons », dit-il, affichant une vulnérabilité qui ne l’aurait pas laissé plus démuni s’il avait eu les mains liées dans le dos et s’était approché d’elle en la suppliant : « Je t’en prie, frappe-moi. » Mais avant qu’elle ait le temps de lui porter le coup fatal, il la désarçonna en ajoutant : « Nous avons deux enfants, deux petits garçons que nous aimons tous les deux plus que tout au monde. Et jamais personne ne les aimera autant que toi… et moi. »

Au terme des vingt minutes qu’il fallut au vin pour disparaître de la bouteille, elle finit par lui demander ce qu’elle pouvait faire pour l’aider à obtenir les coordonnées de l’avocat de Carla Monterosso.

https://books.yossr.com/fr

À l’arrière de la voiture d’Eleanor Maserov étaient assis les deux enfants dans leurs sièges respectifs, le jeune Beanie, et l’encore plus jeune Jacob. Nul ne pouvait les garder, aussi devaient-ils accompagner leurs parents. Stephen avait beau venir les voir chaque soir pour leur donner leur bain, leur lire des histoires et les mettre au lit, plus la séparation voulue par Eleanor se prolongeait, ce « temps de séparation nécessaire », plus il s’inquiétait de la voir devenir définitive du simple fait de leur inertie, bien qu’elle n’ait pas été envisagée en ces termes au départ. Ce serait alors une sorte de *statu quo post bellum – bellum* dont le *casus* demeurait pour lui un mystère. Un matin, il s’était réveillé, et il avait découvert cette *bellum* qui s’affichait sur le visage de sa femme.

Ce qui le conduisait à craindre que ses fils grandissent sans se souvenir d’avoir vécu naguère avec leur père. Rien ne l’inquiétait davantage que cela, ni le chômage, ni le sous-emploi, ni les humiliations économiques qu’il était prêt à toutes les contorsions possibles pour éviter. Ces choses-là semblaient partout devenir la norme, même si les autres semblaient plus doués que lui pour le cacher. Et de toute façon, elles étaient réversibles – enfin, en théorie. Mais que vos enfants ne se souviennent pas d’avoir vécu avec vous, de vous avoir aimé, ça, c’était irréversible.

Stephen conduisait, Eleanor assise à côté de lui. Quelques mois plus tôt seulement, elle était au volant de la Saab qu’ils se partageaient. Depuis qu’elle lui avait demandé d’aller vivre ailleurs, elle avait une voiture bien plus récente, qu’elle partageait désormais avec une compagnie financière qui l’autorisait à la conduire, à remplir le réservoir d’essence, à la nettoyer et à l’assurer, à condition qu’elle paie des frais de location mensuels exorbitants, tandis que la valeur du véhicule se dépréciait jusqu’à se réduire à rien.

Ils se garèrent non loin de la maison en bardeaux défraîchie de Carla Monterosso, et Stephen vit le malaise s’étendre peu à peu sur le visage d’Eleanor.

« Tu veux que j’entre ? lui demanda-t-elle d’un ton incertain.

— Pas nécessairement, si tu peux rester discuter avec elle sur le pas de la porte.

— Et tu crois que du simple fait que je suis une femme, elle va m’apprendre où est son avocat, alors qu’à toi, elle n’a rien voulu dire ?

— Elle ne m’a même pas laissé lui parler !

https://books.yossr.com/fr

— Elle ne te fait pas confiance parce que tu es un homme, et que tu représentes la boîte qui protège son agresseur.

— En effet. Elle a le droit de ne pas me faire confiance. Je ne la blâme pas pour ça.

— Ça, c'est bien de ta part.

— Si je pouvais discuter avec son avocat, je n'aurais plus besoin de venir la déranger, plus jamais.

— Et qu'est-ce que tu vas lui dire, à son avocat ?

— On n'est pas obligés d'en parler maintenant.

— Est-ce que ce sera juste ?

— C'est pour ça qu'elle a pris un avocat.

— Donc ce ne sera pas juste.

— Si c'est en mon pouvoir, les choses seront traitées de la manière la plus juste possible.

— Parce que tu as du pouvoir ?

— Non, je ne pense pas.

— C'est complètement dingue ! Que veux-tu que je lui dise ?

— D'accord. Tu vas à la porte, tu sonnes. Elle ouvre, elle te voit avec Jacob dans les bras…

— Quoi ? Tu veux que j'emmène Jacob ?

— Mais oui ! Elle ne va pas claquer la porte au nez d'une femme qui tient un petit enfant dans ses bras.

— Mais, si c'était dangereux ?

— Enfin, bien sûr que non, ce n'est pas dangereux ! Pourquoi voudrais-tu que ce soit dangereux ? Dans son passé il n'y a rien d'autre que sa plainte pour harcèlement sexuel. Et il y a peu de chances qu'elle accuse Jacob. Sincèrement, c'est une victime innocente, une plaignante, en tout cas, tu te rappelles ? Et en plus, elle sort avec un flic. Elle me l'a dit.

— Un flic ?

— Ouais, un flic chevaleresque, apparemment.

— Pourquoi tu dis ça ?

— La première fois qu'elle est venue ouvrir la porte, elle lui a demandé de la couvrir.

— Avec son arme ?

— Je suppose, mais peut-être que c'était avec un filet de flétan.

https://books.yossr.com/fr

— Elle lui a demandé de la couvrir ! Et tu es prêt à mettre en danger non seulement ma vie, mais aussi celle de Jacob, et tout ça pour…

— Eleanor, personne ne risque sa vie, enfin ! Tu t'imagines réellement que je t'enverrais au-devant d'un danger quelconque ? Va jusqu'à la porte. Lorsqu'elle te verra avec Jacob, elle ne te la claquera pas au nez. Explique-lui qui tu es, et tu as même le droit de dire des méchancetés sur mon compte pour gagner sa confiance. Parle-lui comme tu le fais avec Marta.

— Comment ça ?

— Tu sais bien ! Quand tu lui parles des hommes. Dis-lui que tu n'arrives pas à croire que je t'ai envoyée la voir ainsi, et essaie de savoir comment contacter son avocat, A. A. Betga. Ça te prendra moins de temps que toute cette discussion préliminaire ! »

Stephen vit Eleanor sortir de la voiture avec Jacob dans les bras. Elle se retourna vers lui et murmura : « C'est la dernière fois que je fais un truc pareil pour toi.

— Pourquoi je peux pas aller avec maman, moi ? demanda Beanie.

— Ça ferait trop de monde, répondit son père.

— Trop de monde, répéta l'enfant, davantage calmé par le ton de son père que par ses mots.

— Et si tu me racontais ta journée à l'école, aujourd'hui ? demanda Stephen sans perdre des yeux Eleanor.

— Non, pas la journée d'aujourd'hui, papa.

— D'accord, alors de quel jour tu aimerais me parler ? De mardi dernier par exemple ?

— Je me souviens pas de mardi dernier.

— Mais si, c'était juste après lundi dernier. »

Beanie réfléchit à la question tout en considérant son père qui regardait Eleanor s'entretenir avec Carla Monterosso sur le pas de la porte, un peu plus loin. Carla lui parlait. Non seulement elle ne lui avait pas claqué la porte au nez, mais elle n'avait même pas tenté de la refermer jusqu'ici. Pour l'instant, tout allait bien. Maserov retrouva espoir. Cette bonne fortune annonçait sans le moindre doute qu'un avenir éclatant l'attendait.

Carla Monterosso tenait sa petite fille contre elle d'une main ; de l'autre elle tenta de caresser les fins cheveux de Jacob. Amener l'enfant était vraiment une bonne idée. Eleanor aussi semblait s'en tirer. Stephen se demanda de quoi elles pouvaient parler. Peut-être qu'Eleanor se sentirait

https://books.yossr.com/fr

concernée par cette affaire, par sa carrière d'avocat ? « Et pourquoi pas ! » ne put-il s'empêcher de s'exclamer. Carla Monterosso invita Eleanor à entrer, et celle-ci disparut à l'intérieur avec Jacob.

« Papa ! » l'interpella Beanie à l'arrière.

Oui, c'était une bonne idée d'avoir fait appel à elle. Elle avait déjà passé plus de temps à discuter avec Carla Monterosso qu'il ne l'espérait.

« Papa ! »

La seule autre femme à qui il aurait pu demander de l'aide était Jessica Annand, mais il lui aurait fallu alors révéler la véritable nature de sa mission auprès de Torrent Industries. À cette pensée, il fit la grimace. Tôt ou tard, elle le découvrirait, et elle se mettrait à le détester. Il n'y échapperait pas.

« Papa !

— Qu'y a-t-il, Beanie ?

— J'ai besoin d'aller aux toilettes.

— Tu es sûr ?

— Oui.

— Tu veux boire quelque chose ? Tu as ta gourde ?

— Papa, j'ai pas soif, j'ai besoin d'aller aux toilettes.

— Et merde ! jura Stephen.

— Ben oui, c'est ça.

— Tu as besoin d'y aller… tout de suite ?

— Oui.

— Debout ou assis ?

— Papa, il faut que je m'assoie. Et il faut que j'y aille tout de suite. »

Maserov se mit à transpirer. Il demanda à son fils de se retenir encore un peu, et l'amena jusqu'à la porte de Carla Monterosso, où il lui dit de frapper très fort et de demander sa mère dès qu'on lui ouvrirait. Puis il se mit de côté, pour ne pas qu'on le voie, et il entendit un homme s'adresser à Beanie.

« Bonjour, jeune homme. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? » C'était un policier en uniforme, grand et un peu en chair, qui parut surpris.

« J'ai besoin d'aller aux toilettes. Ma maman est là.

— Oh, dans ce cas, entre. C'est la deuxième porte à gauche. »

Beanie partit en courant, avant que quiconque ait le temps de changer d'avis.

https://books.yossr.com/fr

« C’est quel côté la gauche, déjà ? cria-t-il dans sa hâte désespérée.

— Le côté où tu portes ta montre, répondit Stephen à Beanie qui sacrifiait sa dignité au nom de la carrière de son père.

— Je suppose que vous pouvez entrer vous aussi, Mr Maserov », dit le policier.

Il referma la porte et emmena Stephen voir Carla Monterosso et Eleanor qui le dévisagèrent, assises face à face, leurs enfants dans les bras, de part et d’autre d’une table en bois de style scandinave, des verres de vin posés devant elles.

« C’est bon, j’ai compris que vous devez garder votre boulot pour garder votre maison. Et c’est courageux, ce que vous avez fait avec votre patron », lui dit Carla Monterosso.

Le policier se pencha et tendit la main à Maserov : « Sergent intérimaire Quinn. » Il paraissait avoir vingt ans de plus qu’elle, et la nature de leur relation n’était pas évidente au premier abord.

« Oh, Ron, je t’en prie, laisse-le t’appeler Ron ! »

Le policier, ainsi tancé, acquiesça, et ajouta : « Ron, donc.

— Je ne sais pas où est Betga. Je le déteste, ce salopard, mais je ne suis pas du genre à… » Carla Monterosso reprenait sa conversation avec Eleanor Maserov.

Elle marqua un temps d’arrêt, ne sachant pas exactement à qui elle avait affaire. « Écoutez, ce connard de bâtard de séducteur a essayé de m’aider à un moment, c’est pourquoi je ne voudrais pas lui attirer des ennuis.

— Il n’a aucun ennui, enfin pas à ma connaissance, et surtout pas avec moi, expliqua Stephen. Je veux seulement lui parler en tant qu’avocat s’adressant à l’avocat de la partie adverse.

— Dans ce cas, parlez avec moi, proposa Carla Monterosso avec pragmatisme.

— Je ne peux pas. S’il vous représente toujours, alors je suis dans l’obligation de parler avec lui, l’éthique m’y oblige. Est-il toujours votre avocat, du moins sur cette affaire ?

— Il n’y a pas d’autre affaire.

— Oui bien sûr, mais est-ce lui qui vous représente contre Torrent Industries ?

— Oui. On peut dire ça.

https://books.yossr.com/fr

— Dans ce cas, comment négocier avec lui si je ne peux pas entrer en contact avec lui ?

— Je ne veux pas être désagréable, mais ça, c'est votre problème. J'ai l'intention d'aller au tribunal.

— D'accord, c'est mon problème, mais c'est aussi le vôtre. Je ne peux pas vous aider si je ne peux pas le contacter.

— Écoutez, Mr Maserov, je ne suis pas avocate, mais n'est-ce pas votre boulot d'aider les gens que je poursuis en justice ?

— On peut voir les choses différemment : rien ne nous oblige à être ennemis. »

Carla Monterosso remplit son verre ainsi que celui d'Eleanor Maserov pour la seconde fois, puis elle releva : « Vraiment ? »

Dans le couloir, on entendit Beanie tirer la chasse d'eau.

« Mais oui, dit Eleanor. Vous savez, c'est plutôt une bonne chose pour vous que ce soit mon mari qui représente Torrent Industries. »

Carla Monterosso leva les yeux vers elle : « Vous êtes prof, c'est ça, pas avocate ?

— En effet.

— Bon, je ne peux pas vous dire où il est, mais tôt ou tard, vous allez le trouver, ou tomber sur quelqu'un qui saura où il est… c'est-à-dire dans l'un de ces deux hôtels, le Dick Whittington ou le Grosvenor », dit-elle comme si elle priait une divinité quelconque de lui pardonner ce qu'elle venait de divulguer, au cas où Betga refuse.

« Ce sont des pubs… à St Kilda ?

— Oui, désolée, je ne peux pas faire mieux. Ne lui dites pas que c'est moi. Regardez qui sont les habitués, et chopez-en un. Il saura où le trouver. »

V

« Est-ce que vous vous intéressez… aux bières artisanales ? » gronda l'homme d'une voix hésitante. Une cicatrice lui balafrait le visage depuis la joue jusque dans son cou décoré de tatouages de femmes aux formes très

https://books.yossr.com/fr

généreuses, flattant des bêtes chimériques n'appartenant à aucune mythologie connue de Maserov.

Celui-ci était stupéfait. Assis au fond du bar principal du Grosvernor Hotel, le lendemain de sa conversation avec Carla Monterosso, il ne reconnaissait pas Betga. Comment la vie avait-elle pu lui infliger ça ? On peut changer facilement de couleur de cheveux, mais comment comprimer ainsi un corps ? L'homme était râblé, ses muscles tendus inspiraient le respect, si ce n'est l'admiration. Dans les souvenirs de Maserov, Betga était grand et mince.

« Si je m'intéresse aux bières artisanales ? répéta l'avocat, incrédule.

— C'était bien ? demanda son interlocuteur d'une voix plus assurée en s'adressant à une tierce personne que Maserov ne découvrit qu'en se retournant.

— Alors, les mots sont justes, mais le ton ne l'était que si tu avais l'intention de l'intimider. »

C'était lui, la tierce personne, Betga, toujours grand et mince, vêtu d'une chemise blanche parfaitement repassée, au col ouvert, et d'un pantalon à pinces, à carreaux discrets, dans le style de la fin des années 1940. Son style à lui. Qu'il portait sans ostentation. Personne d'autre ne s'habillait ainsi.

« Vous êtes… Betga ? demanda Maserov avec une légère hésitation.

— Oui, A. A. Betga, répondit l'homme en lui serrant la main. Et je vous présente Kasimir. Est-ce que tu avais l'intention de l'intimider ? fit-il à ce dernier.

— Non, répondit Kasimir.

— Dans ce cas, tu as foiré. Kasimir vient d'une grande famille avec une fière tradition très ancienne, de plusieurs mêmes, traditions et familles. Leur nom était célèbre sur les docks de Melbourne à une époque. Mais tout a basculé depuis la commission royale Costigan sur le syndicat des peintres et des dockers dans les années 1980.

— J'ai engagé Betga comme coach de vie, expliqua Kasimir avec une sorte d'orgueil.

— Et ça marche ? demanda Maserov.

— Il me prend de haut, des fois, mais je pense qu'on fait des progrès.

— À peu près d'accord, confirma Betga.

https://books.yossr.com/fr

— C’est l’un des meilleurs ! ajouta Kasimir à l’adresse du nouveau venu. Je me suis renseigné. Et il est avocat, aussi.

— Oh, Mr Maserov sait que je suis avocat. C’est pour ça qu’il est là. Tu veux bien aller nous chercher deux bières ? Et là encore, c’est une question qui se passe de réponse.

— Haha ! Je le savais », répondit Kasimir en se tournant vers le nouveau venu : « Avant je me trompais sur ce qu’on me disait, j’étais un vrai con.

— En effet, je m’en souviens », renchérit Betga tandis que Kasimir se dirigeait vers le bar. Puis il pivota sur son siège et, se retrouvant face à Maserov, lança sans transition : « Vous travaillez pour Freely Savage. L’associé qui est responsable de ces dossiers est Mike “Crispy” Hamilton. Vous dépendez de lui.

— Comme tout le monde.

— Pas moi. Autrefois, oui.

— Vous avez travaillé pour Freely Savage ?

— Vous ne l’avez pas encore découvert ? Ben dites donc, je suis surpris qu’ils financent encore votre progression à travers les neuf cercles.

— Les neuf cercles ? Ah oui, les neuf cercles de *L’Enfer* de Dante. » Il fallut un moment à l’esprit de Maserov pour oublier Kasimir et ses bières artisanales.

« Ça change, après Kasimir, de discuter avec un ancien prof de français.

— Comment savez-vous autant de choses sur moi ?

— Votre femme a tout raconté à Carla. Vous ne vous rappelez pas ? Je croyais que vous étiez là.

— C’est vrai, j’étais là, soupira Maserov.

— En fait, je suis intrigué par ce qu’elle a dit à propos de vous et Hamilton. Vous me cherchez parce que vous travaillez pour Freely Savage, et vous représentez Torrent Industries, leur plus gros client, si ma mémoire est bonne, et pourtant, vous avez joué un drôle de numéro à Hamilton. C’est ça ? »

Kasimir revint alors avec deux bières.

« Bon boulot ! déclara Betga. Qu’est-ce que tu as choisi ?

— Je peux pas répéter le nom. Ça vient de Tchécoslovaquie, ou un truc du genre.

https://books.yossr.com/fr

— La Tchécoslovaquie n’existe plus, mais ça n’est pas grave. Rentre chez toi, on se voit la semaine prochaine. Tu as dit à Keith de mettre ça sur mon compte ?

— Ouais, mais il a dit que t’avais pas de compte.

— Eh bien c’est une erreur. Il se trompe. C’est… une erreur administrative. Je vais arranger ça. Ne fais pas attention. OK, soustrais-le de ce que tu me dois pour ce mois-ci. Ne perds pas ton calme en rentrant chez toi, et si jamais ça arrive, ne cherche pas à t’exprimer avec tes poings. Si vraiment tu as besoin de te défendre, essaie le sarcasme ! Ça fait mal, mais ça ne laisse pas de traces décelables avec les rayons X, ou un scanner, ou je ne sais quel autre système d’imagerie médicale. Et ce n’est pas illégal. En tout cas, pour l’instant. Maintenant, si tu veux m’excuser, Kasimir, j’ai une affaire à traiter avec Mr Maserov ici présent.

Betga en revint là où il était avant d’accepter la bière tchécoslovaque.

« Qu’est-ce que vous avez fait à Hamilton ?

— Vous êtes l’avocat engagé par Carla Monterosso. Pourquoi n’admettez-vous pas que vous représentez également les trois autres plaignantes ?

— Qui vous a dit que c’était moi ?

— Je ne suis pas aussi bête que j’en ai l’air.

— Alors il faut qu’on vous offre un miroir.

— Hé, ce n’est pas moi le lauréat du Supreme Court Prize qui suis à présent le coach de Kasimir !

— L’un n’exclut pas forcément l’autre.

— Ça se discute.

— Maserov, dites-moi, vous essayez de faire chier Hamilton, c’est ça ?

— J’essaie seulement de survivre. Pourquoi vous intéressez-vous autant à Hamilton ?

— Pourquoi vouliez-vous absolument me retrouver ?

— Je voulais parler à l’avocat qui représente les femmes qui veulent traîner en justice Torrent Industries.

— Elles n’accepteront aucun accord.

— Elles seraient folles de ne pas le faire, et vous le savez… si l’offre est juste.

— Êtes-vous habilité à faire une offre ? » demanda Betga. Et soudain Maserov prit conscience qu’il n’en savait rien. « Vous ne l’êtes pas, hein ?

https://books.yossr.com/fr

— Je ne suis pas le client, répondit-il après cet instant d'hésitation.

— Qui êtes-vous exactement, Maserov ?

— Je suis un avocat de deuxième année chez Freely Savage qui essaie de trouver un accord pour résoudre des problèmes de harcèlement sexuel pour Torrent Industries.

— Vous voulez trouver un accord ?

— De préférence, oui, sinon nous devrons aller devant un tribunal, et ce sera terrible… pour tout le monde.

— Un avocat de deuxième année. Ça ne colle pas… Jamais Hamilton ne laisserait un deuxième-année mettre son nez dans une affaire pareille. Mais nom de Dieu, qu'est-ce qui est arrivé à Featherby ?

— Et vous, que vous est-il arrivé ? Sincèrement, Betga, je ne veux pas vous manquer de respect, mais j'étais à l'école d'avocats quand vous finissiez vos études, et les gens alors payaient pour avoir vos synthèses : *Analyse de Betga sur les contrats ; Analyse de Betga sur les impôts*. Ne vous méprenez pas, il ne s'agit pas d'une technique de négociation. Vous avez raison, j'ai besoin d'en référer à Torrent Industries pour savoir si je suis habilité à vous faire une offre, et puis de toute façon, techniquement, vous n'êtes pas habilité non plus à négocier au nom des autres plaignantes, en dehors de Carla Monterosso, qui a elle-même visiblement des comptes à régler avec vous, à peu près comme ma femme avec moi. Mais je veux savoir… en tant que personne qui vous a admiré de loin. Qu'est-ce qui vous est arrivé ? »

Betga prit une gorgée de bière tchèque, lécha la mousse qui s'était déposée sur sa lèvre supérieure, puis il regarda ses chaussures d'une manière qui, Maserov le voyait bien, ne lui était pas du tout habituelle.

« Hamilton.

— Quoi ?

— Hamilton, répéta Betga.

— Quoi, Hamilton ?

— Vous avez demandé ce qui m'était arrivé. Voilà la réponse : Hamilton.

— Que vous a-t-il fait ? »

Betga demeura assis un moment sans rien dire, regardant autour de lui en sirotant sa bière.

« Vous pouvez revenir demain soir ?

https://books.yossr.com/fr

— Oui, sans doute.

— Si vous obtenez l'autorisation de négocier au nom de Torrent Industries, revenez demain à vingt heures. Alors nous discuterons. Vous me raconterez ce que vous avez fait à Hamilton, et je vous dirai ce qu'il m'a fait à moi. »

VI

Stephen Maserov était de retour à son bureau chez Torrent Industries. Il avait reçu un courriel et un SMS des ressources humaines de chez Freely Savage. Le message, qui en soi était plutôt neutre, émanait de Bradley Messenger, le directeur du service, qui voulait savoir où il en était de son audit sur le *hot desking* auprès des employés. Maserov l'avait complètement oublié et le rappel de cette tâche le dérangeait au plus haut point, car d'une part c'était une totale perte de temps, et d'autre part la mission lui était éminemment déplaisante. Il avait réussi à l'exclure de son esprit pour s'occuper de son principal travail : résoudre les problèmes de harcèlement sexuel de Torrent Industries.

Bien sûr, il savait qu'il lui faudrait l'accord de Malcolm Torrent pour conclure un arrangement avec Betga au nom des quatre femmes qui poursuivaient l'entreprise en justice. Mais chaque entrevue avec Malcolm Torrent, même nécessaire, était toujours pour lui un véritable défi, primo parce qu'il se sentait toujours autant intimidé par cet homme si connu, si puissant et si incroyablement riche, même si chaque fois tout s'était passé à merveille, secundo parce que malgré leur accord, Stephen ne parvenait toujours pas à croire que Malcolm Torrent écouterait ses conseils et le soutiendrait contre Hamilton, si jamais ils en arrivaient là, ni même qu'il se rappellerait avoir passé un accord avec lui. En réalité, il n'était même pas sûr que le grand patron se souvienne vraiment de qui il était.

Il savait que toute conversation portant sur la résolution de l'affaire, l'argent en général, et surtout une demande d'autorisation pour négocier avec les fonds de l'entreprise, devait se dérouler en face-à-face. Aussi, après une tasse de café extra-fort qui faillit lui décoller le palais du reste de la bouche, il décrocha son téléphone pour appeler l'assistante personnelle

https://books.yossr.com/fr

de Malcolm Torrent, Joan Henshaw, afin de solliciter un rendez-vous. L'offre qu'il envisageait de conclure pour régler définitivement l'affaire serait confidentielle et ne laisserait aucun passif.

On frappa soudain à la porte, et il raccrocha. Jessica Annand apparut : elle était dans tous ses états.

« Il faut que vous m'aidiez, s'écria-t-elle d'une voix basse mais exaspérée.

— Mais que se passe-t-il ?

— Je suis dans le pétrin… ou je vais l'être. La semaine prochaine, Frank Cardigan veut que je reste travailler avec lui après les heures de bureau.

— Pourquoi ?

— Il veut que j'analyse avec lui ses qualités de chef.

— Est-ce une demande légitime, ou cherche-t-il juste un prétexte pour rester seul avec vous tard le soir ?

— Oh mon Dieu, par où commencer ? Même s'il était amené un jour à endosser un vrai rôle de chef, jamais je ne voudrais me retrouver seule avec lui le soir.

— Je comprends parfaitement.

— Et le pire, c'est que… je suis un peu responsable de cette situation.

— Comment ça ?

— Eh bien, quand nous sommes seuls dans son bureau, je mets absolument tout en œuvre pour l'empêcher de faire dériver la conversation vers des sujets délicats et personnels comme son couple, ma vie privée ou même mes vêtements, voilà pourquoi j'ai commencé à lui parler du leadership par le crédit idiosyncrasique.

— Du quoi ?

— Du leadership par le crédit idiosyncrasique.

— Qu'est-ce que c'est, le crédit idiosyncrasique ?

— Un concept en psychologie sociale. Mais peu importe.

— Si, dites-moi de quoi il s'agit.

— On s'en sert pour expliquer pourquoi certaines personnes ne sont pas sanctionnées lorsqu'elles s'écartent des normes du groupe, alors que d'autres sont ostracisées, ou tout au moins critiquées pour le même comportement. Quand une personne est considérée consciemment ou non

https://books.yossr.com/fr

comme un leader, non seulement les membres du groupe tolèrent ses écarts, mais un vrai chef réussit même à faire des émules.

— Intéressant. Donc, si quelqu'un est un bon chef, ses idiosyncrasies seront tolérées, voire imitées ?

— C'est ça, d'après certains psychologues. »

Jessica Annand était si séduisante qu'elle réussit à lui faire oublier toutes les craintes, sentiments d'urgence et pensées rationnelles qui lui encombraient l'esprit un moment plus tôt. Pourtant il n'éprouvait même pas le désir de la toucher. Il était trop épuisé, trop socialement contraint, et trop marié pour ça.

« En fait, c'est très intéressant, répéta-t-il. Cela explique bien des choses qui se sont passées à travers le monde depuis quelque temps.

— Frank Cardigan trouve ça absolument fascinant, et il veut que je lui invente des écarts de comportement par rapport à la norme qu'il puisse adopter au sein de l'entreprise, ou tout au moins de son service, afin que je puisse déterminer qui voit en lui un leader. Oh, et puis j'ai encore cet article débile à écrire pour cette putain de revue industrielle. Sa vanité n'a d'égale que sa stupidité, et j'ai peur qu'une fois seuls, la nuit, elles ne s'allient et qu'il tente quelque chose avec moi, ou pire, surtout s'il a bu.

— Et vous ne pouvez pas tout simplement lui dire que vous n'êtes pas libre ?

— Je ne peux pas être occupée tous les soirs ! Il faut que vous m'aidiez.

— Moi ? Mais comment ?

— Embarquez-moi dans la mission sur laquelle vous travaillez pour Torrent. Faites de moi une personne ressource. Qu'il dise à Frank Cardigan que mon travail avec vous prévaut sur toutes ses conneries à lui. Je vous aiderai à trouver les arguments nécessaires si seulement vous m'expliquez sur quoi vous travaillez. Je vous aiderai à m'aider, il suffit que vous me fournissiez quelques informations. Pourquoi êtes-vous ici, et que faites-vous exactement ? »

VII

https://books.yossr.com/fr

Stephen Maserov s’assit à une table au bar du Grosvenor Hotel et passa la main sur son visage. Il lui parut sec et chaud, et il se demanda pourquoi. Il était trop jeune pour être ménopausé et pas du bon sexe, toutefois il ne voulait pas entièrement rejeter cette possibilité. Bien sûr, il savait que ses symptômes étaient psychologiques et non hormonaux. Désormais, il vivait chaque instant l’un après l’autre, depuis qu’un abîme s’était ouvert au cœur de ces certitudes que les générations précédentes tenaient pour acquises. Peut-être qu’il s’y habituerait ? Tout en continuant de se caresser le visage, il regarda autour de lui, à la recherche de Betga, et il sut qu’il ne s’y habituerait jamais.

Un peu plus tôt, il avait dit à Jessica Annand qu’il était d’accord pour qu’elle travaille avec lui, mais sa mission était confidentielle, et il lui fallait en référer à Malcolm Torrent pour solliciter son autorisation. Elle avait quitté son bureau emplie de gratitude à l’idée qu’il plaide sa cause auprès du grand patron. Il réfléchissait à la manière d’un homme qui se noie, songea-t-il. Elle lui avait dit de l’appeler dès qu’il saurait si elle pouvait ou non venir travailler avec lui. Elle voulait mettre fin à toute relation professionnelle avec Frank Cardigan le plus vite possible.

Stephen avait tenté d’obtenir un rendez-vous avec Malcolm Torrent pour définir les paramètres qui lui permettraient de discuter avec la partie adverse, mais il lui avait été impossible de le voir ce jour-là. À présent, il se retrouvait dans une position délicate : il devait commencer à négocier, alors qu’il n’était pas habilité à conclure un accord. Il avait peur de se ridiculiser aux yeux de Betga, mais surtout d’avoir l’air immoral et de passer pour un traître aux yeux de Jessica Annand lorsqu’elle découvrirait ce qu’il faisait réellement pour Malcolm Torrent.

Peut-être qu’il aurait mieux fait de rester prof de lettres. À l’époque où il avait quitté l’enseignement, il vivait déjà dans un monde où les secrétaires de rédaction des journaux principaux avaient été virés pour être remplacés par des algorithmes, et la plupart de ses élèves sentaient bien que son statut, dans ce monde où ils allaient bientôt entrer à leur tour, était de moins en moins enviable.

Il songea à la maison qu’il essayait de sauver. Située non loin de plusieurs parcs, c’était une demeure de style victorien tardif en briques rouges, peintes en blanc. Elle était bordée sur deux côtés par une véranda, et devant s’étendait une pelouse gourmande en eau mais sans éclat, délimitée

https://books.yossr.com/fr

par une petite clôture métallique peinte en noir, qui gardait un quarteron de genêts d'un vert si clair qu'il paraissait jaune. D'un côté, une allée de gravier menait à un garage en briques sans prétention, d'époque Menzies, qui ne pouvait accueillir guère plus d'une voiture sans émettre des objections. À l'intérieur de la maison, les murs et les plafonds décorés de stucs ornementés étaient blanc cassé, mais c'était le parquet de gommier rouge ciré qui les avait vraiment décidés à acheter. Il y avait trois chambres, dont une servait pour l'instant de bureau car les deux garçons dormaient ensemble. La chambre principale était assez grande pour inspirer au couple Maserov le rêve d'une salle de bains intégrée, qui, si Stephen était resté prof, serait à jamais demeurée à l'état de fantasme.

À présent, comme souvent aux petites heures du jour, lorsqu'il était allongé dans son lit, dans ce studio loué à la hâte à Elwood, entouré de valises, de caisses et de piles de linge sale, tout ce que voyait Stephen, c'était ses deux petits garçons en pyjama, jouant ensemble à Magna-Tiles après leur bain, prêts à aller se coucher. Leur absence lui déchirait les entrailles.

Betga était en retard. Maserov avait déjà bu une de ces bières dont Kasimir ne pouvait prononcer le nom et deux doubles whisky quand l'avocat arriva, avec deux autres bières prétendument d'Europe centrale.

« Je n'ai rien pour vous.

— Quoi ? Même pas un "Bonjour, comment s'est passée votre journée ?"

— Bonjour, Betga. Comment s'est passée votre journée ? demanda Stephen en se pliant à sa requête pour dissimuler son embarras.

— J'ai eu une journée bien remplie, merci de poser la question. Il semblerait que Kasimir ait quelques collègues du côté de Dick Whittington qui sont intéressés par mes services de coach de vie. J'étais là-bas pour faire ce que les créatifs, ceux qui fabriquent du contenu, appellent un "pitch", voilà pourquoi je suis en retard. Veuillez m'excuser. » Il fallut un moment à Betga pour cerner Maserov, désormais dans un état d'ébriété qu'il ne pouvait dissimuler. « On dirait que vous avez été occupé, vous aussi.

— Des collègues ? Quel genre de collègues peut avoir Kasimir ? Dans quel domaine, quelle sphère professionnelle ?

— Ils s'adaptent aux contingences de l'existence, existence sur laquelle ils n'ont guère de contrôle. La flexibilité a à leurs yeux une grande valeur.

https://books.yossr.com/fr

Ils font un peu de ceci, un peu de cela.

— Et ils gagnent leur vie en étant si adaptables ?

— Oh oui, assez en tout cas pour engager un consultant dans le simple but de s'améliorer eux-mêmes, ce qu'ils considèrent comme une nécessité tertiaire, en tout cas au sens de la pyramide de Maslow.

— J'aurais mieux fait d'étudier la flexibilité à la place du droit.

— Vous avez l'air contrarié. Je croyais que nous allions négocier pour obtenir un accord qui satisfasse chacune des parties. »

Stephen le regarda : « Je déteste mon travail », avoua-t-il. Ils étaient assis face à face, à une petite table au fond de ce bar mal éclairé dont Betga semblait vouloir faire de Maserov un habitué.

« Je croyais que vous campiez provisoirement chez Torrent Industries ?

— Oui, c'est une pause café temporaire et peu sûre dans ma vie chez Freely Savage. Il m'a fallu des années pour décrocher ce boulot que j'essaie à tout prix de sauver aujourd'hui, et je le déteste. Je suis là à trimer au moins quatorze heures par jour sans filet. La moitié du temps, je ne sais même pas ce que je fais. Ma femme ne me voit plus. Les seules personnes que je fréquente sont celles qui travaillent dans le même bâtiment. J'y vais tous les matins et… je farfouille, continua-t-il en s'animant soudain. Je farfouille pour dénicher des miettes au pied de cette immense hiérocratie séculaire et fermée de verre et d'acier, dit-il le regard perdu dans le vague. La nuit, je n'arrive pas à dormir parce que je suis terrifié à l'idée de perdre ce boulot.

— Que vous détestez tellement, ajouta tranquillement Betga d'un air entendu, à la manière d'un thérapeute.

— Que je déteste tellement, confirma tristement Stephen. Ramper vers le mirage de la réussite version classe moyenne, en sachant qu'il vous échappera toujours, ça ne peut pas être dans l'ordre naturel des choses.

— Non, bien sûr que non, répondit l'autre en sirotant sa bière. L'ordre naturel des choses, c'est la vérole.

— Pourquoi est-ce que je fais ça ?

— Écoutez, Maserov, il faut que vous compreniez qu'il n'y a plus dans cette ville que deux catégories de personnes, celles qui en sont réduites à vendre des babioles au bord des routes – ce qu'on appelle les consultants – et celles qui ont encore la possibilité de ne pas acheter de babioles au bord de la route.

https://books.yossr.com/fr

— Vous voulez dire que j’ai sacrifié mon couple en travaillant quatorze heures par jour pour être libre de ne pas avoir à acheter des babioles sur le bord de la route ?

— Exactement.

— Et vous ? Vous étiez à ma place, avant. Comment faites-vous pour survivre ? Comment parvenez-vous à continuer ? »

Betga regarda autour de lui d’un air de conspirateur avant de répondre à mi-voix : « Parce que je commets des actes… de sabotage.

— De sabotage ?

— Ça facilite la respiration, murmura-t-il. Mieux que le tai-chi. »

Les deux hommes s’observaient, ni l’un ni l’autre ne parlait, ils laissaient les vapeurs alcoolisées s’exhaler de leur système respiratoire pour flotter dans l’air, et bien qu’ils n’en soient pas au même stade d’ivresse, chacun se cherchait en l’autre.

— Qu’est-ce que vous voulez dire par “sabotage” ? Qu’est-ce que vous sabotez ? Ou qui ?

— Je pourrais vous répondre “le système”, mais vous voudriez approfondir les choses, vous me soumettriez à un contre-interrogatoire, jusqu’à ce que je crache des noms.

— Oui, donnez-moi des noms, ajouta faiblement Maserov.

— Hamilton. Vous savez qu’il s’agit d’Hamilton.

— Mon Dieu, si Hamilton a réussi à vous foutre en l’air, il n’y a plus aucun espoir pour le reste d’entre nous.

— Vous savez, d’habitude, je suis assez bon pour repérer les questions rhétoriques, meilleur que Kasimir, mais vu votre état, je ne suis pas sûr que cette question-là l’était. En tout cas merci pour le compliment implicite. Mais en ce qui vous concerne, est-ce que vous ne vous êtes pas montré plus malin que lui dans cette affaire de défense de Torrent Industries et sa culture du harcèlement sexuel ? »

Stephen ignora la question et posa la sienne : « Comment comptez-vous vous venger d’Hamilton ?

— Mon plan, au moins dans son acception la plus vaste, ressemble un peu au vôtre.

— Au mien ?

— Oui, moi aussi j’ai compris que le meilleur moyen d’atteindre Hamilton, c’était de s’attaquer à son plus gros client, votre ami Malcolm

https://books.yossr.com/fr

Torrent, et de faire en sorte qu'Hamilton perde ses faveurs.

— D'accord, et comment comptez-vous vous y prendre ? insista-t-il.

— En étant l'avocat de quatre femmes qui traînent Torrent Industries en justice pour harcèlement sexuel : les accusations dont vous essayez de protéger la compagnie, et dont vous vous servez également pour nuire à Hamilton.

— Et vous gagnez de l'argent avec ça ? s'exclama Stephen d'un ton accusateur.

— Je suis leur avocat, donc oui, je gagne de l'argent.

— Non, Betga, je ne parle pas de vos honoraires. Vous essayez de leur extorquer de l'argent. Vous et ces femmes. Toute cette affaire n'est qu'une escroquerie.

— Attendez, Maserov, je suis encore un avocat en exercice, inscrit au barreau. Il ne s'agit pas d'une escroquerie.

— Vous l'avez presque admis !

— Vous avez lu leurs témoignages ? » Pour la première fois, Betga montrait de l'irritation.

« J'essayais de vous mettre la main dessus.

— Donc vous n'avez pas lu leurs témoignages ?

— Pas tous, en effet, concéda Stephen avec une certaine gêne. Mais je pense que oui, ceux que j'ai lus ont l'air vrais. Ils sont même bouleversants. D'accord, il ne s'agit pas d'une escroquerie.

— Vous m'avez trouvé à présent, alors allez les lire tous. Mais quel genre d'avocat êtes-vous donc ?

— Le genre désespéré.

— Ce sont les meilleurs. Mais votre désespoir porte-t-il sur votre situation ou celle de votre client ?

— Je cherche désespérément à représenter mon client le mieux possible.

— Ben moi aussi, repartit Betga. Sauf que moi, je représente les victimes. Vous, vous essayez de protéger ces connards libidineux qui ont voulu prendre de force ce qu'ils ne pouvaient obtenir par simple consentement. »

Ainsi tancé, Maserov garda le silence, puis il murmura : « Vous parlez comme mon épouse.

https://books.yossr.com/fr

— Ah bon ? On m’a dit que c’était une femme bien. Elle avait sans doute de bonnes raisons de vous foutre dehors. Vous voulez un autre verre ? »

Stephen acquiesça. Betga leva un doigt et une serveuse arriva.

« La même chose ? demanda-t-elle, et Betga acquiesça. Je mets ça sur l’ardoise de Kasimir ?

— Non, cette fois c’est mon ami, Mr Maserov, qui paie la tournée. » Stephen hocha la tête et la serveuse retourna vers le bar.

« Mais pourquoi vos clientes ne sont-elles pas allées voir la police ? C’est vrai, il s’agit d’infractions pénales. » Betga sourit, et son silence poussa Maserov à répéter : « Pourquoi ne sont-elles pas allées voir la police ?

— Vous êtes sérieux ?

— Oui.

— Alors c’est que vous êtes naïf.

— D’accord, expliquez-moi.

— Vous savez parfaitement ce qui se passerait. Pour aller au pénal, il faut produire des preuves très solides. C’est la parole de la victime contre celle de l’accusé. Ces femmes devraient ensuite témoigner publiquement, devant les médias, on déballerait toute leur vie sexuelle, peut-être en rajoutant des choses inventées de toutes pièces à partir de faibles indices ou d’ouï-dire, histoire de retourner l’opinion contre elles. Les victimes se retrouveraient de fait à devoir prouver qu’elles ne sont pas des femmes « faciles », et qu’on doit les croire. Et tout cela exprimé de manière à titiller les accusés ainsi que tous les hommes présents, et ensuite diffusé sur Internet pour l’éternité. Non seulement elles n’auraient plus jamais de vie privée, mais elles auraient du mal à retrouver un emploi du même niveau. Voilà pourquoi partout les femmes continuent de composer avec ce genre de saloperies et évitent d’aller voir la police.

— Vous avez raison.

— Merci. »

Stephen Maserov était impressionné par l’ardeur de Betga et son sens de la justice. Il y avait toutefois quelque chose qui le dérangeait.

« Il y a un truc qui ne colle pas.

— Quoi ?

https://books.yossr.com/fr

— La nécessité de prouver l’agression incombe toujours aux femmes, et l’étalage de leur vie sexuelle, réelle ou fabriquée, l’embarras, la mise en ligne sur Internet : tout ça existe également lors d’une procédure civile.

— Bien sûr, dit Betga en souriant, mais on peut conclure un arrangement dans une procédure civile. Pas au pénal.

— Donc vous ne recherchez pas une condamnation. Vous souhaitez conclure un arrangement, vous voulez de l’argent ?

— Évidemment. On ne peut pas vivre en servant seulement de coach. Elles aussi, elles veulent de l’argent.

— Mais vous, personnellement, vous gagneriez plus si les quatre affaires passaient au tribunal.

— Peut-être.

— Alors comment gagnerez-vous plus si l’on trouve un arrangement ? » La question resta en suspens, jusqu’à ce que, malgré l’alcool qu’il avait déjà absorbé et la bière que Betga avait commandée sur son compte, il réponde lui-même à la question, comprenant peu à peu. « Vous prélevez votre part. Vous avez un pourcentage de la somme sur laquelle on se mettra d’accord. C’est votre plan, c’est ça ? Trouver un arrangement, par la même occasion faire flipper à mort Malcolm Torrent au sujet du prix de ses actions, et par ce biais, mettre la pression sur Hamilton. Donner l’impression qu’Hamilton est incapable d’arrêter le ruissellement de plaintes pour harcèlement qui se succèdent l’une après l’autre, un ruissellement qui pourrait devenir torrent, sans jeu de mots, et noyer le prix de l’action en torpillant au passage Hamilton.

— Vous méritez une tournée ! s’exclama Betga. Où est donc Kasimir quand on a besoin de lui ? Il sait payer les tournées, lui. Même si vous n’avez pas tout à fait raison, pas entièrement.

— En quoi me suis-je trompé ?

— Je ne prends pas de commission pour chacune d’entre elles, seulement trois.

— Et laquelle garde intégralement sa commission ?

— Carla.

— Pourquoi Carla ? Elle ne semble guère vous apprécier. J’aurais parié sur une autre.

— Un bon avocat ne parie pas.

https://books.yossr.com/fr

— Je n’ai jamais dit que j’étais un bon avocat. Je suis seulement celui qui est assis en face de vous.

— Ne vous sous-estimez pas, Maserov. Vous n’êtes qu’un deuxième-année, vous deviez partir dans la prochaine charrette, et pourtant, malgré la volonté d’Hamilton, vous avez réussi à gagner du temps et une certaine sécurité alors que vous étiez déjà dans la gueule du loup. Ça n’a rien de minable. N’importe quelle personne capable d’un tel prodige bien qu’elle soit dans une position de totale impuissance a droit à mon respect.

— Merci, Betga. Ce qui me fait penser : que vous a donc fait Hamilton ? Vous étiez le type qui devait tout réussir.

— Je vous raconterai, mais réglons d’abord cette affaire. J’ai pour clientes quatre femmes extrêmement méritantes. À commencer par Carla…

— Oui, revenons-en à Carla. Pourquoi ne prenez-vous pas une commission dans son cas à elle, dans l’hypothèse où elle accepterait un arrangement ? »

Betga regardait Stephen comme s’il hésitait à répondre à sa question.

« Vous voulez une autre bière ? demanda-t-il avec sollicitude.

— Vous essayez de me soûler pour que je sois moins bon lors de la négociation.

— Mais vous êtes encore sobre, là ?

— Je crois.

— Très bien, dans ce cas je vais vous poser une question et je vous en prie, utilisez toutes vos facultés pour y répondre. Ne laissez de côté aucune de vos ressources.

— D’accord.

— Prêt ?

— Prêt.

— Maserov, êtes-vous habilité à négocier un arrangement en cet instant, ici, dans ce bar ?

— Non.

— Alors en quoi cela me servirait-il de diminuer vos capacités à négocier davantage que vous ne l’avez déjà fait vous-même ce soir ? »

Stephen réfléchit. « Je ne suis pas suffisamment sobre pour répondre étant donné l’état actuel de mes capacités intellectuelles. Peut-être que vous essayez de changer de sujet pour ne pas répondre à ma dernière question. Vous facturez à vos clients des honoraires, et vous prélevez une commission

https://books.yossr.com/fr

à trois d'entre elles. Pourquoi pas aussi dans le cas de Carla, si elle accepte un arrangement ?

— Je ne crois pas que je peux vous le dire.

— Pourquoi ? Vous venez de me dire que j'ai gagné votre respect.

— Et celui de votre femme ?

— Je l'ai perdu. Mais qu'est-ce que ça a à voir dans l'histoire ?

— Rien. Je voulais juste tester vos capacités cognitives. Vous avez réussi le test.

— Vous vous enfoncez.

— Ah, vous passez le test avec mention honorable, renchérit Betga. Vous voulez essayer avec la voiture ? »

VIII

« Allez, insista Maserov, en quoi Carla est-elle différente des autres ? Pourquoi la traitez-vous de cette manière ? »

Betga poussa un profond soupir, regarda au plafond et répondit : « Pour trois raisons, je suppose. Mais avec tout mon respect, en quoi cette apparente distinction dans mes rapports financiers avec mes clientes vous regarde-t-elle ?

— Je ne sais pas. La curiosité, disons. Trois raisons ? Lesquelles ? demanda Stephen, enfonçant le clou sans vergogne.

— Très bien, la première, c'est que je suis amoureux d'elle.

— Quoi ? Vous êtes amoureux d'elle ? répéta Stephen, incrédule.

— Je sais, vous êtes déçu, c'est une réponse tellement conventionnelle.

— Vous êtes amoureux d'elle ?

— Je l'aime de façon romantique, platonique, diatonique, catatonique, domestique, si j'avais les moyens, je l'aimerais au niveau international et, peut-être le plus fou, c'est que je l'aime charnellement. Ne me lancez pas là-dessus, Maserov. Je n'en suis pas fier. Je me sens amoindri par toutes ces émotions, tous ces sentiments, ce désir. C'est une sensation inhabituelle pour moi, en toute sincérité, et ça ne me ressemble pas. L'amour vient tout bouleverser et en fin de compte, vous laisse plus malheureux que vous n'étiez avant qu'il ne survienne. Je sais ce que vous pensez, même si vous

https://books.yossr.com/fr

pensez lentement. Vous vous dites : “Si ce Betga, qui est un homme si séduisant, si plein de charme, d’érudition, est amoureux de Carla, comment peut-elle refuser d’avoir quoi que ce soit à faire avec lui ?”

— C’est une bonne question.

— Je vous l’offre, rétorqua Betga du tac au tac. En fait, j’ai rencontré Carla quand j’étais encore chez Freely Savage. Je travaillais à l’époque sur un dossier pour Torrent Industries. Je l’ai invitée à déjeuner, puis à boire un verre, on passait beaucoup de temps au téléphone, au début de manière tout à fait légitime, et puis, une chose en entraînant une autre… Avant même qu’on comprenne ce qui se passait, on s’est retrouvés engagés dans le genre de relation romantique exclusive que la culture populaire ne cesse de mettre en avant.

— Jusqu’à ?

— Jusqu’à ce qu’elle découvre que la relation n’était pas exclusive. Je veux dire, elle l’était sur le plan des sentiments.

— Pas sexuellement ?

— Non. Distinction qu’elle n’était pas prête à reconnaître, et encore moins à accepter.

— Comment avez-vous pu merder comme ça alors que vous l’aimiez autant ?

— Écoutez, Maserov, les gens adorent juger les autres. Mais ça aurait pu vous arriver à vous aussi. Quand Hamilton s’est débarrassé de moi, je suis allé dans une agence de recrutement.

— Et ?

— J’ai couché avec l’agente de recrutement. Le marché de l’emploi est tendu.

— Et maintenant, Carla ne veut plus vous voir.

— Même si elle est encore ma cliente.

— Donc, vous êtes amoureux d’elle, voilà la première raison pour laquelle vous la traitez différemment des autres.

— Ça ne vous suffit pas ?

— Si, mais vous avez parlé de trois raisons. Quelles sont les deux autres ?

— La deuxième ? Lisez son témoignage, cette affaire est différente des autres. Je ne peux pas vous en parler maintenant. Ça me fout tellement en l’air, je suis dans une colère noire. Lisez son témoignage.

https://books.yossr.com/fr

— Je l’ai lu. Je suis confus de ne pas les avoir tous lus.

— Ouais, fit Betga en s’étirant. Y a de quoi.

— Quelle est la troisième raison ?

— Vous êtes allé chez elle, vous l’avez vue, elle et ce policier maladroit, pas vrai ?

— Le type plus vieux qui vit avec elle ? Oui.

— Oh, il ne vit pas avec elle. Mais il le voudrait bien !

— En effet, je les ai vus avec leur petite fille.

— Ce n’est pas sa fille à lui. Elle s’appelle Marietta.

— Oui, j’ai vu Carla et sa petite. Marietta.

— Donc, raison numéro trois : Marietta est ma fille. C’est ma petite à moi aussi.

— Ah. Alors vous avez un vrai problème.

— Pire que ce que vous croyez. Marietta est ma fille, mais Carla ne veut pas le reconnaître. Elle ne me laisse même pas la voir.

— Et à qui attribue-t-elle sa paternité ?

— Elle ne dit rien. Enfin, pas à moi.

— Mais vous voudriez vous occuper de Marietta ?

— Bien sûr que je voudrais m’occuper d’elle. Je voudrais me réconcilier avec Carla et être un père pour ma fille. Vous ne voulez pas vous occuper de vos enfants, vous ?

— Oh si, plus que je ne le fais en ce moment, c’est sûr. »

Betga regarda son nouvel ami. « Vous êtes plutôt raisonnable… pour un homme désespéré. Vous voulez que mes clientes acceptent un arrangement ?

— Je pense qu’elles le devraient.

— D’accord, Maserov, voilà ce que je vais faire pour vous. Je vais essayer de les convaincre que c’est dans leur intérêt de trouver un accord. Mais d’abord, je veux que vous demandiez à Eleanor de donner rendez-vous au parc à Carla avec les enfants. Vous l’accompagnez, et vous leur achetez des glaces, des esquimaux, et vous en donnez un à Marietta. Ensuite, quand Carla a les yeux tournés, vous reprenez le bâton avec la salive de ma fille dessus, et vous le fourrez dans un sac congélation. Ensuite, vous me le donnez et je peux prouver ma paternité.

— Je ne peux pas faire ça.

— Mais si.

https://books.yossr.com/fr

— Eleanor n’acceptera jamais.

— Pourquoi ?

— Eh bien, d’abord parce qu’elles viennent juste de se rencontrer, qui plus est dans des circonstances embarrassantes, artificielles et totalement biaisées. Elle ne m’a pas suivie de gaieté de cœur, vous pouvez me croire. Et même si elle était d’accord pour proposer ce rendez-vous, elle ne voudra pas être mêlée à vos histoires de famille, et jamais elle n’acceptera de piéger Carla comme ça.

— Vous voulez dire qu’elle ne voudra pas aider à réunir une petite fille avec son papa ?

— Vous êtes vraiment son père ?

— Absolument. Regardez-la. Elle me ressemble ! Elle a l’air d’une Betga. Ça crève les yeux. En plus, je suis à peu près certain que Carla n’a fréquenté personne après avoir découvert que je l’avais trompée.

— Comment l’a-t-elle su ?

— C’est une longue histoire… En fait l’agente recruteuse le lui a dit… au téléphone. Apportez-moi un échantillon d’ADN pour mon test de paternité et je ferai ce que je peux pour que mes clientes acceptent un accord… rapidement. Alors, vous essaierez de convaincre votre femme ?

— Je ferai ce que je peux, répondit Stephen à sa plus grande surprise. Hé, attendez ! reprit-il plein d’espoir après avoir un peu réfléchi. Tout ça est inutile. Vous pouvez obtenir une injonction de la cour pour que Carla soit obligée d’accepter ce test de paternité.

— Non, fit Betga en toussant et en secouant la tête. Non, non, non. Je ne peux pas faire ça. Une injonction de la cour, ça la rendrait furieuse. J’ai besoin de l’aide de votre femme.

— Pour piéger la femme que vous aimez, la mère de votre fille.

— C’est ça.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit Stephen avec lassitude.

— Voilà le Maserov que je connais, depuis ces deux dernières soirées à picoler ! Oh, et il y a autre chose. Même si ça marche, je veux aussi rencontrer Malcolm Torrent en tête à tête.

— Quoi ? sursauta Stephen, stupéfait.

— Je veux rencontrer Malcolm Torrent.

— Mais pourquoi ? Qu’est-ce que vous voulez lui dire ?

https://books.yossr.com/fr

— Je ne sais pas, je n’y ai pas encore réfléchi. Mais il va vraiment falloir que je lui parle. »

https://books.yossr.com/fr

Quatrième partie

I

Il pensait que quelques verres de vin après avoir couché les enfants augmenteraient ses chances de gagner Eleanor à sa cause. Dans un état d'esprit frôlant l'illusion de l'espoir, qu'il abandonnerait aussitôt après une brève période d'apathie fataliste, Stephen s'attela à la liste des tâches qui l'attendaient.

Sa stratégie, ce soir-là, en dernière extrémité, consista à servir un verre de vin à Eleanor puis à procéder à quatre pattes au rituel d'un vigoureux récurage du sol sous la table, avec de l'essuie-tout humide.

« Tu veux que je fasse quoi ? » L'incrédulité d'Eleanor était palpable.

Stephen Maserov lui avait demandé de l'aider à prélever un échantillon de salive du bébé de Carla Monterosso afin de prouver que A. A. Betga était réellement son père.

« Je sais que ça a l'air consternant…

— C'est de la maltraitance. Une violation des droits de la personne, coupa-t-elle.

— Oui, c'est vrai, je suis d'accord que ça ressemble à ça, mais en réalité, c'est un objectif louable moralement, contre-attaqua-t-il de sous la table. On permettrait à une petite fille de retrouver son père.

— Tu veux que je piège Carla pour que tu pratiques un test de paternité afin de déterminer si l'avocat qui représente la victime peut jouir des droits qu'un père a vis-à-vis de sa fille ? Établir sa paternité, c'est donc une sorte de donnant-donnant dans cette affaire, hein ? Ce n'est pas bien, et je ne le ferai pas. Comment veux-tu qu'elle te fasse confiance ?

https://books.yossr.com/fr

— Mais je ne cherche pas à ce qu’elle me fasse confiance à moi, mais à son propre avocat.

— Oui, mais il couchait avec elle, et il est allé baiser ailleurs.

— Il ne se contentait pas de coucher avec elle, ils avaient une vraie relation.

— Alors, c’est pire ! Tu ne t’en rends pas compte ? Elle croyait construire quelque chose avec lui, et lui ne pensait qu’à son plaisir immédiat.

— Il a fait une bourde, je suis d’accord, et il s’en veut terriblement. Mais maintenant, il veut jouer son rôle de père auprès de sa fille.

— C’est lui qui prétend être le père.

— Certes, mais n’est-ce pas une attitude plus digne que s’il avait fait un enfant à Carla Monterosso et ensuite avait nié être le père ? Ça, ce serait scandaleux. Tandis que là, vouloir jouer un rôle dans leur vie, c’est plutôt noble, non ?

— Noble ! Tu en as de bonnes, toi.

— Ben oui.

— Tu as dit qu’il voulait jouer un rôle dans leur vie à toutes les deux ? reprit Eleanor Maserov en sirotant le pinot gris qu’il lui avait servi.

— Oui.

— Donc il veut être le père de Marietta et se réconcilier avec Carla ?

— Oui, répondit Stephen, avec le sentiment de progresser. Et puis il ne l’a trompée qu’une seule fois », argument qui, il s’en aperçut en voyant le rouge clairement monter aux joues d’Eleanor, était contre-productif.

« Et à partir de combien ça devient inacceptable ?

— Non ! Ça n’est jamais acceptable ! se reprit-il.

— On est d’accord, fit sèchement Eleanor.

— Je veux juste dire que, même si ce n’est pas correct, une fois c’est quand même moins pire que plein de fois.

— Là, d’accord.

— Écoute, dit Maserov qui ne lâchait pas l’affaire. Laisse-moi te présenter quelques propositions et tu me diras si tu es d’accord ou pas.

— Très bien.

— Tout enfant doit avoir la possibilité d’entretenir une relation avec son père. »

https://books.yossr.com/fr

Eleanor leva les yeux vers lui et il comprit qu'il s'agissait sans doute là du seul argument plaidant réellement en faveur du test de paternité.

« D'accord, répondit-elle avec réticence.

— Donc, ne vois pas ça comme une faveur que tu fais à Betga, mais plutôt comme le fait de donner sa chance à une petite fille d'avoir un père qui s'occupe d'elle. » Eleanor regarda un instant Stephen avec la même tendresse qu'autrefois, avant qu'il se lance dans sa carrière d'avocat.

« Mais pourquoi faudrait-il la piéger ? Aller là-bas sous prétexte d'emmener les enfants jouer pour glisser une glace dans la bouche de son bébé quand Carla a les yeux tournés ? C'est tellement malhonnête. Pourquoi ne pas tout simplement lui dire la vérité ?

— Parce que si elle sait à l'avance que tu veux lui parler de la possible paternité de Betga, elle ne voudra jamais emmener les enfants au parc avec toi.

— Tu es conscient que tu te sers de tes propres enfants pour faire avancer tes intérêts personnels ? Est-ce que seulement tu t'en rends compte ?

— Et toi, tu te rends compte que tu cherches désespérément tous les prétextes pour ne pas m'aider ?

— Pourquoi as-tu besoin de t'appuyer sur ta femme et tes enfants pour pousser ta carrière ?

— Eleanor, est-ce qu'on peut dissocier ça… cet événement potentiel, qui en effet sert à faire avancer ma carrière, mais qui sert aussi à garder la maison en payant le prêt, dans l'intérêt de notre famille…

— Ah ! Dans l'intérêt de notre famille ! s'écria Eleanor à destination d'un public invisible. J'élève seule deux enfants pendant que tu te pavanes dans ton beau costume à travers la ville, parmi tous ces avocats d'affaires.

— Je ne me pavane pas, je me débats pour ne pas couler. J'essaie juste de conserver mon emploi. Et ce n'est pas seulement pour moi, c'est pour nous, tous les quatre. Quant au fait que je ne t'aide pas davantage à élever nos enfants, je te rappelle que c'est toi qui m'as jeté dehors !

— Eh oui ! C'est vrai ! rétorqua-t-elle avec une espèce de fierté. Tu ne croyais pas que j'en serais capable, hein ? Tu croyais que j'avais trop peur de vivre sans toi, que je n'aurais pas le courage.

— Non, pas parce que tu manquais de courage, mais parce que quand ton mécontentement passager à propos de ceci ou cela serait retombé, tu

https://books.yossr.com/fr

aurais réalisé que nous nous aimons, qu'on est bien ensemble…

— On n'était jamais ensemble… ça faisait des années.

— … et que c'est mieux pour les enfants. Parce que je suis un bon père.

— C'est vrai, concéda-t-elle, tu es un bon père.

— Peut-être que Betga aussi serait un bon père. »

Cette remarque fit réfléchir Eleanor.

« OK, je vais appeler Carla, et voir si on peut se retrouver avec les enfants.

— Super, c'est la meilleure chose à faire.

— Mais je refuse de faire le truc de la glace dans le sac en plastique. Je lui dirai la vérité.

— Fais ce qui te paraît le mieux, répondit Stephen, sachant qu'il ne pouvait trouver meilleur argument.

— Je pense qu'elle m'apprécie. Je te téléphone dès qu'on aura pris rendez-vous.

— Oui, elle avait l'air à l'aise avec toi… ça se voyait.

— J'ai juste choisi d'être honnête avec elle. Et je vais l'être à nouveau.

— Oui. Très bien. Suis ton instinct. Mais ne lui dis pas pourquoi tu la vois avant d'être avec elle et qu'elle ait refermé la porte derrière toi. »

II

« Va te faire foutre, Maserov. »

Voilà la réponse que Stephen s'attendait à entendre de la part d'une grande majorité des gens auxquels il s'apprêtait à poser les questions dont l'avaient chargé les ressources humaines, et c'est ce qu'il aurait récolté s'il n'avait pas commencé par s'adresser à la personne qui chez Freely Savage était la plus proche de ce qu'on pouvait qualifier d'ami pour lui.

Emery leva les yeux vers Maserov d'un air à la fois soulagé – parce qu'une personne non menaçante, qui d'une certaine manière le comprenait, s'apprêtait à lui parler, voire à lui faire la conversation au sein même du bâtiment – et incrédule, avec cette crainte complètement irrationnelle que, en dépit de toutes les lois de la nature, sa dépouille était revenue hanter le

https://books.yossr.com/fr

quarante-huitième étage (Emery croyait en effet qu'Hamilton l'avait fait exécuter).

« Tout va bien, murmura ce dernier en s'accroupissant près de la corbeille à papiers de son collègue. Il est tout à fait normal que je sois là à te parler. En fait, on m'en a même donné l'ordre.

— L'ordre ? chuchota Emery avec angoisse. Tu es venu me virer ?

— Quoi ? ! Mais non ! Comment est-ce que moi, je pourrais te virer ? Je suis un deuxième-année, comme toi », lui rappela-t-il. Mais son collègue était si vulnérable qu'il était même prêt à cette éventualité.

« Peut-être qu'ils t'envoient, toi, en guise d'avant-garde… Je n'ai aucune idée de la façon dont ça se passe, moi ! Impossible de savoir ! Un quatrième-année s'est fait expédier la semaine dernière. Personne ne sait comment ça se passe… sauf eux. » Le simple fait d'imaginer le traumatisme du licenciement était déjà plus qu'il n'en pouvait supporter.

« Emery, ça n'a aucun sens.

— Non mais… tu m'as dit qu'ils allaient dégraisser les deuxième-année.

— Oui ! Mais ce n'est pas moi qu'ils chargeront de le faire. Ça n'aurait aucun sens.

— Je ne sais pas. Et toi, qu'est-ce que tu fais là ? Ça n'a aucun sens non plus. Comment peux-tu encore être là ? Avec Hamilton qui a juré ta perte ? Tu le sais. Tu n'es donc plus chez Torrent Industries ?

— Si, bien sûr. Je suis seulement revenu pour une mission futile dont m'a chargé Bradley Messenger, des ressources humaines.

— Quoi ? fit Emery, qui ne savait toujours pas s'il devait avoir peur.

— Les ressources humaines m'ont demandé de consulter des deuxième-année au sujet du *hot desking*.

— C'est quoi, le *hot desking ?* Ils veulent qu'on change tout le temps de poste de travail ?

— C'est ça.

— Mais est-ce que ce n'est pas futile, contre-productif, chronophage, et est-ce que ça ne risque pas de conduire à un déséquilibre entre les employés ?

— Si, évidemment. »

Emery réfléchit un centième de seconde. « Est-ce qu'il vaut mieux que je dise que j'y suis favorable ?

https://books.yossr.com/fr

— Pas sûr que ça ait une importance, quoi que tu dises.

— Mais s'ils décident de le mettre en place et qu'on apprend que j'y suis favorable, les gens vont me détester. Ils me rendront responsable. Donc ça a peut-être son importance.

— Personne ne croira que ton opinion a la moindre importance, et de toute façon je ne sais même pas s'ils ont l'intention de l'appliquer vraiment.

— Alors pourquoi nous demandent-ils notre avis ?

— Aucune idée, en tout cas pas parce qu'ils s'intéressent à nos opinions.

— À qui d'autre vas-tu poser la question ?

— Je ne sais pas très bien.

— Va voir Fleur Werd-Gelding. Ensuite, inscris pour moi la même réponse qu'elle.

— Pourquoi Fleur Werd-Gelding ?

— Elle est belle, elle sait s'exprimer, elle est de bonne famille, elle sent bon, et c'est une tueuse vicieuse, élevée pour réussir, et immunisée contre toute forme de doute sur soi. L'imiter me paraît donc le moyen le plus sûr de survivre en toute situation. »

Stephen suivit donc le conseil d'Emery, et c'est là qu'il rencontra la réponse précise à laquelle il s'attendait.

« Va te faire foutre, Maserov. »

Fleur Werd-Gelding était parfaitement fiable. Pareille au serpent à sonnette, elle était née pour attaquer.

Fleur Werd-Gelding ne bavardait jamais de choses légères. Elle faisait partie de cette génération de drogués du travail, et adhérait à la culture de servitude volontaire mise en place par les associés du cabinet. Elle était d'une beauté fracassante avec ses yeux bleus et ses épais cheveux lustrés, couleur de cruauté. Intellectuellement, elle n'était pas en reste. Elle avait l'esprit acéré comme un rasoir, écrasait dans l'œuf le moindre doute avant qu'il puisse éclore, et son besoin de réussir lui avait rapporté les plus grands honneurs. Elle avait grandi au bord d'immenses piscines éclairées de l'intérieur, au milieu des vignobles, dans des fermes d'élevage de la taille du Luxembourg et des maisons en bord de plage léguées à ses parents et leur famille par les générations précédentes de Werd et de Gelding. Elle avait suivi sa scolarité dans un luxueux pensionnat pour jeunes filles, ainsi que sa mère et la mère de sa mère avant elle et, de la même manière, on

https://books.yossr.com/fr

attendait de Fleur qu'elle se reproduise avec un garçon légèrement plus âgé, issu du même genre d'école, afin de mettre en commun leurs gènes, leurs portefeuilles d'actions, leurs biens immobiliers et leurs parts dans des fiducies. Stephen ne s'intéressait pas du tout à elle.

Aussi, quand Fleur Werd-Gelding leva les yeux au ciel en réponse à sa question, il dit en regardant son bloc-notes : « Je vais inscrire cette réponse dans la colonne défavorable au *hot desking*". »

Là-dessus, il retourna voir Emery, s'accroupit à côté de lui et lui rapporta la réponse de Fleur Werd-Gelding. Celui-ci le regarda avec une admiration non dissimulée. À croire que, sans rien dire, il tentait de prendre la mesure de cet homme avec lequel il avait débuté deux ans plus tôt. Puis il soupira, et avec un petit sourire d'admiration ébahie envers son brillant collègue, il secoua la tête devant ce qu'il jugeait un exploit de sa part.

« Elle t'a montré du mépris, chuchota-t-il.

— Oui, je sais.

— Moi… elle ne sait même pas que j'existe. Mais toi… D'abord, tu court-circuites Hamilton pour aller chez Torrent Industries, ce qui est déjà incroyable, et maintenant… Si seulement je pouvais m'attirer son mépris… acheva-t-il d'un ton mélancolique.

— Ne désespère pas. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

— Tu crois ?

— Pourquoi pas ? Ne te sous-estime pas, Emery, déclara Stephen avec compassion.

III

Maserov se trouvait dans son nouveau havre de paix temporaire, à son bureau au siège de Torrent Industries, lorsque son téléphone se mit à vibrer.

« Eleanor ? tout va bien ?

— Ça y est.

— Ça y est quoi ?

— J'ai appelé Carla, et on a pris rendez-vous pour que les enfants jouent ensemble.

— Super ! Et c'est pour quand ?

https://books.yossr.com/fr

— Ce soir.

— Ce soir ? Génial !

— Oui, je me suis dit : j'apprécie sa compagnie, Jacob a à peu près le même âge que sa fille, et je ne fais rien de mal… du coup pourquoi pas ? Hein ?

— Absolument. Tu ne fais rien de mal.

— Non, d'autant plus que j'ai décidé de ne lui parler ni de Betga ni de sa paternité.

— Ah bon ? Mais alors, quel intérêt d'aller là-bas ?

— Je sais. C'est toi qui vas t'en charger.

— Mais comment veux-tu que je fasse ?

— J'ai arrangé le coup. Je serai chez elle avec les enfants entre dix-sept heures et dix-neuf heures, ensuite je les ramène pour leur donner leur bain. Trouve un prétexte pour venir me retrouver là-bas, et après, à toi de jouer.

— Mais Eleanor, en quoi veux-tu que cela m'aide ? En rien !

— Stephen, je te permets d'entrer dans la place. C'est tout ce que je peux faire. C'est à toi de lui parler d'un test de paternité pour ton nouvel ami Betga. Tu n'as plus qu'à te chercher une excuse pour me retrouver là-bas et lui poser la question. Pourquoi ce serait à moi de faire tout le boulot ?

— Si je n'arrive pas à conclure un arrangement avec Betga, on va perdre la maison, parce que lui, c'est le test de paternité qu'il veut.

— Je te l'ai dit, trouve un prétexte, et je t'introduis dans la maison. Après, je m'en remets à tes talents d'avocat. Nous y serons entre dix-sept heures et dix-neuf heures.

— Mon Dieu ! Eleanor ! Pour quelle raison devrais-je te voir plutôt que te téléphoner ?

— Oh, mais je ne sais pas, moi. Tu pourrais avoir besoin de me donner quelque chose en urgence.

— Et qu'est-ce que je pourrais avoir besoin de te donner en urgence ?

— Je ne sais pas. Un doudou. Sleep Bear.

— Quoi ?

— Sleep Bear. Passe donner Sleep Bear à Beanie. Je dirai qu'il ne peut pas dormir sans lui.

— Oui, c'est vrai, bien sûr. Mais pourquoi est-ce que je ne pourrais pas te l'apporter chez toi ?

— Stephen, elle s'en fiche. Elle ne posera pas la question.

https://books.yossr.com/fr

— Et comment est-ce que je vais récupérer Sleep Bear ?

— Passe à la maison avant d'aller chez Carla. Je le mettrai dans la boîte aux lettres, dans un sac plastique.

— D'accord, je t'apporterai Sleep Bear.

— N'oublie pas ! Parce que Beanie ne peut pas dormir sans lui. À plus ! »

Eleanor avait raison, reconnut-il. Le prêt pour la maison était leur problème à tous les deux, mais toutes ces ramifications, l'accord qu'il avait conclu avec Betga, dont il regrettait à présent certains détails, tout cela ne concernait que lui. Il devait trouver une manière de formuler les choses auprès de Carla Monterosso. Que pourrait-il dire afin de la convaincre ?

Le fil de ses pensées fut brutalement interrompu par le téléphone. Cette fois, c'était le fixe.

« Stephen Maserov, bonjour, c'est Bradley Messenger des ressources humaines. Comment allez-vous ? J'irai droit au but. Nous avons adoré votre travail sur le *hot desking*.

— Ah oui, je suis navré, Bradley, il semble que tout le monde déteste cette idée.

— Oui, c'est vrai d'un point de vue statistique.

— Parce que d'un autre point de vue, ce n'est pas vrai ?

— Eh bien c'est ça le problème, c'est que nous n'en sommes pas sûrs. Où est la vérité ? N'est-ce pas ce que tous les avocats se demandent ?

— Non, jamais. Vous confondez avec les philosophes.

— Ah, revenez me voir quand les philosophes factureront par tranches de six minutes, d'accord, Maserov ? Enfin bref, je voulais juste vous dire que nous sommes très contents, oui extrêmement satisfaits de votre travail sur le *hot desking*, à tel point que nous referons bientôt appel à vous.

— Pour faire quoi ?

— Nous n'avons pas encore finalisé le détail. Mais je sais que vous êtes l'homme de la situation. Nous le savons tous.

— Bradley, pourquoi vous adressez-vous à moi pour ces choses-là ? Hein ? Pourquoi moi ?

— Vous avez tapé dans l'œil d'Hamilton. Il nous a dit de faire appel à vous dès que nous en aurions besoin. Il dit que vous avez de bonnes capacités. À bientôt.

https://books.yossr.com/fr

— Il a dit ça ? » répéta Stephen, mais Bradley Messenger avait déjà raccroché. Cela n'avait aucun sens.

Puis il comprit. Il était détaché chez Torrent Industries à une condition : Hamilton avait accepté qu'il aille travailler en direct chez Torrent Industries pendant douze mois afin de régler les problèmes de harcèlement sexuel, à la condition que celui-ci obéisse aux diktats du service des ressources humaines de Freely Savage. Voilà comment Hamilton sabotait ses efforts pour résoudre les problèmes de Malcolm Torrent : en se servant des ressources humaines pour lui donner des missions inutiles afin de lui pomper son temps de travail. Or il ne pouvait refuser ces missions. Et Malcolm Torrent ne pourrait venir à la rescousse pour le préserver de problèmes aussi triviaux et internes au cabinet Freely Savage. Maserov savait qu'il n'était pas paranoïaque.

Il était au beau milieu de ses réflexions quand un tintamarre rempli de colère ou de désespoir le ramena à la réalité. Il n'eut pas le temps de se demander à qui il avait bien pu déplaire chez Torrent Industries. À peine les coups frappés, la porte s'ouvrit d'un geste ferme puis se referma. Jessica Annand s'assit sur la chaise, de l'autre côté de son bureau. Elle jeta autour d'elle un regard furtif.

« Il n'y a personne. Vous pouvez regarder sous mon bureau. Ça va ?

— C'est pour ce soir, murmura-t-elle.

— On va cambrioler une banque ?

— Il m'a obligée… Frank Cardigan m'oblige à faire des heures sup ce soir. Alors il faut que vous me mettiez sur le coup avec vous dès maintenant.

— Mais il ne peut pas vous l'ordonner, si ?

— Presque, si.

— "Presque" ?

— J'ai usé de la distinction entre "peut-être" et "oui" jusqu'à la corde, et il faut que vous m'embarquiez avec vous ce soir. De quoi vous occupez-vous ?

— En fait, je n'ai pas réussi à voir Mr Torrent.

— Comment ?

— Vous pouvez vérifier auprès de son assistante. Il n'était pas là hier. Il n'est pas là aujourd'hui.

— Il a un téléphone, vous savez.

https://books.yossr.com/fr

— Je pensais avoir plus de chances si je lui parlais en personne.

— J’imagine que oui. Sauf que quand vous aurez réussi à lui parler en personne, Frank Cardigan m’aura déjà fait passer à la casserole.

— Jessica, je suis vraiment navré de vous avoir laissée choir. Je ferai tout mon possible demain. Il n’y a personne qui puisse vous aider ce soir ? »

Elle leva les yeux vers le plafond et les ferma. Lorsqu’elle les rouvrit, ils brillaient. Un mélange de rage, de peur, de frustration et de gêne imprégnait son visage, et son masque professionnel avait disparu pour ne plus laisser voir qu’une jeune femme effrayée. Ce fut seulement après avoir versé une larme ou deux qu’elle put reprendre la parole.

« Non. Personne d’autre ne peut m’aider. Je suis désolée de vous imposer tout ça.

— Non, Jessica, pas du tout. » Il avait envie de se lever, de faire le tour du bureau et de la prendre dans ses bras pour la réconforter, mais il songea qu’en la circonstance, cela pourrait être mal interprété. À une époque de sa vie, ça ne l’aurait pas arrêté. « Nous allons trouver une solution. J’ai demandé un rendez-vous à Malcolm Torrent pour lui proposer que vous me rejoigniez. Mais nous ne laisserons pas Frank Cardigan…

— Je serai seule avec lui au bureau en fin de journée… à partir de dix-sept heures trente, en fait.

— À quel point avez-vous peur de lui ?

— Voilà le genre de question que seul un homme peut poser, même bien intentionné. Chez un homme, je le sais, le monde de l’entreprise engendre toutes sortes de craintes : la crainte d’être mis au placard, la crainte qu’on le court-circuite, qu’on lui donne trop de travail, ou pas assez de travail, la crainte d’être humilié, licencié, de se retrouver au chômage. Je le comprends parfaitement. Pas seulement d’un point de vue intellectuel, également d’un point de vue sensible. Parce que je le ressens aussi. Les femmes sont confrontées exactement aux mêmes peurs que les hommes.

« Seulement, pour nous, il y a une seconde couche. Un autre niveau de terreur et de déséquilibre que la plupart des hommes ne comprennent pas. Dans le monde du travail, une femme entend ses collègues hommes donner leur avis sur sa manière de s’habiller, son apparence, la forme de son corps, ses changements physiques, ses réactions face aux insinuations sexuelles, aux plaisanteries graveleuses, elle est confrontée aux tentatives de séduction

https://books.yossr.com/fr

non sollicitées et non désirées, elle craint en permanence les contacts physiques, qu'on lui propose une promotion canapé avec les conséquences inhérentes si elle refuse, et puis il y a le chantage, et toutes les variantes possibles du harcèlement sexuel et des agressions, jusqu'au viol. Aucune heure sup, aucun salaire, aucune carrière ne vaut pareils sacrifices.

« En outre, étant d'origine indienne, je dois traverser le champ de mines du racisme, ce qui ajoute une autre couche aux précédentes, et augmente encore la précarité de ma position au sein de l'entreprise. Pardonnez-moi, je sais que vous n'avez pas demandé à ce que je vous fasse tout ce discours.

— Ne vous excusez de rien. Je commence à comprendre combien votre position est difficile. C'est à moi de vous présenter des excuses. Donc, vous devez le retrouver à partir de dix-sept heures trente. Où ça ?

— À son bureau. Il y a encore de l'activité jusqu'à environ dix-huit heures, dix-huit heures trente. Après, c'est calme. Trop désert pour qu'une femme se sente en sécurité seule avec un homme, surtout s'il s'agit de Frank Cardigan.

— Est-ce qu'il a déjà manifesté un comportement inapproprié ? Est-ce qu'il vous a touchée ?

— Non, mais je ne me suis jamais retrouvée seule avec lui dans des bureaux déserts. Par contre, il a déjà fait des commentaires sur mon physique. Et parfois, il… il me parle en regardant dans mon décolleté. »

Soudain Stephen Maserov se demanda s'il ne l'avait pas fait, lui aussi. Il n'en avait aucun souvenir, mais beaucoup d'hommes se comportaient ainsi, et il se souvenait d'avoir été un homme. Enfin, c'était il y a longtemps.

« Vous vous demandez si mes inquiétudes sont justifiées ? interrogea-t-elle.

— Non.

— Alors pourquoi cette question ?

— En fait… parce que s'il a déjà commis des actes de harcèlement, tenté quelque chose, vous avez sans doute le droit, d'après les termes de votre contrat, de refuser de faire des heures sup avec lui.

— Je suis désolée si je vous parais en colère, Stephen. Je ne devrais pas autant m'énerver, surtout avec vous.

— Rien dans ce que vous avez dit ne me paraît déraisonnable.

https://books.yossr.com/fr

— Non, ce n’est pas le fond mais la forme. On dirait que je vous rends responsable du comportement de tous les hommes autour de moi. Pour être honnête, vous êtes pour moi une bouffée d’air frais. Vous êtes un type bien, honnête. Vous n’êtes pas imbu de vous-même, ou arrogant, à la différence de tant d’hommes ici.

— Hélas, je ne résiste même pas à la tentation. Je n’ai rien qui puisse me rendre arrogant.

— Ça, ce n’est pas vrai », dit-elle tranquillement.

Maserov ne répondit pas. Bientôt, elle le haïrait. Il savait qu’il ne pourrait remettre éternellement la nécessité de lui dire de quelle affaire il s’occupait pour Malcolm Torrent. Mais ce n’était pas encore le moment.

« Écoutez, je vais vous aider.

— Mais il n’y a rien que vous puissiez faire, en tout cas ce soir, ajouta-t-elle d’un ton fataliste.

— Si, justement, je vais vous aider ce soir. Dites-moi où se trouve son bureau, et j’attendrai dans celui d’à côté. Il ne saura même pas que je suis là.

— Vous allez rester là au cas où je me mette à crier ?

— C’est ça, on va faire comme ça ce soir, et demain je trouverai le moyen de vous embarquer avec moi sur ce dossier.

— Et qu’est-ce que c’est au juste que ce dossier, si je peux vous poser la question ?

— Il y a juste un petit souci… pour ce soir.

— Ah ?

— Vous devrez trouver une raison pour n’être là qu’à partir de… dix-neuf heures quinze, au plus tôt.

— Vous avez quelque chose à faire ?

— Oui, je dois… voir mes enfants.

— Vous avez des enfants ?

— Oui.

— Vous êtes marié ?

— Euh… vous avez combien de temps devant vous, là ?

— Vous ne pouvez pas répondre par un seul mot ?

— Séparés… s’il faut répondre par un seul mot.

— Désolée, cela ne me regarde pas.

— Vous avez l’air surprise…

https://books.yossr.com/fr

— Je ne sais pas pourquoi mais… je vous croyais célibataire.

— J’en ai l’air ?

— Non, ce n’est pas ça. On a tendance à s’imaginer des choses sur les autres. Désolée, je ne voulais pas être intrusive.

— Je comprends. Je vis seul, je loue un studio. Je dois sentir le dysfonctionnement domestique… pour dire les choses sans dramatiser.

— Pas du tout. En fait… j’aime bien votre après-rasage. Qu’est-ce que c’est ?

— Je ne m’en souviens plus. C’est un cadeau de ma belle-mère. Enfin, elle l’a eu avec ses points de fidélité à la parfumerie. Sans doute le dernier cadeau que j’aurai de sa part.

— Et vous avez sans doute aussi imaginé des choses à mon sujet.

— Non, pas du tout… que voulez-vous dire ?

— Sur ma vie privée.

— Oh non, je n’y ai pas réfléchi, mentit-il.

— Ah, fit-elle, déconcertée par cet apparent manque d’intérêt.

— Je suppose que, inconsciemment, j’ai pensé que vous aviez déjà un jules plein aux as.

— Un jules plein aux as ? Ça ne vous ressemble pas, ça.

— Non, ce n’est pas moi. C’est juste que… je suis mal à l’aise.

— Pourquoi ?

— Le sujet est un terrain est miné. Je… ne sais pas quoi dire.

— Eh bien, la simple vérité. Moi, je suis célibataire.

— Ah bon ? Je ne l’aurais pas cru.

— Je croyais que vous n’y aviez pas réfléchi ?

— J’ai menti… Bien sûr que j’y ai pensé. Vous êtes… Une belle jeune femme est rarement célibataire. N’est-ce pas une vérité universellement reconnue qu’un homme possédant une fortune doit avoir besoin d’une épouse ?

— Bravo, répondit Jessica Annand en souriant. Tous les avocats hommes ne sont pas capables de citer Jane Austen.

— J’ai été prof de lettres.

— C’est vrai ? Il y a tant de choses que j’ignore sur vous. Ce n’est sans doute pas surprenant. Il n’y a pas longtemps que… je suis célibataire.

— Ne suis-je pas censé vous demander ce qui s’est passé ?

— J’ai compris qui il était vraiment.

https://books.yossr.com/fr

— Et ?

— Un mâle alpha, un connard vaniteux, obsédé par son apparence, un de ces mecs qui ne mangent pas de bonnes choses quand ils sortent dîner parce que tout est mauvais pour eux, mais qui n'hésitent pas à abuser des substances illicites. Un de ces types du genre "mon corps est un temple".

— Oh mon Dieu ! s'exclama Maserov. Mon corps à moi est un entrepôt abandonné près de l'aéroport. Pendant quelque temps, dans un recoin, il y a eu un magasin qui vendait des imitations de fringues de designer, mais l'électricité a été coupée. »

Jessica sourit. « Vous avez de l'humour, mais vous ne devriez pas vous dénigrer ainsi.

— Je suis sérieux. Montrez-moi le bureau de Frank Cardigan et je vous le promets, je serai dans celui d'à côté à dix-neuf heures quinze.

— Non, retrouvons-nous à votre bureau, c'est plus sûr. Vous êtes vraiment gentil, vous savez ? »

Stephen aurait voulu pouvoir enregistrer ces paroles, pour se les repasser encore et encore lorsqu'elle le détesterait.

IV

Stephen Maserov fut soulagé de voir la voiture d'Eleanor garée devant la maison de Carla Monterosso. Il sonna, et au bout d'un moment, celle-ci vint lui ouvrir. Il lui montra Sleep Bear, qu'il était passé chercher à son ancien domicile. Ce geste était censé indiquer qu'il venait en paix. Maserov songea que c'était un fait sans précédent dans toute l'histoire des négociations jamais conduites dans un pays soumis à la *common law* depuis la Magna Carta, que l'avocat du défendeur doive aider l'avocat de la plaignante à prouver que ledit avocat de la plaignante était le père de l'enfant de celle-ci.

« Bonjour Carla, euh… Eleanor a dû vous dire qu'il fallait que j'apporte son doudou à Beanie.

— Oui, elle m'a prévenue. » Carla Monterosso ne voyait pas en lui le père des enfants de sa nouvelle amie, mais l'avocat engagé pour empêcher que justice lui soit rendue.

https://books.yossr.com/fr

« Puis-je entrer pour le lui donner ? C’est ma seule chance de voir les enfants aujourd’hui.

— Allez-y. »

Il la suivit à travers le couloir, jusqu’au salon où Eleanor était assise sur le canapé, les enfants à ses pieds, jouant aux Duplo. Beanie leva les yeux et, en le voyant, courut vers lui, les bras grands ouverts, en criant : « Papa ! »

Pour compléter cette parfaite image de l’innocence, Stephen se pencha pour embrasser Eleanor sur la joue. Il se sentait mal à l’aise, pas à cause de cette fausse intimité – ce qui était pourtant le motif ordinaire –, mais parce que ni lui ni Eleanor n’étaient bons acteurs, et qu’ils savaient tous les deux pourquoi ils étaient là. Toutefois, il jouait suffisamment bien pour que Carla Monterosso lui offre un verre de vin blanc.

Afin de rompre le silence qui menaçait de plomber l’atmosphère, Maserov se tourna vers Beanie et lui annonça en grande pompe : « Je t’ai apporté Sleep Bear.

— Oh, merci, s’exclama Eleanor, il ne dort pas sans son doudou. »

Stephen se sentit soudain un peu inquiet en constatant que Beanie ne semblait pas montrer le moindre intérêt pour Sleep Bear.

« Tu as un gentil papa ! » déclara Carla Monterosso à l’attention de Beanie.

Enhardi par cette allusion à la paternité, Maserov prit le taureau par les cornes, et en vint à la véritable raison de sa présence.

« Oh, je ne sais pas si vous savez, mais ça y est, j’ai pris contact avec votre avocat. Je voulais vous remercier.

— Ouais, je suis au courant, répliqua-t-elle avec prudence.

— Il est… C’est un sacré personnage, hein !

— Ouais, un vrai bouffon, répliqua-t-elle avec une acrimonie évidente.

— À l’école d’avocats, il était quelques années au-dessus de moi, et on racontait qu’il avait payé ses études en travaillant comme directeur des animations sur un bateau de croisière.

— C’est ce qu’il dit, effectivement. Ça ne m’étonnerait pas que ça soit vrai, répondit-elle, guère impressionnée.

— Alors que Stephen m’a fait bosser pour payer ses études de droit, lança Eleanor sans réfléchir avant de réaliser qu’elle ne plaidait pas sa cause.

https://books.yossr.com/fr

— Oui, toi et la dette que j’ai contractée, répondit Maserov en essayant de sourire.

— J’ai fait ça parce que c’est un si bon père, tenta-t-elle de se rattraper.

— En parlant de père, embraya Stephen, votre avocat prétend qu’il est le père de Marietta. C’est vrai ?

— C’est Betga qui vous envoie me poser la question ? fit Carla Monterosso.

— Comment ? s’étonna-t-il, jouant l’idiot.

— Pour être sûr que c’est bien lui le père.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Oui, coupa Eleanor. Il voulait qu’on fasse un prélèvement de salive sur Marietta. »

Maserov fit la grimace.

« Elle sait, Stephen. Elle n’est pas idiote. » Se tournant vers Carla Monterosso, Eleanor poursuivit : « Jamais nous n’aurions fait ça. Je voulais vraiment qu’on se revoie. Nous, on est séparés, je ne travaille pas pour lui.

— En effet, nous sommes séparés, confirma-t-il malgré son espoir.

— Mais quels que soient mes problèmes avec Stephen, je n’ai jamais été inquiète quant à sa capacité à s’occuper de ses enfants. C’est un père très dévoué. Je savais qu’il le resterait même si on n’était plus ensemble.

— Merci, dit-il en se délectant de ce compliment inattendu qui lui offrait en outre un répit momentané dans sa mission.

— Oui, ça a rendu ma décision de nous séparer beaucoup plus facile.

— Quoi ? s’exclama-t-il, incrédule.

— Je savais que quoi qu’il arrive, tu resterais un père merveilleux. Il vient à la maison tous les soirs voir les garçons, il les fait manger, leur donne le bain, leur raconte des histoires et les met au lit. Puis il retourne travailler pour gagner sa vie.

— Betga ne retournerait pas travailler pour essayer de gagner sa vie. Il aurait d’autres intentions derrière la tête, ricana Carla Monterosso.

— Bien sûr, ce ne sont pas mes affaires, tu le connais et pas moi. Mais s’il existait une possibilité que Betga soit le père de Marietta… et que ce soit un bon père… est-ce qu’elle ne mérite pas de le connaître ? hasarda Eleanor pour aider son mari.

— En tout cas, il a l’air d’y accorder beaucoup d’importance. Beaucoup d’hommes essaieraient de fuir leurs responsabilités. Lui, il fait tout ce qu’il

https://books.yossr.com/fr

peut pour les endosser. Votre fille mérite d'avoir un père, vous ne croyez pas ? » abonda Stephen en constatant que la petite fille en question n'était pas dans la pièce. Il avala une bonne rasade en vitesse et tripotait son verre nerveusement lorsque le sergent intérimaire Ron Quinn sortit de la chambre d'enfant avec la fillette dans les bras, une couche sale à la main. Soudain Maserov eut honte. Le policier avait dû l'entendre, et il eut envie de disparaître sous terre. Il lança un regard alarmé à Eleanor.

« Ils ont raison, Carla », dit tranquillement le sergent Quinn.

Carla se leva et vint prendre sa fille dans les bras du policier en uniforme. Celui-ci ouvrit alors la porte de la cuisine qui menait jusqu'au jardin, derrière, et Stephen le vit jeter la couche dans la poubelle.

« Il n'a pas besoin de faire un test de paternité. C'est lui, le père », déclara Carla Monterosso.

La démarche du policier accusa un léger sursaut en entendant ces mots, mais il continua malgré tout – ses collègues auraient qualifié ça de « blessé dans l'exercice de ses fonctions ».

Quand le sergent Quinn revint après s'être lavé les mains, il se versa un verre. Maserov regrettait que personne ne l'ait fait pour lui, mais il n'était pas chez lui, et il ne pouvait s'en charger. Gêné, il se sentait de plus en plus responsable du malaise que sa présence causait au policier.

Les enfants jouaient tranquillement aux pieds de leurs mères. Stephen se demanda pourquoi ils avaient choisi ce moment précis pour être si calmes.

« Vous avez l'air de savoir ce que vous faites. Vous avez des enfants, également, je suppose ? demanda-t-il.

— Non », répondit le sergent Quinn, ajoutant encore à la culpabilité de Maserov, qui se leva. Il avait ce qu'il voulait, alors pourquoi se sentait-il aussi mal ?

« Tu passes m'aider à coucher les enfants tout à l'heure ? lui demanda Eleanor.

— Ce soir, je ne peux pas. Je dois retourner en ville. J'ai une réunion chez Torrent Industries, répondit-il d'une voix dépourvue d'assurance, conscient de ce que cela allait déclencher.

— Une *réunion* ? ne put s'empêcher de reprendre Eleanor.

— Ouais, ça vient de se décider.

— Dans ce cas, vas-y. »

https://books.yossr.com/fr

Elle lui avait demandé d'aller vivre ailleurs, ne se montrait guère empressée de le voir revenir, à part pour s'occuper des enfants, pourtant, l'idée de cette réunion semblait la déstabiliser d'une manière inattendue. Ne l'avait-elle pas beaucoup aidé en lui permettant d'entrer chez Carla Monterosso, puis en participant à la conversation qui avait conduit celle-ci à admettre que Betga était bien le père de sa fille ? Elle s'était même montrée élogieuse à son égard, en tant que père. Et quelques minutes après, il l'humiliait en la plantant là, sous prétexte d'une réunion inventée.

Comme le dit Carla en ouvrant une autre bouteille de blanc, quelques minutes après le départ de Stephen : « Qui a une réunion de travail à dix-neuf heures ? » À présent, elles étaient vraiment liées : deux femmes, mères d'enfants en bas âges, dont les pères n'étaient que des connards ingrats.

V

Maserov reprit d'humeur optimiste la direction du centre de Melbourne. Il tenait à présent ce que voulait Betga : Carla Monterosso avait reconnu qu'il était le père de Marietta. En plus, Eleanor le soupçonnait d'avoir menti sur sa réunion de travail, et d'avoir en réalité rendez-vous avec une femme : elle n'avait pu dissimuler sa colère et son dépit. Tout cela était encourageant.

Pourtant, il avait dit la vérité à Eleanor : il retournait là-bas pour le travail, il avait en effet rendez-vous avec quelqu'un au bureau, à une heure précise, ce que l'on appelle communément une « réunion de travail ». Même s'il était également vrai qu'il allait voir une autre femme qui l'appréciait, dont il aimait la compagnie et qu'il trouvait très attirante. Ah, et puis, elle était célibataire. Finalement, il ne s'était pas senti aussi bien depuis fort longtemps.

Dans la voiture, il décida d'appeler Betga, qui de plus en plus lui apparaissait comme un allié plutôt qu'un adversaire. « J'ai des nouvelles pour vous, dit Maserov. Le genre de chose qu'un avocat a rarement la chance d'annoncer à un confrère.

— J'espère que vous ne pratiquez pas la facturation au mot. On m'attend au Grosvenor dans dix minutes. Kasimir a un ami très cher qui

https://books.yossr.com/fr

fête une remise en liberté qui, statistiquement, tient du miracle. Le genre de candidat pour un service de coaching à vie. Quelles sont les nouvelles ? Vous avez l'accord de Malcolm Torrent pour négocier ?

— Non, ce n'est pas ça. Vous n'aurez pas besoin de prélever la salive de Marietta. Félicitations, vous êtes papa d'une très belle petite fille en pleine santé.

— Quoi ? Mais comment le savez-vous ?

— Carla l'a reconnu.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout.

— Vous l'avez enregistrée… sur votre téléphone ?

— Non, mais j'ai des témoins.

— Qui ça ?

— Eleanor, mon épouse.

— Quelqu'un d'autre ?

— Le sergent intérimaire.

— Le flic tristounet ?

— Ouais.

— Elle l'a dit devant lui ???

— Ouais. Elle a même ajouté que je pouvais vous le dire.

— Nom de Dieu… elle reconnaît que je suis le père de Marietta ! »

Pendant un court moment, Betga resta sans voix.

« Oh ? Vous êtes toujours là ?

— Oh oui, je suis là. » Maserov entendit renifler à l'autre bout du fil. Soit un soudain virus avait attaqué le système respiratoire supérieur de l'avocat, soit il était bouleversé par la nouvelle.

« Tout va bien ?

— Oui. Où êtes-vous ?

— Dans ma voiture.

— Vous voulez venir me retrouver au Grosvenor pour boire un verre ? Je suis officiellement le père de Marietta ! Mon petit discours à l'ami de Kasimir ne sera pas long.

— Non, il faut que je retourne au bureau.

— Mais non. Je sais sur quoi vous travaillez. Sur moi ! Et mes clientes.

— Oui, mais… quelque chose d'autre s'est présenté entre-temps.

— Hum », conclut Betga avec un sourire visible, même au téléphone.

https://books.yossr.com/fr

VI

Les tours de bureaux, comme les temples égyptiens et les ziggourats sumériennes d'autrefois, forment un présent qui attend d'être découvert et interprété par les futurs archéologues et historiens. Mais pour beaucoup de personnes qui y travaillent, leur signification ne fait pas l'ombre d'un doute. Ce sont des fragments d'Azincourt, de la bataille de la Somme, ou de Stalingrad. Même après le coucher du soleil.

Jessica Annand retrouva Stephen Maserov à son bureau et lui expliqua que le bureau voisin de celui de Frank Cardigan, à l'étage du dessous, était désormais vide. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de s'y introduire discrètement et de tendre l'oreille. Dans le meilleur des cas, Frank Cardigan n'apprendrait jamais que Maserov se trouvait là, et Jessica Annand repartirait de son bureau sans égratignure ni menace.

« Comment saurai-je si vous avez besoin que j'intervienne ? Il nous faut un signal.

— D'accord. Si j'ai besoin de vous, je lui dirai que j'envisage d'acheter une nouvelle voiture, et je lui demanderai s'il pense qu'une Golf, c'est bien.

— Il a une Golf ?

— Je n'en ai aucune idée. Mais si vous m'entendez parler de Golf et que je hausse soudain la voix, alors il faudra que vous interveniez.

— Et qu'est-ce que je dirai ?

— Je ne sais pas. Ça dépendra de la situation. S'il a baissé son pantalon, vous pouvez dire : "Mais enfin, ça va pas de baisser votre pantalon sur votre lieu de travail ?" S'il fait quelque chose de moins choquant, présentez-vous et dites que vous m'avez cherchée partout parce que vous avez absolument besoin de moi pour cette mission dont Mr Torrent en personne vous a chargé. »

Maserov attendit deux minutes avant d'emboîter le pas à Jessica Annand, s'arrêtant devant le bureau voisin de celui de Frank Cardigan. D'abord, il ne réussit pas à l'ouvrir, et puis à force d'insister, la porte céda. Ça n'avait duré que quelques instants, mais il transpirait déjà. Assis là, lumière éteinte, la porte entrebâillée, il entendait parfaitement ce que disait la jeune femme, ainsi qu'un homme qui, supposait-il, était Frank Cardigan.

« Désolée, Frank, je ne pouvais pas être là plus tôt, entendit Stephen.

https://books.yossr.com/fr

— Pas de problème, asseyez-vous. Donc, venons-en aux faits. Le leadership, plus précisément, *mon* leadership. »

Il entendit le frottement d'une chaise sur la moquette et supposa que c'était Jessica qui s'asseyait face à Frank Cardigan, de l'autre côté du bureau.

« Comment est-ce que je peux me servir de mes idiosyncrasies pour devenir un meilleur leader ? C'est ça, hein, le crédit idiosyncrasique ?

— Euh, non, ce n'est pas ça.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

— Cela fait référence au fait que des individus se comportent d'une certaine manière sans s'attirer la réprobation du groupe, tandis que d'autres seraient condamnés pour les mêmes agissements. Si quelqu'un est reconnu en tant que leader, non seulement on tolérera son attitude, mais certains iront même jusqu'à l'imiter.

— Ah oui, c'est vrai. Donc, pour savoir si je suis un vrai leader, il faut que je les pousse à m'imiter.

— Non, on ne peut pas les pousser.

— Si, Jessica, je peux. Je sais que vous voyez en moi un gars sympa, séduisant, facile à vivre, et dont la réussite lui a permis de gravir rapidement les échelons de la hiérarchie chez Torrent Industries, mais il faut que je vous dise une chose, les mecs de mon service ont peur de moi. Je pourrais leur faire faire n'importe quoi. Je pense que j'ai vraiment l'étoffe d'un chef. »

Jessica Annand songea que le narcissisme de Frank Cardigan dépassait vraiment toute mesure. Il était de l'étoffe dont on fait les présidents. « Frank, ça n'est pas comme ça que ça marche. Vous n'avez pas compris. Je veux dire… vous vous méprenez sur le concept. On ne peut pas obliger les gens. Il faut d'abord vous écarter de la norme du groupe, ensuite, on observe si les autres vous suivent, sans injonction, sans les menacer ni les appâter.

— Comment s'y prend-on ?

— Il faut faire quelque chose qui soit en rupture avec vos habitudes, et voir qui vous imite, si vous faites des émules.

— Quel genre de truc je pourrais faire ? C'est vrai, tout le monde sait que je suis un type normal… en dehors de mon charisme et de mes qualités de leader, bien sûr.

https://books.yossr.com/fr

— Frank, laissez-moi vous poser une question : dans votre service, vers quelle heure s’en vont les gens en général ?

— Oh, je dirais… la plupart des mecs finissent entre dix-huit heures et dix-huit heures trente.

— Et si vous quittiez le bureau plus tôt ? Ce serait inhabituel, non ?

— Oui, mais…

— S’ils vous voyaient partir, disons, vers seize heures ? » La voix de Jessica s’envola, poussée par l’enthousiasme.

« Ils penseraient sans doute que je vais à une réunion.

— Une fois ou deux peut-être. Mais si vous partiez tous les jours à seize heures ?

— Si je partais tous les jours à seize heures… Et mon travail ?

— Ça ne durera pas longtemps. Cela n’influencerait pas votre productivité, seulement votre réputation de chef.

— Donc, vous voulez voir si les autres mecs copient mon style idiosyncrasique en quittant à leur tour plus tôt le bureau ?

— C’est ça.

— D’accord, et pendant combien de temps faudra-t-il que je le fasse ?

— Difficile de savoir à ce stade. Nous devons rester souples dans notre manière d’envisager les choses.

— C’est une vraie expérience de psychologie, hein ?

— Oh oui ! Je pourrais vous montrer des articles à ce sujet. On a beaucoup écrit sur le crédit idiosyncrasique. Mais je pensais vous épargner la peine de tout lire vous-même en m’en chargeant à votre place afin de vous présenter seulement le concept et la méthode pour tester le vôtre.

— Le vôtre ?

— Votre crédit idiosyncrasique.

— Oui, bien sûr. Mais il y a tout de même un détail qui me chiffonne. Si je pars tôt… tous les jours… comment je saurai combien de gars m’imitent ? Et qui ? Comment je vérifierai tout simplement qu’ils ont remarqué… que je ne suis plus là, que je m’en vais plus tôt ?

— Moi, je vous le dirai. Je serai vos yeux et vos oreilles.

— Vous feriez ça pour moi ?

— Mais oui, Frank.

— Bon, quand est-ce que je commence ?

— Le plus tôt possible.

https://books.yossr.com/fr

— D’accord. Disons… demain ?

— Vous pourriez commencer tout de suite.

— Mais il est tard. Tout le monde est parti. Si je m’en vais maintenant, personne ne le remarquera.

— Frank, vous travaillez dur. Tout le monde le sait. Vous allez avoir du mal à vous décider à partir plus tôt du bureau pour être dehors à seize heures tous les jours. Cela vous fera une drôle d’impression. Voilà pourquoi je veux que vous vous mettiez en condition, pour être capable de vous lever et de sortir le moment venu.

— Comme ça, là ?

— Mais oui. Ainsi, demain, à l’heure dite, vous ferez la même chose : vous vous lèverez, et vous sortirez, pour montrer à ceux qui sont sous vos ordres dans ce service à quel point vous êtes idiosyncrasique. Montrez-leur ce dont vous êtes capable, que vous n’avez pas peur.

— Oh non, je n’ai pas peur.

— Dans ce cas, allez-y, partez. Dirigez-vous vers l’ascenseur et appuyez sur le bouton.

— C’est super, Jessica. Je me sens complètement dans le truc, là, l’expérience “quitter le bureau à seize heures”.

— Parfait.

— Vous voulez aller boire un verre ?

— Ce ne serait pas très scientifique.

— Pourquoi ?

— Parce que je n’irai pas boire un verre avec vous lorsque vous partirez à seize heures, demain. Ou le jour suivant. Je n’irai jamais boire un verre avec vous… parce que ce serait contre la déontologie de notre expérience.

— Et si je décide de ne pas mener à bien l’expérience ?

— Vous vous dégonflez. Alors qu’un leader, un vrai… Voyez si vous y arrivez, Frank. Allez, debout. Sortez de votre bureau. Partez ! »

Stephen entendit Jessica quitter les lieux la première. Une ou deux minutes plus tard, il vit Frank Cardigan passer à son tour devant la porte entrebâillée d’un pas assuré. Puis il entendit le *ding* de l’ascenseur, et quelques secondes plus tard, les portes s’ouvrir et se refermer. Frank Cardigan était parti.

https://books.yossr.com/fr

VII

« Génial ! Absolument génial ! »

Maserov félicitait Jessica d'avoir si brillamment réussi à détourner d'elle l'attention de Frank Cardigan rien qu'en utilisant son cerveau.

« Et qu'aurais-je pu utiliser d'autre ? »

Ils étaient à présent assis côte à côte sur un canapé en cuir et acajou dans le bar à la lumière tamisée de l'hôtel Esplanade, à St Kilda, que les habitués appelaient avec affection l'Espy. Jessica connaissait certaines des personnes employées là, et elle était sûre de n'y rencontrer aucun collègue de chez Torrent Industries. Elle avait commandé deux Celibate Screwdriver, cocktails servis dans un verre trempé dans l'absinthe.

« Je vous l'ai dit, la vanité de Frank Cardigan n'a d'égale que sa stupidité, voilà la première chose qu'il faut avoir à l'esprit lorsqu'on pense à lui. J'ai parié sur l'association de ces deux défauts. Tenez, goûtez-moi ça. Vous l'avez mérité, dit-elle en lui tendant un cocktail avant de boire elle-même une gorgée. Mais si vous êtes aussi impressionné par mes ruses, vous ne devez absolument pas vous rendre compte de ce que ça signifie pour une femme de travailler dans une entreprise comme Torrent Industries, ou n'importe où ailleurs, en fait.

— Vous faites souvent ce genre de chose ?

— Préparer mes rencontres avec des collègues, avoir une stratégie de repli ? Oui, c'est ce que je fais à peu près tous les jours. Avec Frank Cardigan, la tension monte depuis un moment. C'est sans doute plus grave ici, chez Torrent Industries, que dans beaucoup d'autres boîtes parce qu'il y a un fort déséquilibre entre la proportion d'hommes et de femmes. Mais c'est pire si vous êtes serveuse. Vous êtes payée aux pourboires. Vous devez calculer en permanence ce que vous coûte chaque allusion, chaque ricanement, remarque salace, demande irrespectueuse, main aux fesses et autre pelotage.

« Et tout ça arrive même si vous avez les mains pleines, que vous devez jongler avec une pile d'assiettes ou un plateau de verres. Quand quelqu'un essaie de vous toucher, cela vous déséquilibre physiquement et psychologiquement. J'étais serveuse lorsque j'étais étudiante, alors je sais de quoi je parle. Ça va beaucoup mieux maintenant. Je n'ai plus qu'à

https://books.yossr.com/fr

jongler avec la politique de la boîte. Voilà ce qu'une femme gagne en terminant son master. Elle a les mains libres pour se défendre. On n'a plus à penser à la pile d'assiettes si une main baladeuse se présente. Cela vaut bien chaque penny. Seulement il ne fait aucun doute que ma longévité à ce poste, ou ma capacité à progresser au niveau salarial, dépend en bonne partie du fait que je plaise aux hommes. Ma supérieure est certes une femme – en quelque sorte – mais elle est à l'écoute du désir battant de tous les mâles dont elle veille sur le bien-être.

« Enfin bref… Écoutez, je ne veux pas vous rebattre les oreilles avec tout ça, même si c'est la réalité. Vous êtes un chic type, Stephen. Et je vous suis vraiment reconnaissante d'avoir été là ce soir.

— En fait, vous n'aviez pas besoin de moi.

— Ça, nous ne le savions pas à l'avance.

— Mais vous aviez une stratégie toute prête, et vous l'avez menée avec un tel… » Épuisé, Maserov ne parvenait plus à trouver les mots.

« Aplomb ?

— Oui, aplomb. On n'entend plus beaucoup ce mot-là, de nos jours. Aplomb.

— C'était parce que je me sentais en sécurité, parce que vous étiez là, dans la pièce à côté, prêt à bondir. Vous étiez prêt à bondir, n'est-ce pas ?

— Oui, je me tenais prêt… à bondir… aussi prêt que je peux l'être ces temps-ci… Je suis un peu… j'ai été malmené… récemment… il s'est passé des choses, et j'ai très peu réagi… très peu bondi. C'est de l'absinthe ?

— Oui, mais vous n'êtes pas censé lécher le verre. Vous avez bondi sur l'occasion de sauver votre emploi, non ? Il faut que vous me racontiez ce que vous faites pour Mr Torrent.

— Vous croyez qu'il leur reste encore un peu d'absinthe ?

— Oui, mais vous conduisez. Pourquoi ne continuez-vous pas à sucer le bord du verre ?

— Jessica, bientôt, vous n'allez plus du tout m'apprécier.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous allez faire ? »

Stephen se renfonça dans le canapé et tendit les bras, dans l'espoir de se décontracter plus qu'aucun étirement ne le permettait.

« Je vous ai dit que, ma femme et moi, nous sommes séparés.

— Oui. Que s'est-il passé ? Si je puis me permettre.

https://books.yossr.com/fr

— J’étais prof de lettres. Elle enseignait dans le même établissement. C’est comme ça qu’on s’est rencontrés. Tout allait bien au début. Mais après avoir acheté une maison, on s’est retrouvés au bord de la faillite, on surnageait à peine entre deux vagues de factures, et périodiquement, on buvait la tasse. Et puis les intervalles entre les moments de répit ont diminué, de plus en plus, et on a décidé qu’il fallait qu’un de nous augmente ses revenus.

— En vendant de la drogue ?

— Non, les dealers sont beaucoup moins stressés que nous. Si j’étais devenu dealer, je vivrais peut-être encore avec mes enfants.

— Mais vous êtes avocat.

— Oui, je suis avocat. Nous avons donc décidé que j’étudierais le droit, et on a vécu sur le salaire de ma femme jusqu’à ce que je commence à avoir les revenus qu’ont, paraît-il, les parents qui mettent leurs enfants dans des internats privés. Mais pour faire court, entre les heures d’étude, puis celles passées chez Freely Savage afin d’accumuler suffisamment de tranches de six minutes facturables pour gagner ma vie, ma femme prétend que nous nous sommes éloignés. Nous avions à l’époque deux enfants en bas âge, et entre le travail, les gosses, on n’avait plus le temps de discuter, en tant que couple. Elle disait que nos conversations se limitaient à des échanges purement matériels, comme qui va payer telle facture, qui va chercher les enfants, ce genre de choses. Elle avait raison.

— Et c’est là que vous avez rencontré quelqu’un.

— Non !

— Alors votre femme a rencontré quelqu’un ?

— Non, en tout cas ce n’est pas ce qu’elle dit.

— Mais dans ce cas pourquoi vous a-t-elle demandé de partir ?

— Pour être honnête, je n’en sais rien. Je crois qu’elle est simplement en colère face à la manière dont sa vie a tourné, et dans un accès d’indignation qu’elle n’a pas surmonté, elle se débat dans tous les sens pour essayer de provoquer le grand changement qui mènera au… grand changement. J’y vais presque tous les soirs pour voir mes fils, mais après les avoir mis au lit, elle veut que je reparte. Alors je retourne travailler. Seulement mes enfants me manquent de plus en plus. Quand j’ai terminé au bureau, je rentre à mon studio, je me couche et je regarde les photos de mes garçons sur mon téléphone.

https://books.yossr.com/fr

— Mais enfin, en quoi est-ce que je pourrais ne plus vous apprécier ? »

Maserov se couvrit le visage des mains et commença à lui raconter sa rencontre avec Hamilton et Malcolm Torrent, puis qu'il s'était retrouvé dans l'ascenseur, seul, avec ce dernier, et le répit qu'il avait obtenu en promettant de régler pour son entreprise un problème sérieux. Tout ça, elle le savait déjà.

« Son problème, admit-il enfin, ce qu'Hamilton semblait vouloir continuer d'ignorer, c'est une série de plaintes pour harcèlement sexuel déposées par quatre femmes, des employées. Je lui ai dit que s'il me laissait un an, je le débarrasserais de tout ça.

— Quelles plaintes pour harcèlement sexuel ?

— Quoi, vous n'êtes pas au courant ? Je pensais que les ressources humaines de chez Torrent seraient parfaitement informées.

— Ah non, en tout cas, moi, je n'en ai jamais entendu parler. Et ça m'étonnerait que quiconque dans notre service le sache.

— Je n'arrive pas à croire que les ressources humaines de Torrent Industries ignorent tout de ces affaires. Ça n'a aucun sens.

— Oh si, c'est parfaitement sensé. Ces femmes ont su d'instinct quelle était la politique non officielle de notre service.

— Et quelle est-elle ?

— Silence radio. Elles ont dû hésiter, elles étaient réticentes à l'idée d'aller voir les ressources humaines pour tout leur raconter, car elles savaient que leurs témoignages seraient enterrés, ignorés, et que le simple fait d'avoir parlé pourrait même leur attirer des ennuis. Ça ne leur aurait fait aucun bien, et n'aurait causé aucun mal à leurs agresseurs. Voilà pourquoi elles ne viennent pas nous voir pour nous parler du harcèlement sexuel qu'elles subissent, et cela permet à la compagnie de continuer à prétendre que ce genre de problème n'existe pas dans notre culture d'entreprise. Depuis que la première loi sur le harcèlement sexuel a été votée, c'est ainsi qu'on traite les choses. Silence radio.

— J'imagine que ce n'est guère surprenant quand on y réfléchit, et je dois admettre que je n'y avais jamais pensé. Donc voilà ce que je ne vous ai pas dit : je suis le type qui prépare la défense de Torrent Industries et des agresseurs contre les plaintes pour harcèlement sexuel de ces anciennes employées. »

https://books.yossr.com/fr

Jessica vida le reste de son verre. « Alors c'est ça que vous faites chez Torrent Industries, vous protégez ces… ces *animaux*…

— En réalité, je ne les protège pas. Il s'agit d'une affaire de droit civil. Ils n'auront pas à affronter de sanction criminelle, et c'est l'entreprise qui devra éventuellement payer, pas eux, donc…

— Donc ? fit Jessica dont la colère ne cessait d'enfler.

— Rien, c'est juste que non, je ne les protège pas.

— Non, mais vous défendez l'entreprise qui les emploie et les soustrait à un jugement pour ce qui est indubitablement une agression. Et vous faites ça pour sauver votre peau.

— Eh bien, je suppose… qu'on peut voir ça ainsi.

— Parce qu'il y a d'autres manières ?

— J'espérais plus que tout en trouver une, parce que je redoutais le moment où…

— Où quoi ?

— Où vous auriez cette piètre opinion de moi que je décèle à présent chez vous. »

Jessica était très contrariée. Colère et tristesse se livraient bataille en elle.

« Allez vous faire foutre, Stephen ! » La colère l'emporta, comme souvent. « Vous êtes aussi dégueulasse qu'eux.

— Que les agresseurs ? Ah non !

— OK, vous n'êtes pas aussi dégueulasse, mais… Vous n'avez pas idée. C'est la jungle là-bas, et tous les jours… c'est une lutte de chaque instant. Soit vous êtes avec nous, soit vous êtes contre nous.

— Jessica, vous devez me croire, je suis avec vous ! Je ne suis pas un de ces types. Je suis différent, moi. Je me suis juste retrouvé à …

— À collaborer ! Vous êtes un collabo ! » Elle attrapa son sac et se leva. « J'imagine que tant qu'il y aura de l'argent pour couvrir les errements d'une masculinité toxique, il existera des hommes faibles prêts à s'en charger.

— Jessica ! »

Elle prit la direction de la porte, puis elle se retourna et lança à haute voix à la cantonade : « Et merde, je vous appréciais beaucoup, pourtant ! »

Maserov envisagea de l'empêcher de partir, mais elle était déjà à la porte, et soudain il se figea en réalisant que tout le monde le regardait. Peut-

https://books.yossr.com/fr

être les gens essayaient-ils de deviner ce qu'il avait fait. Peut-être devrait-il le leur raconter, en discuter sérieusement. Les autres femmes le considéreraient-elles de la même manière ? Quelqu'un – une femme – trouverait peut-être qu'il était acceptable d'aller jusqu'à cette extrémité pour sauver sa maison et son couple ? Mais si son couple était si important pour lui, que faisait-il dans un bar avec une femme qui l'attirait ? Peut-être qu'il était vraiment un collabo.

Il se rendit aux toilettes en essayant d'ignorer les autres clients, de peur de trébucher sur leurs regards réprobateurs. Après s'être soulagé, il se lava les mains et s'aspergea le visage d'eau : le miroir confirmait qu'il était épuisé. Enfin, à quoi tu t'attendais ? demanda-t-il au type dans la glace. Il avait prédit qu'elle ne voudrait plus lui parler lorsqu'elle saurait sur quoi il travaillait pour Malcolm Torrent. Ça faisait quand même du bien de savoir que pour une fois il ne s'était pas trompé !

Après, pouvait-il se réfugier derrière l'argument que si ce n'était pas lui, quelqu'un d'autre aurait fait le boulot à sa place ? C'était une ligne de défense qui n'avait pas marché à Nuremberg. En revenant à sa table, il songea qu'en réalité il n'avait pas de raison de retourner s'asseoir là-bas, à part pour finir son verre, et il espéra que peut-être une serveuse aurait eu la bonté de le débarrasser au passage. Enfin, il se dit qu'il n'était pas un collabo.

Il s'assit pour réfléchir à la manière dont il pourrait convaincre Jessica, le lendemain au bureau. C'est alors qu'il leva les yeux et la vit à la porte, qui le regardait. Peut-être était-elle revenue pour le frapper.

Elle s'approcha et dit : « Je crois que j'ai peut-être été un peu dure avec vous.

— Jessica, je ne suis pas un collabo. C'est vrai que je me suis mis moi-même dans cette position, mais tout ce que je veux, c'est permettre à Carla, Pauline, Lilly et Monika d'obtenir le meilleur arrangement possible. Surtout maintenant que j'ai lu leurs dossiers.

— Mais est-ce que vous n'êtes pas obligé de les écraser de par votre position professionnelle ?

— Je crois surtout que j'ai l'obligation morale de ne pas le faire. Si je peux, ce que j'espère, c'est faire coïncider au mieux mes obligations morales et professionnelles.

— Tout le monde ne tenterait pas ça.

https://books.yossr.com/fr

— Je suis heureux de vous l’entendre dire.

— Oui, je suis sortie, je me suis calmée un peu, et je me suis dit, partant de ce que je sais de vous, que finalement, vous pourriez même être la meilleure chose qui arrive à ces femmes depuis qu’elles ont quitté cette boîte. Et dans ce cas, je vous dois des excuses.

— Merci.

— C’est alors que j’ai compris que ma première impression à votre sujet était la bonne…

— Que vous m’aimez bien.

— Et si je ne me suis pas trompée, continua-t-elle en ignorant son commentaire, ça pourrait être génial.

— Comment ça ?

— Oui, ça pourrait être génial !

— Je ne comprends pas.

— Écoutez-moi », dit Jessica en levant deux doigts à l’attention du barman, qui avait suivi toute la scène, pour commander une nouvelle tournée. « Vous êtes chez Torrent Industries pour combattre le harcèlement sexuel. Cela pourrait marquer le début de quelque chose de vraiment important, un changement culturel fondamental.

— Non, vous n’avez pas compris. Je suis là pour faire disparaître ces plaintes.

— D’accord. Dites-moi si j’ai raison. Il existe trois possibilités. Soit les victimes…

— Les plaignantes.

— Soit les plaignantes abandonnent les poursuites, soit elles vont jusqu’au procès, soit elles trouvent un accord avec Torrent Industries. C’est ça ?

— Oui, c’est ça.

— Il est évident qu’elles ne vont pas renoncer, sinon Malcolm Torrent n’aurait pas besoin de vous.

— Tout à fait.

— Donc, soit vous allez devant la cour, où la culture sexiste ambiante va tout diffuser auprès du public et dans les médias…

— Le public sexiste et les médias salaces, en effet.

— Soit vous trouvez un accord et ces femmes recevront une compensation. Dans un cas comme dans l’autre, vous aurez la possibilité de

https://books.yossr.com/fr

proposer à Torrent des mesures qui changent la donne dans l'entreprise.

— Jessica, je suis un avocat de deuxième année spécialisé en droit commercial. Nous cherchons pour l'essentiel à préserver le statu quo. Je n'ai aucun pouvoir politique. Je ne suis pas non plus l'avocat des pauvres, ni spécialisé en droit civil. Il n'y a pas de grand jury. J'essaie de faire mon métier en dépit de ma spécialité. Malcolm Torrent m'a engagé pour éteindre les départs de feu avant qu'ils ne se transforment en un brasier infernal. Dans ma position actuelle, je n'ai pas l'opportunité de faire des recommandations.

— Mais moi, oui. Voilà comment vous allez m'embarquer avec vous dans cette affaire. Là, nous pouvons travailler ensemble. Nous avons la possibilité de faire quelque chose qui ait vraiment de l'importance. Dites à Torrent que sa compagnie a grand besoin de revoir sa politique en matière de harcèlement sexuel, sinon d'autres cas finiront par émerger. »

Le barman arriva avec deux nouveaux cocktails. Jessica les prit tous les deux, et trinqua toute seule. Elle bouillait intérieurement.

« Au changement culturel ! »

Il était très tard, et Maserov alla tout de suite chercher le goût d'absinthe du bout de la langue.

https://books.yossr.com/fr

Cinquième partie

I

Dans la seconde moitié des années 1990, Malcolm Torrent avait commandé une grande aquarelle pour l'accrocher au mur de son bureau, en face de la baie vitrée qui montait du sol au plafond. Il l'admettait lui-même : il ne connaissait pas grand-chose à l'art contemporain, en revanche il savait parfaitement ce qu'était la compétition, et il était fatigué que chaque fois soient surpassées ses enchères sur les immenses aquarelles de l'artiste danois contemporain Olafur Eliasson, dont la dernière avait été remportée par USB, la banque suisse d'investissement multinationale. Malcolm Torrent avait fait fortune en créant des choses qui n'existaient pas auparavant, aussi donna-t-il les consignes suivantes à son marchand d'art : « Je veux un tableau qui occupe quatre-vingt-dix pour cent de l'espace de ce mur, et qui soit à mi-chemin entre une œuvre d'Olafur Eliasson et quelque chose que ma petite-fille aurait pu peindre si elle était plus grande et avait les bras plus longs. Faites en sorte que l'artiste soit intéressant sur le plan ethnique, avec un nom compliqué pour que les gens soient heureux de pouvoir le maîtriser. Quand ce sera fait, que la nouvelle soit diffusée dans toutes les revues et magazines adéquats, mais faites en sorte que l'artiste donne peu d'interviews. Je serai heureux de financer son silence. »

Maserov observait l'œuvre en question de biais. Il était assis dans le bureau palatial de Malcolm Torrent, dans un fauteuil beaucoup trop confortable pour son degré d'appréhension – il craignait toujours en effet que le patron de Torrent Industries ne se souvienne pas de lui. Seul le ciel ensoleillé, par la fenêtre, distrayait son regard tandis qu'il attendait que

https://books.yossr.com/fr

Malcolm Torrent, à son bureau en face de lui, ait achevé de lire ses documents.

Trois minutes plus tôt, Stephen Maserov était certain qu'il l'écoutait – en partie en tout cas –, mais au cours des deux minutes écoulées, il l'avait perdu. Et à présent, il courait le risque de s'endormir. Il avait déjà vécu ce phénomène enivrant de narcolepsie dans une situation de grand stress, lorsqu'il s'apprêtait à se lancer dans une tâche très importante. Il espérait que ce genre de sommeil était le même qui vous cueillait au seuil de la mort – mais sans la nécessité d'avoir ensuite à travailler, ou se faire évaluer. Enfin, Malcolm Torrent déplaça la dernière feuille de papier et leva les yeux vers lui.

« Maserov, où en sommes-nous de ces… incidents ?

— Mr Torrent, les progrès sont lents lorsqu'on est prudent, je suis certain que vous serez d'accord, mais nous en avons bel et bien effectué.

— Effectué quoi ?

— Des progrès. »

Stephen avait écrit cette phrase, et se l'était répétée dans la salle de bains, sous la douche, en se rasant. Il s'était plié en quatre pour satisfaire les demandes variées et souvent contradictoires de Betga, d'Eleanor, de Carla Monterosso, de Bradley Messenger et de ses deux petits garçons, mais en vérité, les progrès dans cette affaire de harcèlement sexuel étaient faibles. Partir à la recherche de l'avocat de la partie adverse et entamer les négociations ne payaient pas de mine. Et il lui aurait été difficile d'expliquer à Malcolm Torrent qu'il avait réussi à faire reconnaître la paternité de l'avocat de la partie adverse, homme très poli mais néanmoins féroce, afin de gagner son éternelle reconnaissance. Même si Stephen Maserov lui avait raconté toute l'histoire, jusqu'au désir de Betga d'élever sa fille, Malcolm Torrent lui aurait alors demandé à combien il estimait la gratitude de Betga envers Torrent Industries. Il ne connaissait pas la réponse à cette question, aussi préférait-il d'emblée affirmer que ses progrès étaient limités. Puis vint le moment d'appâter et d'hameçonner.

« Il y a quelqu'un, là, juste dehors, que j'aimerais vous présenter, dit-il au grand patron.

— C'est un homme de confiance ? » interrogea Torrent, sans même imaginer qu'il puisse s'agir d'une femme. Mais ce n'était pas Jessica Annand. Pas encore.

https://books.yossr.com/fr

« Oui, c’est un homme de confiance. Je pense qu’il peut beaucoup nous aider.

— Dans les affaires de harcèlement sexuel ?

— Oui.

— Vous voulez l’engager.

— Oui, je pense que ce serait une bonne idée.

— Qui est-ce ? Que fait-il et pourquoi dois-je le rencontrer ? »

Les réponses de Stephen n’étaient pas tout à fait à la hauteur de ces excellentes questions. Sentant cela, Betga, qui venait d’arriver, bondit dans la pièce, en disant au passage à Joan Henshaw, l’assistante personnelle de Malcolm Torrent : « Ne vous inquiétez pas, il m’attend. Je suis avec Maserov. »

« Mr Torrent, se présenta Betga en lui tendant la main. A. A. Betga. Votre avocat, Mr Maserov, m’a informé des différentes affaires. J’ai compris que vous souhaitiez les régler au plus vite en concluant un accord sans passer par le tribunal, et je pense que c’est en effet la bonne mesure à prendre.

— Vous êtes ? fit Torrent en regardant la main que Betga avait empoignée pour s’assurer qu’elle était toujours intacte.

— Betga. A. A. Betga.

— Et que faites-vous, Mr Betga ?

— Je suis enquêteur privé, entre autres choses », répondit Betga en lui tendant une carte sur laquelle était écrit : *A. A. Betga, enquêtes privées*.

« Entre autres choses ?

— Oui, je suis également avocat, ce qui me met au premier rang de la compétition.

— De la compétition ? Avec qui ?

— Les autres enquêteurs privés que vous pourriez envisager d’engager.

— J’ignorais que j’envisageais d’engager un enquêteur privé.

— Eh bien, Mr Maserov considère que c’est essentiel pour la résolution de ces affaires, voilà pourquoi je suis ici. Sans répondre de manière trop détaillée, Mr Torrent, vous allez me trouver indispensable, et tôt ou tard, vouloir me rencontrer, aussi, puisque je risque d’être au beau milieu d’une surveillance au moment où vous déciderez de me rencontrer, j’ai décidé de prendre les devants afin de vous faire directement mon rapport, ou si votre emploi du temps ne le permet pas, de le faire à Mr Maserov. »

https://books.yossr.com/fr

Malcolm Torrent prit tout son temps pour laisser fleurir sur son visage l'expression qu'il employait quand il voulait se montrer sceptique, et il examina l'avocat enquêteur, entièrement habillé dans le style romantique des années 1940. On racontait qu'il avait financé ses études de droit en travaillant comme directeur du divertissement sur un bateau de croisière. Maserov avait envie de le tuer.

« Indispensable, Maserov ?

— Extrêmement utile, Mr Torrent.

— Pourquoi aurions-nous besoin d'un enquêteur ? Ne s'agit-il pas simplement d'un problème juridique ?

— Pour le bien de vos actions, vis-à-vis de l'opinion publique en général, et de la manière dont vos investisseurs considèrent votre entreprise, vous voudrez naturellement trouver un arrangement, non ? » demanda Betga en s'asseyant sur une chaise à côté de Maserov, qui tentait de dissimuler sa fureur derrière une expression impassible, censée montrer que la réunion se déroulait normalement, alors qu'en réalité il n'avait pas la moindre d'idée d'où Betga voulait en venir.

« Certes. Nous n'avons pas envie d'aller jusqu'au tribunal.

— Et vous voulez conclure un accord confidentiel, rapide, mais sans jeter l'argent par les fenêtres, n'ai-je pas raison ?

— En effet, monsieur…

— Betga, A. A. Betga », dit Betga en souriant et en pointant sa carte du doigt, geste qui mit Maserov sur des charbons ardents plus que tout le reste. « Donc, selon vous, qu'est-ce qui peut pousser ces femmes à accepter un accord ?

— Une offre conséquente, je suppose.

— Oui, plus l'offre sera importante, plus elles seront promptes à l'accepter. C'est vrai. À moins que vous n'ayez quelque chose sur elles qui puisse les incriminer, ou les embarrasser. Plus vous rendrez le procès effrayant pour elles, moins la somme que vous aurez besoin de débourser sera importante.

— Voilà pourquoi nous avons besoin d'un enquêteur, d'accord, je comprends. Mais pourquoi devrais-je vous choisir, vous, monsieur… ?

— Betga, A. A. Betga. Comme vous le voyez d'après ma carte, je suis non seulement membre de l'Association des professionnels de l'investigation et de la sécurité, mais je suis aussi avocat. Et j'ai travaillé sur

https://books.yossr.com/fr

ce genre de plaintes du côté des plaignantes. Je peux comprendre leur façon de réfléchir, non seulement celle des victimes, mais également celle de leurs avocats. »

Stephen Maserov fit une grimace involontaire.

« On peut faire imprimer tout ce qu'on veut sur une carte, Mr Betga, rétorqua Malcolm Torrent.

— Bien sûr, mais si j'étais arrivé dans votre bureau sans carte, alors que j'étais certain que vous me la demanderiez, le fait que je ne puisse vous en fournir une vous aurait inquiété, voilà pourquoi je vous la présente, même si elle vaut ce qu'elle vaut, et ce n'est pas grand-chose, vous avez raison. Ce qui, en revanche, vaut quelque chose, ce sont les relations, surtout quand elles sont à la source de la confiance et du respect mutuel. Cela ne s'achète pas. Nous venons seulement de nous rencontrer, mais j'ai une longue relation professionnelle avec Mr Maserov. Vous lui faites confiance, et lui, il a confiance en moi, autrement, il ne m'aurait pas demandé de venir ici pour vous faire perdre votre temps. »

Stephen se mit à se masser doucement le front dans un effort inconscient pour empêcher une rupture d'anévrisme.

« Vous lui faites confiance, Maserov ?

— Attendez, avant qu'il réponde, dit Betga, je vais vous faire un petit numéro de lancer de couteaux. Ne m'engagez pas tout de suite. Attendez. Laissez-moi dix jours. Dans dix jours, je vous débarrasse de ça. » Betga plongea la main dans la poche de sa veste. « Voici une copie du témoignage d'une des plaignantes. Une certaine Mrs Jane Hikse. Dans dix jours, moi ou Mr Maserov, nous vous apporterons un avis d'abandon de poursuite signé par cette personne. Je vais résoudre cette affaire sans que cela vous coûte rien.

— Et comment y parviendrez-vous sans lui faire une offre ?

— Mr Torrent, un homme dans votre position – et ils ne sont pas nombreux – ne saurait être trop prudent. » Betga regarda autour de lui d'un air de conspirateur, tandis que Maserov s'absorbait dans la contemplation des lignes de sa main droite. « Ce que je vous propose, Mr Torrent, c'est de ne rien vous dire, jamais, et que vous ne me posiez aucune question. Si je réussis ainsi que je l'entends, vous accepterez de me laisser travailler sur les autres affaires, et ensuite vous verrez si vous voulez me confier un rôle dans votre entreprise, si jamais je puis en avoir un. Si, comme j'en ai l'intention,

https://books.yossr.com/fr

dans dix jours, je vous apporte l'abandon de poursuites de Mrs Hikse, je ne vous demanderai rien en échange, et ensuite je serai employé non pas par Torrent Industries, ni par son P-DG, mais par Mr Stephen Maserov. Ma rémunération sera égale au dollar près au bonus que vous voudrez bien donner à Mr Maserov pour le simple fait de m'avoir trouvé. Nul n'a besoin de savoir pourquoi on accorde un bonus. J'ai toujours pensé que les gouvernements et les impôts devraient montrer un peu plus de dignité en la matière, ainsi qu'il sied à une société civilisée.

« Si jamais nous devons nous parler directement avant que toutes ces affaires de harcèlement sexuel aient été résolues, vous pouvez me contacter via Maserov. Nul besoin de faire apparaître quelque part nos échanges, ni le fait que vous ayez recours à mes services, à moins que vous en décidiez autrement, bien sûr. Je ne suis qu'un enquêteur privé, en plus d'être un avocat qualifié et expérimenté. »

Le silence s'établit, seulement rompu par la voix de l'assistante personnelle de Malcolm Torrent : « Mr Torrent, Beijing en ligne pour vous. »

Malcolm Torrent ferma les yeux un instant et hocha la tête en direction de Betga : « Je dois prendre cet appel. »

Les deux avocats se levèrent pour se diriger vers la porte, et Stephen ajouta : « Il faut encore que je vous parle de quelque chose, Mr Torrent.

— Pouvez-vous attendre dix minutes ? Ma secrétaire vous apportera du café. Ce ne sera pas long.

— Merci, Mr Torrent. »

Une fois dehors, lorsqu'il fut certain que Joan Henshaw, occupée à la fois au téléphone et sur l'écran de son ordinateur, ne pouvait l'entendre, Maserov se lâcha.

« Mais putain, c'était quoi, ça ? Surgir à l'improviste et proposer vos services en tant qu'enquêteur privé ? murmura-t-il, vert de rage.

— Ne vous inquiétez pas, je vous avais dit que tout irait bien.

— "Bien" ? Vous êtes dingue ou quoi ? Comment pouvez-vous être à la fois enquêteur pour lui et avocat de la partie adverse ?

— J'admets que c'est une stratégie nouvelle.

— Mais de quelle stratégie parlez-vous ?

— Une stratégie pour gagner sa confiance.

— En mentant sur votre identité ?

https://books.yossr.com/fr

— Hé, je n’ai rien dit qui ne soit vrai. Je suis réellement membre de l’Association des professionnels de l’investigation et de la sécurité, et je suis aussi avocat.

— Vous êtes l’avocat de ses adversaires ! Comment pourriez-vous l’aider ?

— Vous voyez tout ça sous un angle antagoniste. Moi, je suis créatif. C’est une version postmoderne de la résolution de conflit alternative.

— Betga, mais enfin comment voulez-vous être à la fois l’enquêteur de Torrent et l’avocat des parties adverses ?

— Maserov, écoutez-moi, chuchota Betga. Tôt ou tard, vous ou votre remplaçant ou je ne sais qui de chez Torrent Industries va engager un enquêteur privé pour aller fouiller dans la vie privée de ces femmes, afin d’utiliser des comportements parfaitement sains, normaux et humains pour les menacer ou les humilier en public. Carla est mère célibataire, par exemple, cela suffira à ôter des zéros sur le montant de l’accord passé avec elle. Mieux vaut mettre sur le coup un enquêteur bienveillant, qui ne trouvera rien, et qui d’ailleurs ne va même pas chercher !

— Betga, tout ça est entièrement faux. Nous sommes adversaires. Vous représentez les plaignantes. Je représente son entreprise. Vous poursuivez en justice sa compagnie ! » Stephen prononça ces mots en se couvrant pratiquement la bouche de la main au moment où Joan Henshaw passait devant eux pour aller chercher un café. Soudain elle fit demi-tour, et il en eut des sueurs froides : il redoutait qu’elle ait entendu des mots qui aboutiraient inéluctablement à son licenciement, mettant définitivement fin à tout espoir de réconciliation avec sa femme.

« Messieurs, puis-je vous apporter quelque chose ? Un café, de l’eau ?

— C’est très gentil à vous, mais non merci. Je ne veux rien et lui, il s’en va », répondit Maserov en la laissant aller chercher un café pour elle.

Dès qu’elle eut disparu, Betga reprit son argumentation.

« Écoutez, on va régler cette affaire très vite pour la plus grande satisfaction de tout le monde, OK ? Lui, il sera content, mes clientes seront contentes – enfin, autant que des victimes de harcèlement sexuel puissent l’être –, et nous aussi nous serons contents. Mais avant d’en arriver là, je voulais le rencontrer en personne, gagner sa confiance, pour lui montrer que je suis indispensable. J’ai déjà l’œil sur l’après, et franchement, Maserov, si vous voulez un conseil, vous devriez y penser également.

https://books.yossr.com/fr

— Vous ne m’aviez rien dit de tout ça.

— Vous auriez refusé sans raison valable, je le sais, je vous connais, vous voyez des problèmes là où il n’y en a pas.

— Je vois des problèmes où il n’y en a pas ! Elle est bonne, celle-là. Mais nom de Dieu, qui est cette Jane Hikse ? C’est un nom qui n’apparaît nulle part dans les témoignages des victimes de harcèlement sexuel. Jane Hikse n’existe pas, pourquoi l’avez-vous évoquée devant Torrent ?

— Ah, alors vous écoutiez. C’est parfait. En effet, elle est nouvelle. Je l’ai inventée.

— Vous l’avez inventée ? Mais pourquoi donc avez-vous inventé une nouvelle plaignante ? Elles sont déjà quatre, bien réelles, qui sont toutes vos clientes, même si une seule le reconnaît.

— Calmez-vous, Maserov. Vous êtes tout énervé. Écoutez, je ne sais pas ce qu’il en est de vos clients, mais moi, je n’arrive pas toujours à contrôler les miens, aussi j’ai inventé cette histoire. J’ai promis à Mr Torrent que Jane Hikse abandonnerait les poursuites dans les dix jours qui viennent au cas où mes vraies clientes mettent plus de temps à se décider à accepter un arrangement, de cette manière j’ai une stratégie de repli dans ma manche, car elle, je suis sûr qu’elle acceptera tout ce qu’on voudra.

— Parce qu’elle n’existe pas.

— Exactement.

— Mais vous n’avez pas peur qu’il vous démasque ? Et s’il lit le témoignage fictif de votre cliente imaginaire ? Il découvrirait que vous êtes également son avocat.

— Maserov, c’est un homme qui voit le monde à grande échelle. Il ne lit pas les notes de bas de page. Il paie des gens dans votre genre pour ça.

— Vous avez perdu l’esprit ? Vous avez pris un sacré risque.

— Un risque calculé, certes. Comme vous là-bas, chez Freely Savage.

— Mais vous avez pris ce putain de risque sur mon dos ! Alors que je vous sers de caution !

— Bien sûr que vous me servez de caution !

— Si j’avais su que vous alliez lui faire ce numéro, je n’aurais pas accepté. »

L’assistante personnelle de Malcolm Torrent revenait d’un pas rapide vers son bureau, une tasse de café à la main.

https://books.yossr.com/fr

« Mon cher Maserov. Faites-moi confiance, l'implora doucement Betga. Jamais je ne ferai quoi que ce soit contre vous. Vous m'avez donné un enfant ! »

Le rythme des pas de Joan Henshaw changea brusquement, et un peu de café se renversa. Elle les regarda, et Stephen lui sourit pour la rassurer. Un bref silence s'ensuivit, et elle retourna à son bureau. Maserov fit la grimace, imaginant ce qu'elle allait pouvoir raconter à Malcolm Torrent. Quand il regarda enfin autour de lui, il vit Jessica Annand qui sortait de l'ascenseur et venait vers lui.

II

Maserov comprit qu'il allait devoir faire les présentations. À mesure qu'elle approchait, arborant le sourire radieux de la personne pour qui le grand jour est arrivé, il se dit qu'introduire Jessica auprès de Betga était une mauvaise idée à plus d'un titre, même s'il ne parvenait pas à les définir toutes.

« Jessica Annand, je vous présente A. A. Betga.

— Je suis très heureux de vous rencontrer, Mrs Annand. Jessica, c'est ça ? dit Betga en lui prenant la main au lieu de la lui serrer, la regardant comme si c'était un plateau-repas.

— N'y pensez même pas, coupa Maserov.

— À quoi ? demanda Betga d'un ton ingénu.

— Vous travaillez sur le dossier de harcèlement sexuel ? l'interrogea Jessica Annand en retirant sa main.

— Pour ce qu'il vaut, commenta Stephen.

— Oui, en effet, répondit Betga.

— À quel titre ? demanda-t-elle.

— Betga prétend être un homme à femmes. Il est incorrigible. Ne faites pas attention à lui, lança en hâte Maserov pour reprendre le contrôle de la conversation et la remettre sur de meilleurs rails.

— En fait, j'ai plusieurs titres, répondit Betga sans prêter attention à son collègue. Je suis avocat et coach de vie. Aujourd'hui, je suis là en qualité d'enquêteur privé.

https://books.yossr.com/fr

— Ouais, j’ai découvert ça tout à l’heure, marmonna Stephen qui ruminait en silence.

— Détendez-vous, Maserov. Tout se passera à merveille. Vous êtes vraiment stressé. Vous ne trouvez pas qu’il est stressé, Mrs Annand ?

— Betga, allez-vous-en, maintenant, murmura son confrère.

— Par respect pour vous, j’accède à votre demande, mais nous reparlerons plus tard, peut-être avec Mrs Annand, avec un peu de chance, et vous verrez que tout se passera sans anicroche. Bonne journée à vous, Mrs Annand, dit-il en reprenant la main de Jessica avant que Maserov réussisse à l’en empêcher. Il en fait trop. Beaucoup plus qu’il ne devrait. Pas au sens moral, hein, je pense à sa santé au vu de la situation, continua-t-il en se dirigeant vers l’ascenseur.

— Qui est cet homme ? demanda Jessica.

— Je vous l’expliquerai plus tard. Torrent doit me rappeler quand il aura fini son coup de fil…

— Pourquoi est-ce qu’il s’habille comme en 1946 ? » poursuivit-elle alors que Betga montait dans l’ascenseur. L’avocat faisait indiscutablement impression sur les gens, surtout les femmes. Nul autre que lui ne jouait aussi bien son rôle.

« Betga ? Je vous l’ai dit : ne faites pas attention à lui. Torrent va me rappeler dans son bureau, et je vais enfin pouvoir lui suggérer de changer la culture de cette entreprise.

— Vous ne lui en avez pas encore parlé ?

— J’ai commencé les travaux d’approche…

— Est-ce qu’il sait que je suis là ?

— Non. Pas encore.

— Avez-vous mentionné mon nom ?

— Pas exactement.

— Stephen !

— Je vais m’y employer dès maintenant. Je voulais être sûr que Betga ne fasse pas tout foirer. Je vais y aller et… je vais lui parler, lui dire que j’ai besoin de vous… pour que vous travailliez à mes côtés sur… lorsqu’il aura terminé… » Maserov avait la bouche sèche, mais au niveau des aisselles et de la colonne vertébrale, il sentait poindre de fines gouttes d’eau mêlées d’ammoniac, de sucre, de sel et d’urée.

https://books.yossr.com/fr

Malcolm Torrent prit la parole sans quitter des yeux son écran d'ordinateur quand Stephen s'assit. « Désolé, Maserov, cet appel a duré plus longtemps que prévu.

— Oh, ce n'est pas grave.

— Vous ne comprenez pas. Cela signifie que je n'ai plus de temps à vous consacrer. De quoi d'autre vouliez-vous me parler, en dehors de cet enquêteur privé ?

— Eh bien, monsieur, je pense que pour ces affaires, le sujet en général, ainsi que la culture qui l'entoure… avoir le point de vue d'une femme serait un avantage.

— Ce qui veut dire ?

— Une femme, une employée de Torrent Industries, devrait travailler avec moi.

— Il n'y a pas de femmes dans notre entreprise.

— Si, aux ressources humaines.

— Ah oui, c'est vrai, il y a des femmes là-bas. Et que voulez-vous qu'elle fasse ?

— Plusieurs choses. Il se pourrait qu'il y ait des négociations en tête à tête, pas seulement entre avocats, mais avec les plaignantes. Nous ne le rechercherons pas, mais cela fait partie des conditions qui pourraient précéder un accord, que les femmes puissent exprimer leurs griefs dans un environnement sécurisant. Avoir une femme dans notre équipe pourrait faire toute la différence. Ce serait une présence plus douce, elle semblerait presque une alliée aux yeux des plaignantes, parce qu'elle leur témoignerait sa compréhension.

— Donc, si ces femmes ou leurs avocats veulent une rencontre, oui très bien, vous pouvez prendre quelqu'un aux ressources humaines. Mais il y a peu de risques que ça arrive, non ?

— Cela pourrait arriver, et il faut être prêt, donc j'aimerais que cette personne soit déjà préparée à s'occuper de chaque cas. En outre, et là je pense au long terme, même si nous réussissons à résoudre ces affaires…

— Même si ?

— Quand. Je veux dire, quand nous aurons résolu ces affaires, par la suite, il faut réfléchir à la culture de l'entreprise et trouver le moyen que cela ne se reproduise pas.

https://books.yossr.com/fr

— Ah, on ne peut pas changer les hommes, mais vous pouvez écrire une note pour dire aux gars de garder les mains dans leurs poches, ils ne le feront pas, mais je signerai ce papier sans hésiter. Ça vous va ?

— Pas tout à fait. Dans l'éventualité où quelque chose d'approchant fasse surface et atteigne le marché, les médias, les actionnaires, voire la population, nous devons nous tenir prêts.

— C'est-à-dire ?

— Nous devons avoir une politique de lutte contre le harcèlement sexuel et les discriminations qui soit correctement formulée, et établie avec soin de manière à la donner à lire à toutes les personnes qui le demanderont.

— Faut-il la mettre en œuvre ?

— C'est absolument nécessaire si nous voulons prouver que nous faisons réellement quelque chose.

— D'accord, alors débrouillez-vous pour qu'on ait l'air de faire quelque chose. Que voulez-vous exactement ?

— Que cette femme des ressources humaines, qui sera au courant des affaires en cours, m'aide à rédiger une charte, voire qu'elle soit la porte-parole de l'entreprise pour ce genre de chose.

— Excellente idée, Maserov. Allez donc voir Aileen van der Westhuizen, elle va vous aider pour tout ça.

— Ce n'est pas à elle que je pensais.

— Et à qui d'autre ?

— Jessica Annand.

— Qui est-ce ?

— Elle a fait des études de psychologie, elle s'exprime très bien…

— Est-ce que c'est… la grande, mate de peau, avec… une forte poitrine ?

— Je ne dirais pas qu'elle est grande.

— Mate de peau ?

— Elle est indienne.

— Ah oui, je vois qui c'est. Elle est très belle, en effet.

— Elle donnerait à la compagnie un visage humain, au cas où l'on en ait besoin.

— Vous avez raison. » Malcolm Torrent réfléchissait. « Mais je ne veux pas court-circuiter Aileen. Après tout, c'est la supérieure de la fille indienne.

https://books.yossr.com/fr

— Oui, mais il me semble qu'Aileen a besoin de tout son temps de travail pour diriger le service des ressources humaines, or la personne qui travaillera avec moi devra mettre de côté ses autres occupations.

— Vous croyez ?

— J'en suis persuadé.

— Maserov, dites-moi, cette histoire de #MeToo, c'est un gros truc, hein ? Je veux dire, ça ne va pas disparaître du jour au lendemain.

— Non, les changements opérés par cette prise de conscience vont avoir des conséquences. Torrent Industries devrait être à la pointe du changement, surtout puisqu'il s'agit de l'industrie du bâtiment. Le potentiel d'un désastre en matière de relations publiques dans une industrie dominée par les hommes est énorme, en vérité. Il faut être à la pointe de la tendance. Torrent Industries devrait devenir un exemple en matière de bonne conduite dans ce domaine.

— Vous pensez que c'est important à ce point-là ?

— Oui, Mr Torrent. Le monde change. »

Malcolm Torrent se renfonça dans son fauteuil et regarda par la baie vitrée, comme pour vérifier qu'il voyait bel et bien se produire le changement. Sa vision était en partie arrêtée par les grues de son entreprise portant son logo.

« Maserov, vous êtes plus jeune que moi et qu'Hamilton. Je vous paie pour me dire ce qui nous attend.

— En effet, monsieur.

— Mais sincèrement, ne pensez-vous pas qu'il y aura un retour de bâton, après ce mouvement #MeToo ?

— Sans doute.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas être à la pointe de ce mouvement-là ?

— Contre #MeToo ?

— Oui, confirma Malcolm Torrent.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. En dehors des implications légales, du fait que les juges et les membres du jury arrivent au tribunal avec des idées préconçues sur les entreprises avant que les preuves aient été présentées, même en laissant de côté toute implication morale, il resterait de toute façon le problème du cours de l'action et les implications en la matière.

https://books.yossr.com/fr

— Oui, bien sûr, vous avez raison, Maserov. Et vous pensez que cette Indienne devrait être notre représentante au cas où on en ait besoin ?

— Au cas où on en ait besoin, oui.

— Hmmm, tout à fait entre nous, cette Aileen, sa supérieure, elle peut être sacrément chiante quand elle a décidé de fourrer son nez quelque part. Vous voyez ce que je veux dire : le grand classique féminin passif-agressif. Une vraie emmerdeuse. Pas avec moi, évidemment : elle vient faire chier ma secrétaire.

— Je comprends tout à fait, Mr Torrent. Mais n'oubliez pas l'aspect anti-discrimination. Dites à Aileen van der Westhuizen que pour des nécessités liées aux relations publiques, il vaut mieux que ce rôle soit tenu par une de ses subordonnées, sans oublier les bénéfices directs auprès de vos clients en Inde.

— Ah nom de Dieu, Maserov, vous avez raison ! Prenons l'Indienne. Si van der Westhuizen nous emmerde, on lui répondra que le problème c'est qu'elle n'est justement pas indienne.

— Oh, et j'aimerais vous soumettre une note qui rende les choses claires pour tout le monde dans l'entreprise disant que cette mission que vous confiez à Jessica Annand a la priorité sur toutes les autres.

— Jessica, c'est l'Indienne ? » demanda Malcolm Torrent en décrochant son téléphone pour parler à Joan Enshaw de tout autre chose.

« Oui.

— Rédigez-la, je la signerai. »

III

Après avoir donné leur repas et leur bain aux enfants, puis les avoir mis au lit et leur avoir lu leurs histoires, Eleanor et Stephen se retrouvèrent dans la cuisine. À quatre pattes, Stephen se mit à nettoyer le sol où il semblait qu'on venait de semer un champ de riz. Eleanor lui dit qu'elle s'en occuperait, qu'elle finirait plus tard.

« Oh, ne t'inquiète pas, j'ai commencé, je vais finir », répondit-il, mais elle paraissait plus que désireuse de le voir partir ce soir-là.

https://books.yossr.com/fr

« Ma mère va arriver, dit-elle comme si cela justifiait qu'elle veuille le voir s'en aller plus vite ce soir-là.

— Tu penses qu'elle est meilleure que moi pour nettoyer par terre ?

— Non, ce n'est pas ça.

— Alors ?

— Je pensais que tu préférerais… ne pas la croiser.

— Pourquoi ?

— Il m'a semblé que ça pourrait te mettre mal à l'aise. Tu ne l'as pas vue depuis longtemps.

— Parce que tu m'as jeté dehors.

— On ne va pas recommencer.

— Tu dis toujours ça, comme si la racine du problème venait du fait que j'attire ton attention sur ce que tu m'as fait subir à moi et indirectement aux garçons. Tu sais quoi ? Ça ne me dérange pas de voir ta mère. C'est toi qui n'as pas envie que je la voie. Tout ça parce qu'elle m'a toujours apprécié, et qu'elle ne serait pas d'accord avec ce que tu as fait. Si elle arrive et qu'elle bavarde un peu avec moi en me voyant faire le ménage avec toi, elle va te mener la vie dure dans les jours à venir. Elle va redoubler d'efforts pour te faire revenir sur cette idée de séparation, aussi tu te dis que si je ne suis pas là et qu'elle ne me voit pas, ça te facilitera la vie.

— OK, si tu veux voir ma mère, fais ce que tu veux. Pourquoi tu ne l'appelles pas pour l'inviter à boire un verre ?

— L'inviter à boire un verre ? Mais d'où ça sort, ça ?

— Stephen, ma mère vient garder les enfants. Je sors, et là il faut que j'aille me préparer.

— Oh », fit Maserov. Toutes les éventualités que pouvait désigner cette phrase se mirent à danser devant ses yeux, au-dessus du champ de riz, et de la table de la cuisine sur laquelle naguère ils prenaient chaque jour leurs repas en famille.

« Tu sors avec Marta, cette femme qui a fait tomber l'enseignement de la géographie à son degré le plus bas ?

— C'est quoi ton problème avec Marta ?

— Elle m'a toujours détesté. C'est pour ça que tu sors avec elle ? » Stephen avait tellement envie de l'entendre confirmer qu'elle sortait avec Marta qu'il en oubliait toute subtilité pour s'aventurer au-delà des limites autorisées.

https://books.yossr.com/fr

« Peut-être que c’est Marta. Quelle différence ? Ça ne devrait pas avoir d’importance. »

Maserov regretta qu’il n’existe pas un service du genre Google Translate qui, au lieu de traduire les langues étrangères, enregistrerait ce que disait sa femme pour lui en restituer le sens exact. Oubliez le décryptage du génome humain : où était l’algorithme capable de lui expliquer ce qu’Eleanor voulait vraiment dire ?

« Tu veux que je parte tout de suite, sans finir de nettoyer la cuisine ?

— Si ça ne te dérange pas, oui, je veux bien.

— En fait, ça me dérange.

— Un jour, tu verras, ça ne sera plus le cas.

— Est-ce que je peux attendre ce moment-là pour partir, alors ?

— Stephen, il faut que je prenne une douche. »

C’était une nouvelle fâcheuse. Il était peu probable qu’Eleanor ait besoin de prendre une douche pour aller voir Marta la géographe, même si celle-ci avait des exigences élevées en matière d’hygiène. À moins que cette douche ne soit pas réellement pour Marta, mais qu’il s’agisse des ablutions dont Eleanor avait besoin pour se débarrasser de son statut de mère avant de sortir, pour être plus à l’aise. Il était également possible qu’elle veuille se laver pour une personne qui n’était pas Marta. Qui n’était peut-être même pas une femme. Peut-être qu’elle se préparait pour un rendez-vous avec un homme.

Assis dans sa voiture, discrètement garé de l’autre côté de la rue, en face de la maison qu’il essayait de continuer à payer, Maserov écoutait un podcast de la BBC intitulé *In Our Time*, où Melvyn Bragg s’en prenait tour à tour à différents aspects de sa propre personnalité, dénigrant l’universitaire cultivé et poli qui avait l’audace de dire quelque chose auquel on ne s’attendait pas. Aussi réconfortant que le programme puisse être, rien ne pouvait apaiser l’anxiété qui lui nouait l’estomac en attendant ainsi de voir qui allait arriver chez lui. Il faisait sombre, mais l’éclairage public illumina sa belle-mère. Il aurait voulu lui dire que Jessica Annand avait fait l’éloge de cet after-shave qu’elle lui avait offert grâce à ses points de fidélité à la parfumerie. Peut-être, alors, sa belle-mère pourrait-elle informer Eleanor de l’existence de Jessica, et cela la ferait-elle réfléchir avant d’aller retrouver un autre homme. Un autre homme. C’était

https://books.yossr.com/fr

impensable. Et pourtant… Dans la semi-obscurité, Stephen vit en effet un autre homme venir sonner chez lui, et repartir peu après avec Eleanor.

IV

« Donc, votre femme sort avec le prof de sport, dit Betga. Ce n’est pas la fin du monde.

— Je ne sais pas si c’est le prof de sport. Ça pourrait être le prof de théâtre. »

Maserov avait découvert qu’Eleanor fréquentait un autre homme, il ne savait que penser de tout ça, aussi avait-il appelé Betga. Voilà pourquoi ils étaient à présent assis au bar du Grosvenor Hotel.

« À mon avis, si c’est le prof de théâtre, c’est pire. Mieux vaudrait que ce soit le prof de sport.

— Pourquoi ?

— Parce que le prof de sport, c’est pratiquement normal. Vous avez le physique d’un avocat, ou d’un comptable. Le prof de sport, j’imagine que, physiquement, il ne joue pas dans la même cour. Le prof de théâtre, lui, peu importe son allure, il se targue de bien parler, d’être un peu cultivé dans le domaine littéraire. Voilà les hypothèses sur lesquelles vous devriez plancher. Si elle couche avec le prof de sport, c’est pour varier les plaisirs. Si elle couche avec le prof de théâtre, c’est qu’elle vous a remplacé.

— Je ne sais pas si elle couche avec quelqu’un, répondit Stephen, autant pour lui-même que pour Betga.

— Peut-être pas. Ou pas encore, mais vous le saurez.

— Et comment ?

— Elles se trahissent toujours, même quand elles ne veulent pas que vous sachiez. Et elle, elle voudra.

— Comment se trahissent-elles ?

— Ça dépend. Elle peut se montrer moins intéressée par le sexe.

— Nous sommes séparés. Comment pourrais-je le savoir ?

— Et vous ne couchez jamais ensemble ? Plus du tout ?

— Betga, nous sommes séparés ! Bien sûr qu’on ne couche plus ensemble !

https://books.yossr.com/fr

— Ah, d’accord, je croyais que ça se passait comme ça chez les couples mariés. Que la séparation, ça pimentait un peu les choses. Vous pourriez peut-être vous tromper mutuellement avec vous-mêmes. Mais c’est trop tard pour suggérer ça, j’imagine. Alors peut-être qu’elle passe plus de temps que d’habitude à se préoccuper de ses vêtements, qu’elle fait plus de sport, ou peut-être qu’elle va vous annoncer qu’elle baise avec le prof de sport.

— Vous m’aidez beaucoup, là. Je me demande pourquoi j’ai cru que vous en sauriez plus que moi.

— Ou alors… ajouta Betga, à croire qu’il avait soudain une idée de génie. Elle va peut-être se montrer excessivement gentille avec vous. Priez pour que ce ne soit pas le cas. Je verrai ce que je peux apprendre de Carla. Elles se voient un peu et elles se téléphonent.

— Comment le savez-vous ?

— Elle me l’a dit. Je suis allé là-bas plusieurs fois depuis que, grâce à vous, elle a reconnu que j’étais le père de Marietta.

— Et comment ça se passe ?

— C’est génial d’être père, mais vous l’imaginez, les circonstances sont un peu difficiles. Carla m’en veut toujours de l’avoir trompée, et le vieux flic triste sait mieux changer les couches que moi. Il ne me surpasse pas, mais c’est rude d’être dépassé par un flic, surtout un vieux flic triste. Il est d’une intelligence redoutable, parce qu’il se sert formidablement bien de ce côté vieux mec tristounet et maladroit. Un vrai tombeur. Pour l’instant, je suis K.-O. par pathos.

— Auprès de Marietta ?

— Non, de Carla. Marietta représente d’autres défis pour moi. Elle ne me connaît pas, et c’est difficile de créer des liens en passant une heure ou deux dans le salon avec Carla qui me surveille de son regard d’aigle, secondée parfois par le flic triste. » Betga sortit un papier de la poche de sa veste, le déplia et le tendit à Maserov. « Au fait, j’ai quelque chose pour vous. » C’était une photocopie de l’acte d’abandon de poursuites au nom de Jane Hikse, signifiant que la plaignante fictive qu’il avait inventée de toutes pièces renonçait à poursuivre en justice Torrent Industries.

« Et qu’est-ce que je suis censé faire de ça ?

— Apportez-le à Malcolm Torrent, mais montrez-le-lui de loin, en mettant votre pouce sur mon nom, pour qu’il se décide à m’embaucher.

https://books.yossr.com/fr

Dites-lui aussi que c'est mieux pour lui qu'il ne pose pas de questions, et que de toute façon, vous ne savez pas comment je m'y suis pris.

— Et s'il veut se débarrasser de tous les autres cas du même genre qui poursuivent Torrent Industries en justice sans donner quoi que ce soit aux plaignantes ?

— Dites-lui que j'ai enquêté sur les autres, et que c'est la seule affaire qu'on puisse régler sans faire d'offre.

— Et s'il demande à lire l'acte d'abandon de poursuites et découvre que vous êtes son avocat ?

— Il n'en fera rien. Rappelez-vous, il considère les choses dans leur ensemble, pas dans le détail, et vous mettrez le pouce sur mon nom. Approchez-le juste assez pour qu'il puisse lire l'intitulé : abandon de poursuites. Ensuite, n'oubliez pas de remporter le document. »

V

Ce soir-là, Jessica était seule chez elle, allongée sur son lit à moitié déshabillée, la tête appuyée contre une pile d'oreillers dont elle n'aurait pas eu besoin autrement. Elle prit une gorgée de vin, puis reposa le verre sur le roman que son club de lecture l'obligeait à lire. C'était l'histoire d'une femme qui finissait par trouver l'amour sur un petit bateau qui remontait les canaux de Paris à la recherche de librairies, et qui finissait, allez savoir comment, par accoster en Toscane. On avait réussi à faire tenir dans le titre les mots « librairies », « Paris », « Toscane » et « amour ». L'ouvrage avait été écrit par une romancière chevronnée à qui l'on pouvait faire confiance, car elle avait déjà écrit bien des livres de ce genre, et elle connaissait son affaire. Toutefois, ce n'était pas ça que Jessica s'apprêtait à lire ce soir-là.

Stephen lui avait photocopié les dossiers des quatre femmes qui avaient porté plainte pour harcèlement sexuel chez Torrent Industries. Enfin, elle allait découvrir ce qui s'était passé, en tout cas d'après les victimes, et qui étaient les accusés. Elle espérait trouver le nom de Frank Cardigan dans ces pages.

Aucune des quatre femmes n'était en position de pouvoir. Grâce à son ordinateur portable posé à côté d'elle, elle avait accès à leurs dossiers dans

https://books.yossr.com/fr

la base de données des ressources humaines de Torrent Industries et, en quelques minutes, elle disposa de la photo de chacune d'entre elles. Aucune n'était plus employée chez Torrent Industries. Elle se demanda si elles avaient retrouvé un travail. Mais était-ce différent, ailleurs ?

Jessica regarda la photo de la première plaignante, Mrs Pauline Hart, vingt-six ans, cheveux châtain terne, un diplôme de secrétariat et d'administration du McPhersons Secretarial College. Elle avait déjà vu Pauline Hart, et elle la reconnut sur sa photo, toutefois elle ne se rappelait pas lui avoir jamais parlé. Elle avait envie de se faire une idée plus précise de qui elle était avant de lire son témoignage, mais il n'y avait pas grand-chose sur elle dans son dossier. Elle vivait ou avait vécu à Croydon, prenait la ligne Lilydale pour se rendre jusqu'à Flinders Street. Elle était allée à l'école primaire de Croydon, au lycée de Lilydale, qu'elle avait quitté à l'âge de dix-sept ans pour suivre une année de formation qui, selon Jessica, avait dû coûter dans les dix-huit mille dollars à ses parents. Elle avait appris à taper jusqu'à quatre-vingt-quinze mots à la minute sans faute. Après, son taux d'erreurs augmentait. Elle travaillait chez Torrent Industries depuis que McPhersons Secretarial College lui avait trouvé un emploi là-bas. Quand on lui demandait si quelqu'un dépendait d'elle, elle mentionnait son chat. Elle vivait avec sa mère et de minuscules espoirs jamais construits, qui n'osaient affleurer que la nuit ou à l'occasion de certains jours fériés dans cette chambre où elle avait dormi toute sa vie, et elle n'était en rien responsable de ce qui lui était arrivé lorsqu'elle s'était retrouvée entre les mains de cet homme plus âgé, plus riche et plus puissant, au siège de Torrent Industries.

Elle travaillait avec diligence dans un anonymat apparent au service comptabilité, lorsqu'on lui apprit que la secrétaire d'un des cadres aux infrastructures urbaines était en disponibilité, et qu'on l'avait choisie pour la remplacer. Frank Cardigan travaillait au service des infrastructures urbaines. Jessica était certaine qu'elle allait bientôt lire son nom dans ce témoignage. Mais non. Le cadre chez qui on avait envoyé Pauline Hart était sous les ordres de Cardigan, il s'appelait Michael Mercer. Jessica connaissait ce nom, et avant même de poursuivre, elle sut qu'elle n'aurait aucune difficulté à croire ce témoignage. Chaque année lors de la fête de Noël, elle voyait Michael Mercer la reluquer, il la frôlait dans les couloirs,

https://books.yossr.com/fr

lui touchait le bras sans que cela soit nécessaire, et tous ces détails l'avaient préparée à ce qui allait suivre.

Visiblement, Pauline Hart s'était fait remarquer. Après l'avoir vue dans l'ascenseur, Mike Mercer avait découvert dans quel service elle travaillait. Quand il avait fallu trouver quelqu'un pour remplacer sa secrétaire, il avait demandé que ce soit elle. Comment l'avait-elle découvert ? se demanda Jessica. Le paragraphe suivant lui apporta la réponse : Mike Mercer avait expliqué à Pauline Hart qu'il l'avait choisie, tout spécialement.

Le premier jour, elle arriva plus tôt que nécessaire, pour être sûre de ne pas être en retard. Elle était nerveuse et se demandait s'il s'agissait là d'une promotion, ou d'un test pour voir si elle était digne d'une promotion.

Et dès le premier jour, dès le premier matin, il lui demanda si elle avait un petit ami. Elle fut si surprise par la question, à laquelle elle ne s'attendait pas, qu'elle lui dit la vérité. Elle était célibataire. Ce fut la première d'une longue série de questions au sujet de son expérience avec les hommes, à commencer par celles qui portaient sur ses relations passées.

Ces questions, disait-elle, la mettaient mal à l'aise, mais au bout d'un moment, elle finit par trouver le courage de lui demander pourquoi il les lui posait. Il répondit qu'elle était d'une douceur et d'une innocence charmantes, mais que si elle voulait réussir dans le monde de l'entreprise, elle tirerait grand bénéfice d'avoir un mentor, un protecteur, quelqu'un qui puisse la guider dans ce labyrinthe. Il lui apprendrait à se débrouiller, à grimper plus vite les échelons. Elle sourit en entendant ces mots, mais seulement parce qu'elle était nerveuse. Elle ne comprenait pas vraiment ce qu'il voulait dire, et n'avait pas la moindre idée de ce qu'il fallait répondre. Il la mettait mal à l'aise, mais elle n'était pas vraiment capable d'expliquer pourquoi. Elle se persuada qu'elle devrait se montrer plus charitable envers lui, et considérer qu'elle avait de la chance.

C'est alors que Mike Mercer commença à lui poser des questions sur son expérience sexuelle. Elle fit semblant de croire qu'il plaisantait et ne répondit pas. Cela continua, c'était tous les jours désormais. Et les questions étaient de plus en plus explicites. Jessica se versa un autre verre, et changea de position avant de passer à la nature des questions que Pauline Hart avait déclaré sous serment avoir entendues dans la bouche de son supérieur, Mike Mercer, du service des infrastructures urbaines. Est-ce

https://books.yossr.com/fr

qu’elle était vierge ? Est-ce qu’elle aimait pratiquer le sexe oral ? Est-ce qu’elle aimait qu’on le lui fasse ? Avait-elle essayé la sexualité anale ?

Dans son témoignage, elle expliquait qu’elle avait refusé de répondre à ces questions, feignant toujours de croire qu’il plaisantait et n’était pas réellement intéressé par ses réponses. Puis Mike Mercer était passé à un vocabulaire moins clinique, ce qui n’avait fait qu’augmenter la gêne de la jeune femme. Est-ce qu’elle aimait s’en prendre une dans le cul ? Est-ce qu’elle avalait ? Est-ce qu’un homme avait jamais écrit son nom sur ses seins avec son sperme ? Ces mots étaient écrits tels quels dans le témoignage.

Seule dans son lit, Jessica s’interrogea à haute voix : « Mais pourquoi tu n’es pas venue me voir ? Pourquoi tu n’en as parlé à personne ? » Et là, comme pour lui répondre, dans le paragraphe suivant Pauline Hart expliquait qu’à ce stade, elle n’avait rien dit parce que ces mots lui faisaient honte. Elle ne s’exprimait pas ainsi, elle.

Un soir où elle terminait de traiter un dossier urgent qu’il devait présenter, Mike Mercer l’appela dans son bureau et lui dit de venir s’asseoir à sa place. Elle se sentit aussitôt mal à l’aise parce que, à sa connaissance, il n’y avait plus personne à l’étage, seulement elle pensa qu’elle ne pouvait refuser. Elle vit qu’il avait bu du vin, et il lui en versa un verre tout en louant sa promptitude. Puis il fit l’éloge de sa manière de s’habiller. Ensuite il passa aux commentaires sur son physique. « Un beau cul, des jolis seins, mais vous n’en faites rien. Si vous m’avez bien dit la vérité, vous êtes dans la fleur de l’âge et vous n’en profitez pas. Est-ce parce que vous ne savez pas comment faire ? » Là-dessus, il ferma la porte. Elle se leva en prétextant qu’elle devait rentrer chez elle, et dans sa hâte renversa le verre sur les papiers du bureau.

Il s’approcha, prit des mouchoirs en papier et lui dit de ne pas s’inquiéter, que son bureau avait déjà connu de plus grands désordres. Soudain elle s’aperçut qu’il avait ouvert sa braguette et sorti son sexe en érection. Il s’empara de sa main et la posa dessus. Dans le témoignage sous serment, elle racontait qu’elle avait réussi à sortir avant qu’il ne l’arrête, et en se retournant dans le couloir pour voir s’il la suivait, elle l’avait aperçu au loin qui se masturbait debout. Comme elle ne voulait pas attendre l’ascenseur, elle s’était engouffrée par l’escalier de secours et avait descendu cinq étages avant de s’arrêter pour l’appeler.

https://books.yossr.com/fr

Une fois dans la rue, elle téléphona à sa mère, en plein désarroi, sans pouvoir lui expliquer ce qui s'était passé. Le lendemain, elle contacta le bureau pour dire qu'elle était malade. Le surlendemain, elle revint travailler, mais elle ne se rendit pas auprès de Mike Mercer. Elle retourna à la comptabilité où, sans préciser le nom de Mike Mercer, elle déclara à sa supérieure qu'elle ne retournerait pas travailler aux infrastructures urbaines. Sa supérieure ne posa aucune question, elle hocha la tête et dégagea de l'espace pour qu'elle reprenne son ancien poste de travail. Ses collègues la regardèrent sans poser de questions elles non plus.

À partir de ce jour, Pauline Hart se montra de plus en plus renfermée. La vitesse et la qualité de son travail en souffrirent. Au bout de trois semaines, elle démissionna. Elle eut toutefois le temps de voir une autre femme rassembler ses quelques affaires – photos de famille, un chat en peluche – pour monter travailler aux infrastructures urbaines sous les regards silencieux des autres femmes.

VI

« Dieu merci, vous voilà, Maserov ! murmura Betga en ouvrant la porte de Carla Monterosso.

— Où est Carla ?

— Elle est sortie.

— Sortie ? Je croyais que je venais précisément pour lui parler, pour que tous les deux, nous discutions avec elle… d'un arrangement. Elle sait que je viens, au moins ?

— Oui, elle le sait. Elle est sortie faire un tour avec le flic triste. Il est arrivé à l'improviste et m'a trouvé là. Il y a eu… une scène.

— Il s'est montré violent ?

— Violent ? Vous plaisantez ! Non, il était plutôt… il était triste, très agressivement triste.

— Mais quel connard !

— Absolument ! Aucun homme ne peut avoir l'air séduisant aux yeux d'une femme s'il cause pareille tristesse chez un gars qui inspire autant la

https://books.yossr.com/fr

pitié. Il avait tout prévu. C’est darwinien. Il exploite le seul avantage que la nature lui a donné sur moi.

— Son abjecte tristesse ?

— Exactement.

— Et c’est pour ça que vous êtes tellement soulagé de me voir ?

— Non, c’est parce que j’ai besoin que vous m’expliquiez des trucs de père.

— “Des trucs de père” ? Où est Marietta ? Elle est avec Carla ?

— Non, elle est là, dit Betga en désignant le salon.

— Toute seule ? » s’exclama Maserov en fonçant à travers le couloir.

La fillette était assise sur la table basse, et menaçait de tomber en arrière, la tête la première. Stephen plongea et l’attrapa dans ses bras.

« Très bien : premier truc de père. Ne jamais la laisser toute seule, à moins qu’elle soit dans son lit ou son parc. Elle est trop petite. La règle cardinale du bon père est de ne jamais, *jamais* oublier d’être terrifié à l’idée que votre enfant risque de se faire mal. Compris ? Il n’est qu’une chose pire qu’une enfant qui se blesse : c’est une enfant qui se blesse alors que vous êtes censé veiller sur elle, la protéger de tout, y compris des dangers auxquels vous n’aviez pas pensé, qui sont si peu probables que le simple fait de les imaginer va révéler le génie créatif qui sommeille en vous et dont vous ignoriez encore l’existence. Compris ?

— Compris !

— Vous allez vous réveiller au beau milieu de la nuit, jour après jour, en imaginant que de terribles choses lui arrivent, qui sont toutes de votre faute, elles ne se sont pas encore produites, mais elles arriveront, c’est sûr, si vous ne les anticipez pas. Car c’est seulement en les prévoyant le plus tôt possible que vous pourrez avoir une chance de les empêcher. Voilà la première règle des pères, Betga. Mon Dieu, vous n’êtes absolument pas assez anxieux pour être père ! »

Ils entendirent le bruit de la clé dans la serrure. Carla Monterosso rentra sans le policier et vit Betga dans le salon, debout près de Maserov qui tenait Marietta dans ses bras. Elle eut un sourire las en les voyant ainsi, sa petite fille passant les bras autour du cou de l’avocat.

« Tu vois, dit-elle à Betga, c’est comme ça qu’il faut la tenir. Comment il fait, lui, pour y arriver ?

— Parce qu’on ne l’a jamais privé de ses gosses. »

https://books.yossr.com/fr

S’ensuivit un silence gêné lorsqu’ils songèrent tous les trois que c’était faux.

« Et le sergent intérimaire, il est parti ? reprit Betga pour changer de sujet, en se rendant compte aussitôt que ça ne valait pas mieux.

— Tu as beau te moquer de lui, c’est un homme très bien, rétorqua Carla. » Puis, se tournant vers Stephen Maserov : « Je ne vais pas signer un accord avec Torrent Industries, mais je peux quand même vous offrir une tasse de thé si vous voulez.

— Je ne suis pas venu pour vous parler d’un accord.

— Ah bon ? fit Betga.

— Non, j’étais venu pour vous apprendre une nouvelle. Une bonne nouvelle.

— C’est vrai ? » releva Carla Monterosso en tournant le dos aux deux hommes pour remplir la bouilloire tandis que Betga lançait silencieusement à Maserov : « Mais de quoi vous parlez ? »

Sans laisser à Stephen le temps de répondre, elle reprit : « Ça ne doit pas être très fréquent que l’avocat de la société que vous poursuivez en justice sache mieux tenir dans ses bras votre petite fille que son propre père.

— Qui est aussi ton avocat, rappela Betga. Je suis capable d’apprendre. Il a plus d’expérience que moi en tant que père, mais j’ai l’intention d’être plus souvent présent pour que Marietta se sente à l’aise avec moi. Il ne lui faudra pas longtemps pour m’accepter et me laisser l’emmener faire des trucs.

— Et où comptes-tu la sortir, au Grosvenor ?

— Pas encore, même si je pense qu’elle apprécierait le décor. L’ambiance est étonnamment apaisante dans la journée. Non, avant d’aller là-bas, je pensais l’emmener au parc. Mais j’ai compris qu’il lui faudrait un moment pour s’habituer à moi, donc, pour l’instant, je passerai du temps ici avec elle et toi… si cela te convient.

— Tu aimerais passer du temps ici… pour que Marietta s’habitue à toi ?

— Oui. Et si cela a pour conséquence indirecte de me faire passer plus de temps en ta compagnie, ce n’est pas une mauvaise chose.

— Très bien, répondit Carla sur un ton qui supposait qu’elle avait une idée derrière la tête. Si tu as envie de passer du temps ici, il y a peut-être un moyen.

— Ah oui ?

https://books.yossr.com/fr

— Mais il faut d’abord que tu acceptes de faire quelque chose pour moi.

— Tout ce que tu voudras.

— Attends, tu ne sais pas encore ce que je veux. » C’est alors qu’à la surprise de Betga, Carla Monterosso se tourna vers Stephen, qui tenait toujours dans ses bras la petite fille presque endormie en la berçant. « Ron, le policier dont se moque Betga, c’est un homme très gentil. Lorsque j’ai découvert que Betga entretenait des relations non juridiques avec la recruteuse juridique, je lui ai dit que je ne voulais plus jamais le voir. Mais Betga, qui se situe quelque part entre l’enfant et la teigne, n’a pas voulu l’entendre ainsi. Il ne cessait de revenir. À la fin, je suis allée au commissariat local : c’est là que j’ai rencontré Ron. Et dans l’état où j’étais, je me suis sans doute un peu trop répandue. J’ai vraiment beaucoup pleuré. Je lui ai tout raconté au sujet de Betga, je lui ai dit que je ne voulais plus le voir, ni qu’il s’approche de moi ou du bébé, après sa naissance. Il m’a donné sa carte, et m’a dit de l’appeler si jamais j’avais peur, ou que j’avais besoin de lui pour une raison ou une autre.

— Les sergents ont des cartes, maintenant ? coupa Betga. Quelle dépense irresponsable.

— C’est bon, arrête tes conneries, OK ! lança Carla dans un accès de cette colère qui n’était jamais loin de la surface. Voilà ce que je veux dire. Ce n’est certes pas l’homme le plus dynamique du monde, mais il était là, je pouvais compter sur lui… quand j’en avais besoin. Et toi, malgré toute ton intelligence et tes belles paroles, tu es un faible qui a laissé son besoin constant de flatter son orgueil, de gonfler son ego, te mener vers une satisfaction instantanée, avant qu’on ait la chance de construire quelque chose. Et tu as fait ça en sachant pourtant ce que j’avais traversé, ce qu’on m’avait fait. Voilà pourquoi je t’interdis de te moquer de lui !

— D’accord Carla, je comprends ce que tu veux dire, mais ce n’est pas la peine non plus d’en faire un saint. On sait pour quoi il est là.

— C’était sans doute vrai au début, il entretenait peut-être des espoirs. Mais très tôt je lui ai clairement fait comprendre que cela n’arriverait jamais. Et tu sais quoi ? Il est toujours là, ce qui n’aurait pas été ton cas. Donc, si tu as envie de passer du temps ici, tu vas faire quelque chose pour moi en échange. Je veux que tu deviennes son coach de vie.

— Quoi ? ? ?

https://books.yossr.com/fr

— Tu m’as entendue. Il a souvent besoin de conseils pour sa carrière, pour savoir comment prendre les gens. Il a besoin de gagner en assurance, chose dont toi, tu débordes. Donc voilà l’offre. Tu seras son coach de vie, et cela gratuitement.

— Mais tu plaisantes !

— Je ne plaisante pas du tout. Fais ça correctement, aide-le, et tu pourras venir ici pour apprendre à être père.

— Carla, je veux bien essayer, mais je ne te garantis pas que ça pourra l’aider. Je veux dire… je ne sais même pas s’il sera d’accord pour que je sois son coach. Il pourrait trouver ça humiliant, sincèrement.

— Voilà pourquoi tu vas aller le voir et lui proposer ça par gratitude pour tout ce qu’il a fait pour ta fille et la mère de ta fille.

— Et s’il ne veut pas ?

— Tu sauras le persuader.

— Et si je n’y arrive pas ?

— Betga, si tu ne parviens pas à le convaincre, c’est que tu n’as pas vraiment essayé. Mr Maserov, dites-moi maintenant quelle est cette bonne nouvelle. Ça ne me fera pas de mal de l’entendre. »

Stephen lui expliqua que Betga avait réussi à embrouiller Malcolm Torrent afin qu’il l’embauche comme enquêteur privé, sans lui révéler qu’il était également l’avocat chargé de défendre les plaignantes – conflit d’intérêts aussi énorme que l’immense bâtiment où la rencontre avait eu lieu.

« Pour montrer à Malcolm Torrent à quel point c’est un bon enquêteur, Betga a inventé une femme, une plaignante fictive, qui poursuivait Torrent Industries pour harcèlement sexuel, et qu’il a réussi à persuader d’abandonner les poursuites. Je devais présenter à Malcolm Torrent l’avis d’abandon de poursuites dans les deux semaines suivantes, afin de lui prouver qu’il avait réussi à se débarrasser de cette affaire. Betga espérait que cela convaincrait Torrent de l’embaucher de manière non officielle, sans qu’il apparaisse jamais dans les registres de Torrent Industries.

— Et alors ? demanda Betga, qui attendait la suite.

— La bonne nouvelle, c’est que ça a marché. Grâce au travail accompli, vous êtes à présent engagé en tant qu’enquêteur privé jusqu’à la résolution des autres affaires.

https://books.yossr.com/fr

— Donc, il est payé pour régler tout ça et faire que ça dure le plus longtemps possible. En quoi est-ce une bonne nouvelle pour moi ? demanda Carla Monterosso.

— Du calme, je vais t'aider financièrement, lui répondit Betga avant de se tourner à nouveau vers Stephen. Et dites, quel salaire avez-vous négocié pour moi ?

— Soixante-quinze pour cent du mien.

— Ce n'est pas juste.

— Pour moi, ça l'est.

— Et moi je ne vois toujours pas ce que j'ai à gagner dans l'affaire, coupa de nouveau Carla.

— Il faut voir sur le long terme, même si je dois admettre que les qualités de négociateur de Maserov sont assez décevantes, en ce qui nous concerne.

— Non, non, elle n'a pas besoin de voir sur le long terme. Moi je m'intéresse au court terme, interrompit Stephen.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-elle.

— Malcolm Torrent ne veut voir Betga apparaître nulle part dans ses registres, parce qu'il n'a aucune idée de la manière dont il procède, en tant qu'enquêteur privé, ni dont il s'est débarrassé du cas de la fille fictive. Donc, sur la recommandation de Betga, Mr Torrent me verse un bonus, qui constitue son paiement à Betga. Je suis responsable de cet argent. Sachant à quel point Betga est désireux qu'on lui offre une seconde chance et veut se racheter pour ses mauvaises actions, je suis convaincu qu'il voudra que cet argent vous soit remis directement à vous, dit-il en sortant une enveloppe pleine de billets de cent dollars.

« C'est pour moi ? Oh mon Dieu ! Merci ! s'exclama-t-elle.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier.

— Je ne le ferai pas, en effet, murmura Betga.

— C'est Betga, ici présent, qu'il faut remercier.

VII

https://books.yossr.com/fr

« Donc, Torrent Industries irait embaucher un enquêteur privé pour m'espionner, moi ? Mais bordel, pourquoi ? Ce n'est pas une de ces affaires d'accident du travail où une personne prétend qu'elle ne peut plus se baisser, et puis on la filme qui se plie en deux pour ramasser un billet de cinquante dollars dans la rue ! Ils veulent vérifier que je ne poursuis pas une autre entreprise pour harcèlement sexuel ? demanda Carla Monterosso à Stephen Maserov.

— Non, ils veulent fouiller votre passé, expliqua-t-il.

— Comment ça, mon passé ? »

Betga, qui connaissait bien Carla, reprit son souffle avant de prendre la parole, car il savait quelle fureur les détails de sa réponse allaient déclencher. « Ils vont vouloir fouiller ta vie sentimentale et sexuelle. Ils voudront extraire des faits, par exemple que tu es mère célibataire.

— Mais putain, qu'est-ce que ça a à voir avec le reste ?

— Rien, mais les gens sont tellement irrationnels, et face aux mères célibataires, ils sont au mieux soupçonneux, quand ils ne les condamnent pas, par conséquent tout ça risque de te porter préjudice.

— Ça n'a aucun sens. Quel rapport entre mon statut marital et familial et l'agression que j'ai subie sur mon lieu de travail ?

— Du point de vue de la logique et de la loi, il n'y en a aucun, dit Maserov.

— Mais il s'agit du portrait qu'on fera de toi au jury, reprit Betga. Torrent Industries tentera de te charger le plus possible. Carla, tu sais ce qu'ils vont tenter. Ils essaieront de te dépeindre comme une femme légère, qui couche à droite à gauche, et qui l'a toujours fait. Ils vont jeter le doute sur la manière dont tu t'habilles.

— La manière dont je m'habille ? Tu veux dire qu'ils vont faire croire au jury que je l'ai bien cherché ?

— Que tu l'as bien cherché, que tu es une chienne en chaleur, renchérit-il. Ils vont tenter de faire croire que tu étais…

— Que j'étais quoi ?

— Consentante.

— Tu te fous de ma gueule ?

— Absolument pas, dit Maserov.

— Voilà ce que Torrent Industries va dire. Tu ne t'es pas défendue, tu as mis du temps pour aller voir la police. Ils diront que tu étais en bons termes

https://books.yossr.com/fr

avec ton supérieur.

— C’était mon patron !

— Ils vont chercher la petite bête pour démonter ton histoire. Ils diront que tu ne t’es pas comportée en victime.

— Et comment une victime est-elle censée agir ?

— Tu travailles toujours.

— Je fais des remplacements deux jours par semaine, n’importe où en ville.

— Tu montres de la résilience. Il faut que tu souffres.

— Mais tu te fous de moi ?

— Non, Carla, hélas, il ne se fout pas de vous. »

Elle découpait une banane en morceaux de plus en plus petits pour Marietta. « Mais, attendez, vous représentez bien Torrent Industries ? C’est vous leur avocat, non ? dit-elle en se tournant vers Maserov, pointant son couteau vers lui. Et toi, tu es mon avocat à moi, dit-elle à Betga. Et tu es également l’enquêteur privé qu’ils paient pour aller fouiller dans mon passé.

— En effet, répondit Stephen, mais tout ça ne peut pas durer.

— C’est à vous deux de voir ça. Ça peut durer assez longtemps pour que tu prétendes n’avoir rien trouvé, dit-elle à Betga, et vous, vous n’aurez qu’à dire à Torrent que je suis une vraie mère Teresa.

— On a aussi trouvé des trucs sur mère Teresa, répondit Betga en prenant un petit morceau de banane.

— Quand même pas sexuels ? demanda Maserov.

— Pas encore ! Mais ils n’arrêteront pas tant qu’ils n’auront pas trouvé. Voilà ce qui se passe lorsqu’on fait vœu de pauvreté, de chasteté et d’obéissance. Tout le monde sait que la pauvreté, c’est du gâteau. La chasteté et l’obéissance, voilà les cibles. Ça ne donne pas envie d’être mère Teresa aujourd’hui.

— Tu veux bien arrêter avec mère Teresa ? Mais bordel, tu m’écoutes, oui ? Ah, je déteste les avocats !

— Moi, je vous écoute, fit Maserov avec empathie.

— Et toi ? Putain, mais tu es mon avocat ! hurla-t-elle à Betga.

— Je t’écoute toujours, même si je ne suis pas là.

— Ne joue pas les grands seigneurs, espèce de salopard infidèle ! »

Le téléphone de Betga se mit à sonner. « Ne t’inquiète pas, je ne vais pas prendre l’appel.

https://books.yossr.com/fr

— Tu ne réponds pas parce que c’est sûrement une nana !

— Peu importe qui c’est. Je ne prends pas l’appel parce que je suis en rendez-vous avec ma cliente. » Il sortit néanmoins son portable, regarda de qui il s’agissait et fit la grimace. « Là, c’est sûr que je ne vais pas répondre, marmonna-t-il.

— Je pense que nous devrions en revenir au sujet qui nous préoccupe, dit Maserov qui se sentait un peu mal à l’aise.

— C’était qui ? demanda Carla.

— Je ne peux pas te le dire, répondit Betga innocemment.

— C’est une tactique habituelle dans les affaires de harcèlement sexuel, poursuivit Stephen, d’aller chercher dans la vie de la plaignante n’importe quelle preuve, même la plus insignifiante, qui puisse la discréditer en la faisant passer pour une femme facile. Ensuite, grâce à cela, on essaie de transformer les comportements incriminés par la plaignante en disant qu’elle était consentante.

— C’est absolument répugnant, répondit Carla.

— Je suis entièrement d’accord.

— Alors ne le faites pas. »

Les deux avocats se regardèrent mutuellement.

« Mais il n’en fera rien, Carla. Ce sera quelqu’un d’autre.

— Comment ça ?

— Eh bien voilà, commença Maserov. Eleanor vous a raconté comment j’étais devenu l’avocat de Malcolm Torrent dans cette affaire.

— Ouais, vous avez découvert que votre patron allait vous licencier, et par hasard, vous avez retrouvé Torrent dans les chiottes, là vous avez senti qu’il avait une dent contre votre patron, et vous avez joué sur la corde sensible en disant qu’il ne prenait pas assez au sérieux les dossiers de Betga, nos dossiers à nous, les victimes.

— C’était dans un ascenseur, pas aux toilettes, mais ce détail mis à part, c’est à peu près ça, en effet.

— Et donc ?

— Donc, les pirouettes de Maserov ne lui garantissent pas un emploi, juste un allongement de sa mission, dont il a déjà utilisé une partie.

— Je suis désolée d’entendre ça, mais qu’est-ce que ça change pour moi et les autres victimes ?

https://books.yossr.com/fr

— Carla, reprit Maserov, tout à l'heure, vous avez dit que c'était répugnant d'aller chercher dans le passé des plaignantes des éléments susceptibles de jeter le discrédit sur leurs témoignages et de laisser entendre qu'elles étaient consentantes. Je suis d'accord. Mais la décision d'utiliser ou non cette stratégie ne me reviendra pas car je ne serai certainement plus là pour porter l'affaire devant le tribunal, si nous allons jusque-là. Tout sera très ralenti…

— Comment ça ?

— C'est le processus de la justice qui est très lent, renchérit Betga.

— Oui, reprit Maserov, tout va très lentement, donc il y a très peu de chances que je sois encore là. Mon sort, quel qu'il soit, sera réglé avant que votre affaire soit jugée.

— Carla, ce qu'il veut dire, c'est que l'avocat qui représentera Torrent Industries après lui ne sera pas du tout dans les mêmes dispositions que lui, et cet avocat-là – car ce sera sûrement un homme – va sans aucun doute sortir la grosse artillerie contre toi. Il va tout faire pour te dépeindre comme une traînée, pour que, quand Mercer sera appelé à la barre, il témoigne qu'il y a eu "de malencontreux rapports sexuels" au sein de l'entreprise, entre deux employés surmenés qui voulaient se donner du bon temps.

— Mais ce n'est pas du tout ce qui s'est passé ! Je croyais que les avocats n'avaient pas le droit de mentir devant le tribunal ?

— L'avocat n'aura pas à mentir. C'est Mike Mercer qui, lui, aura menti. L'avocat ne fait que suivre les instructions de son client. Ce sera la parole de Mercer contre la tienne, et ils auront tout fait pour abîmer ta réputation.

— Qu'est-ce que vous me conseillez, alors ?

— Je pense qu'on devrait trouver un accord avec Torrent Industries tant que Maserov est encore le représentant de la partie adverse. »

Le téléphone de Betga se remit à sonner, ce qui indisposa les autres. Il alla répondre dans la chambre de Marietta.

« Carla, il a raison. Je sais que tout ça vous paraît absolument injuste. Et ça l'est, en effet. Je sais que vous êtes en colère, et que vous êtes blessée. À l'école d'avocats, on nous enseigne qu'un montant compensatoire, la somme qu'on va vous verser, a pour but de faire en sorte que la plaignante se retrouve dans la situation antérieure où elle se trouvait avant que l'accident ne se produise. Je sais que dans le cas présent, on ne peut pas vous ramener au stade où vous étiez avant que ça n'arrive. Je ne devrais pas

https://books.yossr.com/fr

vous dire ce genre de chose, parce que je suis l'avocat qui représente Torrent Industries… mais tout dans cette affaire est assez inhabituel.

— Vous êtes un mec bien, Stephen. Vous le savez ? J'apprécie vraiment beaucoup Eleanor, elle est intelligente, mais je ne pense pas qu'elle soit réaliste au sujet des hommes. Peut-être qu'elle s'est mariée trop tôt, qu'elle n'a pas eu assez de mecs dans sa vie pour savoir comment ils sont en général. Les types comme vous, on n'en rencontre pas tous les jours, en tout cas pas ici, dit-elle en désignant de la tête la chambre de Marietta où résonnait la voix de Betga.

— Je vous ai dit que je ne pouvais pas vous parler maintenant, dit celui-ci au téléphone.

— Elle se trompe complètement en croyant que ce type vous arrive à la cheville, franchement.

— Quel type ? » releva aussitôt Maserov. Il était venu là pour convaincre Carla Monterosso. Soudain, il sentit un léger film de transpiration perler sur son front et sous ses aisselles. Carla écoutait maintenant la conversation de Betga.

« Non, je ne peux pas vous parler. Pas maintenant, l'entendirent-ils répéter.

— À qui est-ce qu'il s'adresse ? s'interrogea-t-elle à voix haute. Betga, espèce de salopard, arrête de te cacher dans la chambre de ta fille pour prendre les appels de tes nanas alors que tu es là pour me conseiller !

— Je dois vous laisser. Au revoir », dit Betga en raccrochant précipitamment. Il revint en rangeant son téléphone dans sa poche.

« C'était une femme, hein ? Tu prétends que tu veux revenir dans nos vies à toutes les deux, et pendant que tu es en train de me conseiller, tu réponds à une femme. C'est le genre de sketch que Ron ne ferait jamais, ni même Stephen, d'ailleurs.

— Je veux vraiment faire partie intégrante de votre vie à toutes les deux, et ce n'était pas une femme qui m'appelait.

— Vous feriez un coup pareil à Eleanor ? demanda-t-elle à Maserov.

— Si c'était une femme qui m'appelait ? Non.

— Carla, ce n'était pas une femme.

— Il dit que ce n'était pas une femme, souligna Stephen en une tentative faiblarde pour défendre Betga.

— Je jure que ce n'était pas une femme !

https://books.yossr.com/fr

— C’est ça, dans ce cas prouve-le. Ou va-t’en tout de suite, et je trouverai un autre avocat pour me représenter contre Torrent Industries. »

Maserov se demandait ce qui allait suivre. Il était encore sous le choc de l’annonce de la présence d’un autre homme dans la vie d’Eleanor, même s’il ne lui arrivait pas à la cheville.

« Et comment veux-tu que je le prouve ?

— Mets ton téléphone sur haut-parleur, et rappelle la personne en question.

— Je ne peux pas faire ça. Ce ne serait pas professionnel. Je trahirais le secret professionnel.

— T’es vraiment qu’un gros salopard.

— Carla, c’était un homme ! J’ai parlé avec un homme !

— Eh bien rappelle-le.

— Écoute, je te propose autre chose. Tu vois le numéro ici ? dit-il en s’approchant pour lui montrer le numéro de ses deux derniers appels.

— Ouais, je le vois.

— Bon, je ne devrais pas faire ça, mais je vais te faire écouter un message laissé par le type qui est titulaire de cette ligne. Tu vois que c’est le même numéro ?

— Oui, c’est le même, dit-elle d’un ton plein de soupçons.

— Alors ouvre bien tes oreilles. »

Betga lança le message que le correspondant en question lui avait laissé, après avoir activé le haut-parleur, afin que tout le monde puisse l’entendre.

« Bonjour, je ne connais pas votre nom, mais on m’a donné votre numéro. Enfin, ce numéro-là. Je crois… que j’ai besoin de vous parler. » C’était en effet une voix d’homme. Stephen vit que Carla était rassurée, mais soudain, c’est lui qui fut pris d’inquiétude. Cette voix, il la connaissait, même s’il n’arrivait pas à se souvenir de qui il s’agissait.

« On dirait que ce type a besoin d’aide, dit-elle. Tu vas l’aider ?

— Je ne sais pas si je peux.

— Je connais cette voix, coupa Maserov. C’est celle de Featherby.

— Qui est Featherby ? demanda Carla.

— L’avocat qui s’occupait avant moi des plaintes pour harcèlement sexuel contre Torrent Industries chez Freely Savage.

— Comment ça se fait que tu lui parles ? demanda Carla à Betga.

https://books.yossr.com/fr

— Bon, très bien. Je ne devrais pas vous raconter tout ça. Ça n’a rien à voir avec toi, ni avec Maserov. » Betga hésitait, il regardait ses doigts, et Stephen se demanda s’il allait leur présenter une explication que Carla et lui-même pourraient encaisser, ou un mensonge. Ayant fait son choix, Betga reprit : « Comme le sait Maserov, il existe un groupe de soutien, le SFS, les Survivants de Freely Savage. Il sert à aider les anciens employés de Freely Savage à surmonter leur traumatisme après avoir travaillé là-bas. Je suis le président actuel de ce groupe.

— Vous êtes le président du SFS ? releva Stephen, incrédule.

— Eh oui, ça vous surprend ? Je suis un homme attentionné, et très sensible. Le drame, c’est que les gens ne le savent pas, alors je suis parfois obligé de le dire moi-même.

— Pourquoi Featherby vous a-t-il appelé ? Il ne travaille plus là-bas ?

— Si, il travaille toujours là-bas, mais il veut adhérer au SFS. Il veut nous rencontrer.

— Je n’étais pas sûr que le SFS existait vraiment. Mais n’est-il pas réservé aux anciens employés ?

— Si, il existe. Et croyez-moi, c’est épuisant de devoir panser les blessures de toutes ces personnes. Je le fais gratuitement. Quant à lui, je ne cesse de lui répéter qu’il ne peut se joindre à nous tant qu’il n’est pas licencié, mais il me répond qu’il est en passe de l’être.

— Mon Dieu, fit Carla, c’est un des avocats de chez Freely Savage ? Il avait l’air désespéré. Je n’imaginais pas que quelqu’un qui travaillait là-bas puisse se retrouver dans cet état. On aurait dit qu’il allait pleurer.

— Cela ne devrait pourtant pas te surprendre ; bien sûr qu’on dirait qu’il va se mettre à pleurer. C’est presque sûr qu’il va le faire. C’est un avocat qui travaille dans le secteur des entreprises. Tôt ou tard, tous les avocats pleurent. Sept pour cent de la population totale ont un problème avec l’alcool. Chez les avocats, c’est vingt et un pour cent. Sept pour cent de la population totale souffrent de dépression. Chez les avocats, c’est vingt-huit pour cent. Ces chiffres viennent des États-Unis. C’est sans doute plus élevé chez Freely Savage. Mais je ne peux pas l’aider. Je lui ai dit et répété que le SFS est réservé aux gens qui ne travaillent plus pour Freely Savage. L’avocat doit être en période de convalescence. Je lui ai dit que quand ils l’auraient viré, là on pourrait parler. Donc, tu vois, je ne parlais pas avec une femme.

https://books.yossr.com/fr

— Non, tu refusais simplement d’aider un homme au désespoir.
— Exactement. »
Soudain, Carla et Stephen se sentirent beaucoup mieux.

VIII

Malgré son dégoût, Jessica se sentait obligée de poursuivre sa lecture, poussée par la culpabilité. Dans cette entreprise, elle travaillait pour le seul service comprenant une forte proportion de femmes, et qui était même dirigé par une femme, or leur raison d’être était de veiller au bien-être des employés. Elle s’était rendue au bureau chaque jour, semaine après semaine, en soupçonnant que ce genre de chose devait exister en effet, mais sans jamais que le moindre détail ne remonte jusqu’à elle, et pas une fois elle n’avait tenté de se renseigner. Comme elle l’avait expliqué à Stephen Maserov, la culture d’entreprise imposait le silence absolu sur ce genre de sujet.

Elle se sentait trop petite, trop impuissante pour poser pareilles questions à des personnes qui se sentaient, elles aussi, trop petites et trop impuissantes pour parler. Elle était une jeune femme d’origine indienne dans un monde dominé par les hommes blancs, dont elle risquait presque autant que les autres d’être victime. Presque. C’était ce « presque » qui lui restait en travers de la gorge. Elle avait fait des études qui lui avaient servi à gagner une position où elle était moins vulnérable. Quand on lui avait offert ce poste, elle ne se rendait pas compte qu’elle devrait servir les intérêts de gens qui lui permettraient de se sentir légèrement plus en sécurité que les femmes moins diplômées qui se trouvaient en première ligne – elle ignorait également qu’elle devrait veiller à la proportion de pousses de luzerne sur les plateaux de sandwichs servis au déjeuner lors des séminaires qui se déroulaient au siège.

Allongée sur son lit à lire les témoignages, elle comprit que le salaire que la compagnie versait régulièrement sur son compte bancaire dépendait en réalité du fait qu’elle taise son inquiétude quant à la manière dont les femmes étaient traitées, et elle commença à se demander jusqu’à quel point elle était complice de cette culture d’entreprise sous-jacente. Chaque jour,

https://books.yossr.com/fr

après avoir appliqué son maquillage dans l'espace sécurisé de sa propre salle de bains, elle endossait un masque courageux qui lui servait à affronter cette culture. Mais après avoir lu ces témoignages, comment pourrait-elle se regarder dans un miroir ? Elle s'était sentie terrifiée à l'idée d'être dans la position où ces femmes s'étaient retrouvées, mais grâce à des manœuvres pleines d'adresse et de ruse, elle avait réussi à échapper au pire. Les autres n'avaient pas eu cette chance.

Jessica savait qu'il existait des hommes qui, après avoir desserré leur cravate à la fin de la journée, tournaient leur attention vers toutes ces femmes qui, parce qu'elle étaient de vraies professionnelles, s'étaient faites belles de bon matin, après avoir revêtu les vêtements qu'elles avaient choisis la veille avec soin, puis s'être frayé un chemin à travers les foules impatientes jusqu'à la tour de Torrent Industries, en maintenant contre elles leur manteau et leur sac à main, les doigts serrés autour de cette dignité dont elles ne se séparaient jamais – un genre d'effort dont la meute n'était pas capable. Elles sentaient bien qu'elles attiraient l'attention, ces femmes qui servaient de défouloir aux hommes stressés, elles le sentaient vibrer dans l'air. À travers un contact, un regard, une remarque entendue par-dessus le cliquetis du clavier, elles percevaient ces sons subliminaux que seuls émettent les chiens sauvages. Et bientôt, ici et là, les crocs apparaîtraient derrière un sourire qui très vite s'effacerait. D'un instant à l'autre, elles risquaient la morsure.

Et si jamais la situation virait à l'aigre, ils diraient qu'elles avaient demandé qu'on les morde, qu'elles le voulaient, oui, elles voulaient le déséquilibre du pouvoir, l'humiliation, l'incertitude qui pesait sur leur avenir, leur salaire, l'évaporation instantanée de leur assurance, les vêtements déchirés, le maquillage qui s'étale, les nuits d'insomnie, les psys, et toute la suite. C'était évident qu'elle le voulait, monsieur le juge. Elle était consentante. Jessica savait déjà tout cela. Elle en avait été témoin.

Après avoir lu ce qui était arrivé à Pauline Hart, elle passa au témoignage de Lilly Zhang, vingt-deux ans, puis de Monika Galea, vingt-cinq ans. Une raison plus personnelle la poussait à continuer. Elle voulait savoir ce qui pouvait lui arriver à elle.

Jessica se rappelait avoir discuté avec Monika Galea lors d'une petite fête de fin d'année. Elle l'avait croisée de nombreuses fois, mais avant cette soirée, elles n'avaient guère échangé plus qu'un bonjour en passant. Déjà

https://books.yossr.com/fr

pourtant, elle lisait dans les yeux de Monika Galea quelque chose d'éclatant, d'engageant, de sympathique, et elle était persuadée qu'elles s'entendraient bien, qu'il aurait été agréable de déjeuner avec elle si être vue ainsi en compagnie d'une personne des ressources humaines n'avait pas été gênant pour Monika Galea vis-à-vis de ses collègues.

Ce soir-là, Jessica avait donc résolu d'aller vers Monika Galea et elles avaient parlé de nourriture, des cafés du quartier, des restaurants et des meilleurs endroits pour acheter des produits frais. Monika Galea était brune, elle avait les cheveux aux épaules, ondulés, presque bouclés, et le sourire facile. Jessica se souvenait qu'elle était chaleureuse et facile d'accès. Mais ensuite un des cadres du service des mines, pour lequel elle travaillait, l'avait appelée, elle était allée discuter avec ses collègues, et Jessica avait profité de l'occasion pour s'éclipser et rentrer chez elle.

À présent, en lisant le témoignage, elle se souvint que Monika Galea avait levé les yeux au ciel en entendant qu'on l'appelait, comme pour lui dire : « Désolée, il faut que j'y aille. » C'était la dernière fois qu'elles s'étaient vues. Et cela avait beau être parfaitement logique, Jessica fut sous le choc en découvrant que c'était cette même nuit que Monika Galea avait été agressée par Jim Duffy, un cadre au service des mines.

D'après le témoignage sous serment de Monika Galea, avant cette nuit-là Jim Duffy lui avait déjà fait de nombreuses remarques sur son corps, sur sa poitrine, il s'était frotté à elle plusieurs fois, prétendant toujours que c'était par accident. Alors aurait-elle dû voir venir la catastrophe ? Jessica imaginait bien qu'on le lui dirait au tribunal, si jamais Monika Galea devait raconter à nouveau devant la cour comment Jim Duffy l'avait agressée ce soir-là. La chose lui serait signifiée sur un ton hostile, à croire que c'était elle, Monika Galea, qui avait commis une mauvaise action, et qu'aujourd'hui elle ne faisait rien d'autre que tenter de saboter la carrière et le couple d'un homme respectable et travailleur.

Jessica poursuivit sa lecture. Enhardi par l'alcool dont il avait abusé, Jim Duffy avait suivi la jeune femme lorsqu'elle avait quitté la salle de réception pour rentrer chez elle. Elle avait choisi d'emprunter l'escalier de service désert pour descendre les deux étages qui la séparaient de son bureau, où elle devait retourner prendre ses affaires avant de rentrer chez ses parents, où elle vivait avec son frère et sa sœur. Elle ne s'était pas rendu

https://books.yossr.com/fr

compte qu'elle était suivie. Il ne lui était pas venu à l'esprit qu'elle puisse ne pas être en sécurité dans cet escalier, sur son lieu de travail. Hélas.

Jim Duffy était arrivé derrière elle, l'avait poussée contre le mur de béton. La tête de Monika Galea avait heurté le mur, et elle avait été étourdie. Il avait tenté de l'embrasser, d'introduire sa langue dans sa bouche, mais n'y parvenant pas, il avait déchiré son chemisier. Elle s'était mise à hurler, mais nul ne pouvait l'entendre. La lutte sembla durer dix minutes, jusqu'à ce qu'enfin elle réussisse à se dégager, le cœur battant comme le tocsin, mais il ne lui fallut sans doute guère plus de deux minutes pour fuir et atteindre la porte de l'étage suivant. Son haut était déchiré et elle portait une trace de griffure sur la poitrine.

Monika Galea ne travaillait plus chez Torrent Industries. Jim Duffy, lui, était toujours là, cadre respecté de l'équipe du service des mines.

Jessica termina de lire le dernier témoignage les larmes aux yeux. Est-ce que les choses changeraient un jour ?

Elle envoya un message à Maserov pour lui dire qu'elle avait fini de prendre connaissance du dernier témoignage, celui de Carla Monterosso. Elle en était malade. Elle lui demanda où en étaient les négociations avec elle et son avocat. Il était vingt-trois heures. Elle attendait une réponse, mais rien ne vint, alors elle pensa soudain qu'elle avait commis une erreur en le contactant si tard.

Quand il reçut le message, Stephen ne dormait pas, même s'il était déjà couché. Comment raconter à Jessica ce qui s'était passé chez Carla Monterosso ? À la grande surprise des deux avocats, elle avait répondu qu'elle ne voulait pas d'un accord.

« Il ne s'agit pas d'argent ! C'est bien un putain de crime. Ron dit qu'il s'agit d'une agression sexuelle, peut-être même d'une tentative de viol. Je veux que Mercer soit puni. Je veux qu'il aille en prison. Ensuite on parlera d'argent. »

Maserov et Betga s'étaient regardés.

— *C'est compliqué*, répondit Stephen depuis la pénombre de sa chambre. *Je vous raconterai demain si ça ne vous gêne pas*.

— *Non, pas du tout. Désolée si je vous ai réveillé*.

— *Non, je ne dormais pas*.

Les rues arborées d'Elwood et St Kilda étaient plongées dans le silence, tandis que Stephen et Jessica, allongés seuls dans leurs lits respectifs,

https://books.yossr.com/fr

lisaient et relisaient les derniers messages qu'ils s'étaient adressés.

— *Dormez bien.*

— *Vous aussi, dormez bien.*

— *Bonne nuit.*

— *Bonne nuit.*

— *À demain.*

— *Oui, à demain matin*.

https://books.yossr.com/fr

Sixième partie

I

« Carla veut se venger. Évidemment. Je la comprends tout à fait », dit Jessica qui sirotait une bière artisanale à une table du bar à cocktails semi-privé du Grosvenor Hotel. À sa gauche était assis Maserov, à sa droite, Betga.

« Moi aussi je la comprends, renchérit ce dernier. Mais on n'est pas en mode vengeance. Nous ne sommes pas des assassins, hélas. Seulement des avocats.

— Vous êtes son avocat à elle. Et toi, tu es l'avocat de son agresseur, dit-elle en désignant Stephen. Et pourtant, vous êtes assis l'un en face de l'autre, et ce n'est pas la première bière que vous partagez.

— Ah non, et ce n'est pas la première fois, précisa Betga.

— Je ne suis pas l'avocat de son agresseur à proprement parler, je suis l'avocat de l'employeur de son agresseur.

— Mais si je peux me permettre de poser la question…

— Jessica, vous pouvez me demander tout ce que vous voudrez, fit Betga sur le ton grand seigneur qui lui avait beaucoup servi par le passé. Et à Maserov également, je pense. Posez-lui n'importe quelle question sur son couple, par exemple. Il est très franc, même au sujet de ses erreurs.

— Mais est-ce que vous n'êtes pas lié à Carla par une clause de confidentialité ?

— Si, bien sûr, répondit Betga en buvant une gorgée.

— Et vous n'êtes pas seulement l'avocat de Carla, vous êtes aussi… son ex-mari ?

https://books.yossr.com/fr

— Non, nous ne sommes pas mariés, répliqua-t-il d’un air abattu.

— Mais il aimerait l’être ! ajouta Stephen. Leur relation s’est fracassée sur un écueil lorsqu’elle a découvert qu’il était infidèle.

— Je n’étais pas vraiment infidèle…

— Disons qu’il l’a trompée avec une recruteuse du domaine juridique.

— La concurrence est rude. Beaucoup de gens ne le savent pas. Et c’était une seule fois ! La recruteuse a mal compris les termes de notre accord. À mon avis, elle l’a fait exprès. Je lui ai dit que j’allais être papa, j’en étais presque certain.

— Mais qu’est-ce que ça pouvait lui faire ? demanda Maserov.

— C’était pour qu’elle comprenne que j’avais davantage besoin de ce travail qu’une personne sans famille à charge, et aussi pour qu’elle sache que je ne pouvais pas avoir une vraie relation avec elle. Telle était mon intention.

— Évidemment, n’importe quelle femme raisonnable aurait conclu que tu étais infidèle et qu’on ne peut pas compter sur toi.

— “Pouvait”, il faut le mettre au passé également.

— Il a changé », expliqua Stephen à Jessica avec autant de conviction qu’une feuille de salade – pas du cœur de laitue, hein, une feuille de l’extérieur, un peu fripée.

« Je me suis amendé.

— N’empêche, reprit la jeune femme, vous êtes tous les deux dans les camps adverses. Est-ce que c’est une pratique habituelle de voir les avocats des camps adverses boire un coup ensemble ?

— L’alcool est le plus vieil outil dans toute la panoplie des tentatives de résolution de conflits, ma chère Jessica, lança Betga. C’est le grand conciliateur.

— Ah bon ? Je croyais que ça provoquait l’inverse.

— Qu’est-ce que disait Shakespeare… “Il provoque et il ne provoque pas” ? C’est bien ça, Maserov ?

— Donc il provoque aussi, asséna Jessica avec une certaine emphase.

— À ce qu’on raconte, oui.

— Shakespeare évoquait cela à propos de la luxure, pas de la conciliation, corrigea Stephen.

— Il avait raison.

— C’est sûr que tu en sais quelque chose.

https://books.yossr.com/fr

— Hé, je connais Shakespeare !

— Est-ce qu'il n'a pas également dit qu'il fallait tuer tous les avocats ? ajouta Jessica.

— Oui, il a piqué la formule à la femme de Maserov.

— Écoutez, les garçons, il y a un avantage à tirer du fait que vous êtes les deux avocats qui négocient entre eux dans cette affaire, insista-t-elle.

— Pas si Carla refuse un arrangement, répondit Stephen. Tu l'as dit, elle veut se venger.

— Et tu ne peux pas intégrer ça aux clauses de l'arrangement ?

— La vengeance ?

— Par exemple, X milliers de dollars et cinquante coups de fouet ? proposa Betga.

— Torrent Industries ne peut pas punir Mike Mercer car ce serait un aveu. L'intérêt d'un accord, c'est que l'affaire disparaît des radars sans que l'entreprise ait besoin de remettre en question la culture toxique qu'elle génère sur le plan des relations entre femmes et hommes.

— Comme ça se pratique chez Torrent Industries, compléta Jessica.

— Apparemment, oui. Tu es mieux placée que moi pour en parler.

— Eh bien considère que c'est une affirmation.

— Je note.

— Et si Mercer était sanctionné d'une manière qui ne soit pas rendue publique ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Betga.

— Je ne sais pas. Mais si, en plus d'une compensation financière, on lui faisait payer quelque chose à lui, ou mieux, qu'on le vire, mais de façon confidentielle ?

— Je ne sais pas si je pourrai obtenir ça. Malcolm Torrent refusera de licencier un de ses employés à cause d'un accord privé, et cela uniquement pour satisfaire la demande de la plaignante.

— Et s'il y a plusieurs plaignantes ?

— Il faudrait qu'elles soient plus de trois ou quatre. Il faudrait que ce soit un recours collectif, et même …

— Donc Mercer n'a pas encore agressé suffisamment de femmes, c'est ça ?

— Hélas, oui. En plus, il est trop productif, en tant qu'employé. Il se débrouille trop bien pour que la compagnie veuille se passer de lui.

https://books.yossr.com/fr

— Donc, entre nous, il n’y a rien qu’on puisse faire contre ce connard pour satisfaire le désir de vengeance de Carla.

— Je ne crois pas.

— Alors où est la justice ?

— Nous essayons de mettre au point un arrangement légal. C’est une négociation entre les parties. C’est seulement dans un deuxième temps que l’on envisage d’utiliser des mots comme “justice”, et uniquement pour que la partie brutalisée se sente mieux.

— Mais je ne veux pas qu’elle soit brutalisée ! Je ne veux qu’aucune de ces femmes ait à souffrir encore davantage ! protesta Jessica.

— Nous non plus.

— C’est pour ça que vous avez atterri au bon endroit, expliqua Betga. La première chose que nous devons faire, c’est persuader Carla d’accepter un accord.

— Pourquoi, parce que c’est dans votre intérêt à tous les deux ?

— Certes, reprit Stephen. Mais c’est aussi dans le sien.

— Oui, tant que tu es encore l’avocat de l’autre partie. »

Jessica se tourna vers Maserov et soudain, elle imagina le jour où il ne serait plus chez Torrent Industries. Elle n’y avait pas encore réfléchi, et cela eut sur elle un effet surprenant. Elle éprouva une sensation de manque. Une émotion étrange s’empara d’elle, cocktail de sentiments proche de celui qu’on ressent quand un ami très proche, le seul qui vous comprend, quitte l’école à cause d’un déménagement, ou quand vos parents vous annoncent qu’ils vont se séparer, ou encore quand votre animal de compagnie décède. C’était une sensation viscérale complètement irrationnelle. « Que feras-tu lorsque…

— Lorsque je serai face au peloton d’exécution ?

— Oui.

— Je suis censé y réfléchir en même temps que je planche sur ces affaires.

— C’est ce que je me tue à lui dire, coupa Betga.

— Mon plan initial, si tant est que j’en aie eu un après avoir saisi Malcolm Torrent au passage telle une bouée de sauvetage, consistait juste à gagner du temps avant l’exécution. Mais à présent, je suis déterminé à faire davantage. J’ai passé une grande partie de ma vie à regarder la société sombrer, et j’ai honte de le dire, mais je n’ai jamais vraiment pensé à tout ce

https://books.yossr.com/fr

que les femmes devaient supporter avant de découvrir ce que les plaignantes avaient subi dans ces affaires. Donc, avant qu'on me lie les mains et qu'on me bande les yeux, j'aimerais que justice leur soit rendue.

— Mais Stephen », dit Jessica en posant doucement la main sur son poignet, avant, s'apercevant de son geste, de se reprendre avec un léger embarras, « il ne peut y avoir de justice, pas comme elles l'entendent, si des types du genre de Mike Mercer parviennent à s'en tirer sans une égratignure.

— Jessica, je suis sûrement une des personnes les plus dénuées de pouvoir que tu connaisses. Je ne peux pas obtenir que Mike Mercer soit sanctionné. J'ai encore du mal à croire que Malcolm Torrent se souvienne de qui je suis.

— Tu te sous-estimes, Stephen, dit-elle doucement sans le regarder.

— Non, il a raison, la contredit Betga. Ce qui est très sain, en fait.

— Je ne peux pas faire en sorte que ces événements ne se soient pas produits, et je ne peux pas non plus pousser l'entreprise à rendre justice à ces femmes. Le mieux que je puisse obtenir, c'est qu'on leur verse une compensation financière.

— Sauf que Carla est totalement opposée à l'idée de trouver un arrangement. »

Tous trois demeurèrent silencieux. Au loin, un groupe chantait « Joyeux anniversaire » à un dénommé Kayden.

« Vous croyez que ça aiderait si moi, je parlais à Carla ? Je lui dirais que je travaille chez Torrent Industries, aux ressources humaines, si elle ne le sait pas déjà, et je sais bien que ça ne va pas l'attendrir, mais je suis une femme moi aussi, et je connais la culture de cette entreprise. Peut-être que je pourrais… je ne sais pas… lui présenter des excuses.

— Des excuses ? Mais pourquoi ? demanda Betga. Ah mais oui, vous êtes aux ressources humaines. »

II

Selon Betga, il y avait quelqu'un d'autre à qui Carla devait parler avant Jessica Annand, quelqu'un qui pourrait la convaincre d'accepter un accord

https://books.yossr.com/fr

avec Torrent Industries. Une rencontre avec Jessica était une perspective trop incertaine pour avoir lieu tout de suite. Carla risquait de mal réagir et de voir en la jeune femme non pas une personne compatissant réellement avec elle et qui pouvait lui venir en aide, mais plutôt une représentante des ressources humaines de chez Torrent Industries, c'est-à-dire la version douce du monstre. Les deux avocats en discutèrent longtemps et tombèrent d'accord pour que Betga rencontre d'abord l'autre personne.

C'était un entretien qui mettait l'avocat lui-même mal à l'aise, et dont l'issue était elle aussi incertaine. En premier lieu, il n'était pas sûr que l'homme viendrait au rendez-vous. Au téléphone, il s'était montré hésitant, peu enclin à vouloir s'asseoir avec lui. L'heure arriva, l'homme n'était pas là, et Betga consulta sa montre en murmurant tout seul : « N'a pas répondu présent à la convocation, monsieur le juge. » Sans se l'avouer, il ressentait un léger soulagement, ainsi qu'on en éprouve quand une tâche difficile ou déplaisante disparaît de vos priorités, même si vous n'y êtes pour rien. Mais soudain, le silence s'abattit sur le bar bondé, et il sut que son rendez-vous était arrivé. Le sergent intérimaire Ron Quinn apparut bientôt devant lui. L'avocat se leva et lui serra la main, incapable de masquer sa déception.

« Qu'est-ce qu'il y a ? fit le policier, sur la défensive.

— Votre uniforme.

— Et alors ?

— Vous avez entendu le silence qui s'est fait autour de vous quand vous êtes entré ?

— Je vous avais dit que je viendrais directement après le travail.

— Certes, mais… répondit Betga en secouant la tête de stupéfaction. Je ne pensais pas que vous viendriez en uniforme. Ce sont des gens bien, ici, dit-il en désignant les clients du bar, ils viennent décompresser en fin de journée. Ils n'ont pas envie de boire en compagnie d'un flic. Ça gênerait n'importe quel citoyen honnête.

— Parce que tous ces gens-là sont d'honnêtes citoyens ?

— Des citoyens honnêtes, des résidents permanents, des demandeurs d'asile, des étudiants disposant d'un visa, des voyageurs réguliers qui viennent pour leurs affaires, et même des détenteurs de carte American Express qui rêvent de se faire accepter ; contrairement à tant d'autres aujourd'hui, cette institution ici présente ne pratique pas la discrimination car elle invite tous les publics à prendre part à des libations conviviales dans

https://books.yossr.com/fr

un environnement au bon goût reconnu où l'on ne juge pas, et qui rend un hommage subtil à l'esthétique des années 1980, en reprenant bon nombre des caractéristiques qui ont fait de cette décennie ce qu'elle passe pour être aujourd'hui.

— C'est-à-dire ?

— Rien. Absolument rien. Les années 1980, la décennie que le bon goût a oubliée. Mais là n'est pas la question. Écoutez, sergent… je ne veux pas vous manquer de respect, aucune des personnes présentes ne se sent rassurée par l'arrivée ostentatoire d'un policier à la fin de la journée.

— Vous m'avez demandé de venir pour m'insulter ? »

Si seulement, pensa Betga avec mélancolie. Après lui avoir présenté des excuses, il commanda pour lui une bière artisanale censée provenir fièrement de la région de Kosice, en Slovaquie – et moins fièrement de quelque ruelle d'Abbotsford. Pour la première fois, il regarda le policier dans les yeux : ils étaient là, à un mètre de lui, ces deux petits réservoirs de désillusions.

« Je sais qu'à certains égards, nous pouvons nous considérer comme adversaires, mais…

— Comment ça ? l'interrompit Ron Quinn.

— Eh bien d'abord, il y a la loi, et…

— Nous sommes tous les deux des officiers de la justice, n'est-ce pas ?

— Oui, mais moi, j'interprète, j'interroge la loi d'une manière franchement très créative, tandis que vous en défendez bec et ongles une version draconienne, ce qui pousse les gens à ne pas avoir envie de boire un coup à côté de vous. Vous obéissez à la chaîne de commandement, tandis que je m'entretiens avec les puissances supérieures.

— Vous parlez de Dieu ? Vous ne me paraissez pourtant pas très religieux, Mr Betga.

— Je ne parle pas de Dieu.

— Dans ce cas, c'est qui, les puissances supérieures ?

— Ah, sergent intérimaire Quinn, commença Betga d'un ton docte, il s'agit davantage du dépositaire de certaines valeurs que d'une divinité généralement vénérée, mise en avant par un organisme reconnu par l'État et lui octroyant des facilités fiscales, et j'admets que je demeure agnostique en ce qui concerne son nom. Mais, en tout cas, ce n'est pas le chef de la police.

— Oui, c'est vrai, il a eu son lot de problèmes.

https://books.yossr.com/fr

— En effet, et je suis content que nous tombions d'accord là-dessus. C'est un bon début. À part ça, il y a bien sûr nos différentes approches vis-à-vis de… Carla.

— Oui, moi je la traite avec respect, alors que vous…

— Ah, vous voyez, reprit Betga en agitant le doigt comme s'il s'agissait d'une salière ou d'un thermomètre récalcitrant, encore une fois je vois surgir cette tendance, qui est une déformation professionnelle, à juger durement une personne en fonction d'un délit passé dont elle s'est elle-même reconnue coupable.

— Mr Betga, d'après ce que j'ai compris, elle vous a pris la main dans le sac. Est-ce qu'une femme n'a pas téléphoné à Carla pour lui…

— D'accord, soupira Betga en mettant sa main en guise d'écran à hauteur des yeux du sergent Quinn. N'imaginez pas que je ne montrerai jamais d'intérêt pour votre version de cette partie de ma vie, mais ce n'est pas vraiment la raison pour laquelle je vous ai proposé que nous nous rencontrions. Je vous ai demandé de venir pour parler de l'avenir de Carla.

— Je suppose que… j'aimerais… avoir un rôle à jouer dans cet avenir.

— Vous *supposez* ?

— Oui, en effet, je le reconnais.

— Non, non, ce n'est pas le fond qui me fait souligner ce terme qu'on mettrait en italique dans une transcription scrupuleuse. C'est votre hésitation.

— Je ne suis pas sûr de comprendre de quoi vous parlez, Mr Betga. »

C'est ce moment-là que choisirent pour arriver sur la table les bières artisanales slovaques, fraîchement brassées dans la banlieue nord de Richmond. Le barman les posa avec diplomatie et Betga les poussa toutes les deux fermement vers Ron Quinn, murmurant presque à l'employé qu'il prit de vitesse avant que ce dernier reparte vers le bar : « J'en prendrai une, moi aussi. » Puis il se retourna vers le policier : « Écoutez, sergent intérimaire… ça vous embête si je vous appelle juste sergent ?

— Vous pouvez m'appeler Ron quand je ne suis pas de service.

— Et comment puis-je savoir si vous n'êtes pas de service ?

— Quand je ne suis pas de service, en général, je m'occupe de votre fille.

— Ah, voilà, ça, c'est bien, Ron, dit l'avocat en tapant du poing sur la table. Voilà la première chose que vous dites qui ait un peu de vigueur, où

https://books.yossr.com/fr

vous montriez un peu de résistance.

— Mr Betga, je ne cherche pas la confrontation.

— Mais ce n’est pas une histoire de confrontation, Ron. On dirait que vous ne voulez pas saisir la perche lorsqu’on vous la tend. J’ai l’impression que vous traversez votre vie en portant une étiquette : “Je suis cuit. C’est fini pour moi”, ce qui fait de vous une charogne que les autres n’ont plus qu’à dévorer. »

Ron Quinn réfléchit un moment. « Je ne me suis jamais vu comme ça. Mais peu importe, qu’est-ce que ça peut vous faire ?

— Je comprends que vous posiez cette question, d’autant plus que la réponse pourrait vous surprendre.

— Allez-y.

— Ron, j’ai compris que j’avais une grosse dette envers vous. Vous savez que je suis le père de Marietta.

— Oui.

— Ce que vous ignorez peut-être, c’est que j’aime Carla, depuis le tout début, quand je travaillais encore chez Freely Savage, et que nous nous sommes rencontrés au siège de Torrent Industries. Oui, je suis tombé amoureux d’elle la première fois où nous avons flirté au-dessus de la déchiqueteuse.

— Je ne suis pas sûr qu’elle vous croira… à cause de cette… aventure avec la recruteuse…

— Je sais que j’ai commis… une erreur. Mais même alors, je l’aimais, s’exclama Betga d’un ton plus irrité qu’il ne souhaitait.

— Et vous avez couché avec une autre femme ?

— Ron, on se parle d’homme à homme, hein ?

— Euh… oui.

— Le marché de l’emploi était saturé. Un homme doit faire tout son possible dans des circonstances difficiles pour subvenir aux besoins de sa famille, n’est-ce pas ? Dans le domaine économique, on est en temps de guerre. Certaines des choses qu’on fait dans pareille situation… ne sont pas belles à voir.

— Donc, la recruteuse n’était pas belle ?

— Si, c’était une bombe, mais d’un point de vue moral, éthique, je savais que je nageais en eaux troubles.

https://books.yossr.com/fr

— Nager en eaux troubles ? Vous avez trompé Carla. Pour moi, c’est très clair.

— Oui, mais, ne le prenez pas mal, Ron, là encore, vous pensez en policier. On pourrait dire que si j’avais obtenu cet emploi, afin de subvenir aux besoins de ma famille sans que Carla sache jusqu’où j’étais allé pour ça, j’aurais bien agi. D’ailleurs on l’a dit !

— Et ça n’a pas marché ?

— Non. Je n’ai pas réussi à lui faire oublier les détails sordides qu’elle ne cesse d’imaginer. Je ne pouvais pas l’empêcher de revivre une scène à laquelle elle n’avait pas assisté. Carla est très jalouse, et quand une femme jalouse a en plus une grande imagination, elle peut donner à un homme des cauchemars sans même qu’il dorme.

— Et qu’est-ce que tout ça a à voir avec votre gratitude envers moi ?

— Pendant tout ce temps, vous avez veillé sur elle, vous avez pris soin d’elle, et vous l’avez beaucoup aidée avec Marietta. Vous lui avez même prêté de l’argent. Je vous en serai toujours profondément reconnaissant, Ron.

— Merci monsieur… comment dois-je vous appeler ?

— Betga, c’est bien.

— Monsieur Betga ?

— Non, j’aime à penser que nous sommes amis, maintenant. Juste Betga.

— D’où ça vient, ce nom-là ?

— C’est allemand, mais on a modifié l’orthographe pour les anglophones. Je viens d’une famille qui pense à tout.

— Et depuis combien de temps votre famille est installée dans ce pays ?

— Mon grand-père paternel était physicien en Allemagne. Il a essayé de s’installer en Amérique, après la guerre, mais ils n’ont pas voulu croire que c’était un nazi, donc ils ne l’ont pas laissé entrer dans le pays. D’autres ont réussi, qui étaient plus bêtes, mais pas lui. Tout dépend des relations qu’on a, n’est-ce pas ? Du coup, il est venu ici à la place.

— Pourquoi ils n’ont pas voulu croire qu’il était nazi ?

— Disons qu’il ne se comportait pas comme tel. Il a essayé de dire qu’il la jouait profil bas parce qu’ils avaient perdu la guerre, mais ça n’a pas marché auprès des employés de l’immigration. Et puis il n’a pas pu expliquer pourquoi il s’était caché pendant douze ans. Il ne s’attendait pas à

https://books.yossr.com/fr

cette question. Ils l'ont tout de suite repéré. Il souffrait aussi du décalage horaire. Enfin, j'imagine. Je ne suis pas sûr, parce que j'étais très jeune quand il est mort. Mais laissez-moi à mon tour vous demander quelque chose.

— Oui ?

— Comment avez-vous appris à changer les couches et à vous occuper des bébés ? Vous avez des enfants ?

— Non, hélas.

— Vous n'êtes pas marié ?

— Non.

— Mais vous l'avez été ?

— Non, jamais.

— Alors comment avez-vous appris à si bien vous occuper des enfants en bas âge ?

— J'ai appris avec les enfants de ma sœur. J'ai toujours voulu être père, mais ça ne s'est jamais… »

Betga était désespéré. Ce flic était impitoyable. Il vous balançait un pathos en platine pur comme Spider-Man lance ses fils. Heureusement, l'avocat fut sauvé in extremis des larmes en apercevant Kasimir au loin, incapable de masquer sa stupéfaction et son dégoût en découvrant que non seulement Betga avait amené là un policier, mais qu'il partageait une table avec lui, et pire, buvait une bière en sa compagnie ! Kasimir secoua la tête de loin et Betga sut qu'il aurait fort à faire pour fournir une explication.

« Vous savez vous y prendre, en effet, fit-il l'air songeur, en revenant aux capacités du policier à s'occuper des enfants. Écoutez-moi, Ron, même si nous avons rencontré Carla dans des circonstances différentes, je pense que vous serez d'accord pour dire que nous avons tous les deux du respect et de l'affection pour elle.

— Absolument.

— Et nous voulons tous les deux le meilleur pour elle et pour Marietta.

— Oui.

— Et nous savons aussi tous les deux qu'elle a des difficultés financières en ce moment et que cela lui ferait le plus grand bien de souffler un peu.

— Oui, je ne connais pas les détails, mais… oui.

https://books.yossr.com/fr

— Moi non plus, je ne connais pas les détails, mais elle a dû vous dire que je travaille pour elle, en tant qu'avocat, pour négocier un accord avec Torrent Industries.

— Non, chaque fois qu'elle m'a parlé de vous, c'était essentiellement… à propos d'autre chose.

— D'accord, peu importe. Il se trouve que je suis sur le point d'obtenir pour elle un arrangement qui devrait lui rapporter plusieurs centaines de milliers de dollars.

— Waouh ! c'est fantastique, Mr Betga.

— Je vous en prie, Ron, oubliez le "monsieur". Betga tout seul, ça suffira.

— C'est fantastique… Betga.

— Oui, en effet, enfin, ça le serait, seulement un des derniers obstacles, pour l'obtenir… c'est elle.

— Comment ça ?

— Elle ne veut pas accepter l'offre.

— Mais pourquoi donc ?

— Elle veut que le type soit puni, et si l'arrangement est conclu, il n'y aura aucune sanction contre lui. Ce serait un accord confidentiel, et ce ne serait pas le salaud qui l'a agressée qui paierait, mais la compagnie qui l'emploie.

— Oui, mais ça va. L'agresseur se retrouverait face à la justice dans une procédure pénale. Je lui ai expliqué qu'il avait commis un crime.

— Ron, avez-vous déjà assisté à un procès pour viol ou tentative de viol ?

— En fait, non, je ne peux pas dire ça.

— Vous savez ce que ferait la défense dans le cas de Carla ? Gagnons du temps : c'est une question rhétorique, ne vous sentez pas obligé de répondre. Puisqu'elle connaît son agresseur, ils essaieraient de faire deux choses : d'abord, ils tenteraient de la dépeindre sous les traits d'une femme facile, ensuite, ce qui est plus cruel, ils tenteraient de transformer tous les contacts physiques, qui sont à la base du procès pour agression sexuelle, en des actes consentis. La faire passer pour une femme facile, bien sûr, est stupide mais peut s'avérer très dommageable. Évidemment, nous essaierions de dissimuler tout ce qui concerne sa vie sexuelle passée, la manière dont elle s'habille, le fait qu'elle se soit remise de l'agression et

https://books.yossr.com/fr

soit retournée travailler, etc., seulement nous n'y parviendrions pas, hélas, et…

— Attendez, moi, je peux témoigner, l'interrompit le policier avec une détermination de jeune chien que Betga n'aurait jamais cru voir chez lui. Je pourrais raconter que je lui ai très tôt découvert mes intentions, au début de notre amitié, mais qu'elle n'a jamais cédé. »

Betga ne savait plus où poser les yeux. Il laissa les paroles de Ron Quinn glisser doucement, comme un vieil oiseau de mer, jusqu'au tréfonds d'une de ses deux bières slovaques artisanales, déjà vidée. Comment devait-il prendre cette révélation, sachant qu'il faisait tout pour ne pas offenser l'homme qui l'avait prononcée, homme qu'aucun jury dans ce pays n'aurait pu accuser d'être sexuellement excitant pour aucune créature, vivante ou morte, dans n'importe quel univers connu ou inconnu ?

« Croyez-moi, Ron, ça ne marcherait pas, même si vous juriez sur l'acte de propriété de la terre où fut imprimée la première bible à Mayence, en Allemagne, en 1455.

— C'est impressionnant, Betga, vous savez des choses qui… qui n'ont rien à voir avec ce dont on est en train de parler. À moins que j'aie raté quelque chose. Cette histoire de bible imprimée… Vous le savez parce que c'est dans l'histoire de votre famille, là-bas, en Allemagne ?

— Non, Ron. Nous, les Betga, nous avons fui Mayence en 1282 en laissant tous nos actes notariés dans le trésor de l'archevêque. Quelle tristesse. Enfin bon, Gutenberg ne payait pas toujours son loyer à l'heure. Il n'a jamais eu un sou vaillant. Et mon Dieu, qu'il était désordonné ! Les doigts pleins d'encre, et tout ça. Très désordonné. Mais quoi qu'il en soit, sans que cela enlève rien à votre témoignage sur sa résistance stoïque à vos tentatives de séduction, témoignage qui permettrait de combattre les indiscrétions sur sa vie sexuelle passée dont la partie adverse se servirait, en réalité, les vrais problèmes commenceraient quand l'agresseur serait appelé à la barre des témoins.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il affirmerait que leurs relations étaient consenties, et que, à son grand regret, les choses ont débordé jusque sur leur lieu de travail. Son comportement était certes inapproprié, mais ce n'était pas une agression.

— Mais c'est un mensonge !

— Vous n'allez pas souvent au tribunal, Ron, n'est-ce pas ?

https://books.yossr.com/fr

— Non, c’est vrai, reconnut piteusement le sergent.

— Ce salopard mentira et, au pénal, il ne peut pas y avoir de condamnation si le moindre doute subsiste, les standards sont beaucoup plus élevés que devant une juridiction civile, donc il va s’en tirer. Il sera reconnu non coupable.

— Donc Carla a plus de chances de gagner au civil qu’au pénal.

— Exactement. Voilà pourquoi je pense que la compagnie voudra passer un accord, juste pour être sûre que l’affaire n’arrive jamais au tribunal. Ils paieront bien pour que la nouvelle ne se répande pas. Et dans ce cas-là, vous comprenez, Carla n’aurait pas besoin de témoigner.

— D’accord, donc vous voulez qu’elle les poursuive au civil, mais pas que la police charge l’agresseur afin qu’on lui épargne à elle la dureté d’un procès pénal.

— Ron, vous avez tout compris. J’essaie de lui obtenir une compensation, et en même temps de l’empêcher de se lancer dans un procès au pénal où la partie adverse dépensera beaucoup d’argent pour déformer les faits qui se sont produits ce soir-là, la forçant à revivre en public ces moments cauchemardesques à la fois en tant que victime et témoin, sachant qu’ils traîneront son nom dans la boue en étalant toute sa vie privée en public, que tout ça sera enregistré par la presse, sauvegardé sur Internet à perpétuité, que tout le monde pourra le lire, et qu’un jour même Marietta pourrait tomber dessus.

— Oui, il me semble que c’est la bonne voie à suivre, Mr Betga. Euh, pardon, Betga. Mais pourquoi est-ce qu’elle ne veut pas vous écouter ?

— Parce que vous lui avez farci la tête de rêves de justice lors d’un procès pénal.

— Mais il est compréhensible qu’elle veuille faire punir cet homme.

— Évidemment, Ron ! Mais il y a certaines choses que je ne peux pas faire. Même si, entre nous, je préférerais que vous ne le répétiez pas ici. Elle ne gagnera rien en se soumettant au supplice d’un procès pénal.

— Oui, j’ai compris. » L’homme à l’uniforme bleu absorbait les choses petit à petit. « Et vous voudriez que je lui parle ?

— Oui.

— Mais je ne peux pas lui dire que ce n’était pas un geste criminel de la part de l’autre, parce que ça l’était.

https://books.yossr.com/fr

— Non, mais vous pouvez aussi lui expliquer ce qu'elle devra endurer si elle va au pénal, et que le type risque d'être blanchi.

— Alors comment pourrait-on le punir ? Il le mérite. Quel serait le moyen ?

— Pour ça, je crains que nous ne devions nous en remettre à ce qui est écrit dans l'œuvre de Gutenberg.

— Je ne vous suis pas.

— Ron, vous savez qui est Gutenberg ?

— Eh bien, d'après cette conversation… j'imagine que c'est un parent à vous.

— Ron, si vous voulez m'aider dans cette affaire à prendre soin des intérêts de Carla, j'aimerais faire à mon tour quelque chose pour vous.

— Oh, franchement, Betga, ce n'est pas la peine…

— Non, j'aimerais vraiment. Vous ne le savez peut-être pas, Ron, mais je suis un coach de vie très demandé.

— Un coach de vie ?

— Oui. Et j'aimerais vous proposer…

— Mais je n'ai pas d'activités qui…

— Vous savez ce que c'est qu'un coach de vie ?

— Un coach de vie ?

— Oui, Ron, voilà le genre de situation que vous avez déjà connue, vous répétez le mot, mais vous ne comprenez toujours pas ce qu'il signifie. Je peux vous aider pour ça.

— Oh, Betga, franchement, je ne sais pas.

— Ron, laissez-moi vous poser une question. Depuis combien de temps êtes-vous sergent intérimaire ?

— Ça a fait juste onze ans le mois dernier. On a fêté ça en mangeant un gâteau, au poste. Tout le monde n'a pas pu venir.

— Et quelle est la différence entre un sergent intérimaire et un sergent tout court ?

— Des trucs très superficiels, en fait.

— Comme dans la manière dont les gens vous traitent ?

— Je ne fais pas attention à ça. Ça glisse pareil que de l'eau sur les plumes d'un… oiseau. Un oiseau aquatique.

— Il y a des différences dans la rémunération ?

— Jusqu'à un certain point.

https://books.yossr.com/fr

— Jusqu’à quel point ?
— C’est pas pareil.
— Et est-ce un bénéfice pour vous ?
— Je ne… suis pas sûr… de l’avoir remarqué.
— Est-ce que cela affecte votre retraite ?
— L’administration… ne m’a jamais rien dit… directement à ce sujet.
— Ron ?
— Oui ? » Le policier leva lentement les yeux, tel un enfant tapi derrière le visage d’un homme plus vieux, et regarda cet homme plus jeune, plus beau, qui avait fait un enfant à la femme superbe qu’il avait aidée mais n’avait jamais ne serait-ce qu’embrassée.

« On va trouver le temps, Ron. Je peux vous donner un coup de main. Vous avez beaucoup soutenu Carla et Marietta. Laissez-moi faire ça pour vous. Gratuitement. »

Betga crut que le policier allait pleurer, et si jamais cela se produisait, il craignait bien de ne pas pouvoir se retenir, lui non plus. Il était impensable qu’on le voie au Grosvenor Hotel offrant son aide et son réconfort à un membre en uniforme de la police de l’État du Victoria. Tel que c’était parti, il allait devoir fournir bon nombre d’explications. Heureusement, le sergent intérimaire Quinn continua à parler.

« Betga, vous savez, je pense que malgré tout, vous avez réussi à apprendre quelque chose de votre oncle.
— De mon oncle ?
— Gutenberg. Il faudra que vous me parliez un peu plus de lui.
— D’accord, on s’en occupera aussi. »

III

« Qu’est-ce qu’elle fait là, elle ?

— Finalement, ce n’était peut-être pas une bonne idée. » Jessica comprit soudain ce que cela signifiait d’accompagner Stephen chez Carla Monterosso. Betga s’était occupé de Marietta tandis que sa mère terminait sa journée chez un grossiste en cosmétiques. Elle était intérimaire et considérait qu’elle avait de la chance d’avoir du travail. L’agence qui lui

https://books.yossr.com/fr

confiait des missions était noyée sous les demandes, surtout de femmes employées dans l'administration, ayant différents niveaux d'expérience et de formation, et qui avaient besoin d'un salaire. Le déséquilibre entre l'offre et la demande était important pour tout ce qui était administratif, et même celles qui avaient un très bon niveau étaient à la peine. Les plus touchées étaient celles qui n'avaient que leur force de travail à proposer. Aussi Carla était-elle obligée d'accepter des missions à l'autre bout de la ville. Ce jour-là, elle s'était rendue près de l'aéroport, et encore elle n'avait pu travailler que parce que Betga gardait Marietta. Quand elle rentra enfin chez elle, eut vidé la boîte aux lettres d'une liasse d'enveloppes aux logos parfaitement formatés par les ordinateurs des différentes sociétés auxquelles elle devait de l'argent, elle n'était pas dans les meilleures dispositions.

Stephen, Betga et Jessica voulaient que Carla revienne sur sa décision de ne pas négocier un arrangement avec Torrent Industries. Mais Jessica était venue avec l'intention de présenter des excuses en tant que femme et collègue des ressources humaines de chez Torrent Industries, parce qu'elle n'avait rien fait pour protéger Carla Monterosso d'un prédateur tel que Mike Mercer. Elle n'avait pas réellement réfléchi à ce qu'elle aurait pu faire, d'ailleurs, mais cela n'entamait en rien sa volonté. Dans quelle mesure agissait-elle dans l'intérêt de Carla Monterosso, ou dans le sien, voilà une question qui n'apparaissait nulle part sous les projecteurs de sa conscience, masquée qu'elle était derrière un rideau de nécessités différentes, comme par exemple celle de soulager sa culpabilité.

« Vous avez une fille magnifique, dit-elle à Carla Monterosso qui retirait son manteau.

— Merci, dit Betga.

— Parce que c'est… aussi votre fille à vous ?

— Vous n'avez jamais commis d'erreur ? » Cette remarque fusa de la bouche de Carla.

« En réalité, si, des quantités, et c'est l'une d'elles qui m'amène ici ce soir. J'espère que ma présence ne vous gêne pas. Je n'ai pas besoin de m'attarder.

— Tiens, c'est quand même drôle que je ne vous aie jamais vue lorsque je travaillais chez Torrent Industries. Est-ce que vous êtes là pour me persuader d'accepter un accord ? C'est vrai quoi, vous débarquez chez moi sans y avoir été invitée.

https://books.yossr.com/fr

— C’est moi qui l’ai invitée, précisa Betga.

— Allons donc, maintenant, tu invites des gens chez moi ? »

Jessica parut perplexe, et celui-ci éclaircit la situation : « Je suis le père de Marietta, mais je ne vis pas ici en ce moment. » Jessica regarda Stephen qui lut dans ses pensées : « Lui non plus, il ne vit pas avec son enfant. Mais qu’est-ce que vous avez, vous les mecs ? » Maserov aurait voulu à tout prix se distinguer de Betga, mais rien ne lui vint à l’esprit, à part le désir violent de tout lui expliquer. Ce fut Carla Monterosso qui vint à son secours.

« Stephen ne vit pas avec ses gosses, mais ce n’est pas un connard de coureur de jupons. Donc, madame Ressources-Humaines, pourquoi êtes-vous ici ?

— Eh bien, en premier lieu pour vous présenter des excuses.

— Pourquoi ? Qui avez-vous agressé sexuellement ?

— Carla, tu n’es pas obligée de te montrer si désagréable avec elle », dit Betga d’un ton digne d’un époux, qui se voulait à la fois proche et courageux.

La réponse fut aussi claire que cinglante :

« La ferme, salopard infidèle.

— Non, je n’ai agressé personne, mais j’ai vécu dans cette ambiance, en sachant que tôt ou tard, ce genre de chose allait se produire, si ce n’était pas déjà le cas. Et je n’ai pas levé le petit doigt.

— Laissez-moi deviner. Quelqu’un de chez Torrent Industries a pensé que ce serait une bonne idée d’envoyer une femme tenter une conciliation pour me pousser à signer un accord. Vous, une femme, vous protégez Mike Mercer. Vous faites des courbettes devant le patron. Vous êtes prête à tout pour mettre votre petit cul en sécurité. Et vous êtes assez bête pour croire que ça vous sauvera quand ils viendront s’en prendre à votre petite chatte exotique par une nuit humide. Je n’ai pas de mots pour dire combien vous me dégoûtez.

— Non, Carla, je vous jure que je ne le protège pas. Ce n’est pas pour ça que je suis là. Personne ne m’a envoyée. En réalité, personne de chez Torrent Industries ne sait que je suis ici. C’est par pur hasard que j’ai été amenée à travailler avec Stephen, et que j’ai découvert ce que Mike Mercer vous avait fait. Stephen sait également que je veux essayer, en m’appuyant sur ses bonnes relations avec Mr Torrent, d’introduire des changements

https://books.yossr.com/fr

dans la politique de l'entreprise afin que ce genre de chose se produise moins.

— J'ignore à quel changement de politique vous pensez en dehors de la castration, avec ou sans produits chimiques, mais je ne vois pas ce que ça va m'apporter à moi.

— Je sais, c'est pour ça que je suis là. Je ne suis pas venue en tant que représentante de la compagnie, ni même des ressources humaines, qui en effet voudraient certainement protéger Mike Mercer, vous avez raison. Moi aussi je redoute ce genre d'hommes. Je les hais. Même si vous étiez venue me voir aux ressources humaines et que vous aviez dénoncé Mike Mercer, pour être honnête, je ne sais pas ce que j'aurais pu faire si mes supérieurs avaient pris son parti. Mais ça ne signifie pas que je ne puisse pas vous dire qu'il y a des personnes qui vous soutiennent, des femmes prêtes à tenter au moins de parler à ceux qui ont le pouvoir d'apporter de l'aide.

— OK, vous vous sentez coupable, merci. Je ne peux pas déposer ça à la banque, mais j'en parlerai à ma psy. On arrivera à tenir une demi-heure là-dessus. Peut-être qu'elle me donnera le numéro de quelqu'un qui puisse vous aider à gérer votre culpabilité.

— Je comprends, moi aussi je serais en colère.

— Très bien, et qu'est-ce qui vous mettrait en colère exactement ? Le fait qu'on ait tenté de vous violer sur votre lieu de travail ? Le fait que les ressources humaines aient passé ça sous silence ? Et vous seriez en colère si quelqu'un se pointait chez vous sans y avoir été invité, et se mettait à vous faire miroiter les bienfaits d'un accord qui permettrait à Mike Mercer de grimper les échelons et de poursuivre sa carrière comme si rien ne s'était passé, pendant que moi, tous les soirs, je me ronge les sangs pour savoir comment je vais payer mon loyer et nourrir ma fille ?

— Carla, dit tranquillement Stephen sans la moindre condescendance. Personne ici présent n'a le pouvoir de punir cet homme, ni de lui faire payer ce qu'il a fait ainsi qu'il le mérite. Écoutez, je ne sais pas combien de temps je vais encore être à ce poste, où en réalité j'essaie de servir vos intérêts tout en représentant Malcolm Torrent. Mais refuser l'argent que je tente de vous obtenir, juste parce que ça ne nuit pas à Mike Mercer, c'est de la folie. C'est à vous que vous faites du mal. Je ne sais pas ce que Betga vous a dit, mais j'espère pousser Torrent Industries à vous offrir cinq cent mille dollars,

https://books.yossr.com/fr

peut-être six cent mille. Et vous n'auriez pas besoin de témoigner devant un tribunal. Et rien n'apparaîtrait sur Internet.

— Pense à ce que tu pourrais faire avec cet argent, ajouta Betga. Pense à Marietta.

— C'est donc pour ça que tu veux revenir dans nos vies, Betga ? Tu veux notre fric ?

— Carla, j'espère que tu me connais mieux que ça, quand même.

— Je sais ce que tu vaux.

— Très bien, laisse-moi te prouver quelque chose. Je gagne de l'argent, que j'ai autorisé Maserov à te verser en raison de mon amour inconditionnel pour toi. Malcolm Torrent me paie chaque semaine, tant que tu n'acceptes pas un accord ! Quand toi et les autres vous aurez accepté, il ne me donnera plus rien. N'est-ce pas, Maserov ?

— C'est vrai, Carla.

— Alors que l'argent qu'on te versera en guise de dédommagement, si tu acceptes cet accord, ira directement dans ta poche. Je ne toucherai pas un centime. Je veux augmenter la richesse de cette famille, pas m'en servir.

— De cette famille ? releva Carla, mais cette fois la colère qui ressortait jusqu'ici dans chacun de ses propos depuis qu'elle était rentrée avait disparu.

— Ben oui, reprit tranquillement Betga. Je ne sais pas exactement quelle est la définition de la famille, mais nous en formons probablement une. Tu ne crois pas ? »

Stephen jugea que cette dernière affirmation risquait d'être contre-productive, aussi tenta-t-il de revenir au sujet principal. « Si je réussis à vous obtenir cette offre, comme je l'espère, vous devriez l'accepter », conclut-il en la regardant, lisant sur son visage qu'elle avait envie de lui faire confiance.

Elle avait laissé la porte d'entrée ouverte, et des bruits de pas résonnèrent dans le couloir, puis une voix retentit, avant qu'on puisse voir de qui il s'agissait. « Il a raison, Carla. Tu devrais accepter cette offre. » C'était le sergent intérimaire Quinn. Il entra à pas lents et Carla se retourna vers lui lorsqu'il murmura « Bonjour ma jolie » à Marietta, qui tendit les bras vers lui, alors qu'elle était dans ceux de son père.

« Mais tu sais… ils disent que si j'accepte l'offre, Mercer ne sera pas jugé. Il n'y aura pas de procès pénal. Tu m'as dit qu'il avait pourtant

https://books.yossr.com/fr

commis un acte criminel. Donc la loi est de mon côté.

— Elle a en effet été conçue pour t'aider, mais il y a un problème…

— Quel problème ?

— J'ai fait des recherches, aujourd'hui, au commissariat. D'après les données les plus récentes que j'ai pu trouver, trois mille cinq cents plaintes pour viol ont été enregistrées dans cet État. Seulement trois pour cent ont abouti à une condamnation. Tu sais parfaitement que je veux le meilleur pour toi. Accepte l'argent. »

Tous les regards se braquèrent sur Carla, qui observait sa fille dans les bras du policier. Une larme coula sur sa joue. Personne ne dit rien. « D'accord », murmura-t-elle, d'une voix si faible qu'ils l'entendirent à peine.

Betga s'approcha d'elle et la prit dans ses bras. Ses larmes redoublèrent, elle était épuisée. Il la garda longtemps ainsi, et quand ils se séparèrent, Maserov prit la parole.

« Carla, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous obtenir le meilleur accord. Sachez-le. »

Elle le regarda par-dessus l'épaule de Betga : « Je le sais, Stephen.

— Carla, intervint alors Jessica, vous avez bien dit que les ressources humaines n'avaient pas tenu compte de ce qui vous était arrivé ? Quelqu'un le leur a rapporté ?

— Ouais, moi.

— Vraiment ? Je n'en ai pas entendu parler.

— Je suis allée directement voir tout en haut de la hiérarchie. J'ai fait mon rapport à votre cheffe, Aileen van Machine-chose.

— Aileen van der Westhuizen. Vous lui avez fait votre rapport ?

— Oui, je lui ai remis une note. J'ai écrit tout ce qui s'était passé dans la semaine, peut-être deux semaines après. Je la lui ai remise en personne. Je ne sais pas pourquoi. Je savais qu'elle ne ferait rien. Elle a dit qu'elle lui parlerait. Nom de Dieu ! Quelle putain de perte de temps ! Ne le prenez pas mal.

— Oh, je ne suis pas croyante.

— Non, mais vous travaillez aux ressources humaines.

— Qui reste dîner ? demanda soudain Betga d'un ton enjoué.

— Alors pour commencer, certainement pas toi ! rétorqua Carla. Personne ne reste dîner. J'ai une amie qui va passer. Je vais devoir tous

https://books.yossr.com/fr

vous mettre dehors.

— Une amie ? Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Betga, je crois qu’on ferait mieux d’y aller, dit Stephen avec diplomatie.

— Vous avez entendu ça, Ron ? Elle veut que vous partiez. Elle a une amie qui va passer. Et vous êtes son ami ! Qu’est-ce que vous en dites, de vous faire recaler comme ça par quelqu’un du même rang que vous ? »

Maserov, Jessica et le sergent intérimaire Ron Quinn dirent tranquillement au revoir et sortirent dans la rue sombre. Le policier alla vers sa voiture, tandis que les deux autres regagnaient le véhicule de Stephen.

Betga les suivait, à son grand déplaisir. Il vit l’amie arriver, et fut rassuré : c’était bien une femme. Là-dessus, il avait l’avantage sur Maserov, dont l’épouse fréquentait cet homme qui était passé la chercher chez elle, peu de temps après que lui fut parti. Ce que Betga ne put voir dans le noir, c’est que la visiteuse était justement Eleanor, la femme de Stephen. Elle avait demandé à sa mère de garder ses enfants, et elle rendait visite à Carla seule, pour la première fois.

Eleanor constata que son amie avait pleuré. Une fois certaine que celle-ci allait mieux, Eleanor repensa à ce qui troublait son attention : elle venait de voir un groupe de gens sortir de la maison. Ils partaient au moment où elle se garait. Elle ne savait pas exactement combien ils étaient, mais elle avait eu la surprise de voir son mari parmi eux.

« C’est Stephen qui vient juste de sortir ?

— Oui, avec une espèce de délégation.

— Et… cette femme.

— Ouais.

— C’était… c’était qui ? Ils sont partis ensemble. Dans sa voiture à lui. Tu le savais ? »

IV

« Et les trois autres victimes, Lilly, Monika et Pauline, les autres clientes de Betga ? demanda Jessica. Leurs agressions sont moins dramatiques que celle de Carla, mais ça reste atroce.

https://books.yossr.com/fr

— Betga dit que si Carla accepte l'offre, les autres accepteront aussi.

— Est-ce qu'elles sont toutes en contact les unes avec les autres ? » Évasif, Stephen fit signe qu'il n'en savait rien. Qu'il l'ignore et ne tente pas de le dissimuler le fit encore remonter dans l'estime de Jessica.

Ils dînèrent ensemble, puis se rendirent au Ghost of Alfred Felton, son repaire à elle, pour fêter la décision de Carla. Les employés du bar étaient connus pour ne pas être dragueurs, qualité que Jessica appréciait tout particulièrement chez un homme, qu'il soit barman, serveur, ou n'importe quoi d'autre. Ces hommes-là étaient des alliés, pas des prédateurs. Quand elle repartit avec Maserov, un peu plus tard, un des barmen ne put s'empêcher de constater combien sa cliente préférée semblait séduite par son compagnon, non qu'il ait écouté leur conversation, qu'il ne pouvait entendre à cause du bruit du concasseur de glaçons, mais à cause de son langage corporel et de la proximité qu'il y avait entre eux.

Il avait beau faire partie de ces employés pleins d'abnégation, l'intérêt visible de la jeune femme pour ce type le laissa néanmoins un peu déprimé. Le fait qu'elle se montrait toujours très chaleureuse et se comportait comme si elle n'avait pas du tout conscience de son pouvoir de séduction aggravait encore les choses pour lui, et pendant un moment sa haine pour Maserov concurrença celle d'Hamilton.

Dehors, les petites rues autour du bar étaient tranquilles, hormis le tapage que causaient de lointains descendants de Gogol, boutonnant et déboutonnant leurs manteaux miteux, parfois à plusieurs, parfois seuls, le long du front de mer au sol inégal, truffé de nids-de-poule, qui attendait la visite de socio-archéologues pas encore nés. Il faisait froid mais au moins la pluie s'était arrêtée.

« Donc, demain, tu vas voir Malcolm Torrent pour obtenir l'autorisation de faire une offre de combien, cinq, six cent mille dollars pour Carla ? demanda Jessica.

— Ouais. Demain, c'est le grand jour.

— Tu as vérifié qu'il serait là ?

— Ouais, pas moyen de s'échapper.

— Tu es nerveux ?

— Pour tout t'avouer, je me sens nerveux à chaque fois que je dois lui parler.

— Mais il t'écoute. Et ça s'est toujours bien passé avec lui.

https://books.yossr.com/fr

— C’est vrai. Au début, quand je me suis lancé dans toute cette affaire, je ne pensais qu’à moi, j’essayais seulement de gagner du temps pour savoir ce que je ferais ensuite, après qu’ils m’auraient viré, que faire de ma vie, en somme. Mais à présent… je me sens impliqué.

— Impliqué ?

— Sur le plan émotionnel.

— Tu te sens impliqué sur le plan émotionnel ? répéta Jessica en se rapprochant de manière imperceptible.

— Oui, je n’ai pas utilisé le temps gagné pour assurer mon avenir, pour chercher un autre emploi après que Freely Savage se sera débarrassé de moi. J’ai passé mes journées à travailler avec Betga et toi, et je me sens maintenant impliqué sur le plan émotionnel.

— Je trouve ça génial que tu dises ça, qu’un homme puisse réussir à admettre qu’il est… impliqué sur le plan émotionnel.

— Il faudrait vraiment être un gros salopard pour ne pas s’impliquer émotionnellement en aidant ces femmes dans leur action en justice lorsqu’on sait ce qui leur est arrivé.

— Oh… tu veux dire, impliqué émotionnellement auprès des victimes…

— Euh oui, à quoi pensais-tu ? »

Jessica tourna légèrement la tête pour ne pas le regarder. Elle eut soudain la surprise de sentir ses doigts dans ses cheveux. Stephen aussi fut surpris de son propre geste. Puis, enhardi par le gin, l’absinthe et une nouvelle bourrasque, il la tourna vers lui, se pencha et l’embrassa.

Ce ne fut pas un timide baiser, susceptible de laisser le doute s’immiscer ensuite. Entrouvrant ses lèvres, il tenta de lui communiquer toute la force de son désir, et lorsqu’il sentit combien elle avait faim de lui, plus rien à part le vent ne put les empêcher de s’embrasser pendant de longues minutes.

« Est-ce que… » demanda-t-il.

Jessica espérait qu’il allait lui demander s’il pouvait la raccompagner chez elle, mais au lieu de cela, il dit : « … je ne devrais pas y aller ? » Elle tenta de masquer sa déception.

« Oui, en effet, il est tard.

— Oui. »

https://books.yossr.com/fr

Ils restèrent là, dans la rue, à se regarder. À présent, Jessica se demandait pourquoi il n'avait pas continué à l'embrasser, et si elle n'avait pas fait une bêtise en lui montrant à quel point elle en avait envie elle aussi. Stephen, lui, se demandait lui aussi s'il n'avait pas fait une bêtise, ou pire, s'il n'avait pas emprunté le chemin tracé par Mike Mercer. Il songeait à ce baiser, le premier depuis très longtemps. En outre, il y avait de longues années qu'il n'avait pas embrassé une autre femme qu'Eleanor. Il se demanda aussi s'il lui était infidèle, à elle, et même à ses enfants. Enfin, il se demanda s'ils s'embrasseraient à nouveau avant de se quitter ce soir-là.

« Donc, demain, tu vas voir Malcolm Torrent pour discuter de l'offre », dit-elle, revenant à leur principal sujet de conversation, comme si rien d'autre ne comptait.

« Oui, mais il faut d'abord que je passe chez Freely Savage afin de satisfaire les exigences des ressources humaines qui veulent m'envoyer peigner la girafe avec leurs enquêtes idiotes.

— Mais pourquoi tu fais encore ce genre de trucs ?

— Je préfère me débarrasser de ces corvées en les menant à terme, même si ça m'emmerde, plutôt que de devoir affronter la réaction d'Hamilton si jamais il découvre que je me défile.

— Donc… je te vois demain matin ? dit Jessica d'une voix hésitante, avant d'ajouter : Ou demain après-midi, peu importe. Dis-moi quand tu auras parlé avec Mr Torrent.

— Tu seras la première informée.

— Et ne stresse pas trop. Rappelle-toi qu'il t'écoute. Et franchement, le fait que tu représentes la partie adverse est la meilleure chose qui pouvait arriver à Carla depuis son agression… Je ne sais pas si je me fais comprendre. Enfin, tu vois ce que je veux dire.

— Tu veux dire qu'elle a de la chance que la partie adverse soit représentée par un avocat aussi nul.

— Je veux dire qu'elle a de la chance que la partie adverse soit représentée par un homme d'une telle intégrité morale. Bonne chance. » Là-dessus, elle lui fit un baiser sur la joue, mais aussitôt, il l'attira vers lui et se mit à l'embrasser passionnément, ainsi qu'il l'avait fait quelques minutes plus tôt. Jessica le lui rendit bien, sans qu'aucun d'eux, cette fois, ne se sente gêné, ni sur le moment ni plus tard, lorsque chacun fut allongé dans son lit respectif – et ils continuèrent d'y penser toute la nuit.

https://books.yossr.com/fr

V

Maserov devait d'abord se rendre chez Freely Savage, afin de répondre aux demandes absurdes du service des ressources humaines pour ne pas attirer l'attention d'Hamilton plus que nécessaire après être passé à la vitesse d'un météore du stade d'employé insignifiant à celui d'homme à abattre. Ensuite il irait chez Torrent Industries, voir Malcolm Torrent, afin d'obtenir son autorisation pour faire la meilleure offre possible à Carla Monterosso et aux autres plaignantes.

La circulation était très ralentie, parfois à l'arrêt, ce qui lui laissait le temps de réfléchir à sa vie, et tant que sa voiture ne se mettait pas à trembler plus violemment que de coutume entre deux bonds en avant, ça ne le dérangeait pas. Aujourd'hui était un nouveau jour. Ce qui ne changeait pas des autres jours. Seulement, c'était la première fois qu'il se levait, prenait sa douche, enfilait son costume et nouait sa cravate en sachant qu'une femme telle que Jessica Annand désirait l'embrasser passionnément. Non, pas « une femme telle que » Jessica Annand, mais bien Jessica Annand en personne. Il n'avait pas essayé de la séduire, ni de la charmer. Il ne se rappelait même pas comment on flirtait, ne se souvenait pas de la dernière fois où ça lui était arrivé, ni même s'il l'avait jamais fait. Non, Jessica avait appris à le connaître alors qu'il était lui-même, Stephen Maserov, ni plus ni moins, un homme dont la vie s'avérait de plus en plus compliquée, ce dont il ne s'était pas caché.

À demi endormi, au risque d'emprunter la file de gauche qui menait à l'aéroport, dont le seul moyen de revenir serait de prendre l'avion, il essayait d'imaginer ce qu'elle voyait en lui. Un homme désespéré qui tentait de sauver son emploi, sa famille et jusqu'à son couple tout en essayant dans le même temps de négocier un accord juste pour des victimes d'agressions sexuelles, envers lesquelles il éprouvait une compassion sincère. Jamais il n'avait prétendu être davantage que ça. Et c'était lui l'homme que Jessica Annand avait envie de prendre dans ses bras et d'embrasser. À présent assis sur son vieux siège en cuir craquelé, dans cette voiture qui tremblait sous le fardeau de ses vingt-sept années de service, malgré son allure de tortue, il se sentait parfaitement bien. Le feu changea de couleur.

https://books.yossr.com/fr

Avait-il été infidèle à sa femme ? S'il était une chose qu'il avait toujours possédée, c'était son intégrité. Était-il sur une pente glissante et allait-il devenir comme Betga ? Et après, Eleanor elle-même était infidèle, non ? Sans doute que oui, mais il n'en avait pas la preuve. Enfin, tout ce qu'il avait fait, c'était embrasser Jessica, rien de plus. C'était toutefois davantage que ce qu'Eleanor avait fait avec le prof de théâtre, pour ce qu'il en savait. Mais était-ce le prof de théâtre ? Ou le prof de sport ? Était-ce une circonstance atténuante d'estimer raisonnablement que sa femme avait été infidèle avant qu'il ait embrassé Jessica, acte d'infidélité caractérisé mais sans importance – vraiment sans la moindre importance ? À moins que ça ne soit pas une infidélité. Après tout, ils étaient séparés, et cette séparation s'était faite à l'instigation d'Eleanor, contre sa volonté à lui. Quand on met son mari dehors, à quoi faut-il s'attendre ? Que cherchait Eleanor ? Ils n'en avaient même pas discuté ensemble.

En réalité, son véritable sentiment de culpabilité ne venait pas du baiser donné à Jessica, mais du plaisir qu'il y avait pris. Il s'était passé et repassé la scène dans sa tête. Hélas, le souvenir se fanait, il faudrait le rafraîchir. Il faudrait recommencer. Mais embrasser de nouveau quelqu'un pour être sûr de ne pas oublier comment c'était, ce n'était pas un mode de vie. Où était l'avenir, là-dedans ? Jessica envisageait-elle un avenir avec cet homme séparé et père de deux enfants, qui tôt ou tard allait se retrouver au chômage ? D'ailleurs voulait-elle des enfants ? Lui en avait déjà deux. Souhaiterait-elle être leur belle-mère et, dans ce cas, quel genre de belle-mère serait-elle ? Peut-être accepterait-elle d'être leur belle-mère à condition qu'ils aient aussi des enfants ensemble. Avait-il déjà rompu avec Eleanor dans sa tête ? N'était-il pas un peu tôt pour imaginer une famille recomposée avec Jessica ? Il n'était même pas encore arrivé à Stuart Street.

Les seules choses dont il était certain, c'est qu'il ne voulait pas vivre sans ses enfants, et qu'il voulait embrasser à nouveau Jessica au moins une fois avant de mourir. Il vivait déjà séparé de ses enfants, ce qui était pour lui le début d'une mort lente. Il fallait que ça change. Le téléphone sonna. C'était Betga.

« Elle n'a pas changé d'avis ? demanda Maserov avant même de le saluer.

— Tu ne dis plus ni “allô” ni “bonjour” ? répondit Betga dans le haut-parleur.

https://books.yossr.com/fr

— Bonjour, Betga. Elle n’a pas changé d’avis ?

— Non, pas depuis que je suis parti hier soir. » Betga marqua une pause. « Et si tu veux savoir, non, elle ne me laisse pas dormir chez elle.

— Non, ce n’est pas la direction qu’a prise mon esprit.

— Et ton corps, lui, a-t-il pris la direction du siège de Torrent Industries ?

— Bientôt. D’abord, il faut que j’aille apaiser les dieux de chez Freely Savage en m’occupant d’une mission sans intérêt pour les ressources humaines.

— C’est Hamilton qui t’emmerde ?

— Ouais, je pense.

— Dis-moi, tant que tu es chez Freely Savage, tu voudrais bien passer voir Featherby ?

— Quoi ? Mais non, enfin, pourquoi est-ce que je ferais ça ?

— Il n’arrête pas de m’appeler. Il dit qu’il va mal et qu’il a besoin du soutien du SFS. Il ne sait pas que c’est à moi qu’il parle, et que je suis le président des Survivants de Freely Savage. Je ne cesse de lui répéter qu’il doit quitter la boîte avant de pouvoir rejoindre notre groupe. Mais il continue de m’appeler parce qu’il est certain qu’il va se faire virer. Il dit qu’Hamilton joue au chat et à la souris avec lui.

— C’est-à-dire qu’il fait quoi en fait ?

— Oh, tu sais, à la fin de la journée, il passe dans le couloir et plaisante avec les avocats voisins qui prennent son bureau en sandwich, mais sans jamais lui adresser la parole à lui. Ce genre de conneries.

— C’est tout ?

— Non, il dit aussi qu’il apprend après les autres qu’il y a des réunions, et qu’il est obligé de reporter ses rendez-vous. Et quand il arrive en retard, Hamilton l’humilie devant tout le monde en le lui faisant remarquer. Parfois, il se rend dans le bureau d’Hamilton parce que sa secrétaire lui a donné rendez-vous, et Hamilton reste pendant une heure au téléphone en l’ignorant ostensiblement.

— Betga, je tuerais pour être victime de petits jeux si bénins !

— Je ne sais pas. Il a vraiment l’air de péter les plombs.

— Peut-être mais si vous, au SFS, vous ne voulez pas l’aider, moi de mon côté je n’en ai rien à foutre de ce type.

https://books.yossr.com/fr

— On ne veut pas l'aider *pour l'instant* ! Lorsqu'il ne travaillera plus chez Freely Savage, il sera éligible à notre assistance d'urgence.

— C'est peut-être important pour vous d'établir une différence, mais pour moi, ça ne change rien.

— D'accord, mais si jamais tu le vois tant que tu es là-bas…

— Oui ? Que dois-je faire si je le croise ?

— Observe la situation et fais-moi ton rapport.

— À vos ordres, capitaine. Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour toi ?

— Eh bien oui. C'est en rapport avec l'éducation des enfants. Ça t'embête ?

— Non, pas du tout. Même si je ne me considère pas comme expert en la matière.

— Écoute-moi. Tu sais que j'essaie d'approfondir mes relations avec ma fille.

— Marietta, oui.

— Carla me prend comme baby-sitter, ce qui est parfait, mais ça signifie que je suis souvent seul avec Marietta, je veux dire vraiment tout seul, pendant de longues périodes. Et elle n'a pas deux ans.

— Où est-ce que tu veux en venir ?

— En fait, je ne sais pas si j'ai le droit de l'admettre, avoua Betga d'un ton hésitant, mais… comment gère-t-on l'ennui ? C'est vrai, je l'aime, je l'aime terriblement, mais souvent, enfin, régulièrement, c'est pareil que… regarder la peinture sécher. Elle fait des bonds partout, essaie de chanter, enfin, j'imagine. Elle se roule par terre. Elle met deux de ses doudous l'un contre l'autre pour… je suppose qu'ils s'embrassent, ou se font un câlin. Je devrais éprouver une fascination sans fin. Sauf que je n'ai qu'une hâte : qu'elle aille faire sa sieste. C'est quoi mon problème, en tant que père ?

— Tu n'as aucun problème.

— Alors comment faire pour tromper l'ennui ?

— Voilà ce que tu peux essayer. Lorsque tu es sûr que vous êtes seuls, que personne ne peut t'entendre, parle-lui comme tu t'adresserais à une adulte. Raconte-lui tes sentiments pour elle, pour Carla. Parle-lui de ta vie, de ta famille, des choses auxquelles tu crois.

— Mais elle n'a même pas deux ans…

https://books.yossr.com/fr

— Ce n’est pas pour elle en premier lieu. Mais si ça soulage ton ennui, ce sera plus agréable pour toi, et ça lui fera du bien à elle aussi. Elle le sentira. Profite à fond de ces moments-là avant qu’elle ne grandisse et que tu ne sois plus qu’un boulet à ses yeux.

— Waouh, c’est un super conseil ! dit Betga, impressionné. Merci, Maserov.

— Tout le plaisir est pour moi. Bon, je suis arrivé au parking, je dois y aller. Je t’appelle dès que j’ai reçu le feu vert pour faire une offre, mais ça pourrait être tard dans l’après-midi.

— D’accord. J’ai une idée : si les nouvelles sont mauvaises, s’il y a un problème, envoie-moi un message. Sinon, viens me retrouver chez Carla, et tu annonceras le chiffre. Il y aura une bouteille de bulles au frigo au cas où on ait quelque chose à fêter.

— Tu es sûr ?

— Oui, elle se sentira mieux si on présente ça comme ça.

— D’accord. Bon, il faut que j’y aille. Je t’envoie un message en cas de problème. Sinon, on se retrouve là-bas. »

Stephen allait mettre fin à la communication quand il entendit Betga ajouter : « Et tu peux amener aussi ta nana. »

VI

Le simple fait de traverser le hall d’entrée et d’entendre ses semelles couiner sur le sol de marbre suffit à ressusciter dans les entrailles de Maserov le paradoxe essentiel de sa vie professionnelle : à savoir qu’il était absolument terrifié à l’idée de perdre un boulot qu’il détestait absolument. En arrivant à son étage habituel, il se dirigea aussitôt vers Emery afin de commencer cette absurde mission avec un visage familier. En voyant venir vers lui son collègue, Emery interrompit sa tâche et se prépara à engager la conversation avec quelqu’un qui bientôt serait à genoux à ses côtés.

« Ils ne t’ont pas encore viré ?

— Non, répondit Maserov à voix basse. J’étais chez Torrent Industries. Je suis seulement de retour parce que les ressources humaines m’ont encore embauché pour mener une de leurs enquêtes bidon.

https://books.yossr.com/fr

— Est-ce que c’est bon pour toi qu’on te choisisse pour ces enquêtes ?

— Non, je ne crois pas. Pas vraiment. Je pense qu’Hamilton veut saboter mon travail, m’empêcher de faire du bon boulot pour Torrent Industries.

— Hamilton essaie de te faire chier ?

— Ouais, j’en suis à peu près sûr.

— Moi, il ne sait même pas qui je suis.

— Tu as de la chance.

— Pourquoi est-ce que je n’en ai pas l’impression ?

— Parce qu’en réalité, ce n’est pas tout à fait vrai. Tu es un col blanc, esclave de son salaire, et tu es trop intelligent pour croire que tu as de la chance.

— Ouais, tu as raison, je suis trop intelligent pour croire que j’ai de la chance, soupira Emery. Pourquoi est-ce que je ne me sens pas intelligent ?

— Parce que tu es un esclave en col blanc.

— Ouais. Bon, tu connais ma réponse.

— Quelle réponse ?

— À ton enquête débile.

— Mais tu ne sais pas encore quelle est la question.

— Non, mais peu importe, ma réponse est la même que celle de Fleur Werd-Gelding. Tu vas la lui poser ?

— Oui, bien sûr.

— Dans ce cas, attribue-moi la même réponse. C’est ce que j’ai fait la dernière fois, et je suis encore là.

— Tu as envie d’être là ?

— Non, mais je serais encore plus terrifié à l’idée de ne pas y être : alors attribue-moi la même réponse qu’elle. D’accord ?

— C’est promis.

— Merci, Maserov. Tu es un vrai ami. »

Quelques mètres de couloir seulement le séparaient du poste de travail de Fleur Werd-Gelding, pourtant on avait l’impression d’entrer dans un quartier au standing très supérieur. Stephen se demanda comment elle faisait.

« Va te faire foutre, Maserov », lui dit-elle sans lever les yeux, affectant une attitude qui laissait croire qu’elle était débordée et que la tâche en cours était beaucoup plus urgente, difficile et importante que ce qu’un deuxième-

https://books.yossr.com/fr

année pouvait comprendre, sans parler de l'aider à résoudre. Mais Stephen n'était plus tout à fait le même depuis les événements de la veille, et même si cet état-là ne durait pas, malgré les pensées contradictoires qui l'habitaient, il le dotait d'une espèce d'armure protectrice que Werd-Gelding ne pouvait transpercer.

« Mais, Fleur, tu n'as même pas encore entendu ma question. » Elle leva les yeux vers lui et quelque chose la fit renoncer à l'impeccable invective qu'elle semblait prête à décocher. Au lieu de cela, elle marqua un temps d'arrêt, sentant tout de suite qu'il avait changé. Elle n'était pas capable de définir ce qu'il avait de différent, mais des générations d'éducation élitiste lui avaient appris à remarquer ce genre de changement, comme un sixième sens permettant de détecter l'assurance chez l'autre. Elle lui demanda : « OK. De quoi s'agit-il ?

— Les ressources humaines veulent savoir si ça te plairait qu'à la fin de chaque mois, on demande à tous les employés, avocats et personnel administratif, d'écrire de manière anonyme un commentaire positif sur un autre employé de l'entreprise, qu'on déposerait ensuite dans une urne. On appellerait ça « l'urne de la positivité » et, par la suite, les papiers seraient lus au hasard, lors d'une réunion en fin de mois, où seraient présents tous les membres du service et où l'on boirait un verre. »

Fleur Werd-Gelding hésita à répondre par un commentaire négatif quoique spirituel, mais sa charge de travail la ramena à sa position précédente. « Va te faire foutre, Maserov.

— J'imaginais que tu répondrais un truc dans le genre, mais je voulais te dire que les ressources humaines enregistrent tes réponses à ces questions.

— Ouais, eh bien, ça m'est complètement égal.

— D'accord, mais ça t'intéressera peut-être de savoir qu'ils ont corrélé tes réponses, avec exactitude, à celles d'un autre avocat.

— Ah bon ? Ça m'est toujours complètement égal.

— Fleur, pour les ressources humaines, tu entres dans la même catégorie qu'une autre personne.

— Qui ça ?

— Emery.

— Qui est Emery ?

— Emery ! C'est un autre deuxième-année.

https://books.yossr.com/fr

— Je ne sais pas qui c’est.

— Il est assis à moins de cinq mètres de toi, du même côté du couloir. Si tu avances par là, tu sauras immédiatement qui c’est. Un homme qui ne veut pas que tu saches qu’il te regarde quand tu passes devant lui.

— Aucun homme ne veut que je sache qu’il me regarde quand je passe devant lui.

— C’est celui qui réussit le moins à le cacher.

— Et qu’est-ce que ça peut me faire ?

— D’après un algorithme des ressources humaines, toi et Emery, vous réfléchissez exactement de la même manière. Tu ne crois pas qu’elles auront leur mot à dire lorsqu’il faudra choisir qui va occuper tel poste, voire qui reste ?

— Mais non. Les ressources humaines sont les larbins des associés.

— Certes. Mais si les associés sont occupés – et ils le sont toujours –, ils délèguent certaines décisions.

— Pas celles-là. Ça n’aurait aucun intérêt pour eux. Ils savent très bien que prendre ce genre de décision leur rapporte toutes sortes de… d’avantages. Ils ne délèguent pas ça.

— En es-tu certaine ? Pour chacun d’entre eux ? Alors qu’ils disposent déjà de tous les avantages possibles ? Au moment clé où ils doivent choisir de faire une recommandation spécifique, es-tu sûre qu’on puisse compter sur eux ? Parce qu’en fait, on ne peut pas les poursuivre pour non-récompense de flatterie.

— Qu’est-ce que tu veux dire, Maserov ? dit-elle en levant les yeux vers lui.

— Que tu n’as pas les moyens de t’aliéner les ressources humaines. Pourquoi penses-tu que je fais ces enquêtes ? Tu ne crois pas que je sais que j’emmerde tout le monde avec ces questions ? »

Fleur Werd-Gelding le regarda soudain comme jamais auparavant. Non seulement il y avait un fond de logique dans ce qu’il disait – il savait que ces questions débiles faisaient chier ses collègues –, mais il paraissait plus calme et moins effrayé que les autres, y compris celui qu’il était auparavant. En outre, elle avait entendu dire qu’il travaillait désormais au siège de Torrent Industries. Il était manifeste que Maserov avait changé. Elle ne pouvait le nier. Peut-être avait-il changé dans le bon sens. Y avait-il un

https://books.yossr.com/fr

intérêt à garder de bonnes relations avec lui ? Elle pouvait au moins cesser de le prendre de haut.

« Donc pour en revenir à ce que tu disais… à propos de moi et… ? Emery, c'est ça ?

— Tu devrais faire sa connaissance. Travailler avec lui. Ils pensent du bien de lui, et ils pourraient lui demander qui il souhaite emmener avec lui.

— Emmener avec lui ? Mais où ça ?

— Ils ne me l'ont pas dit. Lui seul le sait !

— Quand est-ce qu'ils lui ont dit ça ?

— Il n'y a pas longtemps. Peut-être seulement ce matin.

— Tu crois qu'il me choisira ?

— Difficile à dire. Mais tu devrais essayer de t'en assurer.

— Pourquoi est-ce que tu me racontes tout ça ? »

Stephen fut sauvé par le gong, il n'eut pas besoin d'inventer une nouvelle réponse car à ce moment précis, son téléphone se mit à sonner. Il le sortit de sa poche, fit un geste en direction de Fleur Werd-Gelding et lui murmura : « Faut que j'y aille. »

C'était Jessica qui l'appelait depuis le siège de Torrent Industries.

« Est-ce que tu as pu voir Malcolm Torrent ?

— Non, pas encore. Je suis toujours chez Freely Savage, chuchota-t-il. Ça va ?

— Ne va pas le voir avant que j'aie eu le temps de te parler. Promis ?

— Promis.

— Dès que tu arrives ici, appelle-moi. OK ? Je viendrai te retrouver dans ton bureau.

— Il y a un problème ? » demanda-t-il, mais Jessica avait déjà raccroché.

L'avait-elle fait exprès ? s'interrogea-t-il dans l'ascenseur en quittant les bureaux de Freely Savage. En général, les gens qui ont de bonnes nouvelles à vous annoncer ne mettent pas fin à une conversation si rapidement. Peut-être était-ce lié à la nature de sa nouvelle, qui était d'ordre privé. Et même si c'était à la fois personnel et mauvais, comment cela pouvait-il être tellement urgent ? Et s'il était réellement un bon avocat, ne devrait-il pas penser en premier lieu aux intérêts de son client, et seulement en seconde position à sa vie privée ? Les deux étaient devenus inextricables, si bien

https://books.yossr.com/fr

qu’on pouvait lui pardonner. Mais d’ailleurs, qui aurait pu lui pardonner ? Eleanor ?

Maserov parcourut Collins Street d’est en ouest, d’abord en descendant la colline d’un bon pas jusqu’à Swanston Street, son degré d’anxiété augmentant à mesure que le gradient de la pente diminuait, puis il se mit à courir avec lourdeur, à croire qu’il avait besoin d’une opération du genou en urgence. Toutefois, la raison de cette allure grotesque n’avait rien à voir avec l’orthopédie. En effet, telle la brume sous le soleil, l’armure protectrice acquise la nuit précédente, que même Fleur Werd-Gelding n’avait pas réussi à percer, était en passe de se volatiliser.

En sueur, soufflant comme s’il souffrait d’emphysème, il courait vers l’ouest en direction des marécages de Melbourne que les chauffeurs Uber et le gouvernement de l’État appelaient les Docklands, se demandant encore et encore pourquoi Jessica voulait lui parler avant qu’il ait vu Malcolm Torrent. Était-ce à propos des affaires de harcèlement sexuel, ou était-ce personnel ? Qu’est-ce qui était le mieux ? Qu’est-ce qui était le pire ? Il s’accorda le luxe de ne pas choisir, puisque Jessica allait tout lui dire sans se soucier de sa hiérarchie personnelle des catastrophes relatives.

Il arriva au siège de Torrent Industries et tout en attendant l’ascenseur, il se demanda si embrasser Jessica la veille au soir pouvait être assimilé à du harcèlement sexuel. Puis il songea que c’était ridicule. C’était elle qui en avait pris l’initiative. Il n’était pas son supérieur. Bon, d’accord, du point de vue de la loi, leurs positions respectives dans la hiérarchie n’étaient pas pertinentes. Même un subordonné pouvait être coupable de harcèlement sexuel, bien que cela soit très rare. Mais c’était elle qui avait pris l’initiative de l’embrasser, non ? Était-il déjà engagé sur la pente glissante qui le transformerait en Mike Mercer ? Il songea qu’il lui faudrait regarder ce que disait le Code civil à ce propos.

« Tu es dans un état ! lui dit Jessica qui l’attendait dans son bureau.

— Évidemment, j’ai fait tout le trajet en courant.

— Ça descend.

— Pas après Swanston Street. Pourquoi est-ce que tout le monde oublie ça ?

— Mais c’est plat au moins jusqu’à Elizabeth Street. Tu as quel âge, déjà ?

https://books.yossr.com/fr

— Ce n’est pas seulement le fait d’avoir couru. Je pensais que tu allais me dire… Qu’est-ce que tu veux me dire, d’ailleurs ? Pourquoi voulais-tu me voir avant que je passe au bureau de Malcolm Torrent ?

— Et que penses-tu donc que je vais te dire ?

— Je ne sais pas… c’est au sujet d’hier soir ?

— C’est vraiment ce que tu crois ?

— Non, bien sûr. C’est ça ?

— Non, dit Jessica en souriant.

— Dans ce cas, peux-tu me dire pourquoi il fallait absolument que je te voie avant de rencontrer Malcolm Torrent ? demanda Stephen tout en s’efforçant de respirer à nouveau normalement.

— Allons. Détends-toi. Tu te rappelles que Carla a déclaré qu’elle avait fait un rapport sur son agression et qu’elle l’avait donné aux ressources humaines ? Qu’elle l’avait même remis en mains propres à ma supérieure, Aileen van der Westhuizen ?

— Oui. Et tu as dit que tu n’en avais jamais entendu parler, et j’ai supposé que van der Westhuizen dirait ça également.

— Moi je le dis parce que c’est vrai, je n’en ai jamais entendu parler. Mais que se passerait-il si Aileen van der Westhuizen en avait entendu parler, elle ? Si elle avait reçu le rapport de Carla, mais prétende le contraire ?

— Alors ce serait la parole de Carla contre la sienne, de même que concernant la réalité des faits, il s’agirait de la parole de Carla contre celle de Mike Mercer. Lui dirait qu’il s’est rendu coupable d’un rapport sexuel consenti sur son lieu de travail, ce qui est gênant, mais pas criminel. Quant à Carla, elle dirait que c’était une agression. »

Jessica se leva et s’approcha de la fenêtre. « Est-ce que Torrent Industries n’a pas nié non seulement que Mike Mercer avait agressé Carla, mais aussi qu’elle avait remis un rapport écrit aux ressources humaines moins d’une semaine après le soir en question ?

— Oui, confirma Stephen. Officiellement Torrent Industries nie les deux. Si Torrent Industries avait reçu ce rapport, nous l’aurions noté, et nous en aurions transmis une copie à Betga car toutes les pièces du dossier doivent être produites.

— Et si vous n’aviez rien reçu ? Je veux dire, si Torrent Industries n’avait rien reçu ?

https://books.yossr.com/fr

— En effet, Torrent Industries n’a rien reçu, seulement Betga ne peut pas prouver que Carla a écrit ce rapport et l’a remis à la directrice des ressources humaines, à moins de citer Carla comme témoin, ce qu’il n’a pas envie de faire puisqu’il veut lui éviter de témoigner sur toute l’affaire publiquement. Car, évidemment, l’avocat de Torrent Industries, mon successeur, tentera tout pour l’humilier le plus cruellement possible.

— Et si nous pouvions prouver que Torrent Industries, par l’intermédiaire de van der Westhuizen, a reçu le rapport de Carla, qu’est-ce que cela changerait ?

— Alors, Torrent Industries, mon client et ton employeur, serait coupable d’avoir violé la règle de la transmission des pièces et cela laisserait penser qu’ils ont tenté d’étouffer l’affaire.

— Et une tentative pour étouffer l’affaire serait-elle dommageable dans le cas présent ?

— Énormément. Pourquoi ?

— Très bien, dit Jessica en allant fermer la porte du bureau de Maserov avant de se rasseoir. J’ai eu une petite conversation ce matin avec Aileen van der Westhuizen, et j’ai abordé le sujet de l’agression de Carla. Je lui ai dit que je n’avais jamais entendu parler de rien avant que l’affaire prenne une tournure judiciaire, et elle m’a dit qu’elle non plus. Je lui ai ensuite raconté que l’avocat de Carla prétendait qu’elle avait remis un rapport relatant son agression aux ressources humaines. J’ai dit, naturellement, que je n’avais jamais vu ce rapport, et elle m’a affirmé qu’elle non plus.

— Et donc ?

— Quelque chose dans la manière dont elle m’a répondu m’a fait penser qu’elle mentait.

— Au fait, Jessica, il y a tout un groupe d’avocats qui travaillent chez Torrent Industries. Est-ce que vous, les gens des ressources humaines, vous leur parlez de ce genre de chose, lié au personnel, aux infractions ?

— Non, nous ne les dérangeons pas, et ils n’essaient absolument pas de se mêler de nos affaires.

— Pourquoi ?

— Ils disent qu’ils sont déjà à fond sur les contrats de construction, les acquisitions d’équipement, les contrats de location et en général sur des sujets que, d’après eux, nous ne comprendrions pas, alors en retour nous ne les consultons pas pour régler nos problèmes.

https://books.yossr.com/fr

— Voilà donc pourquoi Freely Savage était censé se charger de l'affaire. Mais il n'y avait aucun rapport rédigé par Carla sur l'agression dans le dossier que m'a remis Featherby, le type chez Freely Savage qui s'occupait de tout ça avant moi.

— Oui, enfin bon, j'ai su d'intuition qu'Aileen van der Westhuizen mentait. Elle m'a paru terriblement mal à l'aise, voire légèrement agressive dans sa façon de s'adresser à moi.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Ce ne sont pas les mots, c'était son attitude.

— Jessica, tu as peut-être raison, mais je ne vois pas ce que je peux faire de tout ça. Il me faudrait davantage que ton opinion sur sa manière d'être pendant cette discussion.

— Je sais, répondit Jessica en souriant comme elle le faisait sûrement quand elle était petite et qu'elle rentrait à la maison pour annoncer à ses parents qu'elle était première de la classe. Il y a un endroit, au troisième niveau, en fait ça occupe la moitié de l'étage, où le service des ressources humaines stocke ses archives, pas toutes bien sûr, mais une partie. Seules les employées des ressources humaines y ont accès, et encore, pas tout le monde, mais moi j'en fais partie, donc je suis allée fureter. J'ai cherché dans les dossiers de van der Westhuizen, en me concentrant sur la période qui a suivi l'agression de Carla. Et j'ai trouvé ça. »

Jessica tendit à Stephen quatre pages dactylographiées portant la signature de Carla, avec une date en bas. C'était le rapport de Carla, qui racontait avec des détails extrêmement précis tout ce que Mike Mercer lui avait fait subir.

« Nom de Dieu ! souffla Maserov en lisant.

— Attends, il y a mieux. » Jessica lui tendit un Post-it jaune qui n'adhérait presque plus. « C'est l'écriture d'Aileen van der Westhuizen. Cette note était collée sur la première page du rapport. »

Stephen lut à nouveau : *Ai parlé à Featherby chez FS au sujet de la plainte rédigée par Carla M. – F. a dit gardez-la, mais ne la joignez pas au dossier.* Les mots *ne la joignez pas au dossier* étaient soulignés.

« Carla a fait son rapport à Aileen van der Westhuizen, qui l'a enterré. Ils ont bien tenté d'étouffer l'affaire ! murmura Jessica d'un ton où pointait le triomphe.

https://books.yossr.com/fr

— Ouais, acquiesça Maserov, qui songeait déjà aux conséquences. Et c'est Featherby qui le lui a dit, ou en tout cas le lui a fait comprendre. Mais pourquoi lui a-t-il demandé d'étouffer l'affaire, je me le demande. C'est lui qui s'est mis en danger.

— Tu peux te servir de tout ça, non ?

— Je vais dire que je suis au courant qu'Aileen van der Westhuizen détient le rapport de Carla. Ça n'en fait pas un témoignage au-dessus de tout soupçon, mais cela ajoute de la crédibilité à son récit, et ça pue la tentative pour étouffer l'affaire. Devant un tribunal, il est certain que Torrent Industries se ferait fortement remonter les bretelles, et la presse en ferait ses choux gras. Il faut que j'informe Betga de tout ça, évidemment.

— Il pourra s'en servir contre Mike Mercer, n'est-ce pas ?

— En réalité, ça ne changera rien pour Mike Mercer, mais cela affectera Torrent Industries. Jessica, tu sais que cela va avoir des répercussions sur ta carrière ? Tu as déniché le document qui prouve que ta cheffe a menti, cela compromet son avenir professionnel, et pourrait lui coûter son emploi, voire sa carrière. Elle va contre-attaquer. Elle doit le faire. Et il existe un risque qu'elle gagne, ou du moins qu'elle t'entraîne avec elle dans sa chute. Les lanceurs d'alerte ne s'en sortent jamais indemnes, tu sais.

— Et toi ? Tu t'apprêtes à accuser un autre avocat, un collègue, d'avoir enterré des preuves compromettantes.

— Oui mais moi, je suis obligé de le dénoncer. Du point de vue de l'éthique, je n'ai pas le choix. Je suis forcé de mener l'enquête jusqu'au bout, de révéler toute l'affaire. Je suis mandaté auprès du tribunal. Pas toi, tu n'as aucune obligation professionnelle.

— Stephen, je suis prête à tout pour aider Carla et les autres victimes à obtenir gain de cause.

— Même si ça te coûte ta place ?

— Absolument.

— Jessica, je pourrais trouver le moyen d'utiliser ce document et le Post-it sans t'impliquer directement. Je pourrais raconter que je t'ai demandé de me donner accès aux archives du troisième niveau, que tu m'y as innocemment laissé entrer, que j'ai fureté partout, tout seul, et que c'est moi qui ai déterré les documents.

— Mais ce ne serait pas la vérité. »

https://books.yossr.com/fr

VII

Maserov appela Betga, qui s'occupait de sa fille, et tentait de créer des liens avec elle tout en dépannant Carla, partie travailler ce jour-là pour un grossiste en cartes de vœux et papiers fantaisie à Thornbury. C'était une entreprise nouvelle, dont le slogan publicitaire était : « Vous écrivez. Nous transmettons. De magnifiques cartes pour toutes les occasions », et qui essayait de s'imposer sur le marché auprès des habitants créatifs, attentifs, expressifs, paresseux et complaisants des banlieues nord, ce qui fournissait du travail à Carla mais l'obligeait à trouver un mode de garde pour sa fille. Qui était plus indiqué pour cela que le père de Marietta ? En dehors de sa propre mère et d'une de ses sœurs, personne n'était aussi disponible et motivé.

« Putain, tu te fous de moi ! s'écria Betga au téléphone quand Maserov lui eut rapporté ce que Jessica avait trouvé. Et merde ! Je n'aurais pas dû jurer. J'ai Marietta dans les bras. Écoute, est-ce que Jessica est absolument sûre que c'est l'écriture d'Aileen Machin-chose ?

— Oui, elle en est sûre.

— Putain de merde ! Oh, pardon, ma chérie, dit-il à sa fille qu'il faisait sauter sur ses genoux. Papa vient d'apprendre une très bonne nouvelle, une très bonne nouvelle pour maman et pour toi.

— Je vais tout raconter à Malcolm Torrent lorsque j'irai le voir.

— Absolument.

— Mais avant, je veux entendre ce que Featherby a à dire. Je veux lui montrer la note, le Post-it écrit de la main de van der Westhuizen, pour voir sa réaction.

— Oui, mais tu raconteras tout à Malcolm Torrent quoi qu'il arrive ?

— Bien sûr !

— Parfait.

— J'ai pensé que tu aimerais être là. Cela va sans doute mettre un terme à la carrière de Featherby chez Freely Savage, même s'il fournit une explication quelconque. Hamilton ne le laissera pas s'en sortir. Donc, j'ai pensé que tu apprécierais d'être présent pour recoller les morceaux en tant que président des Survivants de Freely Savage.

https://books.yossr.com/fr

— Je comprends ton point de vue, mais d'habitude, on ne vient pas les ramasser à la petite cuillère… pour ainsi dire. Ils perdent leur boulot et ensuite, s'ils le veulent, ils viennent chercher auprès de nous du soutien ou des conseils. Mais on ne fait pas la chasse à l'ambulance. Et qu'est-ce que tu veux dire par « même s'il fournit une explication quelconque » ? Quel genre d'explication il pourrait avoir ?

— Il pourrait dire qu'elle a tout inventé, qu'il n'a rien dit de la sorte, qu'il ne connaissait même pas l'existence du rapport de Carla sur son agression.

— Pourquoi est-ce que van der Westhuizen le mettrait en cause ainsi ? Qu'est-ce qu'elle pourrait avoir contre lui ?

— Elle n'a pas nécessairement quelque chose contre lui. Elle essaie peut-être juste de sauver sa peau.

— Mais s'il ne lui a pas dit d'enterrer le rapport, alors pourquoi est-ce qu'elle l'aurait fait ?

— Aucune idée. C'est pour ça que je dois lui poser la question à lui avant d'aller voir Malcolm Torrent. Il sera plus enclin à parler si un membre des Survivants de Freely Savage est présent, tu serais là pour l'assister, en quelque sorte. Ce n'est pas ainsi que ça fonctionne ? Et en plus, ça me paraît la manière de procéder la plus honnête.

— C'est tout à fait honnête. Ton oncle Stephen est un type bien, petite fille, dit Betga à Marietta. Il redore le blason des avocats, si jamais c'est possible.

— Le problème, reprit Maserov, c'est qu'il n'est pas là aujourd'hui. Il n'est pas venu travailler. J'ai vérifié auprès de sa secrétaire, elle a dit qu'il était resté chez lui parce qu'il est malade. Donc…

— Donc tu envisages d'aller le voir chez lui.

— Oui, et je pensais que tu viendrais avec moi.

— Vraiment ?

— Pas en tant qu'avocat de Carla, mais en tant que membre des Survivants de Freely Savage, puisqu'il va très bientôt pouvoir entrer dans le club. Il reste juste un petit problème à régler. Personne chez Freely Savage n'a voulu me communiquer son adresse personnelle.

— Tu rigoles ?

— Non, apparemment c'est la politique de la boîte, et puisque je suis un ennemi d'Hamilton, personne ne veut me faire une fleur. Jessica est en train

https://books.yossr.com/fr

d’essayer d’obtenir son adresse. Elle s’est adressée aux ressources humaines de Freely Savage, en tant que cadre des ressources humaines de Torrent Industries, histoire de se rendre service entre collègues.

— Bon, OK, mais même si elle y arrive, il reste un problème. Je ne peux pas bouger d’ici. Je suis censé m’occuper de Marietta.

— Ah non ! Tu plaisantes ? Il n’y a personne qui puisse te remplacer ?

— Non, crois-moi, j’y ai déjà réfléchi. Ça me ferait revenir des semaines, voire des mois en arrière avec Carla si jamais je larguais Marietta chez quelqu’un d’autre, après avoir fait tout un cirque en disant que je voulais absolument les aider et jouer un rôle dans leur vie.

— Hmmm, alors là on a un vrai problème.

— Je pourrais l’amener ?

— Quoi ? Chez Featherby ?

— Ben oui. Pourquoi pas ?

— Pour lui annoncer qu’on est au courant qu’il a dissimulé des preuves ?

— Maserov, elle n’a même pas deux ans. On a tout le temps pour lui apprendre qu’il ne faut pas dissimuler les preuves ! Seulement il y a encore un autre problème. Je n’ai pas de siège auto installé dans ma voiture. Toi, tu as deux gosses. Tu dois bien en avoir un ?

— Non, ils sont tous les deux dans la voiture d’Eleanor.

— C’est vrai ? Mais quel genre de père es-tu donc pour ne pas avoir de siège auto dans ta voiture pour tes enfants ?

— J’allais te poser la même question. C’est toi qui essaies d’impressionner Carla avec ton dévouement et tes qualités de père. Sans moi, tu ne serais même pas père ! Pourquoi est-ce que tu n’as pas de siège auto dans ta voiture ?

— J’en ai un. Seulement il n’est pas installé.

— Mais qu’est-ce que tu attends, vas-y !

— Je ne sais pas comment on fait ! Viens donc ici, et tu l’installeras. Ensuite, on ira tous ensemble voir Featherby.

— Quoi, toi, moi et Marietta… on débarque chez Featherby… sans y avoir été invités… alors qu’il est malade, et qu’on vient lui annoncer qu’on l’a pris la main dans le sac, en train de dissimuler des preuves, en permettant sciemment à son client de jurer que la plaignante n’a jamais transmis de rapport sur l’agression ?

https://books.yossr.com/fr

— Ben oui, et après ?

— Je vais te dire, moi, ce qui pose problème dans toute cette affaire, en dehors du fait qu'on n'a jamais vu ça de mémoire d'avocat…

— Oui, je te l'accorde, c'est très inhabituel.

— … c'est que je ne sais pas comment on installe un siège auto !

— Mais, ce n'est pas toi qui l'as fait dans votre voiture au début ?

— Non, c'était mon père.

— Et où il est, là ?

— Il est mort.

— Au moins il a vécu assez longtemps pour installer le siège auto de tes enfants. Et moi, comment je vais faire ? Mon père aussi est mort, putain. Oh pardon ma chérie, papa essaie d'avoir une idée géniale et ça, c'est pas facile quand on est complètement sobre. Combien faut-il d'avocats pour installer un siège auto dans une voiture ? Et ce n'est même pas une blague. Je me demande vraiment combien il faudrait en appeler avant d'en trouver un qui sache le faire. Est-ce qu'Eleanor saurait, elle ?

— Sûrement, oui, mais ce n'est pas une bonne idée.

— Maserov, c'est un cas d'urgence.

— Betga, c'est mon mariage qui est en question. En plus, là, elle est au travail, à enseigner ce qu'est un sonnet à des futurs chômeurs. Attends une seconde… Jessica vient de m'envoyer l'adresse de Featherby. Il habite à Hawthorn !

— D'accord. Laisse-moi réfléchir. Viens ici, le temps que tu arrives, j'aurai trouvé le moyen d'installer le siège auto.

— Il faut respecter les consignes de sécurité. Tu es sûr que tu vas y arriver ?

— Absolument pas. Mais amène-toi aussi vite que tu peux. Je suis très efficace en situation de stress. »

Quand Stephen arriva chez Carla, Betga avait en effet réussi à régler le problème. Mais pas tout seul. Kasimir lui montrait comment on allongeait et raccourcissait les sangles de son nouveau siège auto dernier cri.

« Kasimir, tu te souviens de Mr Maserov ?

— Bien sûr. Comment ça va, Mr Maserov ? » Kasimir lui adressa un signe de tête au lieu de lui serrer la main car il était en train d'installer Marietta dans la voiture de Betga.

« Ça va, merci, Kasimir.

https://books.yossr.com/fr

— Betga, elle est tellement jolie, dit Kasimir avec surprise. Je ne savais même pas que tu avais des enfants.

— Oh, je ne t'ai rien caché, tu sais. Je l'ignorais encore moi-même récemment. »

VIII

La splendide maison de Featherby était nichée au cœur des rues bordées d'arbres d'Hawthorn, entre les jardins manucurés, à seulement six kilomètres des bureaux de Freely Savage. Betga, Maserov et la petite Marietta s'arrêtèrent juste devant le garage double, qui naguère était une étable.

« Waouh ! s'exclama Betga en admirant la maison tandis qu'il se garait.

— J'ai entendu dire que les gens à Hawthorn ne meurent pas parce qu'ils sont déjà au paradis, commenta Stephen qui observait lui aussi la demeure de Featherby.

— Peut-être, répondit Betga en scrutant la rue. N'empêche que beaucoup d'entre eux ont l'air de macchabées. C'est une physionomie qu'on retrouve jusqu'à Canterbury.

— Ils ne sont pas morts, ils sont juste incroyablement pâles. Ce n'est pas pareil. Je pense que je vais y aller le premier, et je t'envoie un message quand j'aurai besoin de renforts, ou si lui, il a besoin de renforts. Il ne va sûrement pas apprécier ma visite.

— Pas aujourd'hui », confirma sombrement Betga.

Maserov ouvrit la portière, resta un moment sans bouger, prit sa respiration, puis sortit de l'habitacle bien chaud. « Ça ne va pas être facile. Souhaite-moi bonne chance, Marietta », dit-il en refermant derrière lui. Il remonta l'allée qui serpentait à travers le jardin, bordée d'arbres aux ramées marbrées par la lumière d'hiver, et qui scintillaient de gouttes entêtées laissées par la dernière ondée. Il arriva devant la porte, son attaché-case à la main contenant des photocopies des documents découverts par Jessica qui incriminaient Featherby, puis il sonna et attendit. Par où commencer ? Il voyait son souffle se condenser en brume, à deux feuilles de son visage. Aucun bruit dans la maison. Peut-être que l'avocat dormait. Il sonna de

https://books.yossr.com/fr

nouveau. Pas de réponse. Stephen se sentait de plus en plus mal à chaque seconde qui passait.

« Allez, Featherby, espèce de salopard. Je te fais une faveur professionnelle. Ouvre cette porte qu'on en finisse », murmura-t-il. Mais rien. Maserov revint à la voiture, se pencha vers la vitre côté passager et frappa de ses doigts gelés. Betga lui ouvrit.

« Quand est-ce qu'elle va m'appeler papa ? Non, c'est vrai. Elle me montre du doigt, et elle sourit.

— C'est super, répondit Stephen distraitement en se retournant vers la maison.

— Oui, mais elle dit "Bega" !

— Bon, reprit-il en changeant de sujet. Il n'est pas chez lui. Il est sorti.

— C'est vrai ? Peut-être qu'il est parti se chercher un autre boulot. Ou qu'il s'est enfui en Argentine. Oh, mais attends ! Tu entends ça ?

— Quoi ?

— Dans le garage, un bruit de moteur. Va vite près de la porte. Il doit être prêt à partir. Tiens-toi à côté du garage et arrête-le. Et ne le laisse pas te rouler dessus, hein ! Enfin, s'il le fait, je serai ton témoin. »

Maserov entendit à son tour le moteur qui vrombissait dans le garage, il s'approcha et frappa à la porte. Pas de réponse. Il songea que Featherby, ou qui que ce soit d'autre, ne pouvait l'entendre, et attendit que la porte s'ouvre. Il répétait les phrases qu'il allait prononcer. « Featherby, c'est moi, Stephen Maserov, du bureau. Désolé de vous déranger un jour où vous ne travaillez pas. Ça vous ennuie si on se parle deux minutes ? Oui, je crains que ce ne soit vraiment urgent. » Il était important de se montrer diplomate et poli le plus longtemps possible.

Le moteur tournait toujours, mais la porte du garage ne s'était pas ouverte. Maserov essaya à nouveau de frapper, en vain. Peut-être Featherby était-il retourné dans la maison chercher quelque chose qu'il avait oublié. Seulement, le moteur semblait vrombir de plus en plus fort. Peut-être la personne qui se trouvait à l'intérieur avait-elle un problème avec la voiture. Stephen essaya de regarder par une fente minuscule entre le portail et le mur. D'abord, il ne fut pas bien sûr de ce qu'il voyait.

Depuis la voiture, Betga fut sidéré de le voir soudain se mettre à frapper le portail tel un fou en proie à un violent épisode psychotique. Il sortit de la

https://books.yossr.com/fr

voiture, la verrouilla, laissant Marietta à l'intérieur et courut vers le garage en criant :

« Mais bordel, qu'est-ce que tu fais ? Tu vas casser la porte ! »

Lorsqu'il arriva près de Maserov, celui-ci reprenait son souffle : « Regarde, là. » Betga s'approcha de la fente à présent agrandie, et confirma l'impression de son ami. Un tuyau reliait le pot d'échappement à l'intérieur de la voiture par la vitre. Toutes les autres ouvertures du véhicule étaient hermétiquement fermées.

« Putain, mais il essaie de se tuer !

— Tu as un cric dans ton coffre ? »

Betga courut le chercher et, grâce au cric et à l'aide de Maserov qui poussait de toutes ses forces, ils réussirent à forcer le portail et à entrer dans le garage où le conducteur d'un SUV Range Rover noir tentait de s'asphyxier. C'était Featherby. Il était en pyjama. Il n'avait pas verrouillé les portières, aussi réussirent-ils à le sortir de la voiture, et à l'extraire du garage par l'ouverture qu'ils avaient pratiquée pour le laisser choir dans l'herbe humide et grasse, toussant tous les trois sous les yeux de Marietta qui les observait par la vitre de la voiture. Featherby leva les yeux vers les deux hommes, qui à leur tour se regardèrent. Quelques minutes plus tard, ils étaient dans la maison. Il n'y avait personne d'autre. Stephen resta avec Featherby tandis que Betga allait chercher Marietta. L'avocat ne tenta pas de mentir ou de leur cacher la vérité sur son geste. Allongé sur son canapé, les yeux au plafond, il avait la tête posée sur les genoux de Maserov. Il ne toussait plus, mais éternuait encore quand Betga revint avec sa fille. Il regarda Stephen, les yeux injectés de sang, perplexe, essoufflé, et lui demanda s'il était mort.

« Non, vous êtes toujours à Hawthorn, répondit Betga.

— Mais qui êtes-vous ?

— Je suis Betga, A. A. Betga. Et voici ma fille, Marietta.

— Que faites-vous ici ? Je connais votre nom. On s'est déjà rencontrés ?

— Vous m'appelez presque tous les jours. Je fais partie des Survivants de Freely Savage, n'empêche que si votre collègue, Maserov ici présent, n'avait pas voulu absolument vous parler tout de suite, vous n'auriez pas survécu assez longtemps pour faire partie des nôtres.

https://books.yossr.com/fr

— Je ne comprends pas, dit Featherby sous le choc, en se tournant vers Maserov. Qu’est-ce que vous faites là, vous ?

— Je suis venu vous parler du boulot, à propos d’un dossier. Au bureau, on m’a dit que vous étiez chez vous, que vous étiez malade…

— Et donc vous êtes venu ici ? Chez moi ?

— Oui, confirma Betga, et vous avez de la chance !

— Et vous ?

— Moi…

— Il était dans le coin, coupa Stephen. Je lui ai dit que je passais vous voir, on se connaît, et il a proposé de m’accompagner.

— Mais vous aviez dit que vous voyiez seulement les gens qui avaient quitté Freely Savage ?

— Disons que j’ai parlé à d’autres membres du bureau du SFS et on a décidé de faire une exception pour vous.

— Va lui chercher un verre d’eau », suggéra Maserov.

Celui-ci installa l’avocat sur une chaise dans la cuisine familiale tandis que Betga, Marietta toujours dans les bras, partait en quête d’un verre.

« Featherby, il faut vous faire aider. Par un vrai professionnel, je veux dire. Mais à quoi pensiez-vous donc ?

— Non, pas ces verres-là ! s’exclama Featherby. Ce sont des Baccarat Waterford, ma femme me tuerait !

— Très bien, alors où sont les verres ordinaires ? demanda Betga depuis l’autre bout de la cuisine.

— Dans le placard au-dessus de la bouilloire.

— Ceux-là ?

— Oui.

— Ils sont très jolis aussi, dit Betga en en levant un dans la lumière.

— Merci.

— Mais il est évident qu’ils ressemblent davantage à des verres de tous les jours, hein ! ajouta-t-il en les examinant d’encore plus près.

— Featherby, mais à quoi pensiez-vous donc ? Comment avez-vous pu seulement avoir une idée pareille ?

— Maserov, je… je suis dans un tel état. Je ne suis plus moi-même.

— Depuis quand ?

— C’est le travail, c’est… Hamilton… Je ne sais pas. Il joue au chat et à la souris avec moi, et je ne sais même pas ce que j’ai fait de mal. J’ai tout

https://books.yossr.com/fr

donné à cette boîte. Des années ! Tant d'heures, de week-ends, mais… je suis perdu… Il me fait douter de tout. Je passe mon temps à réfléchir au moindre détail. Je déteste aller là-bas. Je sais qu'ils vont se débarrasser de moi. Lui, il va se débarrasser de moi.

— C'est tout ? C'est uniquement Hamilton ?

— Comment ça, "c'est tout" ? C'est mon emploi !

— Vous ne pouvez pas laisser Hamilton vous pousser au suicide.

— Featherby, reprit Betga, une personne sur cent est psychopathe. Oui, c'est aussi courant que ça. Mais toutes ne sont pas des assassins. Beaucoup terminent dans les conseils d'administration des grandes entreprises. Ce sont ce qu'on appelle les psychopathes en col blanc. Si vous vous suicidez, ils sont vainqueurs. Vous ne pouvez pas les laisser gagner. Votre boulot à vous, c'est de survivre, d'être plus fort qu'eux. Et ensuite, de leur niquer la tronche si vous pouvez. Il faut les battre. Si vous les laissez vous pousser au suicide, vous laissez tomber tout le monde.

— Comment ça, qui est-ce que je laisse tomber ?

— Les quatre-vingt-dix-neuf pour cent restants. C'est nous qui gagnons si on les repère et qu'on les dénonce auprès du plus grand nombre, si on leur dit qu'en réalité le roi est nu. Et que c'est un salaud.

— Non, je le connais. C'est un génie, un génie du mal, répondit Featherby avec une révérence quasi religieuse à l'égard de son tortionnaire.

— Ce n'est pas un génie, contra calmement Betga. Il est né avec une intelligence au-dessus de la moyenne, mais pas plus élevée que la vôtre ou celle de Maserov.

— Et la vôtre ?

— Oh, il est très loin d'arriver à mon niveau. Il possède certaines caractéristiques qui lui ont facilité les choses, je vous l'accorde, la plus importante étant de n'avoir jamais su ce qu'étaient l'empathie et la honte. Cela ajouté à une hyperactivité, une impulsivité, un goût pour les pratiques malhonnêtes et une capacité à jouir du malheur des autres, et au fait qu'il est tombé au bon endroit au bon moment, chance que seuls possèdent les vrais salopards.

— Au bon endroit au bon moment ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Eh bien, même pour un psychopathe en col blanc, il est devenu associé vraiment très tôt et très rapidement, mais c'est simplement parce qu'il se trouvait au bon endroit au bon moment. Il avait l'âge requis pour

https://books.yossr.com/fr

bénéficier de la dérégulation et de la précipitation dans laquelle se sont déroulées les fusions-acquisitions qui ont suivi l'émergence de l'économie libéralisée par Reagan et Thatcher dans les pays développés. Croyez-moi, ce n'est pas un génie. Et vous ne pouvez pas vous tuer à cause de lui.

— Featherby, pensez aux conséquences pour votre famille, vos enfants, ajouta Maserov.

— Et quelles seront les conséquences si je perds mon travail ?

— Ils s'en moquent.

— Pas ma femme, ni ses parents. Ni mes propres parents. Ni nos amis.

— Et après, si vous perdez votre boulot ? Il y a plein d'autres boulots !

— Non, ce n'est pas vrai. Vous êtes fou ? C'est exactement le genre de conneries qu'on raconte aux gens pour les dissuader de mettre fin à leurs jours.

— Ouais, c'est juste, il a raison, renchérit Betga. Et on dit la même chose avant les élections. Mais votre boulot, ce n'est pas vous ! Vous valez plus que ça.

— Non… », répondit Featherby, fixant d'un regard vide l'espace devant lui, espace qui se déroulait harmonieusement jusqu'au mur d'un blanc immaculé de la cuisine, où l'on rencontrait le comptoir illuminé par une rampe de spots, sur lequel trônait une machine à café Faema E61 Legend étincelante, qui, la tête pleine de vapeur, s'étalait d'un air triomphant, à croire qu'elle s'apprêtait à coloniser l'Abyssinie, et à passer à l'action dès que Featherby se serait fait des amis.

« Ah ! On fait des progrès ! Le voilà, le problème. Vous n'êtes pas votre emploi.

— Featherby, connaissez-vous un professionnel à qui vous pourriez parler, je pense à un psychiatre par exemple ? demanda tranquillement Maserov.

— Non.

— Voulez-vous que j'appelle votre femme ?

— Mais vous êtes fou ! Et d'abord pourquoi êtes-vous là ? C'est à cause d'un dossier ? C'est l'affaire de harcèlement sexuel de Torrent Industries ?

— Peu importe, dit Stephen pour essayer de le rassurer. On parlera boulot plus tard.

— C'est ça, hein ?

https://books.yossr.com/fr

— Betga, tu ne lui as pas apporté son verre d’eau !

— Oh merde, pardon. J’ai été distrait par le cristal de Waterford. Vous avez dit Baccarat aussi ? »

Betga se leva, servit un verre d’eau à Featherby et comme s’il venait seulement d’y penser, lui demanda : « Au fait, Featherby, vous avez dit aux ressources humaines de Torrent Industries d’enterrer un rapport qu’une des plaignantes avait rédigé au sujet de son agression ? Elle s’appelle Carla Monterosso.

— Betga ! On parlera de ça plus tard ! fit sèchement Maserov.

— Non, bien sûr que non, répondit aussitôt Featherby. Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce qu’elle prétend que vous l’avez fait.

— Betga, ta gueule !

— Mais il faut lui laisser une chance de se défendre !

— À qui a-t-elle raconté ça ? demanda Featherby, alarmé.

— À personne encore, mais tôt ou tard, ce sera elle ou vous.

— Mais bordel, Betga, lâche-le !

— Écoute, on a failli ne pas pouvoir lui poser la question.

— Je vais perdre mon boulot à cause de ça ! réalisa soudain Featherby.

— Mais vous avez dit que vous ne l’aviez pas fait. Ça vous ennuie si je pose ma fille par terre ? Elle ne connaît pas la maison, mais je commence à avoir des crampes dans le bras.

— Peu importe que je l’aie fait ou non, Hamilton va me tuer juste parce que Malcolm Torrent se sera posé la question. Uniquement pour montrer qu’il fait davantage confiance aux employés de chez Torrent qu’aux siens. Que ce soit vrai ou pas, ça n’a aucune importance.

— Si, ça aura une importance si c’est vrai. Peut-être pas auprès d’Hamilton, mais auprès de la Cour suprême et du conseil de l’ordre des avocats.

— Vous êtes venus ici pour me dire que vous alliez me dénoncer auprès du conseil de l’ordre ?

— Buvez votre eau et détendez-vous. Je suis venu pour vous aider. Je ne sais plus exactement pourquoi Maserov est là, lui aussi. Mais vous devriez être heureux qu’il soit arrivé au bon moment.

— Pas si je perds mon emploi.

https://books.yossr.com/fr

— Featherby, non mais vous vous entendez ? Vous auriez préféré que j'arrive trop tard pour vous sauver, si être sauvé signifie perdre votre emploi ? » le tança Stephen. Featherby murmura quelque chose que les deux autres ne comprirent pas. « Qu'est-ce que vous dites ? »

Marietta était maintenant par terre. « Regardez, elle s'accroche à votre jambe, dit Betga. Elle vous aime bien ! N'ayez pas peur, elle ne mord pas.

— C'est lui qui m'a dit de le faire, répéta Featherby à mi-voix.

— Quoi ? Qui vous a dit ça ? De faire quoi ? interrogea Maserov.

— Hamilton, c'est lui qui m'a dit d'enterrer le rapport, de lui demander à elle de le faire. »

Soudain, ils entendirent le bruit d'une voiture qui arrivait.

« Nom de Dieu, ma femme !

— Pourquoi vous a-t-il demandé ça ?

— Vous croyez peut-être que je lui ai posé la question ? Ne dites rien à ma femme.

— Au sujet du fait qu'Hamilton vous a demandé d'enterrer le rapport, ou de la voiture et du tuyau ? demanda Betga.

— Ne dites rien à propos de rien ! chuchota Featherby, pris de panique. Rien du tout ! »

Dehors, une portière se referma et quelqu'un arriva dans l'allée. Stephen était assis à la cuisine avec Featherby, toujours en pyjama, tandis que Marietta jouait sous la table, aux pieds de ce dernier. Ils entendirent la porte d'entrée s'ouvrir, et l'épouse entra dans la cuisine en baskets, en criant : « Mais qu'est-ce qui est arrivé à la porte du garage ? Tu es malade une seule journée et voilà ! »

Betga se leva alors et alla à sa rencontre.

« Vous devez être Mrs Featherby ? fit-il en lui tendant la main.

— Qui êtes-vous ? questionna la sportive et souple, Mrs Featherby visiblement en colère.

— Betga, A. A. Betga. Votre mari nous a appelés pour l'assurance. Vous avez dû voir que quelqu'un s'en est pris à votre garage.

— Il y a une petite fille sous la table !

— Oui, c'est ma fille. Nous étions justement en train de tester un nouveau siège auto quand nous avons reçu l'appel de votre mari. Nous sommes venus immédiatement. On dirait que quelqu'un a tenté d'entrer chez vous par effraction.

https://books.yossr.com/fr

— Par le garage ?

— Oui. Nous avons reçu plusieurs rapports faisant état de tentatives d'effraction en bande organisée dans le secteur. Ils semblent cibler les maisons qui possèdent de la vaisselle ou des verres de luxe, des cristaux de Waterford, des couverts en argent Whitehill, ce genre de choses. Vous n'auriez pas par hasard des cristaux de Waterford ?

— Mais si, absolument. Mais comment peuvent-ils le savoir ?

— Reçus, réseaux informatiques, hacking, syndicats du crime international. C'est très compliqué, une opération très sophistiquée, jusqu'à ce qu'ils accèdent aux maisons qui possèdent des cristaux de Waterford. Là, leur modus operandi semble être toujours le même : ils pénètrent par effraction dans le garage, ce qui n'est pas très sophistiqué. Heureusement pour vous, votre mari les a affrontés avec une espèce de tuyau, j'ai peur que nous devions le conserver en tant que pièce à conviction, n'est-ce pas Mr Maserov ?

— Est-ce que c'est… un gang ethnique ? demanda Mrs Featherby.

— En fait, nous ne sommes pas censés le dire mais… » Betga se pencha vers elle comme pour lui faire une confidence. « Vous avez sans doute entendu dire que la plupart des crimes ont des causes économiques ?

— Oui, en effet, je crois avoir entendu ça…

— Très bien, je ne vous ai rien dit mais… ce sont des économistes.

— Quoi ?

— Des économistes.

— Des économistes ?

— Oui. Ils travaillent en bandes. La plupart des gens ne les remarquent pas. Partout, ils causent des désastres. Aujourd'hui, hélas, c'était chez vous.

— Des économistes… Je ne l'aurais jamais deviné.

— Non, ils arrivent à s'en sortir même en cas de meurtre. À présent, si Mr Maserov accepte de surveiller ma fille, j'aimerais que nous nous rendions au garage, la scène du crime, car je souhaiterais vous poser quelques questions, si vous y consentez.

— Oui, évidemment. »

Sur ce, Betga sortit avec la femme de Featherby, et Maserov, dont le regard s'était attardé un moment sur les photos des enfants accrochées sur la porte du frigo, s'adressa à voix basse à son collègue pour être sûr que son épouse n'entende pas.

https://books.yossr.com/fr

« Je vais vous trouver le numéro de quelqu’un, psychiatre ou psychologue. Si vous l’appelez aujourd’hui et que vous prenez rendez-vous pour la voir immédiatement, je ne dirai rien de ce qui s’est passé à votre femme. Mais si vous ne téléphonez pas, et je vérifierai, je lui raconterai tout. Compris ?

— Oui.

— Marché conclu ? »

Featherby se baissa et hissa Marietta sur ses genoux. En regardant la petite fille, ses yeux s’emplirent de larmes.

« Marché conclu », répondit-il en s’essuyant les yeux du bout des doigts. Ils se serrèrent la main, et Stephen sentit sur la sienne les larmes de Featherby. Il sortit son téléphone, mais s’arrêta avant de composer le numéro et scruta les prunelles de Featherby encore humides : « Vous êtes croyant ?

— Non, nous sommes anglicans.

— Très bien, reprit Maserov avec prudence. Aucun d’entre nous ne sait vraiment ce qu’est la mort, et encore moins ce que c’est de mourir.

— Vous êtes anglican vous aussi ?

— Non, je voulais dire “nous les êtres humains”. Comment savoir si après la mort vous n’êtes pas destiné à revivre la terrible douleur du moment de votre asphyxie pour l’éternité, entrecoupée de scènes avec votre femme et vos enfants qui apprennent la nouvelle, encore et encore ?

— Vous croyez ? demanda doucement Featherby.

— Pourquoi courir le risque ? répondit Stephen avec grandiloquence. Écoutez-moi, Featherby, vous ne pouvez pas vous suicider, jamais. Malgré toutes ses avancées scientifiques et technologiques, l’espèce humaine tout entière n’est pas capable de prévoir avec exactitude la météo de demain. Alors est-ce qu’une personne solitaire, à l’esprit embrumé par la peur, plongée dans la panique, pétrie de tristesse, portant le fardeau de sa propre histoire, comment une personne si seule pourrait-elle connaître la façon dont les choses vont tourner demain ? Tout peut changer en un battement de cœur. Votre seul boulot à vous, le vrai, c’est d’alimenter ces battements de cœur. Et ça, c’est un travail à vie. »

Marietta se pencha et toucha le visage de Featherby de ses petits doigts.

« Après tout, reprit-il, on ne sait jamais, peut-être que le cheval va finir par parler.

https://books.yossr.com/fr

— Quoi ? »

Maserov ne lui donna aucune explication, mais regarda son téléphone et appuya sur un des numéros le plus souvent composés. D'une voix tranquille, il parla à son interlocutrice.

« Salut, Jess, c'est moi. » C'était la première fois qu'il utilisait cette forme abrégée de son prénom. Elle le remarqua tout de suite ; lui ne fit pas attention. « Ne me demande pas d'explications, mais aurais-tu le numéro d'un psychiatre ou d'un psychologue qu'une personne puisse voir sans attendre ? » Il marqua une pause. « Comment ça, ce que je veux dire par "sans attendre" ?… » Il regarda Featherby, assis totalement démuni dans son pyjama de flanelle rayé, la fille de Betga sur les genoux. « Je veux dire… dans la journée. »

https://books.yossr.com/fr

Septième partie

I

« Marietta, tu ne peux pas continuer à vivre comme ça, à te languir d'un policier. Laisse-moi te rappeler une chose : ce n'est pas lui ton père, c'est moi. Peut-être plus tard, quand tu seras grande, à seize ans, alors là oui, peut-être que tu pourras m'appeler Betga, avec une sorte d'ironie postmoderne, si le postmodernisme existe encore, si c'est encore à la mode, si la mode elle-même existe encore. Mais pour l'instant, papa, c'est moi, un papa aimant et très divertissant. "Papa" vient du latin *pater*, c'est une sorte de diminutif. Je te l'accorde, je devrais mieux choisir mon vocabulaire, parce qu'il n'y a aucun rapport entre le latin et le postmodernisme, même si un jour le latin pourrait devenir postmoderne, c'est possible, mais en tout cas, ça n'aurait aucun rapport avec moi, ton papa à toi. »

Betga était allongé par terre avec Marietta, chez Carla, et il lui parlait tout en faisant danser autour d'elle un lapin en peluche à ressort, blanc et tout doux, mais qui était cassé, aussi lui faisait-il décrire des mouvements qu'on ne pouvait qualifier autrement que de spasmodiques. Jamais aucune musique n'avait été conçue qui puisse correspondre à ce genre de danse.

Il n'y avait personne d'autre à la maison. Ils attendaient que Carla revienne de sa mission d'intérim à Flemington, où elle travaillait dans une start-up qui avait démarré une semaine plus tôt, et dont le fonds de commerce consistait à vendre des os du bonheur en plastique aux personnes prêtes à débourser trois dollars pour augmenter leurs chances de deviner leur avenir. Quand Carla avait réalisé quelle était l'activité essentielle de l'entreprise, elle avait gardé le sourire mais demandé à être payée en

https://books.yossr.com/fr

liquide. Et c’est afin de gagner cet argent qu’elle avait recouru aux services aimants de A. A. Betga pour s’occuper de leur fille. Résultat, l’avocat avait passé toute la journée avec Marietta, à s’ennuyer à mort.

Il était prévu qu’après le retour de Carla, Betga reste attendre Maserov qui devait passer faire signer à la jeune femme les papiers nécessaires pour finaliser l’arrangement avec Torrent Industries. Carla s’était radoucie au sujet de Jessica depuis que son avocat lui avait appris tout ce que celle-ci avait fait pour l’aider, au risque de perdre son emploi. Elle se sentait à présent redevable envers Jessica et comptait lui présenter à son tour des excuses. Voilà pourquoi elle l’avait invitée à fêter la signature de l’accord elle aussi. C’est seulement plus tard dans la journée que Carla s’était demandé si, en l’invitant, elle ne se montrait pas déloyale envers sa nouvelle amie, Eleanor Maserov, mais alors il était trop tard pour annuler son invitation, et puis de toute façon, elle n’était pas certaine de la nature des relations entre Jessica et Stephen – pas plus qu’eux, en tout cas.

Pendant ce temps, Betga avait joué à tous les jeux possibles et imaginables avec Marietta, il lui avait raconté toutes les histoires qu’il se souvenait avoir entendues au cours de son enfance brisée, et soudain il s’était rappelé le conseil de Maserov pour lutter contre l’ennui. Avoir avec sa fille une conversation comme si elle était adulte.

« Marietta, ma chérie, il faut que tu saches que j’ai toujours voulu être là pour toi, dès l’instant où tu es née. C’est maman qui a insisté pour que tous les trois, on ne soit pas ensemble, même si je ne veux pas que tu en veuilles à ta mère. Il faut la comprendre. Elle était en colère contre papa parce qu’il avait eu un moment d’égarement à cause d’une recruteuse juridique, tout ça parce qu’il voulait préserver le niveau de vie de sa famille. En outre, je te dis ça pour atténuer la gravité des faits, et parce que de toute façon il faut que tu l’apprennes un jour, lorsque des hommes socialement sous-évolués voient une femme séduisante, certaines régions de leur cerveau s’allument, on le sait grâce aux IRM. Les chercheurs ont découvert que quand ces régions-là sont très stimulées, la capacité des hommes à émettre un jugement moral diminue de manière spectaculaire, à une vitesse effarante. Tu peux me croire, je l’ai vu. C’est une pathologie qui a été la cause d’innombrables souffrances, mais qui peut être traitée grâce à la thérapie cognitivo-comportementale. Tu n’apprendras sans doute pas sa

https://books.yossr.com/fr

neurobiologie précise avant le lycée, mais tu découvriras tout ça de manière empirique bien avant.

« Et puis il y a eu cette étude sur le nématode dans *Nature*, on a découvert qu'il existe des neurones dans son cerveau qui lui font mémoriser ses précédentes rencontres sexuelles si précisément qu'elles lui permettent même de surmonter son aversion pour un environnement salé s'il ne peut avoir de rapports sexuels en dehors. Je suis sûr qu'on trouverait les mêmes résultats avec d'autres condiments. Par conséquent, même si beaucoup d'hommes sont dénués de scrupules, qu'ils se comportent très souvent en connards immoraux et qu'on ne devrait jamais les laisser seuls sans que leurs gonades soient visibles en direct sur l'écran d'un moniteur, parfois, en tout cas dans le cas de ton père, il faut savoir faire des exceptions.

« Si tu me pardonnes cet incident intime avec la recruteuse juridique, je promets de ne plus jamais vous laisser tomber, ni toi ni ta mère. Jamais tu n'auras honte de moi, en tout cas pas avant d'être au lycée, car à ce moment-là, tu seras biologiquement programmée pour être gênée et avoir honte de tes parents. Mais tu pourras toujours être fière d'être une Betga. Les Betga ont fui Hitler *et* Staline ! Les Betga ont combattu ou protesté contre Franco, le général Jaruzelski, Erich Honecker et Jeff Kennett. Nous avons souvent manqué d'argent, mais tu peux compter sur nous pour avoir toujours eu les bons ennemis.

« Alors, ma petite fille chérie, ce que je veux te dire, j'imagine, c'est que je t'aime de tout mon cœur. Je t'aime depuis ta naissance, et je t'aimerai jusqu'à mon dernier souffle. J'aime aussi ta maman de tout mon cœur, et je suis déterminé à le lui prouver, même si elle continue à me traiter comme un cocker mécréant. J'imagine que je le mérite jusqu'à un certain point, mais si jamais tu répètes ça, je nierai tout en bloc, et je ne paierai jamais tes soins d'orthodontie même si tu as les dents qui partent dans toutes les directions. Toi et ta mère, vous êtes ce qu'il y a de mieux dans ma vie, et je veux vivre avec vous d'une manière qui se rapproche le plus possible de celle d'une famille bourgeoise conventionnelle. Je ne peux pas te promettre de me montrer conventionnel, mais d'après les pouvoirs qui me sont conférés pour signer des formulaires de passeport, bordel, je ferai de mon mieux pour vivre en bon bourgeois. »

Betga entendit des pas résonner dans le couloir avec une proximité alarmante. Son cœur se mit à battre plus vite en se demandant ce que Carla

https://books.yossr.com/fr

avait pu entendre de son monologue. Il scruta son visage dans l'espoir d'y discerner une réponse.

« Je parlais juste à Marietta, dit-il avec une certaine nervosité.

— J'ai entendu.

— Ah bon ? Qu'est-ce que tu as entendu ?

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Rien de plus que ce que tu as entendu.

— Donc tu sais ce que j'ai entendu.

— Oui, mais je ne sais pas à partir de quel moment…

— Quand je suis rentrée, tu venais de te comparer à un cocker.

— Ah, fit Betga sans parvenir à cacher son soulagement.

— Oh, pas de quoi pavoiser. Tu aurais de la chance si tu étais un cocker. Leur loyauté est légendaire. Tandis que toi, tu es d'une déloyauté infamante. »

Mais il y avait dans son ton une douceur qu'il n'avait pas entendue depuis longtemps. Elle s'approcha et l'embrassa. Betga essaya du mieux possible de se rappeler ce qu'il venait de dire à Marietta. Si Carla avait réellement entendu ses propos à partir du cocker, alors elle l'avait entendu dire qu'il l'aimait, qu'elle et Marietta étaient les meilleures choses dans sa vie et qu'il voulait vivre avec elles en formant une famille – mais rien sur son aventure avec la recruteuse juridique dans un marché de l'emploi très tendu, ni sur la vie sexuelle du nématode mâle. Le baiser semblait confirmer ce qu'il pensait. Soudain, il respira mieux.

On frappa à la porte. Ils se regardèrent en se demandant si c'était Maserov.

« Ne sois pas déçue, s'entendit-il dire.

— Pourquoi, tu sais quelque chose ?

— Non, mais on n'a aucune garantie que Malcolm Torrent se comporte de manière rationnelle. Normalement, il devrait, mais… on ne sait jamais. Quoi qu'il arrive, ne sois pas déçue. Nous avons notre famille. C'est plus important que l'argent. »

Tout à coup, deux pensées contradictoires aux effets opposés sur ses émotions se mirent à lutter pour gagner la prééminence dans sa conscience : la possibilité que non seulement Mike Mercer ne soit pas puni, mais aussi que Carla ne reçoive même pas une compensation financière digne de ce nom, face à la possibilité que finalement il puisse jouer un rôle stabilisateur

https://books.yossr.com/fr

dans leurs vies, à elle et Marietta. Enfin, elle ouvrit la porte, et tout resta en suspens : ce n'était pas Maserov.

« Bonsoir, dit Jessica en tendant à Carla un magnum de champagne bien froid. J'espère que vous ne considérez pas que ça porte malheur d'apporter ça alors qu'on ne sait pas encore ce que Stephen va nous annoncer. J'ai vraiment hésité à l'apporter, et puis je me suis dit : "Et merde, pourquoi ne pas être optimiste ?"

— Entrez, entrez, dit Carla en faisant la bise à Jessica et en prenant la bouteille pour la mettre au réfrigérateur. C'est très gentil de votre part. Et non, je ne suis pas superstitieuse.

— Si, elle l'est, déclara Betga. Oh oui ! Elle va à l'église même si elle n'est pas croyante. »

Carla se retourna. « Ce n'est pas de la superstition, c'est juste un comportement rationnel. Je ménage mes paris.

— Dans ce cas ouvrons ce champagne, proposa-t-il.

— Pas avant de savoir ce que Stephen va nous dire. Être rationnelle ne laisse pas de place à l'optimisme. » Elle rangea le magnum au frais et revint vers Jessica. « Je voulais vous remercier. On dirait que vous vous êtes vraiment mise en quatre pour moi.

— Pour être honnête, je ne sais pas encore quelles conséquences cela aura pour moi, mais il m'était impossible de ne rien faire après avoir découvert votre rapport accompagné de la note d'Aileen van der Westhuizen disant que l'avocat lui avait conseillé de l'enterrer. Je n'avais pas le choix. Je n'aurais pas pu vivre avec ça sur la conscience.

— Si, vous aviez le choix. C'est vous qui êtes allée le dénicher toute seule, pas vrai ?

— En effet.

— Vous aviez deviné qu'ils voulaient dissimuler quelque chose et vous êtes partie à la recherche de la preuve manquante, même si cela risquait de vous mettre en porte-à-faux avec votre patron. Votre travail consiste à balayer sous le tapis ce genre de trucs, et vous l'avez déterré.

— Oui, c'est vrai.

— Alors peu importe ce que Stephen va nous apporter, je vous serai toujours reconnaissante. Et je vous dois des excuses pour la manière dont je vous ai parlé. Je ne pourrai jamais vous remercier assez, Jessica.

https://books.yossr.com/fr

— Vous n’avez pas à le faire. Écoutez, si nous ne sommes pas unies, nous n’avons aucun espoir de faire bouger les lignes. Et il faut que ça change ! Dans quelle société vivons-nous si la moitié de sa population se sent vulnérable ? Si lorsqu’on rapporte une agression, on ne vous croit pas, ou qu’on vous réduit au silence ? Le témoignage de la victime est examiné avec beaucoup plus d’attention que l’agression elle-même. Les hommes bien ne font pas ce genre de saloperies. Et quand on en trouve un, il faut l’attraper et… »

Comme en réponse, on frappa à la porte, ce qui l’obligea à s’interrompre au beau milieu de sa phrase.

« Ah ! À moins que quelqu’un ait commandé une pizza, ça doit être Maserov », dit calmement Betga en essayant de masquer le cocktail d’impatience et d’anxiété qui l’agitait. Lui aussi avait beaucoup misé sur la nouvelle que Stephen détenait, de l’autre côté de la porte.

« Betga, tu peux aller lui ouvrir ? demanda Carla. Je ne pourrai pas m’empêcher d’essayer de déchiffrer l’expression de son visage.

— Dans ce cas, n’allume pas la lumière.

— Je vais ouvrir ! » claironna Jessica.

Ils l’entendirent donc accueillir tranquillement Maserov et lui demander comment ça s’était passé. Ils ne comprirent pas la réponse, car l’avocat ne dit rien avant qu’ils soient tous rassemblés dans le salon. Betga et Carla étaient suspendus aux lèvres de Stephen, qui semblait chercher les mots justes avant de parler.

« Alors, tu l’as vu, hein ? demanda Betga.

— Oui, enfin.

— Et tu lui as dit ce que Jessica avait trouvé ? » Le visage de Maserov ne laissait rien transparaître, au mieux il avait l’air sous le choc, presque sombre.

« Je ne me suis pas contenté de lui dire, je lui ai montré.

— Ah ? Et quelle a été sa réaction ? Qu’est-ce qu’il a dit ?

— Il était assez fâché, pour dire les choses poliment.

— Stephen, ça s’est mal passé ? demanda Carla. Vous m’aviez dit, tous les deux, que je pouvais espérer entre cinq et six cent mille dollars. C’est beaucoup moins ? Il va m’obliger à aller témoigner au tribunal.

— Stephen, que s’est-il passé ? insista Jessica.

— Bon, je ne suis pas revenu avec la somme dont on avait discuté.

https://books.yossr.com/fr

— Oh putain ! jura Betga à mi-voix.

— Mais bon, si vous voulez signer ce que je vous rapporte, c'est la dernière offre pour clore cette affaire, à laquelle s'ajoute une clause de confidentialité, et la nécessité pour chacune des parties de régler ses propres frais : dans ce cas, Torrent Industries est d'accord pour vous verser… 2,6 millions de dollars !

— Quoi ? Vous l'avez persuadé de me verser 2,6 millions de dollars ?

— Ouais, c'est ça !

— Oh putain ! » s'exclama Betga, à voix haute cette fois, avant de prendre Carla dans ses bras en la serrant plus fort que jamais. Lorsqu'il la lâcha, il vit Jessica et Maserov s'étreindre à leur tour. Puis Carla se dirigea vers lui pour les mêmes raisons.

« Stephen, je suis sous le choc ! Je n'en crois pas mes oreilles ! Je ne pourrai jamais vous remercier.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier. C'est Jessica. J'aurais pu vous obtenir entre cinq et six cent mille, comme je l'avais dit. Jessica a ajouté les deux millions.

— Jessica ! s'exclama Carla en la serrant à son tour dans ses bras.

— Maintenant, on peut déboucher le champagne », proposa Jessica, et elles se dirigèrent toutes les deux vers le réfrigérateur. « Où sont les verres ?

— Et tu as eu des offres pour Pauline, Lilly et Monika ? demanda Betga à mi-voix à Maserov.

— Ouais ! » répondit-il en lui tendant un papier où étaient inscrits des chiffres correspondant aux offres faites aux trois autres plaignantes, chaque fois nettement plus élevés que ce qu'ils auraient été sans le travail de détective de Jessica.

Betga sourit : « Oh, bravo ! Tu t'es bien débrouillé ! On a de quoi faire avec ça !

— Une fois encore, c'est grâce au travail de Jessica », répéta Stephen en tendant la main à Betga. Mais ça ne suffisait pas à celui-ci, qui serra son collègue si fort dans ses bras qu'il ne put plus respirer, et ne le lâcha qu'en voyant Carla et Jessica revenir avec le champagne.

« Qu'est-ce qu'il a dit quand tu lui as montré le rapport de Carla et la note de la main d'Aileen van der Westhuizen ? demanda Jessica.

— Il était furieux. Je crois qu'à ce moment-là, il était prêt à virer tout le monde. J'ai même eu peur qu'il veuille se débarrasser du messager. Je le

https://books.yossr.com/fr

redoute toujours.

— Qu’est-ce que tu lui as dit ?

— Que selon moi, dans l’intérêt de l’entreprise, mieux valait régler ces affaires le plus vite possible.

— Et qu’a-t-il répondu ?

— Que c’était sensé.

— Que va-t-il faire au sujet d’Aileen van der Westhuizen ?

— Et de Featherby ? demanda Betga.

— Je ne sais pas. Il m’a dit que je lui avais donné matière à beaucoup réfléchir. Et vous vous en doutez, il n’était pas content. Il m’a demandé ce qui selon moi serait le chiffre le plus bas qu’on puisse proposer pour tout régler dans les vingt-quatre heures.

— Il t’a vraiment mis sur la sellette.

— Ouais, ça lui arrive souvent.

— Mais il t’écoute toujours. Il suit chaque fois les conseils de Stephen, expliqua Jessica, non sans une pointe d’orgueil.

— Il veut me voir demain dans son bureau à onze heures. Pour discuter des ramifications de toute cette histoire, j’imagine.

— En tout cas, moi, je suis très heureuse ! s’exclama Carla. À Stephen et Jessica ! » Et Betga et elle burent à la santé de leurs invités.

« À Jessica et Stephen ! ajouta à son tour Betga. Et à ton avocat à toi, qui a rendu possible tout ça, hormis l’agression initiale ! Allez, les amis, faisons la fête comme si c’était la fin du monde et qu’on venait de nous engager pour pratiquer un audit chez Lehman Brothers !

— Oui, fêtons ça ! Mais il va falloir plus de champagne. C’est pour moi ! Je serai heureuse de dépenser autant que Mike Mercer pour ses campagnes marketing indiennes et irakiennes réunies !

— Ses campagnes marketing ? Mais il ne travaille pas dans le marketing ?

— Non, je sais, mais chaque fois qu’il faisait un de ses déjeuners bien arrosés avec Frank Cardigan, il me disait de transmettre la note au service marketing pour qu’il se fasse rembourser.

— Et pour qui effectuait-il ces opérations marketing ? demanda Maserov.

— Je ne sais pas au juste, mais il essayait de vendre quelque chose aux Indiens ou aux Irakiens, ça faisait partie d’un projet d’offre. Il me disait

https://books.yossr.com/fr

d’établir une facture pour une compagnie de marketing, puis de l’envoyer à Frank Cardigan. Je pensais que c’était de l’arnaque, mais ils payaient toujours, donc peut-être que c’était vraiment légal. Ils lui ont même acheté une voiture.

— Quoi ? Le service de marketing de Torrent Industries lui a payé une voiture ? releva Stephen, incrédule.

— Non, ce n’était pas le service marketing de Torrent, mais d’une autre entreprise. Je ne me rappelle pas son nom. J’ignore comment il s’y prenait, mais Frank Cardigan s’assurait toujours que Mercer soit payé. Je le sais parce qu’il m’avait demandé de tenir ses comptes pour lui, au moins une partie. Il fallait aussi que j’aille chercher ses affaires au pressing. Incroyable, les privilèges dont jouissait ce connard. Enfin bon, qu’ils aillent se faire foutre tous les deux. Je ne veux plus y penser. Pas même en thérapie. Il va nous falloir d’autre champagne. Mais d’abord, il faut que j’aille coucher cette petite fille, dit Carla en prenant Marietta dans ses bras. Fais un bisou à oncle Stephen et tante Jessica. »

Elle approcha l’enfant de Jessica qui déposa un baiser sur sa tête.

« Quelle magnifique enfant, dit la jeune femme.

— Merci.

— Elle a tiré le bon numéro à la loterie génétique, lança Betga, son verre de champagne à la main.

— C’est seulement la loterie pour toi ! reprit Carla. Tous les autres font des enfants de manière intentionnelle, c’est prévu.

— Pas toi !

— La ferme, Betga. Il n’est pas encore trop tard pour faire un test de paternité.

— Et si c’était moi qui allais chercher du champagne ? proposa-t-il. Est-ce que ça compterait ?

— Est-ce que je peux venir avec vous la coucher ? demanda Jessica.

— Bien sûr, répondit Carla. On va voir si elle vous laisse la mettre au lit. »

Maserov vit Carla donner doucement l’enfant à Jessica, qui la prit avec le plus grand soin, et la tint soigneusement contre elle en se dirigeant vers la chambre. Il ne put s’empêcher de sourire en voyant toutes les précautions qu’elle prenait. Puis il pensa à ses propres enfants, et son sourire s’évanouit. Là-bas, dans leur maison, ils dînaient sans lui. Retour à la réalité.

https://books.yossr.com/fr

II

Il était presque onze heures et Maserov allait bientôt être introduit dans le bureau de Malcolm Torrent par son impénétrable et élégante assistante, Joan Enshaw, qui travaillait pour la compagnie depuis si longtemps que non seulement elle savait où étaient enterrés les cadavres, mais c'était elle qui avait réglé la facture pour l'achat des pelles. Il se demanda si elle avait connaissance des informations qu'il avait confiées à son patron au sujet d'Aileen van der Westhuizen et du conseil qu'elle prétendait avoir reçu de Featherby. Il scruta son visage, mais n'y vit rien d'autre qu'un fond de teint clair, un peu de blush, une trace d'anticernes, et une bonne dose de dissimulation.

Torrent était encore au téléphone quand elle le fit entrer. Le grand patron ne montra aucun intérêt particulier en voyant Maserov, il lui fit juste signe de s'asseoir. Aussi Stephen attendit-il la fin de la communication. Et plus il patientait, plus la situation lui évoquait Hamilton. Il essaya d'écouter la conversation, pour savoir si cela avait un rapport avec les événements de la veille, mais il était impossible de savoir de quoi il s'agissait, car Malcolm Torrent écoutait son interlocuteur qui, pour ainsi dire, parlait tout seul. Enfin, au bout de ce qui parut une éternité, le grand patron émit un son entre grognement, ricanement et affirmation, dans une langue qui n'était pas de l'anglais, et il raccrocha sans autre forme de cérémonie, reposant le téléphone sur sa base. Alors, il regarda ce père séparé de deux enfants, avocat de deuxième année chez Freely Savage, qui avait pris de vrais risques pour s'extirper de façon rocambolesque de la poêle à frire où Hamilton faisait revenir ses jeunes recrues, et trouver refuge au siège de Torrent Industries.

« Maserov, je dois vous féliciter. J'ai misé sur vous, et ça a payé.

— Merci, Mr Torrent.

— Vous aviez dit que vous me débarrasseriez de ces affaires de harcèlement sexuel, et vous avez tenu parole.

— Oui, monsieur. Merci.

— Vous êtes un jeune homme brillant qui pourrait avoir de l'avenir.

— Merci. Euh… à quoi pensez-vous ?

https://books.yossr.com/fr

— Mais comprenez-vous combien votre succès se retourne contre vous ?

— Comment ça ?

— Quand nous sommes-nous rencontrés, à la mi-avril ?

— Oui.

— Eh bien, nous sommes maintenant début juillet. Vous avez réussi à me débarrasser de ces plaintes pour harcèlement sexuel avant que votre délai de douze mois ne soit écoulé.

— Et alors ?

— Vous vous êtes donc remis en position de faiblesse.

— C'est ma position par défaut. Je m'y trouve à l'aise.

— Vous voulez dire que c'est stratégique ?

— Plutôt une condition chronique.

— Maserov, vous ne comprenez pas. À présent que vous avez réglé mes problèmes si rapidement, comment allez-vous faire pour obtenir ce que vous vouliez ?

— Mr Torrent… nous avions un accord.

— Qui, vous me le concéderez, était inapplicable sur le plan juridique. C'est vous l'avocat.

— Mais j'ai fait exactement ce que vous me demandiez, à la différence que je l'ai fait plus vite que prévu.

— Exactement, et c'est là votre erreur.

— Donc je vais être puni pour…

— Non, le marché ne *punit* pas. Ce serait lui conférer des intentions morales. Est-ce que l'eau punit les gens qui achètent des terres au pied de la colline ?

— Et dans l'histoire, vous êtes l'eau ou la colline ?

— Je suis le marché.

— Ah, vous êtes le marché ?

— C'est ça.

— Dans son intégralité ?

— En général, oui. Examinez de plus près votre situation : vous avez mis un terme à la raison de votre mission.

— Oui, mais pour honorer notre accord.

— Maserov, vous vous accrochez au passé. Regardez l'état du marché maintenant.

https://books.yossr.com/fr

— Que je vous regarde… maintenant ?

— Oui. »

Il regarda donc Malcolm Torrent, qui lui souriait comme si sa trahison apparente était un magnifique cadeau à un élève favori.

« Faites-moi confiance, vous vous en porterez mieux. Vous savez ce qui vous reste à faire.

— Oui. Il faut que je… que dois-je faire ?

— Observez le marché tel qu'il est *maintenant*, et demandez-vous ce que vous pouvez faire *maintenant*.

— Pour être agréable au marché ?

— Oui.

— C'est-à-dire vous ?

— Ça peut être utile de voir les choses ainsi.

— Il faut que je réussisse à me rendre indispensable auprès de vous à nouveau ?

— J'aime votre façon de penser, répondit Malcolm Torrent en souriant.

— Sinon, vous me renvoyez chez Hamilton.

— Peut-être pas.

— Comment le saurais-je ?

— Précisément ! Ne courez aucun risque si vous pouvez l'éviter.

— N'avez-vous pas bâti votre fortune en prenant des risques ?

— C'est vrai, ça a marché pour moi. Mais j'ai hérité ma fortune, donc… Tout risque est relatif. Vous savez qu'en général, je ne forme pas les gens, mais j'apprécie… Oh bon Dieu, regardez-moi ça ! dit-il en consacrant soudain toute son attention à un courriel qui venait d'arriver.

— Moi ?

— Comment ? demanda sans écouter Malcolm Torrent.

— C'est moi que vous appréciez ?

— Plus qu'Hamilton, répondit le grand patron, toujours accaparé par son message.

— Vous m'appréciez plus que vous n'appréciez Hamilton, ou vous m'appréciez plus qu'Hamilton ne m'apprécie, moi ? »

Malcolm Torrent poursuivait sa lecture. « Écoutez, Maserov. L'amitié, c'est bien, mais comme les taxes, ça peut créer le désordre dans l'économie. Méfiez-vous de l'amitié. N'investissez jamais votre confiance dans ce qui

https://books.yossr.com/fr

ne peut être vendu. Bon, la leçon est terminée pour aujourd'hui. J'ai du travail, à présent. Et vous aussi, je crois. »

Ils n'avaient parlé ni d'Aileen van der Westhuizen ni de Featherby, le protégé compromis d'Hamilton qui, pour l'heure, détestait et craignait son patron plus qu'il n'aimait ses enfants. Stephen était sorti du bureau de Torrent et, une main dans une poche, faisait semblant de chercher quelque chose, pour se laisser le temps de comprendre ce qui s'était passé. Il avait fait tout ce que voulait Malcolm Torrent, mais trop vite.

III

« Betga avait raison, j'aurais dû me préoccuper davantage de ce qui allait m'arriver une fois ces affaires réglées.

— Tu es trop dur avec toi-même. Tu as engagé toutes sortes de négociations délicates, en prenant beaucoup de risques personnels, qui à chaque instant menaçaient d'aboutir à une impasse, et tu es arrivé à un accord extrêmement juste pour ces quatre femmes, qui s'est même avéré bon pour ton client. Je le sais, j'étais là également. Et pendant tout ce temps, tes enfants te manquaient et tu vivais pratiquement en faisant du camping. »

Ce soir-là, peu après le rendez-vous de Stephen avec Malcolm Torrent, ils s'étaient retrouvés dans la section bibliothèque du bar à cocktails préféré de Jessica, le Ghost of Alfred Felton. Le personnel avait beau être plein d'abnégation, un des barmen, qui entretenait une affection particulière pour Jessica, se demandait si justement il n'avait pas un peu trop réprimé ses instincts. Au diable le boulot et les règles qui l'empêchaient de se vanter de ses talents pour mélanger, combiner et agiter les cocktails devant les hommes qui s'approchaient de cette femme. Il savait secouer la glace pilée aussi bien que le meilleur percussionniste du Banda de Ipanema au carnaval de Rio. Il était aussi capable de repartie que le meilleur animateur télé de fin de soirée, et sa compréhension profonde des gens lui permettait de savoir quand il fallait demander à une cliente si elle voulait un negroni traditionnel, un negroni bianco ou un negroni sbagliato, ou encore s'il devait prendre lui-même cette décision. Toutefois, en cet instant, il se

https://books.yossr.com/fr

considérait comme un imbécile parce qu'il avait dissimulé ses sentiments sous le comptoir d'un établissement dont il ne possédait aucune part, et où il lui était interdit de hurler lorsque Jessica Annand regardait Stephen Maserov dans les yeux avec une intensité si peu équivoque qu'elle lui brisait le cœur.

« Les risques personnels… je sais, j'étais là », renchérit Stephen en souriant. Jessica sourit à son tour et posa une main sur son avant-bras. C'en fut trop pour le barman. Il savait que Jessica allait trouver un prétexte, légèrement voilé de vérité, pour ramener Maserov chez elle. Il le sut même avant lui. Il avait déjà assisté à ce genre de scène. En fait, il voyait ça tous les soirs. C'était dans sa ligne de mire chaque jour qu'il travaillait, il aurait même dû toucher une prime pour ça. Stephen, lui, était si innocent après toutes ces années qu'il faillit rater le coche. Il était moins une.

Jessica lui présenta en effet une excuse oiseuse en lui disant qu'elle voulait lui montrer le brouillon de charte qu'elle avait rédigé pour lutter contre le harcèlement sexuel chez Torrent Industries. Ils savaient tous les deux qu'elle aurait pu le lui envoyer par mail, et que si elle voulait en discuter, ils pouvaient très bien le faire au bureau. Mais c'était sa façon d'évoquer son incertitude quant à la profondeur de l'engagement de Malcolm Torrent, puis les termes de leur accord, qui avait décidé Jessica à passer à l'action. Qu'arriverait-il en effet si tout à coup elle ne pouvait plus le voir tous les jours, quand elle en avait envie ? Elle avait l'impression d'être une amante en temps de guerre, lorsque ce qui ressemble à du badinage en temps de paix devient un passeport pour d'éternels regrets. Ils se retrouvèrent donc à boire chez elle, dans son appartement de St Kilda, où ils enlevèrent leurs chaussures pour faire semblant de s'intéresser de près à la définition du harcèlement sexuel sur le lieu de travail.

Soudain, ils se regardèrent dans les yeux, ce qui bloqua toute autre pensée. La douceur de leurs sourires réciproques ralluma un souvenir commun : celui du baiser fougueux qu'ils avaient échangé le premier soir, sa férocité. Être à nouveau si proches, non pas dans la rue mais seuls sur le canapé de Jessica, savoir qu'ils n'avaient pas à se sentir gênés de s'embrasser car ils aimaient ça tous les deux. Ce fait établi les enhardit. Il déboutonna son chemisier et lui caressa les seins. Allait-elle le repousser ? Lui demander d'arrêter, même poliment, à regret mais en lui épargnant toute honte ? Et pourquoi l'aurait-elle fait ? Non. Non seulement elle ne

https://books.yossr.com/fr

l’arrêta pas, mais au contraire, elle l’embrassa avec encore plus d’ardeur et de gourmandise. Il lui rendit son baiser avec une égale intensité. Il se montra beaucoup plus timide lorsqu’il explora son décolleté à travers son soutien-gorge, comme un jeune homme qui se demande si la prochaine étape ne serait pas une erreur, qui le renverrait à la case départ et le ferait reconsidérer ce qu’ils étaient en train de faire, malgré l’absence d’ambiguïté. Pour l’encourager, parce qu’elle voulait que l’intensité de leurs baisers se propage à tout leur corps, elle dégrafa son soutien-gorge et fit glisser une bretelle sur son épaule. Il s’occupa de l’autre.

À présent, elle était nue jusqu’à la taille. Il cessa de l’embrasser et s’écarta pour mieux contempler ses seins, lui qui avait si souvent lutté pour ne pas laisser son regard s’attarder sur sa poitrine, ne pas l’imaginer, ne pas y penser. Elle sourit. Ses tétons avaient durci. Elle ne montrait aucune timidité, et posa une main sur sa cuisse, remontant jusqu’à son entrejambe, qui était chaud et dur. Alors elle se leva et l’emmena jusqu’à sa chambre, où elle défit sa jupe et entreprit de le déshabiller.

Elle ouvrit lentement le lit et l’y invita. C’était sa chambre. Ses draps. Son odeur à elle, et pour quelque temps au moins, son odeur à lui, celle de sa peau entre les draps de Jessica. Il l’enveloppa, se serra contre elle, et lentement vint en elle. Il éprouva un bonheur fulgurant comme il n’en avait pas connu depuis l’âge de vingt ans.

Quant à Jessica, enfin elle vivait quelque chose de vrai. Elle n’avait pas eu besoin de se mettre sur son trente et un, ni de prétendre être une autre femme – version d’elle qu’en réalité elle n’aimait pas beaucoup. Elle avait pris le risque de se montrer telle qu’elle était auprès d’un homme qui à bien des égards était un gentleman à l’ancienne, pas au sens de la richesse et de la lignée, mais parce qu’il possédait une intégrité, une force dont lui-même ignorait l’existence, un homme intelligent, plein de compassion, d’une honnêteté scrupuleuse, au point de se faire du tort à lui-même. Dans son genre, il était beau, et de même que ses autres qualités, il ne le mettait pas en avant. Mais une fois qu’on s’en était aperçu, c’était indiscutable.

Lorsque Jessica avait découvert qu’elle attirait les hommes, peu de temps avant de découvrir que les hommes l’attiraient elle aussi, elle s’était mise en quête de ceux qui croyaient fermement en leur propre valeur, et leur assurance inébranlable, souvent mal placée, l’enivrait au point qu’elle accepte même de se rabaisser devant eux. Ces hommes étaient des trophées

https://books.yossr.com/fr

qu’elle recherchait pour se prouver combien elle était belle et désirable, en dépit de leurs différences, même si parfois elle devait fermer les yeux sur leur fétichisme vis-à-vis d’elle et de ses origines – fétichisme suivi tôt ou tard de moqueries quant aux coutumes et à l’accent des membres de sa famille.

Mais Jessica avait grandi. Elle en avait la preuve à ses côtés. Stephen Maserov, antithèse de ces hommes, c’était lui le vrai trophée, et allongée à ses côtés, elle célébrait son triomphe. Et ce n’était pas seulement une question de chance. À nouveau, il la dévorait de baisers. Et c’était bien elle qu’il voulait, pas une femme parmi d’autres.

Lorsque enfin il se sentit sombrer dans la somnolence, il reconnut que c’était un miracle d’avoir rencontré une femme telle que Jessica, surtout sur son lieu de travail, le genre d’endroit où la plupart du temps, la seule chose qu’ont réellement en commun les gens, c’est le besoin de dissimuler leur véritable personnalité pour présenter une version aseptisée d’eux-mêmes.

À un moment, il se réveilla en songeant à ses enfants. Il faisait encore nuit. Quoi qu’il arrive, il ne pouvait vivre sans eux. Il voulait à la fois continuer d’éprouver ce qu’il ressentait au contact de Jessica *et* vivre avec ses enfants, qu’il n’essaierait jamais de séparer de leur mère. Il voulait aussi Eleanor, mais dans sa version ancienne. Et il voulait Jessica, respirer Jessica, il ne pouvait s’en passer. Fait étrange, car les illogismes étaient pour lui l’ennemi à abattre, il réussit à se convaincre que tout cela était possible, et il se rendormit.

Il était dans une espèce de fosse face au peloton d’exécution, quand la lumière qui se reflétait sur la baie à travers l’esplanade de St Kilda le tira de son cauchemar. Il avait le front moite, et il était seul. Jessica n’était plus là.

Il n’eut pas le temps de se demander où elle était passée qu’elle entra dans la chambre un verre de jus d’orange fraîchement pressé à la main, prête à aller travailler, et plus belle que jamais.

« Tiens, je t’ai préparé ça, dit-elle en l’embrassant sur le front. Oh mais tu es en sueur ! Tu ne te sens pas bien ?

— Si mais… j’ai fait un cauchemar.

— Ah bon ?

— J’allais être fusillé par un peloton d’exécution.

— Oh mon Dieu ! » Elle s’assit sur le lit. « Tu es inquiet pour ton avenir professionnel.

https://books.yossr.com/fr

— On dirait. »

Elle lui prit la main. « Tu sais, c'est peut-être prématuré, et même si ça tournait mal, tu trouverais une autre place. Peut-être que le premier poste que tu auras ne sera pas idéal, mais ce ne sera pas le dernier, celui qui sera vraiment le bon.

— Je n'ai pas d'argent de côté non plus.

— Personne n'en a. Et sache que…

— Oui ?

— Je me fiche que tu aies de l'argent ou pas. Je me fiche que tu aies un travail ou pas. Tout ça, ça va, ça vient, et ça tourne de plus en plus vite. Je sais qui tu es. Ces qualités qui font de toi celui que tu es vraiment, elles ne changeront pas, elles.

— Tu es déjà prête à partir au travail ?

— Je devrais déjà être partie. »

Maserov regarda sa montre. « Oh, merde !

— J'ai une réunion, continua-t-elle calmement. Reste aussi longtemps que tu veux. Je t'ai sorti une serviette. Prends une douche. Profite de la vue sur la baie et appelle-moi quand tu arrives au bureau. »

Elle l'embrassa sur la bouche, se releva, et il écouta le bruit de ses pas se dissiper.

IV

Carla ramenait Marietta du parc. Dans les arbres étaient perchés des acanthizes mignons, des méliphages barbe-rouge, et des miros incarnats ornaient les arceaux des fils électriques, pépiant à qui mieux mieux dans le matin. En arrivant chez elle, elle trouva Betga sur le seuil de la maison. Elle avait perdu son travail après la faillite peu surprenante de l'entreprise qui fabriquait des os du bonheur en plastique. Betga lui fit la bise et prit sa fille dans ses bras, avant de l'embrasser à son tour.

« Il y a un problème ? demanda Carla, comme si sa présence de si bon matin, sans annonce ni invitation, ne pouvait s'expliquer autrement que par la nécessité de lui apprendre une mauvaise nouvelle.

— Rien qu'on ne puisse régler.

https://books.yossr.com/fr

— Qu’est-ce qui se passe ? insista-t-elle avec inquiétude.

— On dirait que les éboueurs sont déjà passés. Tous les autres ont été débarrassés, mais nous, ils nous ont ratés.

— Oh merde ! J’ai oublié de sortir les poubelles hier soir, se souvint-elle alors.

— Tout va bien, je l’ai fait.

— Tu l’as fait ? Mais quand ?

— Pendant que tu étais au téléphone avec ta mère.

— Betga, c’est très attentionné de ta part. Tu fais vraiment des efforts.

— Oui, j’essaie, mais la municipalité, ou l’entreprise à laquelle ils sous-traitent la prévention de la peste noire, me met des bâtons dans les roues à tous les coins de rue. Enfin, disons, dans cette rue. Ne t’inquiète pas, je vais les appeler. »

Elle l’embrassa à nouveau, ouvrit la porte et tous trois entrèrent. À peine était-il à l’intérieur que Betga entendit son téléphone sonner. C’était Stephen.

« Excellente matinée à toi, Maserov.

— De même pour toi, Betga, répondit-il sombrement. Écoute, j’ai des problèmes.

— Je suis concerné ?

— Ah, je ne me suis pas encore posé la question.

— Tu veux me rappeler lorsque ce sera fait ? Oh, allez, peu importe, ça me fait un prétexte pour retarder mon prochain appel. Il faut que j’enseigne quelques rudiments essentiels à un représentant de la municipalité de Port Phillip au sujet de la dévastation de l’Europe médiévale par la bactérie *Yersinia pestis*. Une fois de plus ! La dernière fois, ils ont cru que je faisais des remarques désobligeantes au sujet d’une jeune femme grecque.

— Mais putain, Betga, de quoi tu parles ?

— Les poubelles de Carla n’ont pas été ramassées ce matin. Que se passe-t-il, Maserov ?

— Je n’en suis pas certain, mais il est possible que j’aie perdu la protection de Malcolm Torrent. Je ne suis pas sûr qu’il me protégera, à présent, si Hamilton essaie de se débarrasser de moi.

— Tu plaisantes ? Qu’est-ce que tu as fait ?

— Moi ? J’ai trouvé ce qui le gênait et je l’en ai débarrassé… trop vite. J’ai fait disparaître ce qu’il considérait comme une épidémie de plaintes

https://books.yossr.com/fr

pour harcèlement sexuel contre Torrent Industries avant le temps qui m'était imparti. À présent, il n'a plus besoin de moi. Aussi, il est possible qu'il me renvoie.

— C'est "possible", ou bien tu penses qu'il va le faire ?

— C'est ça le problème, Betga, difficile de savoir. Je n'ai pas parfaitement compris ce qu'il me disait. Il s'est montré cryptique, énigmatique.

— Maserov, c'est un homme très puissant. Il n'a pas d'autre choix que d'être énigmatique ou hostile. Voici la conséquence du pouvoir : il pousse dans ce genre de retranchement. Trouve le moyen pour qu'il ait à nouveau besoin de toi.

— Tu sais ? Je crois que c'est ça qu'il m'a dit…

— Écoute, je suis chez Carla. Pourquoi tu ne passerais pas ? Tu es au siège de Torrent ?

— Non.

— Tu es chez toi ?

— Non.

— Alors où es-tu ?

— À St Kilda.

— À St Kilda ?

— Oui.

— Tu pourrais être *moins* précis ?

— Donne-moi un peu de temps. Je suis là dans cinq minutes. Tu es sûr que ça ne dérange pas Carla que je passe ?

— Maserov, tu es son héros. Quand elle apprendra que tu as des ennuis, surtout à cause d'elle, elle fera tout ce qu'elle peut pour t'aider. Elle te tricotera un poulet.

— Quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Contente-toi de venir ici. Oh, une seconde ! Encore une question.

— Oui.

— Jessica, elle habite à St Kilda ? »

Silence.

« Comment on fait pour tricoter un poulet ? demanda Maserov au bout d'un moment.

— Pas d'autre question. »

https://books.yossr.com/fr

Betga eut le temps d'expliquer la situation à Carla, si bien que lorsqu'il arriva, elle serra longuement Stephen dans ses bras. Elle leur proposa ensuite de leur préparer un café, ce que Betga accepta au nom de son confrère. Par terre, Marietta jouait avec ses amis en peluche, une ménagerie d'ours, de lapins et un échidné.

« J'ai fait un rêve la nuit dernière, je me suis réveillé à bout de souffle, en panique, expliqua Maserov. On m'avait emmené dans une sorte de carrière, une mine de sel à ciel ouvert où j'allais être fusillé sur ordre de Staline. En fait, Staline était là en personne, en spectateur. Il était debout au bord du ravin, à donner des ordres à un groupe d'hommes de main, de soldats ou peut-être de membres du KGB.

— Non, ils ne pouvaient pas être du KGB, dit Betga. À l'époque de Staline, ces services se sont appelés d'abord la Tchéka, puis la Guépéou et enfin le NKVD. Et un type comme toi n'aurait pas été fusillé dans une mine de sel. Plutôt dans une cour ou une cellule de la Loubianka à Moscou, je dirais, mais vas-y, continue.

— Toutes mes excuses, Betga, pour les erreurs historiques de mon inconscient.

— Mais pas du tout, je t'en prie, poursuis ton récit.

— Donc, j'étais là, dans cette mine de sel à ciel ouvert, au fond de la fosse, tournant le dos au peloton d'exécution, et j'étais aligné près de Malenkov, Beria, Molotov et Khrouchtchev, et puis d'autres que je ne voyais pas nettement.

— Waouh ! Quelle compagnie ! En plus c'est historiquement possible ! Mais continue. Staline est là. Il est dans la fosse, lui aussi ?

— Non, je te l'ai dit, il est en surplomb, au sommet du ravin, ou de la falaise, ou je ne sais quoi. Il nous parle.

— Tu te rends compte que Staline, c'est Hamilton. Je veux dire, dans ton inconscient, c'est ce qu'il représente.

— Tu crois ?

— Très probablement.

— Donc, je suis dans la fosse, je me retourne et j'interpelle Staline. Je lui dis que j'ai un masque de nuit, tu sais, comme en portent les gens qui sont sensibles à la lumière et qui veulent se protéger pour bien dormir. Je lui dis que j'ai ça dans ma poche, et je lui demande si je suis autorisé à le porter quand ils vont tirer.

https://books.yossr.com/fr

— Même s’ils te tirent dans le dos.

— Oui.

— Qu’a répondu Staline ?

— Il m’a dit de le sortir lentement et de le tenir loin de mon corps, ce que j’ai fait. Ensuite, il a fait mon éloge devant tout le monde car j’étais préparé.

— Waouh ! Hamilton n’aurait jamais fait ça.

— Non, je le sais. Pendant un moment, je me suis senti assez serein.

— Mais oui, Staline t’avait fait des compliments. Qu’est-il arrivé ensuite ?

— Tout est redevenu tranquille pendant une seconde, et puis on a entendu un bruit de mitraillettes. Le peloton d’exécution a fait des trous dans mon masque de nuit. Le soleil s’est engouffré dans ces trous, et je me suis réveillé avec le soleil dans les yeux.

— Tu sais, dit Betga qui pensait à voix haute, tout bien réfléchi, Staline n’est pas Hamilton, c’est Malcolm Torrent. Par contre, la mine de sel, c’est Freely Savage.

— Ouais, ça, je l’ai compris moi aussi.

— As-tu noté certaines caractéristiques de tes collègues de travail chez Malenkov, Beria, Molotov ou Khrouchtchev ?

— Non, pas vraiment. Oh mais attends, si ! Beria, il dégageait une certaine odeur que j’ai reconnue, à la fois terriblement attirante et pourtant terrifiante.

— Beria ? Le chef de la police secrète, il dégageait une odeur terriblement attirante ?

— Oui, je m’en souviens à présent. Il avait le parfum de Fleur Werd-Gelding. Une autre deuxième-année, célèbre pour sa beauté et sa cruauté. Elle sent très bon.

— Je vois. Maserov, tu as pris peur. Il faut te reprendre, remonte en selle, et retourne te battre.

— Retourner où ?

— Dans le bureau de Malcolm Torrent. Tu dois lui rappeler que tu lui es indispensable.

— Ce n’est peut-être plus le cas.

— On va faire en sorte qu’il te voie comme tel.

https://books.yossr.com/fr

— Personne ne me considère comme indispensable, même pas ma femme. Comment veux-tu que ce grand patron amoral et capricieux me considère ainsi ?

— Joue sur ses peurs, et sur le fait qu'il n'aime pas Hamilton. Tu l'as fait par hasard, la première fois. Tu sais à présent ce qu'il redoute, alors exploite le filon !

— Il craignait qu'une mauvaise publicité liée à un procès pour harcèlement sexuel ne fasse chuter le cours de ses actions et flétrisse sa réputation. Mais j'ai réglé – nous avons réglé – toutes ces affaires.

— Tu en veux d'autres ? Je peux t'en donner. Combien en voudrais-tu ?

— Réelles ou fabriquées de toutes pièces ?

— Réelles, ça prendra plus de temps, mais ça existe. Laisse-moi une semaine, et je t'apporte trois nouvelles affaires. Cet endroit est une fosse d'aisances pour cols blancs.

— Non, il pense que j'ai réglé le problème. Si d'autres cas de harcèlement sexuel se présentent, à quoi servirai-je ? Et il aurait des soupçons si tout un groupe d'affaires nouvelles émergeaient tout d'un coup. Ou il penserait qu'en réglant les quatre premières nous avons créé un appel d'air, et aggravé la situation.

— Tu te rends compte de ce que tu dis, là ? Si tu règles ses problèmes, tu te retrouves dans une situation précaire, et si tu ne les règles *pas*, tu te retrouves aussi dans une situation précaire !

— Oui, c'est ça que j'ai dit, je crois.

— Maserov, il faut que tu identifies des problèmes qu'il n'a pas encore vus comme tels, ensuite tu lui montres que tu es capable de les régler.

— Et tu as une idée de comment je dois m'y prendre ?

— Bien sûr ! Il faut que tu le préviennes de manière pas trop subtile que quelqu'un pourrait aller s'adresser à la commission des lois, ou même au tribunal, ou pire aux médias, pour leur raconter qu'Hamilton a ordonné à une cadre de Torrent Industries de faire disparaître le rapport de Carla dans le but d'étouffer l'affaire. Il est possible de dépeindre Mike Mercer comme un prédateur sexuel isolé, mais avoir couvert ses agissements met en cause toute la hiérarchie. L'entreprise peut le mettre au placard, mais il n'en va pas de même du reste.

— La commission des lois et le tribunal n'en ont rien à faire puisque ces affaires sont réglées et que j'ai couvert Featherby en ajoutant à la liste

https://books.yossr.com/fr

officielle des documents le rapport de Carla que je t'ai ensuite remis.

— Oui, mais seul un avocat sait cela. Pas Malcolm Torrent.

— Donc, tu veux que je lui mente.

— Ce n'est pas tout à fait ainsi que je le formulerais.

— Tu veux que je lui fasse comprendre les choses par gestes ?

— Non, Maserov, tu dois dire les choses sans les dire. Laisser entendre que l'histoire des documents enterrés *pourrait* être rendue publique. Et c'est possible. On ne sait jamais. Tu envisages les problèmes potentiels, pour l'aider à les éviter.

— Et quel serait mon conseil ? Pour l'aider à les éviter ?

— Tu lui expliques ce qui risque de se passer.

— C'est-à-dire ?

— Aileen van Beethoven va rejeter la responsabilité sur Featherby, qui va mouiller Hamilton parce qu'il ne veut pas porter ça pendant tout le reste de sa carrière et que, de toute façon, il est déjà mort aux yeux d'Hamilton. C'est vrai, pourquoi ne dirait-il pas la vérité en chargeant Hamilton puisqu'il n'a plus rien à perdre, hein ? Hamilton le ferait exécuter pour moins que ça. Donc, pour éviter que Featherby ne parle, Malcolm Torrent doit acheter son silence.

— Tu veux dire que mon salut consiste à conseiller à Malcolm Torrent d'acheter Featherby ?

— Ce n'est pas tout à fait ainsi que je le formulerais.

— Alors comment faut-il que je l'exprime ? Pour suggérer à Malcolm Torrent d'acheter le silence de Featherby ?

— Maserov, détends-toi, tu veux bien ? Au ton que tu emploies, je sens que tu es terriblement agité.

— Betga, je suis dans une mine de sel et Staline veut me faire exécuter par ses sbires du KGB !

— Oui, et comme je te l'ai déjà expliqué, ceci est incorrect sur le plan historique, mais n'oublie pas qu'il a fait l'éloge de ta prévoyance parce que tu as apporté ce masque de nuit, et aussi que tu es à côté de Beria qui sent si bon. Tout n'est pas si mal, Maserov. Bon, écoute-moi, on ne parle pas de comptes en Suisse au nom de Featherby ni de sacs pleins de biftons !

— Que veux-tu que je conseille à Malcolm Torrent pour empêcher Featherby de rendre publique toute l'affaire lorsque Hamilton va fondre sur lui pour lui régler son compte ?

https://books.yossr.com/fr

— Tu devrais conseiller à Torrent de proposer à Featherby une place au sein du département juridique de Torrent Industries avec les autres survivants quand son congé maladie pour état anxieux sera achevé.

— Betga, c'est une idée brillante ! Un havre de sécurité pour Featherby, un atterrissage en douceur à condition que jamais il ne révèle qu'Hamilton lui a donné l'ordre d'enterrer le rapport de Carla.

— Oui, c'est brillant parce que c'est à la fois simple et compréhensible. Tu fais d'une pierre plusieurs coups : tu démontres à Malcolm Torrent combien il a encore besoin de toi, tu identifies un problème avant qu'il ait conscience de son existence, et tu lui trouves une solution sans douleur. Tu sauves même Featherby au passage, ce dont je te remercie au nom du SFS.

— Et Aileen van der Westhuizen, qu'est-ce qu'on en fait ?

— Hmmm… Il faut la garder en lui tapant un peu sur les doigts, lui dire qu'on l'a à l'œil, et qu'elle a intérêt à faire attention où elle met les pieds.

— Qu'est-ce que ça veut dire au juste ?

— Ça veut dire ce qu'on veut. Elle va avoir peur. Il est très peu probable qu'elle aille voir les médias pour faire étalage de sa propre malhonnêteté, surtout quand son job est dans la balance. Maserov, tu n'as plus qu'à lui vendre le paquet. C'est tout. Ah, une dernière chose, mais c'est peut-être ça le plus difficile.

— Quoi donc ?

— Il faut que tu dises à Torrent qu'en s'occupant de Featherby et d'Aileen von Ribbentrop, le flot d'informations négatives est largement endigué, mais qu'il existe toujours la possibilité infime qu'il y ait une fuite, du fait de personnes non identifiées, cette cohorte de gens qui à la fois savent ce qu'il s'est passé et qui détestent Hamilton.

— Beaucoup de gens détestent Hamilton.

— Certes, mais combien sont au courant de la tentative d'enterrer le rapport de Carla ?

— Il y a toi… et moi.

— Exactement. Malcolm Torrent n'est pas bête. Il comprendra ce que tu veux dire.

— Et qu'est-ce que je voudrai dire ?

— Que tu détestes Hamilton *et* que tu sais ce qu'il a fait. Tu diras à Malcolm Torrent qu'il vaudrait mieux que tu ne te retrouves pas en situation difficile, sinon l'histoire risquerait d'être rendue publique.

https://books.yossr.com/fr

— Tu veux que je lui fasse du chantage ?

— Non. Pas du chantage, ce n’est pas tout à fait ainsi que je le formulerais. Si tu sais te débrouiller, tu n’auras même pas besoin de mots. Tu ne le feras pas chanter.

— Non, je me contenterai de le menacer de le faire chanter.

— Non, tu le laisseras en considérer la possibilité théorique.

— La possibilité que je pourrais le faire chanter ?

— Ce n’est pas tout à fait ainsi que je le formulerais. Maserov, tu ne mènerais pas ta mission jusqu’au bout si tu ne pointais pas tous les dangers potentiels que tu as réussi à identifier. »

Carla revint avec deux tasses. « Comment prenez-vous votre café, Stephen ?

— Il le prendra dans un gobelet dans sa voiture.

— Vous partez déjà ?

— Oui, répondit Betga à sa place. Il doit aller parler à Malcolm Torrent de toute urgence.

— Ça t’ennuie si je commence par boire mon café ? répliqua Maserov.

— Absolument pas. Vous m’excuserez, je dois appeler la municipalité de Port Phillip, pour pointer les inconséquences de ses sous-traitants afin qu’ils repassent chercher les poubelles de Carla, et surtout de Marietta, avant que la peste noire s’installe à St Kilda. »

Betga prit son téléphone et le mit sur haut-parleur pour permettre à Stephen et Carla d’entendre la conversation. Il fut d’abord mis en attente, puis ils entendirent une voix répondre : « Municipalité de Port Phillip, ici Yolanda. Que puis-je faire pour votre service ? »

Betga se mit à parler lentement avec une grande clarté, toutefois, ses paroles ne furent pas immédiatement comprises par Yolanda, de la municipalité de Port Phillip. On aurait dit un message enregistré.

« Yolanda, merci de prendre l’appel d’un résident de Port Phillip. Cet appel est important pour nous tous. Sachez qu’il peut être enregistré pour des raisons de formation et de coaching, ou pour servir de dénonciation sur les réseaux sociaux. Si vous souhaitez avoir accès à notre politique d’usage privé, voyez sous la poubelle attribuée à la maison ici présente. Toutefois cela risque d’être ardu étant donné que ladite poubelle est actuellement pleine, bien qu’il s’agisse d’un jour de ramassage. »

https://books.yossr.com/fr

V

Maserov était d’accord pour suivre les suggestions de Betga face à Malcolm Torrent, toutefois il voulait engranger un peu plus de munitions avant de passer à l’offensive en se présentant comme indispensable. Sans avoir pris rendez-vous, il se rendit chez Freely Savage et frappa à la porte du bureau de l’associé senior des marchés émergents, Mr Radhakrishnan, qui, croyait-il, lui avait plus d’une fois souri en le croisant dans les couloirs. La fenêtre s’ouvrait sur le ciel, mais l’endroit était beaucoup moins intimidant que le bureau d’Hamilton. D’une part, il était nettement plus petit, et surtout, élément crucial, Hamilton n’y était pas. Il était notoire que le nombre de mètres carrés et le pouvoir étaient corrélés avec un degré de précision que seule la mécanique quantique pouvait expliquer. Or ce bureau était loin d’être insignifiant. Ceux des associés ne l’étaient jamais.

Stephen se demanda quelle capacité, faculté, intuition, expérience, relation extraordinaire, ou combinaison de plusieurs d’entre elles, avait permis à cet homme, né en Inde, qui s’exprimait avec un accent étranger et n’avait fait ses études avec aucun des autres associés ni aucun employé dans les autres services, d’atteindre ce statut d’associé alors qu’on ne trouvait aucun avocat qui ne soit pas blanc une fois passé le stade de la première année. Il avait fait son master à Oxford, mais n’était membre d’aucun club, car ceux-ci n’auraient jamais accepté une personne telle que lui, à une exception près : il était associé au bureau de Melbourne de Freely Savage Carter Blanche.

Maserov frappa à sa porte : « Excusez-moi, Mr Radhakrishnan. Je me demandais si vous auriez une minute à me consacrer ? »

Surpris, l’avocat senior leva les yeux du document qu’il était en train de lire, et avant qu’il ait eu la possibilité de répondre, Stephen ajouta : « Monsieur, vous ne savez sans doute pas qui je suis mais…

— Mais si, je sais qui vous êtes. » À nouveau, ce petit sourire.

« Ah bon ? fit Maserov, surpris à son tour.

— Vous êtes Stephen Maserov, le deuxième-année qui a temporairement trouvé refuge au siège de Torrent Industries après avoir terriblement vexé Hamilton comme jamais aucun deuxième-année ne l’avait fait dans toute l’histoire du cabinet. » Son sourire s’élargit, au point

https://books.yossr.com/fr

que même un observateur guère intéressé en aurait tiré la conclusion que le revers encaissé par Hamilton avait au moins eu la vertu de divertir Radhakrishnan. « Je vous en prie, entrez, et fermez la porte. »

Maserov fut ravi de devoir fermer la porte, même s'il n'avait aucun espoir de survie chez Freely Savage une fois la protection temporaire de Malcolm Torrent levée, et que le fait que la porte soit ou non fermée affecterait beaucoup moins sa vie que le battement d'ailes d'un papillon au Japon.

« Monsieur, je ne veux pas abuser de votre temps. Je travaille en effet pour Torrent Industries, et j'aurais quelques questions à vous poser qui me semblent ressortir du domaine des marchés émergents.

— Je vous écoute.

— Eh bien… quand une entreprise, disons une entreprise du bâtiment, une entreprise lambda, fait des affaires, par exemple en Irak, après l'invasion et la chute de Saddam Hussein, doit-elle spécifiquement avoir recours aux services du marketing pour s'adresser au nouveau gouvernement ?

— Pour proposer ses services ? Non, ce n'est pas nécessaire. Si ce nouveau gouvernement a besoin d'une autoroute ou d'un nouveau pont, il peut lancer un appel d'offres et ensuite choisir parmi les meilleures propositions qu'on lui présente. C'est en général ainsi que ça se passe, ou que cela devrait se passer.

— Donc, il n'y a pas de frais de marketing, ni de nécessité d'avoir un budget pour cela, par exemple au sein des infrastructures urbaines de cette entreprise lambda ?

— Est-ce qu'un jeune avocat proche de la deuxième année, demanda Mr Radhakrishnan en souriant, aurait trouvé la preuve d'un budget alloué à ce qui est décrit comme des "fonds marketing" ?

— Les jeunes avocats vieillissent vite ces temps-ci, aussi ne sont-ils plus si jeunes, en dehors de cela, votre supposition est sans doute correcte.

— Je vois, répondit Mr Radhakrishnan en souriant à nouveau.

— Une autre question me vient, qui n'a aucun rapport.

— Oui ?

— Est-il légal qu'une compagnie, une entreprise du bâtiment par exemple, offre une somme d'argent à des représentants officiels, des

https://books.yossr.com/fr

fonctionnaires ou même aux membres d'un gouvernement étranger dans le but de décrocher un contrat ?

— Bien sûr que non ! En tout cas pas dans notre pays.

— C'est ce que je pensais. Merci, Mr Radhakrishnan. Je ne veux pas abuser davantage de votre temps. »

Là-dessus, Maserov se leva, s'apprêtant à sortir.

« Un instant, Stephen. J'ai une question à vous poser, également. Est-il vrai que vous avez proposé à Malcolm Torrent de résoudre ses affaires de harcèlement sexuel ?

— Oui, monsieur.

— Et c'est pour cette raison que vous travaillez au siège de Torrent Industries ?

— Oui, en effet.

— Et comment les choses se passent-elles ?

— Je dirais que Mr Torrent est satisfait des progrès accomplis. »

L'avocat sourit encore une fois, appréciant l'audace de Maserov, et il hocha doucement la tête, comme s'il venait de goûter à son plat préféré, indiquant en silence mais sans la moindre ambiguïté qu'il ne comptait pas parmi les partisans d'Hamilton.

Stephen retourna à son bureau au siège de Torrent Industries, et il appela Betga pour lui raconter ce qu'il avait appris et ce qu'il soupçonnait, c'est-à-dire que Mike Mercer était impliqué dans des tentatives de corruption afin d'obtenir des contrats dans différents projets de construction pour Torrent Industries, et que c'était illégal.

« Moi, je le savais que c'était illégal, répondit Betga. Tu n'avais pas besoin d'aller voir un associé pour ça. Graisser la patte aux gens, c'est illégal.

— Je voulais l'entendre de la bouche d'un associé, compris ? Fais-moi un procès si tu n'es pas content. En plus, je voulais qu'un des associés l'entende de ma bouche ! ajouta-t-il pour sa propre défense.

— Si ça signifie ce que je crois que ça signifie…

— Et qu'est-ce que tu crois que ça signifie ? l'interrompit Maserov.

— Tu espères qu'en laissant un des associés deviner que tu soupçonnes que quelqu'un chez Torrent Industries s'est rendu coupable de tentatives de

https://books.yossr.com/fr

corruption auprès d’un gouvernement étranger, ta position chez Freely Savage s’en trouve confortée.

— Ouais, dit comme ça, ça ressemble à un acte désespéré.

— Désespéré ? Je dirais plutôt complètement stupide, au point même où stupide devient triste, avant d’éclater en mille morceaux visibles uniquement au microscope. C’est tellement triste que ce n’est pas “mal”. Arrête de chercher la protection des associés de chez Freely Savage. Enlève-toi cette idée de l’esprit. Ils ont aussi peur d’Hamilton que toi. Et aucun d’entre eux ne lèvera le petit doigt pour sauver ta misérable carcasse. Ce que tu dois faire maintenant, c’est aller voir Torrent. Parle avec lui de ce dont nous avons discuté, et puis de cette histoire de pots-de-vin.

— Mais je n’ai aucune preuve de ça. J’ai seulement des soupçons parce que Carla a dit que Mike Mercer et Frank Cardigan disposaient d’un budget pour le marketing. Ça ne suffit pas pour en parler à Malcolm Torrent.

— Bien sûr que si, ça suffit. Pose-lui simplement quelques questions qui laissent entendre que tu as des soupçons. Ça te fera gagner du temps.

— J’essaie constamment de gagner du temps. Mais je ne me sens jamais en sécurité.

— La sécurité est une chose relative, Maserov. C’est une construction. Plus personne ne vit réellement en sécurité.

— Hamilton est en sécurité. Malcolm Torrent est en sécurité.

— On ne tire pas de conclusions significatives à partir de deux exemples, Maserov, même pas ceux-là. Tu devrais le savoir. Et souviens-toi d’une chose, le tsar Nicolas II se croyait lui aussi en sécurité, à une époque.

— À une époque où il était vraiment en sécurité.

— C’est juste. Et quelque temps plus tard, il fut renversé et avant même d’avoir eu le temps de dire “Félix Djerzinski”, on le fusilla et on jeta son corps au fond d’une mine. Sincèrement, tu es plus en sécurité que Featherby. Va voir Malcolm Torrent. Déballe tout ce que tu sais, ainsi que tes soupçons infondés. Ça te fera gagner du temps. Gagner du temps, c’est la nouvelle sécurité. »

Aussitôt, afin de suivre les conseils de Betga, Stephen tenta d’obtenir un rendez-vous avec Malcolm Torrent, hélas le tsar de Torrent Industries était parti pour Lizard Island, au large de la côte nord du Queensland, se reposer, réfléchir à ses stratégies et observer des poissons de la taille de

https://books.yossr.com/fr

Mike Tyson que, si personne ne regardait, il se ferait un plaisir de tuer ; il ne reviendrait pas avant deux jours.

Et finalement, ce fut une chance pour Maserov, car entre-temps, Betga et lui firent une découverte : après avoir été agressée, Carla avait subrepticement téléchargé le disque dur de l'ordinateur portable de Mike Mercer, y compris ses courriels personnels.

« Mais pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ? fit Betga, aux cent coups.

— Je l'ai fait en douce parce que j'étais en colère, ensuite j'ai pensé que je risquais de m'attirer des ennuis. Je ne savais pas vraiment à quoi ça me servirait, ni pourquoi j'avais fait ça. C'était une sorte de vol, de vengeance pas très réfléchie, sous l'impulsion du moment. Sincèrement, j'ai eu peur d'avoir des problèmes.

— Mais pas avec moi, quand même ? Je suis ton avocat !

— Je n'ai pas pensé à t'en parler car je ne voyais pas le lien entre ces documents et une affaire de harcèlement sexuel. C'est moi, la preuve, c'est mon témoignage, non ? Si les gens ne me croient pas, comment un document pourrait-il m'aider ? Et puis de toute façon, il n'allait pas écrire dans son journal : "Tenté de violer Carla Monterosso hier soir. Réessaierai mercredi. Ne pas oublier d'acheter des fleurs à ma femme pour fêter notre anniversaire de mariage. Elle aime les crocus à safran. Demander à la victime de viol de lui en commander."

— Carla, je n'arrive pas à croire que tu aies fait ça. C'est absolument génial !

— Tu as l'air surpris, comme si je n'étais pas capable de faire quelque chose de génial.

— Non, pas du tout ! Même si tu peux tout à fait le déduire de manière logique de mes propos, et personne, surtout pas moi, ne pourrait te blâmer de le faire. N'empêche, je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu ne me l'as pas dit.

— C'est illégal, hein ?

— Bien sûr ! Surtout pour ce qu'on veut en faire. Comment tu t'y es prise ?

— Oh, ce n'est pas difficile. Il laisse toujours son ordinateur allumé, donc je suis allée dans son bureau pendant qu'il déjeunait. Tu te rappelles que je m'occupais de ses comptes bancaires, parfois. Je savais qu'il utilisait

https://books.yossr.com/fr

presque toujours un de ces trois mots de passe : MercyMike, MercyMike1 ou MercyMikeMike1. J'ai eu de la chance au second essai, et là j'ai planté une clé USB de 128 gigas dans son ordinateur, comme un poignard, j'ai cliqué sur Documents, puis sur Copie, et j'ai tout enregistré dans la clé. J'ai remis ça avec ses e-mails et ses contacts. Je pense que j'ai copié tout ce qu'il avait dans son ordinateur à ce moment-là – c'est-à-dire une heure avant mon départ définitif. »

Il y avait tant de documents à lire que même en y travaillant tard, deux nuits de suite, les efforts combinés de Maserov et de Betga ne leur permirent que de survoler l'ensemble des choses dont ils voulaient prendre connaissance avant que Stephen ne se rende à son rendez-vous avec Malcolm Torrent. Ils n'avaient pas non plus réussi à retrouver les comptes bancaires de Mercer, bien que Carla soit sûre d'avoir tout copié.

« Maintenant je sais ce qu'a ressenti le FBI alors que l'horloge tournait, juste avant que Brett Kavanaugh ne soit confirmé à la Cour suprême des États-Unis, déclara Maserov tard le second soir.

— Ouais mais c'était beaucoup plus facile pour eux, répondit Betga. Ils savaient exactement ce qu'ils cherchaient, et on leur avait expressément interdit de parler à quiconque qui soit susceptible de les aider à trouver. »

Maserov entra dans le bureau de Malcolm Torrent sans la bombe à retardement escomptée. Au cours de l'heure précédente, il avait révisé sa stratégie, qui consistait à se présenter en protecteur de Torrent, professionnel hypervigilant qui veillait sur l'homme, son entreprise, sa réputation et sa valeur en Bourse, sorte de *consigliere* 2.0.

Il commença son discours par : « En tant qu'avocat habilité à vous représenter », ce qui en soi était audacieux, car Stephen n'était qu'un deuxième-année précaire, qui s'accrochait à son emploi tel un bébé à sa première dent face à la présence menaçante d'une petite souris arrogante, shootée à la cocaïne, et alors même que Torrent Industries possédait un bataillon d'avocats, sans parler de l'armée entière qui lui était dévouée chez Freely Savage, aux ordres de l'omnipotent Hamilton qui, plus que quiconque, pouvait se présenter « en tant qu'avocat habilité à représenter » Malcolm Torrent.

Mais voyant que Malcolm Torrent ne faisait pas la grimace, ni ne cherchait à corriger cette description de leur relation, Maserov se sentit

https://books.yossr.com/fr

autorisé à lui exposer ce qu'il considérait comme une menace pour son entreprise, si jamais les médias apprenaient que Torrent Industries avait tenté d'enterrer le rapport d'une employée dénonçant l'agression sexuelle qu'elle avait subie de la part de son supérieur, nonobstant la clause de confidentialité acceptée par la plaignante. Pour cette raison, il conseillait donc à Malcolm Torrent de garder sous son aile tous ceux qui avaient connaissance des faits, c'est-à-dire Aileen van der Westhuizen et l'avocat de Freely Savage, Featherby.

« S'ils ont commis des erreurs, répondit Malcolm Torrent d'un air soucieux, pourquoi devrait-on les prendre sous notre protection ?

— Parce que dans le cas contraire, voilà ce qui risque de se passer », commença Maserov, se surprenant lui-même en se transformant soudain, sans préméditation aucune, en un personnage plus généralement incarné par Humphrey Bogart. Pourtant c'était lui qui endossait ce rôle, avec la même énergie audacieuse qui lui avait fait aborder Malcolm Torrent la première fois. « Aileen van der Westhuizen va dire que Featherby lui a donné l'ordre de le faire. Ensuite, soit Featherby niera en bloc, soit il rejettera la responsabilité sur Hamilton. Celui-ci à son tour niera les faits, et vous vous retrouverez avec un Featherby blessé, sans travail, prêt à se venger.

— À se venger ? De qui ?

— D'Hamilton. Nous courons alors le risque qu'il fasse n'importe quoi en alertant les médias sur le fait qu'Hamilton lui a donné l'ordre d'enterrer un témoignage défavorable à Torrent Industries. Cela pourrait très bien retomber sur Freely Savage et en particulier sur Hamilton et ceux qui savaient, mais Torrent Industries sera forcément éclaboussée. Déjà Featherby est à terre.

— Où est-il ?

— Officiellement, il est en congé pour dépression. Il est évident qu'il veut éviter Hamilton, mais Betga dit qu'il peut le retrouver.

— Dans ce cas, trouvez-le ! dit Malcolm Torrent d'un ton austère.

— Betga est déjà sur sa trace. Mais quand nous le retrouverons, nous devons pouvoir lui faire miroiter un atterrissage en douceur, par exemple une place au siège de Torrent Industries, à condition qu'il n'oublie pas qui sont ses amis et qu'il se montre reconnaissant. Mr Torrent, nous ne savons pas combien de personnes au sein de Torrent Industries ni de Freely Savage sont au courant de toute l'affaire. Il faut dès que possible faire comprendre à

https://books.yossr.com/fr

ces deux-là qu'ils doivent manifester de la gratitude envers Torrent Industries, et découvrir combien d'autres personnes sont dans le secret, car elles représentent un danger pour le cours de vos actions. » Maserov s'apprêtait à franchir un cap potentiellement dangereux en imitant les techniques de Betga. « En réalité, dit-il lentement pour bien appuyer son propos, il faudrait s'occuper de toutes les personnes qui sont au courant et qui ont des griefs contre Hamilton. »

Ses paroles restèrent en suspens, comme s'il voulait s'assurer qu'il les avait réellement prononcées. Il s'était aventuré si loin dans le seul but de payer un emprunt pour sauver sa maison, de ressusciter son couple et d'être avec ses enfants ! Peut-être venait-il de tout faire foirer après tant d'efforts. Pourtant il décida de poursuivre.

« Monsieur, vous devez savoir pourquoi Hamilton a ordonné à Featherby de demander à Aileen van der Westhuizen d'enterrer le rapport.

— Vous croyez donc Featherby plutôt qu'Hamilton ?

— Pas vous, Mr Torrent ?

— Laissez-moi poser les questions, Maserov. Vous pensez qu'Hamilton a donné l'ordre à Featherby de dissimuler le témoignage de la secrétaire ?

— Monsieur, personne chez Freely Savage ne ferait jamais volontairement et en connaissance de cause quoi que ce soit qui s'oppose aux ordres, aux instructions ni même aux souhaits supposés de Mike Hamilton.

— Vous l'avez pourtant fait.

— C'est vrai, monsieur, je l'ai fait.

— Très bien, supposons donc qu'Hamilton ait demandé à Featherby d'enterrer ce document. Qu'y a-t-il de si mal, par rapport à moi ? Je n'étais au courant de rien, et si le document était resté au fond de son tiroir, nous aurions passé un accord avec cette jeune femme à un prix beaucoup plus faible. Donc, il essayait de m'aider.

— Oui, il essayait de vous aider, comme pour tous les autres cas de harcèlement sexuel. Le meilleur scénario, si l'on veut être très pragmatique, aurait été qu'aucun employé ne se rende coupable de viol ou d'agression sexuelle. C'est la situation idéale. C'est à ce résultat que nous aspirons. Scénario B, un cran en dessous : en cas d'agression, si la victime rapporte les faits, l'entreprise doit s'adresser à une autorité extérieure qui prend les choses en main et mène une enquête. Si les preuves confirment qu'il y a eu

https://books.yossr.com/fr

agression, l'entreprise doit prêter assistance à la victime, lui offrir des compensations par l'intermédiaire de son assurance, sanctionner l'agresseur et aider la victime à porter plainte. Dans ce cas, vous êtes couverts sur les plans moral, légal et financier. Si jamais vous enterrez le rapport, alors vous êtes obligé de payer pour ne pas aller devant un tribunal, pour ne pas être confronté aux médias, et pour ne pas perdre la considération de vos investisseurs. Les frais engagés ne couvrent pas seulement l'argent versé à la victime. Il va aussi falloir acheter la coopération de Featherby, qui a pris la fuite devant Hamilton, et puis payer Betga pour qu'il le retrouve. Il est évident que la stratégie de Mr Hamilton était basée sur une erreur fondamentale, et qu'elle vous coûte cher – si c'est bien son idée à lui d'enterrer le rapport de Carla Monterosso. »

S'ensuivit un silence que Maserov laissa s'installer, attendant la réponse du vieil homme, qui ne mit pas longtemps à venir. Malcolm Torrent souriait. « Vous avez fait votre travail, n'est-ce pas, Maserov ?

— Merci, Mr Torrent. Puis-je vous poser une question sur un sujet différent et néanmoins lié ?

— Oui.

— La compagnie possède un département marketing, doté d'un budget pour le marketing, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Le service des infrastructures urbaines a-t-il accès au budget du service marketing ?

— Non.

— Donc si quelqu'un du service des infrastructures urbaines dépensait de grosses sommes dans le marketing, disons pour agir auprès de membres d'un gouvernement étranger, cela vous surprendrait-il ?

— Où voulez-vous en venir, Maserov ? » Torrent fronçait à présent les sourcils, et Stephen songea qu'il fallait abandonner le sujet.

« Y a-t-il une raison pour laquelle… ? » Il s'arrêta. Il était au bord du précipice et s'apprêtait à sauter. Une petite voix dans sa tête lui conseilla de se taire.

« À quel pays pensez-vous ? »

Stephen chuchota presque la réponse, en montant vers les aigus ; à croire qu'il posait une question : « L'Irak. »

https://books.yossr.com/fr

Malcolm Torrent se leva de son siège et fit le tour de son bureau. Maserov se demanda s'il allait le frapper. Mais est-ce qu'il pouvait lui faire mal ? Sans doute que malgré son âge, cet homme bronzé et plein de vigueur était encore capable de lui en coller une. Puis il continua vers la porte, et Stephen se demanda s'il allait quitter la pièce. Devait-il dire quelque chose ? Présenter des excuses, peut-être ? Mais le grand patron ne sortit pas. Il se contenta de fermer la porte et de revenir s'asseoir derrière son bureau.

« Comme vous pouvez l'imaginer, Maserov, cette compagnie est énorme, tentaculaire. Je ne peux pas être au courant de tout ainsi que je l'aimerais. Je dois laisser à mes employés une certaine autonomie, sinon, rien ne serait fait. Les gars des infrastructures urbaines font un boulot formidable. Ils ne s'occupent pas de marketing. Ils préparent des projets à destination du nouveau gouvernement irakien. Ils sont très bons. Ils remportent des contrats. Et je les laisse procéder à leur guise pour arriver à leurs fins. Je ne me mêle pas de leur cuisine interne. On entend de temps à autre des histoires concernant les exigences de ce genre de gouvernements, apparemment ils doivent se livrer à des acrobaties insensées. Mais la plupart du temps, je suis sûr qu'il s'agit seulement d'intrigues rocambolesques pour amuser la galerie, des histoires de guerre peut-être. Vous me suivez, Maserov ? Rien que des racontars, pour amuser les troupes, j'imagine. En réalité je n'en sais rien. Vous travaillez dur, Maserov. J'aime ça. Mais n'en faites pas trop. Vous vous tueriez à la tâche, et votre jugement pourrait en souffrir. Vous pourriez voir des problèmes là où il n'y en a pas. Et cela, ni moi ni vous ne le souhaitons. »

VI

« Ils paient des pots-de-vin aux Irakiens et Malcolm Torrent est au courant, annonça Stephen à Betga en revenant chez Carla.

— Merde ! Il t'a dit ça ?

— Oui. Pas tout à fait de cette manière, mais il n'y avait aucune ambiguïté.

— Bon, s'il est au courant, on ne peut pas se servir de cette information pour te mettre en sécurité, mais on dirait que tu as déjà…

https://books.yossr.com/fr

— Je croyais que plus personne n'était en sécurité ? l'interrompit Maserov.

— Eh bien, il semblerait que certains membres du gouvernement irakien le soient, ce qui est plutôt ironique en un sens, tu ne trouves pas ?

— Si gagner du temps est la nouvelle sécurité, poursuivit Stephen qui restait imperturbable, je suis sans doute un peu mieux protégé qu'avant ce rendez-vous, mais qu'en sera-t-il quand j'aurai épuisé le temps qui m'est imparti ? Et quelle en sera la durée ?

— Ça nous aurait aidés si on avait pu trouver des irrégularités dans les comptes de Mercer, fit Betga.

— Oui mais pour ça, il aurait fallu mettre la main dessus, et visiblement on ne les a pas.

— Mais si, dit Carla. Je vous l'ai dit : j'ai tout copié.

— Alors montre-moi un fichier qui s'appelle "banque" ou "finances", l'implora Betga.

— Tu ne trouveras aucun fichier à ce nom. Il l'a baptisé autrement.

— Quoi ? firent à l'unisson les deux avocats.

— Tu sais comment ce fichier s'appelle ?

— Il me semble que oui. En tout cas je le reconnaîtrais. Je m'occupais régulièrement de ses comptes.

— Mais pourquoi tu ne nous as rien dit ?

— Parce je ne savais pas que vous cherchiez ses comptes bancaires ! Vous ne me l'avez pas dit, et vous ne m'avez pas non plus demandé mon aide.

— On pensait que ça s'appellerait "banque" ou "comptes", tout simplement.

— Oui, et puisqu'on ne trouvait pas, on a cru que tu ne les avais pas copiés, finalement.

— Je suis quasi certaine que si. Il avait donné à ce dossier un nom à la con, complètement infantile, masturbatoire, autoréférentiel. Du genre dont la plupart des gens auraient honte… Laissez-moi regarder. » Carla se pencha sur le portable de Betga et se mit à parcourir les noms des différents dossiers de Mike Mercer. « Tiens, le voilà. MercyMikeMike's Swag. Quel connard ! »

Betga prit le visage de Carla entre ses mains, l'embrassa et se mit à feuilleter le dossier en question, pour passer en revue tous ses mouvements

https://books.yossr.com/fr

bancaires.

« Tu as raison ! Ce sont ses comptes, à ce salopard, et on dirait que c'est complet. » Il revint au début et commença à lire, mais Maserov attira son attention.

« Écoute ça. Il y a un échange d'e-mails entre Mike Mercer et Frank Cardigan qui sent vraiment très très mauvais. Là, c'est Cardigan qui écrit : *Tu as raison, 500 millions en acier, ça ne peut pas disparaître comme ça. Ça prend de la valeur, si bien qu'il ne s'agit plus de juste 500 millions.* Et après, il y a un smiley. Mike Mercer répond : *Où est passé l'acier ?* Cardigan répond : *Vendu.* Mercer demande : *Combien et à qui ?* Cardigan lui dit : *Rien de dramatique. Aux Irakiens. Ne t'inquiète pas. Ça n'a pas disparu, c'est vendu. Tu auras ta part.* Mercer écrit ensuite : *Te fous pas de moi. Je veux le même pourcentage que sur tes affaires pour TOI.*

— C'est quoi, TOI ?

— Sans doute Torrent Offshore Industries, répondit Carla.

— C'est quoi, Torrent Offshore Industries ?

— Je ne le sais pas encore, mais je vais chercher, dit Stephen en poursuivant sa lecture.

— Torrent Offshore Industries, expliqua Carla d'un ton neutre, c'est une compagnie de marketing. Celle qu'utilisent Mike Mercer et Frank Cardigan pour vendre leurs services dans des pays tels que l'Irak.

— Mais aucun de ces mecs n'a besoin ni même n'est autorisé à faire ce genre de chose ? l'interrogea Betga.

— Non. Mais ils sont peut-être autorisés à distribuer des pots-de-vin, répondit Maserov qui venait enfin de comprendre que deux et deux font quatre.

— Je crois que nous avons atteint le moment *eurêka*. Tu penses vraiment que Torrent Offshore Industries peut être la société qu'ils utilisent pour graisser la patte aux Irakiens ? C'est très malin, Maserov… si c'est bien ça.

— Ouais, mais à quoi bon… ? répliqua Stephen, découragé. Si Malcolm Torrent est au courant et qu'il autorise ses employés à recourir à la corruption pour remporter des marchés, qu'a-t-on à gagner en lui montrant que moi aussi je suis au courant ? Au contraire, il semblerait qu'il paie les gens pour qu'ils ne lui disent rien ! Il achète son innocence !

https://books.yossr.com/fr

— Maserov, tu es fatigué et à bout de nerfs. On cherche les informations que Malcolm Torrent serait désireux de connaître. Trouve-les et tu gagneras encore du temps. Continue assez longtemps et tu feras carrière. Il faut que tu retournes le voir pour lui apprendre des choses qu'il ne sait pas mais voudrait savoir ! Sois courageux. Et si tu marches dans la vallée de l'ombre de Collins Street, tu ne craindras aucun mal.

— Pourquoi ?

— Parce que je serai avec toi, enfin, juste derrière.

— Il sera sur vos talons, Stephen, décrypta Carla.

— Attendez une seconde, coupa Maserov sans prêter attention à Betga. Carla, Frank Cardigan est le supérieur de Mike Mercer, non ?

— Oui, c'est son manager, son patron, au moins d'un point de vue technique. Pourquoi ?

— Parce que le ton de Mercer est assez relâché, presque impoli quand il s'adresse à Cardigan. Même dans des messages parfaitement banals, il est limite insultant, et plus on avance dans leur correspondance, pire ça devient.

— Ouais, c'est sûr. Il prend Cardigan pour un con.

— Bien entendu, mais… reprit Betga qui réfléchissait. Tout ça n'est guère inhabituel. La plupart des gens pensent que leur patron est un imbécile. Ce mépris leur permet de continuer à travailler sous ses ordres jour après jour. Si ça dure suffisamment longtemps, on peut devenir à son tour le patron et obliger ses subordonnés à museler le mépris qu'ils éprouvent à leur tour. Tout ça fait partie du cycle de la vie des employés. Mais la plupart des gens n'affichent pas leur condescendance comme Mercer. Tu as raison, Maserov, ses e-mails dégoulinent de mépris.

— Je ne sais pas quoi dire, répondit Carla. Son arrogance ne connaît pas de limites. C'est une vague qui submerge tout sur son passage, y compris Frank Cardigan.

— Pourtant on dirait qu'ils collaborent énormément ensemble, reprit Stephen.

— Tu sais ce qu'on dit, déclara Betga. "Être trop proche de son supérieur fait naître le mépris." Tu l'as déjà entendu ? C'est moins courant que "Loin des yeux, loin du cœur", mais je pense que d'un point de vue statistique, c'est plus facile à prouver. Kasimir dit souvent que, d'après ses associés, l'absence est directement responsable de l'échec des histoires

https://books.yossr.com/fr

d’amour, même si l’absence en question est due à la justice, et que l’amoureux éloigné n’y est pour rien. »

Stephen regarda son collègue avec stupéfaction. « Tout ça est vain, se lamenta-t-il.

— Ah, peut-être, mais il est bien trop tôt pour en être sûr. J’ai une idée, une nouvelle, que tu n’as pas encore eue. Je pense qu’on ne connaît pas toute l’histoire. Il faut revenir à ses relevés bancaires. »

VII

Une demi-heure plus tard, Maserov trouva la preuve que Betga attendait. Un schéma intéressant se dessinait. « Mike Mercer semble envoyer un message à Frank Cardigan chaque fois qu’il a l’impression que Torrent Offshore Industries lui doit de l’argent pour ses “opérations de marketing”. Ce ne sont même pas des factures. Pourtant ça a l’air de marcher. Dans les vingt-quatre heures après qu’il a réclamé à Frank Cardigan une somme que lui devrait soi-disant Torrent Offshore Industries pour des motifs non spécifiés intitulés “opération de marketing”, le fric tombe sur son compte sans faute, au dollar près. Et souvent, ce sont des sommes substantielles. Mais elles proviennent toujours directement du compte privé de Frank Cardigan. Pourquoi utilise-t-il Frank Cardigan comme son banquier personnel ?

— Non, pas son banquier, son distributeur de billets personnel, le corrigea Betga.

— Alors pourquoi Mike Mercer utilise-t-il Frank Cardigan comme son distributeur de billets personnel, ostensiblement pour lui payer les “opérations de marketing” qu’il a réalisées pour Torrent Offshore Industries, en exigeant qu’on le paie séance tenante…

— Sachant qu’il est en effet payé par Frank Cardigan avant même que l’opération soit terminée ! interrompit Betga. Il ne dissimule pas son mépris pour Cardigan, et pourtant celui-ci paie rubis sur l’ongle.

— Peut-être qu’ils sont les seuls à être au courant de cette histoire de pots-de-vin, en dehors de Malcolm Torrent lui-même.

https://books.yossr.com/fr

— Peut-être qu'ils se servent au passage en prélevant leur commission sur les pots-de-vin ?

— Tu crois ? Tu les penses capables de faire ça ? demanda Carla, abasourdie.

— Il a bien tenté de te violer. Après ça, il n'y a pas besoin de fournir un gros effort d'imagination pour aller jusque-là.

— Oui, tu as raison, concéda-t-elle.

— Non, non, non ! fit Maserov très excité. Écoutez un peu ça. Frank Cardigan se sert au passage, en effet. Son lieutenant, Mike Mercer, l'a pris la main dans le sac, et il le fait chanter. Vu l'ampleur des sommes, la rapidité des paiements, l'absence de procédure comptable, de facturation et le mépris affiché pour son supérieur, tu as là toutes les preuves. Malcolm Torrent approuve la tentative de corruption auprès du gouvernement irakien, mais il ne sait pas que Frank Cardigan vole TOI, la compagnie qui sert d'intermédiaire dans cette corruption. Mike Mercer a tout découvert, et il a désormais tout pouvoir sur Cardigan. Tu te rappelles cette histoire de vol d'acier ? Mercer a découvert le pot aux roses, et l'autre l'a payé pour qu'il se taise. »

Betga se leva du canapé et embrassa Stephen sur le front. « Maserov, tu es comme une petite chenille qui a fait éclater son cocon pour se transformer en un avocat d'affaires aux ailes transparentes, d'une incroyable beauté ! La seule chose qui rendrait ta théorie encore plus intéressante, c'est si j'y avais pensé moi-même.

— Comment peut-on le prouver ? demanda Carla.

— Oui, c'est vrai, comment le prouver ? Les échanges d'e-mails entre Mike Mercer et Frank Cardigan sont souvent incomplets. On en saurait plus si on avait les messages de Frank Cardigan.

— Hélas, on ne les a pas. Nous avons déjà beaucoup de chance que Carla ait pu nous procurer ceux-là. Peut-être faut-il juste continuer à chercher, mais pas ce soir.

— Oui, il faut qu'on continue, mais… Si on avait aussi les documents de Frank Cardigan ? Tu crois que Jessica serait d'accord pour les copier ?

— J'espère que tu plaisantes ! »

Stephen protesta, afin de protéger Jessica de la simple possibilité qu'elle se fasse surprendre en train de recopier les documents de Frank Cardigan, mais Betga répondit qu'il avait seulement l'intention de lui poser

https://books.yossr.com/fr

la question. Elle pourrait tout à fait dire non, ajouta-t-il, aucun problème. Et d'un commun accord ils en restèrent là. Maserov repartit avant de savoir si Carla allait inviter Betga à rester dormir chez elle, quant à cette dernière elle remarqua bien l'instinct protecteur qui animait l'avocat vis-à-vis de Jessica.

Le lendemain, celle-ci répondit à Betga qu'elle se sentait tout à fait autorisée à refuser, mais qu'elle était très tentée d'accepter sa proposition. Stephen essaya de l'en dissuader, sous prétexte que c'était dangereux, illégal et que l'issue en était incertaine. Mais elle répondit que c'était si facile que ça en valait la peine. Elle savait à quelle heure Frank Cardigan partait déjeuner, et quand il terminait sa journée, puisque c'était elle qui le lui avait suggéré. Il quittait son bureau chaque jour à seize heures afin de tester son crédit idiosyncrasique. On la voyait souvent dans son bureau, travaillant avec lui, ou elle passait lui déposer une version de son article pour la lettre de diffusion ; aussi, à moins que quelqu'un la voie insérer une clé USB dans son ordinateur, elle avait un alibi expliquant pourquoi elle se trouvait là, et nul ne penserait à mal.

Lorsqu'elle se rendit dans le bureau de Frank Cardigan le lendemain à l'heure du déjeuner, la plupart de ses collègues étaient sortis. Son ordinateur était allumé, et elle se contenta d'aller sur sa Dropbox. Il stockait toujours ses mots de passe dans Google Chrome, si bien qu'elle n'eut aucun mal à retrouver ses identifiants et s'assit à son bureau pour démarrer le téléchargement sur sa clé USB. Seulement il y avait tant de données à copier qu'elle commença à craindre de ne pas avoir assez de mémoire sur la clé et se mit à trier ce qu'elle téléchargeait, évitant les vidéos et les images. « Oh, voilà sa collection de films porno des années 1970 remastérisés », se dit-elle au moment même où son téléphone se mettait à sonner dans la poche de sa veste. C'était justement lui, Frank Cardigan, qui l'appelait.

« Frank ! Où êtes-vous ? s'exclama-t-elle pour tenter de dissimuler son anxiété.

— Au travail. Pourquoi ?

— Oui mais où précisément ? Vous n'avez pas encore fini votre journée ?

— Non, ne vous inquiétez pas, Jessie, je reste scientifique, je ne pars pas avant seize heures, comme on a décidé. Je suis juste sorti déjeuner. Mais je voulais vous parler de ça, justement.

https://books.yossr.com/fr

— De quoi ? Du déjeuner ? fit-elle en essayant de cacher sa terreur.

— Non, mais… hé, vous voulez qu'on déjeune ensemble ?

— Je ne peux pas, désolée. Je ne voulais pas changer de sujet… » Elle regarda où en était le téléchargement. Il restait encore un bon paquet de données. « Désolée, Frank, je ne voulais pas vol… je ne voulais pas changer de sujet… »

Le débit des éléments copiés semblait ralentir. Pour la première fois, Jessica se demanda ce qui se passerait si elle se faisait surprendre. Elle n'avait aucune défense à avancer, rien qui puisse expliquer pourquoi elle était là, assise au bureau de Frank Cardigan. Était-ce un crime ? Elle en eut soudain le sentiment.

« Excusez-moi, Frank, quel était l'objet de votre appel ?

— Eh bien c'est justement cette habitude de partir plus tôt, pour tester mon crédit idiosyncrasique.

— Oui, quel est le problème ?

— Il me semble que les employés de mon service quittent plus tôt leur poste depuis que je le fais moi-même, qu'en pensez-vous ?

— Oui, cela correspond aussi à ce que j'ai observé. C'est bon signe. Cela tend à prouver que vous êtes un vrai leader.

— Hmmm… c'est justement de ça que je voulais vous parler. Il semblerait qu'on assiste à une nette baisse de productivité dans le service depuis que je pars plus tôt.

— Frank, c'est drôle que vous m'appeliez juste maintenant. Vous ne devinerez jamais où je me trouve.

— Où êtes-vous ?

— Dans votre service. Je suis venue justement voir où en était notre test, combien de gars étaient déjà partis. Beaucoup s'en vont exactement en même temps que vous. Tout ça me paraît très positif.

— Oui, mais là, c'est l'heure du déjeuner.

— Allons, Frank, ne soyez pas si modeste… Frank, je vous entends mal. Envoyez-moi plutôt un message. Bon, je vais… raccrocher… À plus… tard… » Et là-dessus, elle mit fin à l'appel. Le téléchargement venait de s'achever, et elle retira la clé qu'elle glissa dans sa poche avec son téléphone.

https://books.yossr.com/fr

Maserov était stupéfait, mais Betga déclara : « Aucun des mecs du bâtiment ne prend la sécurité au sérieux. Que ça leur serve de leçon. Enfin, encore faudrait-il qu'ils le sachent.

— Je suis ébahi qu'ils soient si bêtes, je ne parle pas de leurs escroqueries, mais du fait qu'ils aient gardé tous ces messages compromettants qui à eux seuls permettraient de les faire condamner en moins de trente minutes. »

Jessica et Betga acquiescèrent. Carla fut la seule à ne pas s'étonner. « Ça n'a rien de surprenant. Sincèrement. Je ne connais pas bien Frank Cardigan, mais hélas Mike Mercer, oui. C'est un vrai connard, et c'est l'homme le plus arrogant que j'aie jamais rencontré. Il est allé dans les meilleures écoles, il a fréquenté tous les clubs dont il faut être membre, et il prend ce qu'il veut, il l'a toujours fait.

— Et Frank a le cerveau aussi épais et impénétrable qu'une plaque de béton du nouveau pont irakien, renchérit Jessica. Il se prend pour une espèce de Dr Jekyll et Mr Hyde, un vrai meneur d'hommes, capable de se battre pour ne pas voir qu'il n'est qu'un crétin de gosse de riches que personne n'apprécie et dont tout le monde se moque.

— Vous voyez, si vous donnez du pouvoir à deux types de ce genre, plus l'accès à de grosses sommes d'argent afin qu'ils puissent corrompre des gens à discrétion, et qu'ils continuent d'avoir le soutien de leur patron, le big boss, tout à coup, leur incroyable légèreté au sujet de ces e-mails et leur insouciance vis-à-vis de la sécurité n'a plus rien d'incroyable. Elle devient presque prévisible, vous ne trouvez pas ? »

Maserov et Betga avaient tous les deux raison. Le premier avait vu juste en supposant que Frank Cardigan était sans doute l'un des très rares responsables de la compagnie à offrir des pots-de-vin aux gouvernements étrangers pour faire gagner des marchés à Torrent Industries. Plus important encore pour Stephen, qui avait besoin de gagner du temps auprès de Malcolm Torrent : Cardigan se mettait dans la poche une partie des fonds alloués à sa campagne de corruption. Betga, de son côté, avait aussi raison : les échanges entre Frank Cardigan et Mike Mercer, lorsqu'on les faisait coïncider, prouvaient toute l'affaire. Mieux : il apparaissait avec une quasi-certitude que Mike Mercer avait démasqué Frank Cardigan depuis un certain temps, et se servait de cette information pour le faire chanter. C'était un bon vieux chantage à l'ancienne, d'une élégance classique dans sa

https://books.yossr.com/fr

simplicité. Mike Mercer soutirait de l’argent à Frank Cardigan, sachant que celui-ci ne pouvait l’en empêcher, sauf à prendre le risque de révéler ses propres crimes.

« Vous avez encore réussi ! Bravo ! dit Carla à Jessica qui avait du mal à cacher son sentiment de triomphe.

— Je peux aller chercher du champagne, si vous pensez que c’est le bon moment, proposa-t-elle.

— C’est toujours le bon moment pour du champagne ! On va réussir à coincer Mike Mercer mieux que je ne l’aurais espéré dans mes rêves les plus fous. »

Sa déclaration fut accueillie par un moment de silence.

« Peut-être. Ne nous emballons pas, dit Betga pour calmer le jeu.

— Mais comment est-ce qu’il pourrait en être autrement ?

— Je pense que Betga a raison de se montrer prudent, confirma Maserov. Bien sûr que Malcolm Torrent voudra les tuer tous les deux pour ce qu’ils ont fait, seulement il a un problème. S’il va voir les fédéraux en déballant tout ça, il deviendra évident que Torrent Industries distribue des pots-de-vin à droite, à gauche et au centre. C’est illégal. Même s’il réussit à convaincre qu’il n’était au courant de rien, ce qui franchement me paraît peu plausible, le prix de ses actions va plonger lorsque Mercer et Cardigan seront présentés devant la justice, et peut-être même pendant qu’il fera le ménage chez Torrent Industries. Tout ça ne se fera pas en un jour. L’entreprise serait en position difficile pendant longtemps, même si ses résultats sur le terrain sont bons. Le bureau serait entièrement renouvelé. Ce serait un cauchemar pour Malcolm Torrent, pire que de se faire voler un peu d’argent par ces deux salopards.

— Tu veux dire qu’il les laisserait s’en tirer ? demanda Jessica.

— Non, ce n’est pas possible. Mais il lui faudrait le temps de trouver un moyen pour les punir sans en payer les conséquences.

— Et c’est là qu’on entre en scène ! » s’écria A. A. Betga en se levant pour applaudir triomphalement, juste avant de réaliser que cela risquait de réveiller sa fille.

https://books.yossr.com/fr

Huitième partie

I

Stephen Maserov savait que A. A. Betga était capable de certaines choses que lui ne ferait jamais. Seulement il ignorait lesquelles. Le temps et Betga lui-même allaient le lui révéler. D'abord, celui-ci demanda à Jessica si elle pouvait obtenir l'adresse personnelle de Mike Mercer, mission qu'elle mena à bien en moins de vingt-quatre heures, mais seulement après qu'il lui eut assuré qu'il ne l'approcherait pas ni ne tenterait la moindre action violente contre lui.

Carla n'avait pas autorisé Betga à s'installer chez elle ; toutefois, elle le laissait à présent dormir avec elle – seulement dormir. Elle appréciait la chaleur et la sécurité de ses bras lorsqu'elle s'y réfugiait après l'un des cauchemars violents qui l'assaillaient plusieurs fois par semaine, sous des formes variables mais toujours aussi horribles.

Elle lui fit implicitement confiance un matin, lorsqu'ils se rendirent à Mont Albert, dans une rue tranquille bordée d'arbres, où une autre femme, que ni l'un ni l'autre ne connaissait, s'était elle-même réveillée avec un mauvais pressentiment. Dans une maison surplombée par un chêne rouge, que tout le monde admirait pour sa robustesse et son impressionnante frondaison, cette belle quadragénaire, dont le mari était déjà parti travailler, avait débuté sa journée en lisant ses e-mails sur son téléphone, apprenant ainsi que malgré les fortes sommes qu'elle et son époux versaient, leur assurance santé refusait de prendre en charge le défaut d'élocution de leur fille, que son nouveau Cayenne E-Hybrid n'était toujours pas arrivé, que le comportement antisocial de son fils avait à nouveau attiré l'attention du

https://books.yossr.com/fr

proviseur adjoint, et qu'une femme qui l'avait battue à plates coutures lors de l'élection à la présidence du conseil d'établissement du lycée l'invitait à se joindre à elle « et quelques autres mamans » pour fêter ça autour d'un verre à South Yarra. C'était son mari qui l'avait poussée à présenter sa candidature. Il la poussait toujours : à mieux faire, à mieux s'habiller, à perdre quelques kilos, et parfois il la poussait contre le mur, ou par terre.

Aussi, en ce matin particulièrement sombre pour elle, la seule bonne nouvelle était que son époux soit justement parti travailler plus tôt, voilà pourquoi elle était seule quand la sonnerie de la porte d'entrée retentit, et qu'un homme se présenta avec un dossier rempli de documents légaux rangés dans une enveloppe en demandant s'il s'agissait bien du domicile de Mr Mercer, Michael Mercer. L'enveloppe était légèrement déchirée, et il était possible de lire la première page, qui était celle du rapport de Carla Monterosso sur son agression sexuelle par l'époux de cette femme.

« Ne vous inquiétez pas, madame. L'affaire est classée. Je me contente de rapporter les documents à votre mari.

— Quelle affaire ?

— Oh, je… désolé. C'est une affaire privée… ces documents sont… uniquement à destination de votre mari. »

Depuis la voiture, Carla vit l'épouse commencer à lire le rapport adressé aux ressources humaines de Torrent Industries. Elle comprit que celle-ci découvrait tout, et qu'elle avait depuis longtemps conclu un pacte avec son mari, qui lui permettrait de croire à chacun des mots écrits par Carla. La clause de confidentialité de l'accord ne stipulait nullement qu'il était interdit de rapporter à l'agresseur les documents le mettant lui-même en cause. Par conséquent, même si cela n'était pas nécessaire, ce n'était pas non plus proscrit.

Betga referma la portière sans dire un mot. Ils regardèrent une fois de plus la maison, puis démarrèrent lentement, sans se presser ni céder à la panique et, sans échanger davantage, prirent tranquillement la direction du sud-ouest. Carla arriva avec cinq minutes d'avance. Sa psychiatre n'était même pas encore là.

Jessica joua un rôle essentiel dans ce qui suivit. Elle fixa un rendez-vous à Frank Cardigan dans son bureau en fin de matinée. Il crut qu'elle voulait discuter avec lui de leur étude portant sur son crédit idiosyncrasique, de ses doutes à lui et de ses découvertes à elle. En réalité, elle préparait le

https://books.yossr.com/fr

terrain pour ce que Betga décrivait comme le plus grand exploit de toute leur carrière professionnelle.

« Eh bien, comment trouvez-vous que je me débrouille avec tout ça, le crédit idiosyncrasique ? » demanda Frank Cardigan, assis sur la chaise où elle-même avait pris place lorsqu'elle avait copié son disque dur sur sa clé USB.

« Et vous, comment trouvez-vous que vous vous en sortez ?

— Il me semble que pas mal de mecs partent plus tôt, non ? En fait, je le sais parce que vous me l'avez dit, que vous les observez, et aussi parce que ça se ressent dans leurs résultats. Leur productivité est en baisse, c'est même vertigineux chez certains.

— C'est réussi, Frank.

— Peut-être, mais j'ai besoin qu'ils travaillent. Alors, c'est un plus-moins.

— Je vous comprends, Frank. Peut-être que le moment est arrivé de mettre fin à l'expérience. Nous avons déjà appris beaucoup.

— C'est vrai ?

— Oh oui ! Ça crève les yeux. Nous avons prouvé de manière irréfutable que vous possédez les qualités d'un chef. Ces hommes vous suivent.

— Ah, c'est super ! Parce que j'avais des doutes, vous savez, je craignais que le service ne subisse une baisse de régime sans raison particulière.

— Non, c'est uniquement parce que vous êtes leur chef ! Vous avez un tempérament de leader, comme nous le pensions. Vous les avez menés où vous vouliez. Ils ne s'en sont même pas rendu compte. Vous y êtes parvenu sans même être présent ! C'est une des expériences les plus impressionnantes auxquelles il m'a été donné d'assister depuis la fin de mes études. Je sais bien que ce n'est pas possible en ces circonstances, mais si des experts pouvaient constater quel rôle vous avez joué…

— En quittant le travail plus tôt ?

— Oui. Ouh là ! c'est vous le boss, Frank. Et maintenant, vous savez qu'ils le savent eux aussi ! C'est ce qu'on appelle en termes techniques le continuum du culte du héros.

— Le continuum du culte du héros ?

https://books.yossr.com/fr

— Chut ! Ne les laissez pas imaginer que vous le savez ! Vous allez les mettre dans une situation embarrassante, les humilier, même. Un bon leader laisse à ses subordonnés de l'espace, et s'arrange pour créer autour de lui une atmosphère où ceux-ci peuvent l'adorer en toute quiétude.

— Merde alors, et moi qui les prenais pour de simples tire-au-flanc. Alors qu'ils m'adoraient…

— Enfin, c'est ma lecture des faits ! Mais je suis d'accord avec vous, il faut remettre tout le monde au travail. Si on mettait fin à l'expérience ? Cela vous conviendrait ?

— Oui, mais y aurait-il autre chose qu'on puisse faire… pour montrer que c'est moi le patron, et les mettre à l'épreuve, eux ?

— Frank, je suis heureuse que vous me posiez la question, en bon chef que vous êtes, parce qu'en effet, il y a d'autres choses que nous pouvons tenter.

— Ah, c'est très bien.

— Frank, en matière d'études du leadership, il y a de plus en plus d'ouvrages, même s'ils ne sont pas tous du même niveau. Mais certains des spécialistes parmi ceux que j'admire le plus distinguent plusieurs catégories de leader, et c'est important. Nous devons identifier la source de votre autorité naturelle, et découvrir à quelle catégorie vous appartenez avant d'aller plus loin.

— Quelles sont ces catégories ?

— Il y en a six. Leurs noms même sont assez explicites. Il y a les leaders saints, les leaders jardiniers, les leaders copains, les leaders chefs, les leaders cyborgs et les leaders brutes.

— Ça rend le choix difficile.

— Alvesson et Spicer, les spécialistes qui ont établi ces catégories, ne disent pas qu'on peut choisir : en fait c'est l'analyse qui permet de définir à quelle catégorie vous appartenez par nature.

— Oui, mais est-ce qu'un vrai leader ne devrait pas choisir la catégorie à laquelle il a envie d'appartenir ?

— Non, ce n'est pas ainsi que ça se passe.

— Mais si c'est moi le chef, est-ce que je ne peux pas tout simplement décider dans quelle catégorie je suis, sans qu'on me l'impose ? En tant que leader, je me considère parfois… vous savez, comme une sorte d'*outsider*.

— Quelle catégorie choisiriez-vous, Frank ?

https://books.yossr.com/fr

— Eh bien, commença-t-il en regardant la liste des différentes possibilités qu'elle avait notées sur un papier. Je ne suis certainement pas un saint. Je n'en ai pas le tempérament. Et en plus, je ne suis pas catholique. Et vous autres, vous en avez ?

— *Nous* autres ?

— Oui, vous… les Indiens. Je veux dire, les autochtones… les Indiens, les indigènes… C'est ça ?.… Merde, Jessie, vous voyez ce que je veux dire, désolé si je m'exprime mal. Comment on vous appelle, aujourd'hui ?

— Jessica. On m'appelle Jessica. » Elle ne put contrôler la vigueur de son soupir, moitié dioxyde de carbone, moitié mépris. « D'accord, Frank, vous n'êtes pas un saint. Je ne discuterai pas sur ce point.

— Je ne suis pas non plus un cyborg. Je ne sais même pas vraiment ce que c'est. Je ne suis pas un jardinier. Nous en avons un, un jardinier, et lui, ce n'est pas un leader. Il parle à peine anglais. À peine !

— Vous savez, Frank, il y a des expériences qui nous permettront de découvrir quelle est votre catégorie naturelle en tant que leader, et en même temps qui nous aideront à en apprendre davantage sur la manière dont les gars de votre service vous placent dans le continuum du culte du chef. C'est très excitant, et c'est de cela que je voulais vous parler depuis un certain temps. J'ai pris la liberté de développer un protocole pour mettre au point une expérience dans la lignée des recommandations draconiennes de l'association nationale des psychologues du Sud-Est. Mais vous ne serez peut-être pas d'accord pour le tenter.

— Pourquoi pas ?

— C'est très audacieux. Assez extrême, même. Il n'est pas donné à tout le monde de tenter ce genre d'expérience.

— Mais tout le monde n'a pas l'âme d'un meneur d'hommes.

— C'est juste. Toutefois, il faudrait vraiment que vous soyez l'*outsider* que vous vous soupçonnez d'être. Pas moyen de se défausser.

— Vous le pensez vraiment, vous, Jessie… que je suis un *outsider ?*

— Sincèrement, Frank, ce serait bien de faire le test, si ça vous dit.

— Oui. Vous le savez. Que dois-je faire ? Est-ce que… ça nécessite de se servir de ses poings ?

— Non, ce n'est pas de la boxe. C'est beaucoup plus risqué. Vous allez faire croire à vos hommes que vous allez franchir la ligne jaune, que vous tombez dans l'illégalité pour leur venir en aide, que pour rendre leur vie

https://books.yossr.com/fr

meilleure vous êtes prêt à commettre quelque chose que la police fédérale et la justice considèrent comme illégal. Mais ce genre de chef se moque de ce que pensent un tas de vieux avocats. Ensuite, les gars que vous emmènerez avec vous vous remercieront de leur avoir tendu la main, d'avoir placé leurs intérêts au-dessus du devoir, et peut-être même au-dessus de la loi, alors nous saurons exactement lesquels sont prêts à vous suivre au cœur de la bataille, et jusqu'où ils ont avancé dans le continuum du culte du héros.

— Je suis prêt.

— Mais Frank, vous ne savez pas encore de quoi il s'agit !

— Dites-le-moi et je le ferai.

— D'accord, voyons ça. Évidemment, j'y ai déjà réfléchi, et j'attendais que vous me montriez que vous étiez prêt en arrêtant l'expérience de partir plus tôt du bureau. Vous m'avez dit un jour que la compagnie travaille sur des projets d'extension de contrats pour… l'Irak ? C'est ça ? Les champs pétrolifères du sud ?

— Ouais, c'est ça.

— Voilà ce que vous allez faire. Vous allez proposer à chacun des gars d'aller boire un verre.

— Quoi, à tout le service ?

— Oui, mais un par un. Des jours différents, s'il le faut. Vous les emmènerez l'un après l'autre dans un bar et vous leur ferez la proposition suivante. C'est ça, le test. Vous leur direz : "Dans quinze jours, la compagnie va annoncer la prolongation d'un contrat essentiel au sujet des champs pétrolifères dans le sud de l'Irak. Le cours de nos actions va s'envoler. Bien entendu, aucun d'entre nous ne peut montrer qu'il tire un bénéfice de cette information, car ce serait un délit d'initié. Mais en faisant attention, on pourrait malgré tout en profiter un petit peu. Après tout, c'est grâce à nous qu'on a eu cette prolongation du contrat, pas vrai ?"

— Mon Dieu, Jessie ! C'est génial ! Et c'est vraiment comme ça que s'expriment certains d'entre nous dans la vraie vie, vous savez, pas seulement pour une expérience scientifique. La psychologie ! Qui l'aurait cru ? La science a fait tellement de progrès !

— Attendez, Frank, je n'ai pas terminé. Vous leur direz : "Je suis en contact avec des gens aux Émirats arabes unis, qui sont d'accord pour acheter et vendre des actions à notre place quand on voudra, sans poser de questions, et pour une commission très honnête. Mais ils jouent gros, et ne

https://books.yossr.com/fr

travaillent que si la somme est assez conséquente.” Du coup, vous leur direz : “Il faut que je sache tout de suite si vous en êtes ou pas, et si oui, pour quel montant.” C’est alors qu’ils vous montreront ce qu’ils ont dans le ventre, on enregistrera tout pour l’analyser ensuite, étudier leur réponse, et aussi la manière dont ils répondent.

— Jessie, vous êtes incroyable ! s’exclama Frank Cardigan en essayant de lui prendre la main, trop lentement heureusement. J’ignorais que vous… aviez ça en vous.

— Frank, vous comprenez que je vous propose ça uniquement dans l’intérêt de la science et pour vous aider à façonner votre service à votre image ? Parce que bien sûr, tout ça est illégal. Je ne vous y encourage pas. Vous le comprenez, n’est-ce pas ?

— Oui. Mais regardez jusqu’où votre esprit est capable d’aller ! Je dois admettre que je trouve ça…

— Frank, on reste concentrés sur notre objectif ! OK ? Vous devez maximiser votre potentiel en tant que leader. Il faut que vous vous disiez : “Je veux vraiment le faire, et pas seulement en parler.”

— Par qui je commence ?

— Il faudrait démarrer avec l’élément le plus gradé de votre service, et ensuite vous descendrez dans la hiérarchie.

— Alors, c’est Mike Mercer.

— D’accord, commençons par lui. L’endroit auquel je pense se prête parfaitement à notre expérience. C’est un bar assez chic qui s’appelle le Romeo Lane. Vous connaissez ? C’est sur Crossley Street, juste après Bourke Street.

— Oui, j’en ai entendu parler.

— C’est un bon début. Maintenant, écoutez-moi avec attention. De Crossley Street, vous allez emprunter un passage et tourner à gauche pour entrer dans le bar. Allez encore à gauche pour vous asseoir à la seconde table contre le mur, la plus proche de la fenêtre, à droite d’un grand miroir rond. Vous me suivez, Frank ?

— Oui. Et je trouve ça… très excitant.

— Ne respirez pas trop fort, Frank. Un micro sera caché dans la lampe juste au-dessus de la table. Approchez-vous le plus possible.

— Vous allez nous enregistrer ?

https://books.yossr.com/fr

— Oui, c’est le plan. Ensuite, je vous enverrai toutes les conversations, et nous prendrons le temps de les analyser, à la recherche des personnes qui montrent les meilleures qualités de suiveur.

— On les analysera ensemble ?

— Oui Frank, ensemble. »

II

Le lendemain soir, Mike Mercer retrouva Frank Cardigan qui l’attendait, anxieux, devant deux bières artisanales dans une alcôve du Romeo Lane, sur Crossley Street.

Un mouchard, que Kasimir avait placé quelques jours plus tôt sous la voiture de Mercer dans le parking souterrain du siège de Torrent Industries, lui signala que Mike Mercer était bien arrivé au bar, et il put enclencher l’enregistrement de la conversation.

« Frank, tu as vraiment une sale gueule. Tu as encore mélangé tes antihistaminiques avec de l’alcool ? C’est ça, hein, tu as recommencé ?

— Tu peux pas t’empêcher de me faire chier, hein, Mike ? Écoute, il y a un truc dont je voudrais te parler, mais c’est totalement confidentiel.

— Non, mais je rigole pas, tu as vraiment une sale gueule. Alors, qu’est-ce qui se passe ?

— Oh, c’est seulement parce que je n’ai pas dormi.

— Non, c’est quoi ce truc confidentiel dont tu veux me parler ? »

À l’angle de la rue où se trouvait le bar Romeo Lane, Betga et le sergent intérimaire Ron Quinn, toujours en uniforme, prenaient un café chez Pellegrini. En tant que coach de vie, Betga l’avait invité afin de mieux le connaître.

« Donc, Ron, pour que je sois le plus efficace possible en tant que coach, j’ai besoin d’en savoir un peu plus sur vous. Qu’est-ce qui vous fait vibrer, comment vous passez votre temps libre ? Vous sortez beaucoup ?

— Non, pas vraiment.

— Vous allez un peu au cinéma, quand même ?

— Des fois.

https://books.yossr.com/fr

— Voir des matchs de foot ?

— De temps en temps.

— Vous avez des hobbies ?

— Disons que je suis collectionneur.

— Et qu'est-ce que vous collectionnez ?

— Les bouteilles de scotch single malt. Je me considère comme une sorte de connaisseur.

— Ron, vous m'excusez une minute ? » Depuis l'autre côté de la rue, Kasimir lui faisait signe. Cela signifiait qu'ils avaient à présent un enregistrement où Mike Mercer et Frank Cardigan se mettaient d'accord pour acheter des actions de Torrent Industries avant l'annonce publique qui devait faire grimper leur cours, pour les revendre ensuite avec un gros profit. Il s'agissait d'un délit d'initié, ce qui était illégal et pouvait conduire à une peine de prison maximale de dix ans et une amende allant jusqu'à trois fois la valeur des bénéfices retirés du crime. Le taux de condamnation atteignait quatre-vingt-cinq pour cent. Statistiquement, c'était bien plus risqué que d'être accusé de viol. Il y avait trente fois plus de chances d'être condamné.

Jessica enverrait un e-mail avec l'enregistrement en pièce jointe à Frank Cardigan depuis une fausse adresse créée quelques jours plus tôt dans un cybercafé. L'adresse était la suivante : TOI-MikeMike, combinaison des initiales de Torrent Offshore Industries, la société-écran utilisée par Frank Cardigan pour distribuer ses pots-de-vin aux Irakiens, et du nom secret de Mike Mercer dans ses dossiers bancaires.

Dès qu'il reçut le signal de Kasimir, Betga proposa au sergent intérimaire Ron Quinn d'aller marcher un peu. Il était en effet parfois plus facile de parler en marchant, lui expliqua-t-il.

Il évoqua ensuite ce qui manquait au sergent : « Regardez la lune, Ron, elle est presque pleine.

— Oui, c'est beau.

— C'est beau, oui, mais c'est incomplet. Elle est *presque* pleine… Il en manque une partie. Elle n'exerce aucun contrôle sur elle-même, la lune, donc on ne peut lui donner aucun conseil. Vous, en revanche, mon ami, c'est différent. Vous êtes un homme, un homme d'action, capable d'apprécier la finesse, la beauté subtile d'un single malt. Et pourtant…

https://books.yossr.com/fr

— Et pourtant ? demanda le sergent intérimaire Ron Quinn tout en avançant d'un pas extrêmement lent.

— Et pourtant, si vous voulez m'excuser, vous n'avez pas su profiter de votre potentiel.

— Comment ça ?

— Pour dire les choses brutalement, Ron, je pense que vous n'avez pas une vie à la hauteur de votre potentiel. Vous n'avez pas su cueillir le jour.

— Ah, ça dépend de quel jour vous parlez. Les gens de l'extérieur ont tendance à sous-estimer la nécessité de ne pas se laisser déborder par la paperasse. Ces débordements ont parfois des conséquences que personne ne peut prévoir avant qu'il ne soit trop tard.

— Ron, n'essayez pas de vous défendre. Suivez-moi là-dessus. Et prenez-le comme un compliment.

— Comment ça, un compliment ?

— Un homme de votre calibre, avec vos dons : vous devriez avoir un grade plus élevé. Je pense que quelque chose a empêché votre progression. Bien sûr, on peut examiner la situation dans la durée, mais en attendant, et si vous vous donniez pour mission de nous montrer un peu ce dont vous êtes capable chaque jour, à vous et à moi ? De trouver le moyen, chaque jour, de prendre une initiative ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Que dois-je faire ?

— Vous êtes flic. Alors résolvez un crime, arrêtez des gens qui commettent quelque chose d'illégal. Montrez-leur ce dont vous êtes capable !

— Montrer à qui ?

— À vos supérieurs, à vos subordonnés, et aux criminels de ce grand État. Vous ne menez pas seulement la guerre contre la paperasse, vous luttez contre le crime, vous le pourchassez partout où il se terre pour le mettre hors d'état de nuire. Vous savez combien d'actes criminels sont commis dans cet État au quotidien ?

— Non, je ne connais pas les chiffres.

— Eh bien, ça fait beaucoup, Ron. Beaucoup de choses sont illégales dans cet État. Pourtant, les gens croient pouvoir s'en tirer. Partout, il y a des crimes qui vous attendent. Regardez ! Même ici ! Prenons cette voiture, par exemple, dit Betga en s'arrêtant devant la Porsche de Mike Mercer. Sur le siège passager, je vois un sachet qui dépasse de sous ce document :

https://books.yossr.com/fr

probablement de l'héroïne. C'est une substance illicite. Qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas, qu'est-ce que je pourrais faire ?

— Mettez ce véhicule sous séquestre, Ron. Vous représentez la loi ! Les contribuables comptent sur vous pour ne pas laisser ce type leur faire un pied de nez, à eux… et à vous.

— Betga, je ne peux pas mettre ce véhicule sous séquestre sur un simple soupçon.

— Ron, vous avez seulement besoin de *raisons objectives* pour soupçonner un crime, et vous pouvez fouiller cette voiture et saisir ce qui se trouve à l'intérieur. C'est tout ce qu'il faut à un policier pour faire appliquer la loi. Et il y a peut-être aussi un ordinateur avec des preuves qu'il s'agit là d'un dealer, d'un gros dealer.

— Je ne vois pas d'ordinateur. Et rien ne laisser penser qu'il s'agit d'un dealer, Betga.

— Ron, regardez. Je crois que c'est un ordinateur portable, là, par terre.

— Très bien, ça montre que ça n'a pas une grosse valeur pour lui. Qu'il est riche.

— Ron, prenons l'économie actuelle. Qui est-ce qui s'en sort vraiment ? Rupert Murdoch, Jeff Bezos, Apple et les trafiquants de drogue. Là, ce n'est pas la voiture de Murdoch, ni celle de Bezos. Et vous savez que Steve Jobs est mort. Ça nous laisse les trafiquants de drogue. C'est une raison objective, non ? »

Il y avait en effet un ordinateur portable dans la voiture de Mike Mercer : celui de Frank Cardigan. Jessica l'avait subtilisé dans son bureau et donné à Betga, qui l'avait transmis à Kasimir. Celui-ci l'avait ensuite introduit dans le véhicule de Mercer, avec des sachets d'héroïne à peine visibles. Mike Mercer penserait que Frank Cardigan avait placé la drogue dans sa Porsche, et Cardigan que Mercer lui avait volé son ordinateur. La guerre était déclarée.

« Non, je ne pense pas que ça irait, répondit le sergent intérimaire Ron Quinn. Les citoyens considéreraient qu'on empiète sur leurs libertés civiles.

— Leurs libertés civiles ? Mais quel genre de policier êtes-vous donc ? Ron, la luxueuse voiture de sport étrangère, le portable, et ce qui ressemble à des sachets d'héroïne : c'est l'univers qui vous envoie sur un plateau une *raison objective !* Vous avez le droit de commettre une erreur, Ron. Ça

https://books.yossr.com/fr

arrive à tout le monde, même à la police, parfois. Mais vous avez aussi le droit de prendre des initiatives. Bien sûr, vous pouvez passer à côté de ce véhicule en vous demandant à quoi ressemble la vie du conducteur. Ou vous pouvez reprendre une grande inspiration, et lancer une enquête au nom des citoyens de ce grand État. Allez-vous le faire ? Que diraient vos supérieurs ? Est-ce que les archives, les journaux, la télévision diront que c'est le sergent intérimaire Ron Quinn qui a mis au jour cette affaire ? Qui a arrêté le dealer que tout le monde cherchait depuis des années ? Était-ce le sergent intérimaire Ron Quinn ? Eh oui, c'était lui ! »

Sous la lune gibbeuse, le vieux policier avait les larmes aux yeux. Betga pouvait presque voir ses pensées se tourner vers des possibilités depuis longtemps abandonnées, si longtemps en fait qu'elles ne semblaient plus concerner que les autres, ces gens qui n'avaient jamais été victimes des brutalités de leurs collègues, qui n'étaient pas forcément les derniers informés des récents changements affectant les autres, dont on ne s'était jamais moqué et dont on écoutait les avis, des gens qui n'avaient pas passé des décennies à rassembler les morceaux épars de leur vie pour bâtir un mur afin de se protéger des douloureuses contingences économiques et sociales, cocon de tristesse au sein duquel un homme solitaire pouvait se retirer et se sentir en sûreté. Et c'est là, à St Andrews Place, à un jet de pierre du Parlement, que le sergent intérimaire Ron Quinn prit une nouvelle inspiration, premier pas qui déclencha toute une chaîne d'événements, au terme de laquelle Mike Mercer et Frank Cardigan allaient être accusés de délit d'initié, avec en prime pour Mercer la détention d'héroïne.

III

Maserov avait pris rendez-vous avec Malcolm Torrent avant que l'affaire n'éclate. Mais cette rencontre avec le magnat du bâtiment n'avait rien à voir avec celles qui l'avaient précédée. À la demande de l'avocat, elle se déroulait au beau milieu de Flagstaff Gardens, où nul ne pouvait enregistrer la conversation, savoir qui y participait, ni même prouver qu'elle avait eu lieu. Le vent jouait avec les fins cheveux de Malcolm Torrent, quand le téléphone de Stephen se mit à vibrer. C'était Eleanor. Il ne pouvait

https://books.yossr.com/fr

pas prendre l'appel maintenant. Si c'était important, elle lui laisserait un message. Le moment était on ne peut plus mal choisi.

« J'espère que cela en vaut la peine, Maserov. Je n'ai pas l'habitude de jouer des scènes de *Gorky Park* pendant mes journées de travail.

— Ça ne sera pas très long, et ce ne sera pas une journée ordinaire pour vous. Nous avons deux sujets délicats à évoquer. J'ai proposé que nous nous retrouvions ici dans votre intérêt.

— Quel est le premier sujet ?

— Michael Crispin "Crispy" Hamilton.

— Je vous écoute.

— Je sais que vous lui faites confiance depuis des années. Néanmoins, nous nous sommes rencontrés, vous et moi, parce que selon vous il ne prenait pas assez au sérieux les plaintes pour harcèlement sexuel contre Torrent Industries. Vous ignoriez pourquoi. Moi, je le sais, à présent. Hamilton faisait traîner ces affaires pour protéger ses propres intérêts.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie, monsieur, que l'associé le plus éminent du cabinet d'avocats que vous payez grassement pour protéger les intérêts de la société fondée par votre grand-père a pris des risques qu'une personne ayant vos intérêts à cœur n'aurait jamais pris. Amenez-le », dit Stephen dans son téléphone, et Jessica et Betga vinrent à leur rencontre, émergeant de sous le feuillage d'un figuier étrangleur géant. La jeune femme donnait le bras à un homme qui semblait avoir besoin d'aide pour tenir debout. Il était le seul vêtu de manière décontractée, pantalon de toile beige et veste de sport bien trop grande pour lui.

« Bonjour, Mr Torrent, dit Betga. Je vous l'ai trouvé.

— Mr Torrent, je suis certain que vous vous souvenez de Jessica Annand, du service des ressources humaines de Torrent Industries, dit Maserov pour confirmer l'identité de la jeune femme.

— Bonjour, Jessica, dit Malcolm Torrent en lui serrant la main.

— Bonjour, Mr Torrent. Je vous présente Bruce Featherby. »

Malcolm Torrent serra la main de Featherby.

« Mr Featherby était l'avocat de chez Freely Savage qui défendait les intérêts de votre compagnie dans ces affaires de harcèlement sexuel. Il en référait directement à Hamilton. Il est en congé maladie en ce moment,

https://books.yossr.com/fr

mais il est certain que lorsqu'il remettra les pieds chez Freely Savage, il sera aussitôt renvoyé par Mr Hamilton.

— Pourquoi ? Qu'avez-vous fait ? demanda Malcolm Torrent à Featherby.

— J'ai… j'ai suivi ses instructions… à la lettre. Mais il niera tout. Il fera retomber le blâme sur moi… C'est lui qui m'a dit d'enterrer le rapport écrit par la plaignante, Carla Monterosso. Il m'a demandé de dire à vos ressources humaines de l'enterrer. Et c'est ce que j'ai fait.

— Nous avons dit à Mr Featherby qu'un poste d'avocat était vacant au département juridique de Torrent Industries, mais il semble avoir besoin de l'entendre de votre bouche pour y croire, expliqua Betga.

— Eh bien, tout dépend de ce que vous avez encore à me dire, Mr Featherby. »

Celui-ci avala une bouffée d'air froid qui le dessécha encore plus, et il commença : « Hamilton m'a demandé de faire traîner les négociations dans les affaires de harcèlement sexuel, afin de mettre à l'épreuve la détermination et les finances des plaignantes.

— Cela peut s'avérer un bon ou un mauvais conseil, mais en tout cas, ce n'est pas une trahison. Lui avez-vous demandé quelles étaient ses motivations ?

— Avec tout mon respect, monsieur, personne ne lui pose ce genre de questions. Je n'ai jamais entendu ça, pas une fois au cours de toutes ces années passées au cabinet. Cependant, j'avais des soupçons. Il avait en effet prononcé une petite phrase, une fois. Nous parlions de l'affaire, et au moment où je m'en allais, il a dit comme s'il pensait à voix haute : "Ça devrait lui clouer le bec." J'ignorais de qui il parlait, mais j'ai songé qu'il devait s'agir de sa femme.

— En nous basant sur les suppositions de Mr Featherby, reprit Jessica, j'ai vérifié le dossier de Mike Mercer aux ressources humaines, et en allant jusqu'à la source, on trouve une lettre de recommandation de Mr Hamilton. Partant de cette découverte, nous avons poursuivi nos investigations.

— Mais où nous emmenez-vous donc ? demanda Malcolm Torrent.

— Mike Mercer est le fils de la sœur de l'épouse de Mr Hamilton. Il est donc son neveu par alliance. Hamilton l'a protégé à vos dépens, expliqua Betga.

https://books.yossr.com/fr

— Fort de ces relations familiales, continua Maserov, depuis des années, Mike Mercer agit comme s'il jouissait d'une parfaite immunité face aux conséquences de ses actes dans le monde réel. Enfin, jusqu'à ces affaires de harcèlement sexuel. Et même alors, Hamilton a fait passer les intérêts de sa famille avant ceux de votre entreprise. » Malcolm Torrent gardait le silence, absorbant tout ce qu'on lui disait, mais il était parfaitement évident qu'il était furieux. « Monsieur », reprit Stephen au bout d'une minute ou deux, laissant Torrent hurler son dégoût à Hamilton *in petto*. « Bientôt, je n'aurai plus rien à faire avec Mr Hamilton, puisqu'il va me licencier. En revanche, vous traiterez toujours avec lui. À cette heure, il est encore de mon devoir de veiller au mieux sur vos intérêts, et je vous le dis sans crainte, et sans rechercher de faveur : Hamilton représente une menace pour vous et pour votre entreprise.

— Je vois », répondit Malcolm Torrent d'un ton grave.

À présent, ils étaient tous rassemblés sous le figuier étrangleur. Malcolm Torrent hocha la tête en contemplant l'homme en face de lui, visiblement brisé.

« Quand vos… congés seront terminés, appelez Jessica, ici présente, aux ressources humaines. Elle vous installera au service juridique.

— Merci, monsieur.

— Y a-t-il autre chose ? demanda le grand patron.

— Hélas, oui, répondit Stephen. Mrs Annand et Mr Featherby, vous devriez aller nous attendre en buvant un café au Radisson, de l'autre côté de la rue.

— Bien sûr, répondit Jessica en reprenant l'avocat par le bras.

— Un moment, la coupa Malcolm Torrent. Avez-vous commencé à travailler sur des recommandations, une sorte de protocole qui permettrait de réduire les risques que ce genre… d'affaires de harcèlement sexuel se reproduise ?

— Oui, monsieur, j'y travaille actuellement, c'est même ma priorité. Mon rapport sera détaillé et nuancé.

— Résumez-m'en la teneur dès à présent, exposez-moi une recommandation essentielle, là, tout de suite.

— Il y aura d'autres choses, mais si vous voulez une recommandation essentielle, je peux vous proposer ça. Il faut embaucher davantage de femmes dans l'entreprise en général, et surtout aux postes de pouvoir.

https://books.yossr.com/fr

Chaque service doit avoir une femme directrice ou directrice adjointe, mais dans la mesure où c'est elle la meilleure candidate, évidemment.

— Pourquoi cela ? C'est un changement énorme. Il y aura des retombées. Pouvez-vous m'expliquer en une seule phrase pourquoi nous devrions procéder à pareil changement ?

— Disons les choses simplement, monsieur : personne n'essaie de peloter le chef. »

Malcolm Torrent réfléchit un moment, puis il acquiesça. « C'est très sensé en effet.

— Merci.

— Ça ressemble un peu à de la discrimination positive, toutefois. Il faut que j'y réfléchisse. Je ne sais pas très bien comment me positionner par rapport à la discrimination positive.

— Mr Torrent, avec tout mon respect, ce n'est pas de la discrimination positive. C'est le contraire.

— Je ne vous suis pas.

— La politique actuelle de l'entreprise est une politique de discrimination positive, puisque cinquante pour cent de la population est très largement favorisée en matière d'embauche, de promotion et de salaires. Cette recommandation y mettrait fin. En plus, cela doublerait le bassin de talents dans lequel nous recrutons, ouvrant ainsi de vastes potentiels.

— Je vois, dit Malcolm Torrent avec un sourire qui signifiait soit qu'il approuvait soit qu'il comprenait.

— Monsieur, j'ai étudié la psychologie et j'ai de l'expérience dans le domaine des ressources humaines, tandis que votre souci premier, naturellement, concerne l'industrie du bâtiment. Mon expérience et vos intérêts se rencontrent néanmoins dans ce qu'en termes financiers on appelle la valeur actuelle nette ajustée au risque.

— En effet.

— Donc, poursuivit Jessica qui prenait de l'assurance sous les yeux médusés de Maserov et de Betga, les marchés financiers font une projection de vos flux de trésorerie, et ils utilisent traditionnellement des outils tels que les taux d'intérêt et d'inflation pour déduire le taux d'actualisation de votre valeur actuelle nette. Plus le taux d'actualisation d'une entreprise est élevé,

https://books.yossr.com/fr

plus basse sera la valeur actuelle de ses futurs profits, et plus bas sera le cours de son action.

— Je vous suis, cette fois.

— Voilà où une personne comme moi entre en scène pour vous aider à augmenter la valeur de votre action – alors qu'auparavant vous tolériez ma présence, mais vous étiez sans doute persuadé que j'étais juste à la périphérie de votre activité principale.

— Il est en effet possible que j'aie pensé ainsi parfois, reconnut Malcolm Torrent, qui semblait conquis par Jessica et ses arguments.

— De plus en plus, le comportement de l'entreprise est pris en compte dans le taux d'actualisation de sa valeur actuelle nette. Aussi, si vous avez une histoire et une culture qui acceptent le harcèlement sexuel, le racisme, la brutalité, quelle qu'en soit la forme, c'est-à-dire tout ce qui peut conduire l'entreprise à être traduite en justice, à verser des compensations, à chercher des conseils au prix de coûts non nécessaires qui n'ont rien à voir avec l'activité principale de cette entreprise, toutes ces choses vont faire augmenter le taux d'actualisation et conduire à une baisse du prix de l'action. Débarrassez-vous de tout ça, mettez en place des règles cardinales pour traiter ces problèmes, et cela se reflétera dans le cours de votre action dès la première année.

— Allez-vous noter tout ça dans votre rapport ?

— Oui, je peux le faire.

— Alors c'est parfait. J'ai envie d'en savoir davantage. Je suis impressionné, Jessica, continuez ainsi. La direction que vous prenez me plaît, et j'ai hâte de lire ce rapport. En plus, j'ai tendance à être d'accord avec vous. Ce genre d'affaires est partout de nos jours. Rien qu'hier soir, à la télévision, j'ai vu cette jeune actrice, Helena Bagshaw. Elle a raconté qu'elle aussi, elle avait subi ce genre de chose. Je l'aime bien. Vous l'avez vue… à la télévision ?

— Je l'ai lu dans la presse.

— Il faut que ça cesse.

— Je suis on ne peut plus d'accord avec vous, Mr Torrent.

— Parfait, Jessica, je vous remercie. »

Malcolm Torrent, Maserov et Betga virent la jeune femme emmener Featherby en le tenant par le bras, lentement mais sûrement, en direction de William Street pour aller boire un café. Non loin du carrefour entre les rues

https://books.yossr.com/fr

William et La Trobe, ils furent arrêtés par un SDF qui se planta devant l'avocat. Celui-ci se demanda avec horreur pourquoi cet homme en haillons avait choisi de plonger son regard dans ses yeux fatigués à lui, lui qui ne voulait surtout pas, justement, qu'on le croie de la même espèce que cet homme !

« Excusez-moi, m'sieur. N'ayez pas peur. Je m'appelle Nick. Je me demandais si vous auriez une petite pièce pour que je m'achète à manger. »

Une fois seuls avec Malcolm Torrent, les deux avocats se remirent en marche. « Monsieur, je suis à même de vous offrir la protection du secret professionnel puisque je suis votre avocat, par conséquent, il m'est interdit de répéter ce que vous me dites sous le sceau de la confiance, y compris devant un tribunal. Mr Betga, vous vous le rappelez, est également avocat, mais vous l'avez engagé comme enquêteur privé, donc il ne peut vous offrir la même protection que moi, en tant qu'avocat, même s'il a très envie de vous apprendre ce qu'il a découvert. »

Malcolm Torrent prit son portefeuille dans la poche de son manteau et en sortit un billet de cent dollars qu'il donna à Betga.

« À présent, vous aussi vous êtes mon avocat.

— Merci, Mr Torrent. Un de vos employés a usé de corruption envers des membres du gouvernement irakien dans le but d'obtenir des contrats pour votre entreprise. Vous n'êtes pas obligé de dire quoi que ce soit à ce sujet. Mais nous pensions que vous seriez intéressé de savoir qu'il a gonflé les sommes et empoché la différence. Vous connaissez cet employé. Il s'agit de Frank Cardigan.

— Nom de Dieu ! Le petit salopard !

— Bien avant que nous le découvrions, quelqu'un d'autre a tout compris, c'est un homme qui appartient au même service que lui, un de ses subordonnés. Dès lors, il a commencé à faire chanter Frank Cardigan, avec succès. Cet homme-là, vous le connaissez également, tout au moins à présent. C'est Mike Mercer.

— Nom de Dieu, mais c'est pas vrai ! Pendant combien de temps et pour quel montant ?

— Nous ne le savons pas encore. La difficulté, monsieur, c'est que si la presse, la police ou les autorités de régulation des marchés enquêtent, il va y

https://books.yossr.com/fr

avoir des interrogations à votre sujet, même si vous ne savez rien, et que vous n'avez aucune envie qu'on vous pose des questions.

— À propos de la corruption du gouvernement irakien ?

— Oui, monsieur.

— Donc vous êtes en train de me dire qu'il faut les laisser s'en sortir ? Que je ne peux rien faire ?

— Si, vous le pouvez, mais vous n'en aurez pas besoin. Ils vont très bientôt être accusés de délit d'initié.

— Vous plaisantez ! Comme est-ce possible ?

— Grâce à cet enregistrement. » Maserov lui tendit une clé USB contenant la conversation entre Frank Cardigan et Mike Mercer qui avait eu lieu au Romeo Lane, sur Bourke Street, prouvant qu'il y avait eu délit d'initié.

« Mais comment donc savez-vous tout ça ? demanda Malcolm Torrent.

— Il est dans votre intérêt de l'ignorer », lui répondit tranquillement Betga.

Ils continuèrent à marcher dans l'allée, entre le figuier étrangleur et les ormes. Le grand patron reprit : « Messieurs, les résultats de votre travail dépassent toutes mes espérances. »

Le rendez-vous était terminé. Malcolm Torrent retourna vers sa voiture et son chauffeur, tandis que Betga s'en allait retrouver Jessica et Featherby sur William Street, laissant Stephen un moment dans le parc, car il voulait écouter le message d'Eleanor sans attendre. Soudain, sans autre raison que le réflexe paternel amplifié par la séparation, il s'imagina qu'un de leurs enfants avait eu un accident. Oui, c'était ça. Une catastrophe s'était abattue sur l'un d'eux, ou sur les deux, et il n'avait pas pris l'appel. Avec appréhension et culpabilité, il écouta le message.

« Salut Stephen… c'est moi. » S'ensuivit une longue pause, et il crut l'entendre respirer, même si avec le vent qui agitait les arbres de Flagstaff Gardens, il n'était sûr de rien. « Stephen… Hum… Est-ce qu'on pourrait prendre le temps de parler… ? Il ne faut pas que tu… Ce n'est pas les enfants… pas directement… Rappelle-moi quand tu peux. S'il te plaît. » Puis elle avait raccroché. Que signifiait ce « s'il te plaît » ?

Il regarda son téléphone, comme si voir s'afficher le nom d'Eleanor, l'heure de l'appel et sa durée pouvait l'éclairer d'une quelconque façon. Mais non, bien sûr.

https://books.yossr.com/fr

IV

Maserov se demandait à qui Malcolm Torrent avait parlé car, après leur rendez-vous clandestin à Flagstaff Gardens, il en eut un autre, très inattendu, qui ne concernait pas le magnat du bâtiment. Il était environ vingt-deux heures, et il faisait des courses avec Jessica au supermarché de St Kilda : lait, céréales, nouilles instantanées et, sur son insistance à elle, de la coriandre. Tout à coup, un numéro qu'il ne connaissait pas s'afficha sur l'écran de son téléphone. C'était Mr Radhakrishnan, l'associé responsable des marchés émergents chez Freely Savage ; il pria Stephen de l'excuser de l'appeler aussi tard, et lui demanda s'il était possible qu'ils se parlent, de manière strictement confidentielle.

Maserov, stupéfait, accepta de le rencontrer le lendemain matin à dix heures trente, au Degraves Espresso Bar, sur Flinders Lane. Jessica supposait qu'il avait choisi ce lieu parce qu'il était à mi-chemin entre les bureaux de Freely Savage et le siège de Torrent Industries. En outre, c'était l'endroit parfait pour une conversation discrète, car il était peu probable que quelqu'un de l'une ou de l'autre compagnie soit présent – à cette heure, la clientèle habituelle était depuis longtemps repartie, et parmi celle qui était encore là, nul n'aspirait aux postes prestigieux qu'offraient les grandes entreprises ou les cabinets d'avocats. En outre, Jessica recommandait leur café et leurs paninis. Quant à ce que Mr Radhakrishnan souhaitait dire à Stephen, ils n'en avaient pas la moindre idée. Ils n'avaient qu'une nuit à attendre, et ils trouvèrent le moyen de distraire leur attention de manière très satisfaisante – et même plusieurs fois.

Radhakrishnan serra la main de Maserov. Contrairement à ce que celui-ci imaginait, l'associé de Freely Savage ne semblait pas du tout gêné de le retrouver dans ce genre d'environnement. Il commanda un triple expresso et une eau minérale, ce que, d'instinct, Stephen imita, en demandant « la même chose », accompagné d'un geste, deux doigts levés, qui ressemblait presque à un salut. Il ne savait pas vraiment pourquoi il avait fait ça, mais personne chez Degraves ne fit de commentaire. Radhakrishnan en vint tout de suite aux choses sérieuses. Il était content de le revoir. Mais ce rendez-vous n'avait jamais eu lieu. Maserov comprenait-il ? Stephen acquiesça.

https://books.yossr.com/fr

« J’ai été envoyé à votre rencontre par un groupe d’associés de Freely Savage…

— Ah bon ? Qui ça ?

— … qui souhaitent garder l’anonymat, du moins pour l’instant.

— Oui, naturellement, pas de noms.

— Vous savez en quoi consiste le statut d’associé ?

— Pas avec précision, mais c’est à peu près ça : quand vous êtes associé, vous vous partagez les profits réalisés grâce au travail de vos subordonnés, vous pouvez vous faire rembourser vos frais, vous pouvez semble-t-il humilier les gens en toute impunité et vous êtes à peu près intouchable quoi que vous fassiez. »

Radhakrishnan se mit à rire. « Oh Stephen, c’est très cynique et un peu simpliste. C’est seulement vrai des associés partenaires. Les associés salariés ne peuvent que rêver de cela. Aimeriez-vous devenir associé ? Je parle d’associé partenaire, bien sûr. Est-ce là votre objectif final ?

— J’espère que vous ne me jugerez pas impoli si je vous demande pourquoi vous me posez la question.

— Disons que votre travail auprès de Malcolm Torrent provoque l’admiration de certains associés.

— Mais comment peuvent-ils être au courant de ce que je fais auprès de Malcolm Torrent ?

— Vous me pardonnerez, Stephen, mais je ne suis pas libre de vous le dire.

— Vous m’intriguez, mais je comprends. Seulement loin de me prendre comme associé, Hamilton me congédiera dès la fin de l’année.

— Mais, je vous l’ai dit, un certain nombre d’associés ont appris ce que vous aviez fait pour Malcolm Torrent, et ceux-ci…

— Ceux qui veulent conserver l’anonymat pour l’instant ?

— Oui, donc ces associés ont compris que vous étiez une espèce de prodige.

— C’est très flatteur, Mr Radhakrishnan.

— Laissez-moi vous expliquer un peu plus comment travaillent les associés. Qu’ils soient salariés ou partenaires, tous ont un droit de vote, dont l’importance est proportionnelle aux dossiers qu’ils traitent. Bien sûr, les associés partenaires ont davantage de pouvoir, cela vient du fait qu’ils possèdent des parts dans le cabinet. Mr Hamilton, vous le savez, est

https://books.yossr.com/fr

l’associé responsable de tous les dossiers de Torrent Industries, qui est de loin le plus gros client du cabinet. Et, soyons francs, voilà la source du pouvoir qui permet à Mr Hamilton de tyranniser les autres associés, et de manière indirecte mais sans la moindre ambiguïté tout le reste du personnel. »

Radhakrishnan expliqua ensuite à Stephen que si Malcolm Torrent acceptait de le nommer responsable de tous les dossiers de Torrent Industries, lui et les autres membres de la conspiration secrète proposeraient que Maserov devienne associé. Ensuite, grâce au poids du vote que lui conféreraient les dossiers de Torrent Industries, lui, Radhakrishnan, et les associés de la conspiration deviendraient majoritaires.

« Alors, le règne de la terreur d’Hamilton sera terminé, et vous serez associé. » Il sourit et but une gorgée d’eau minérale.

« Que se passera-t-il en cas d’incident ? demanda Stephen qui ne croyait pas encore tout à fait à ce qu’il venait d’entendre.

— Un nombre limité de choses peuvent mal se passer, d’après moi. Mais vous avez dit vous-même que Mr Hamilton se débarrasserait de vous tôt ou tard, donc, si je suis votre raisonnement, vous n’avez rien à perdre. Le groupe d’associés dont je parle, en revanche, a tout à perdre. Voilà pourquoi notre entretien n’a jamais eu lieu, et aussi pourquoi, au cas où les choses tourneraient mal, comme on dit, vous vous retrouverez dans le pétrin. Mais Stephen, ajouta Radhakrishnan d’un ton qui sonnait comme une promesse, votre récent passé laisse à penser que vous vous débrouillez extrêmement bien lorsque vous n’avez plus rien à perdre. »

Maserov réfléchit un moment et regarda autour de lui pour vérifier qu’il n’avait pas été piégé. Enfin, il demanda : « Donc, quelqu’un va aller voir Mr Torrent et lui proposer que je devienne l’avocat responsable de tous ses dossiers ?

— Oui. Et ce sera vous.

— Moi ?

— Oui, de la sorte il n’existera aucune trace de tout ça, au cas où les choses n’iraient pas dans notre sens.

— Dans *notre* sens, Mr Radhakrishnan ?

— Oui, Stephen, dans *notre* sens. Appelez-moi à ce numéro quand vous en aurez besoin. » Là-dessus, il se leva en souriant, avec un hochement de tête imperceptible, et déposa sur la table un billet de cinquante dollars ainsi

https://books.yossr.com/fr

qu’une carte de visite. Dessus, il y avait le numéro de son fixe au bureau, et un numéro de portable barré – au revers, un autre numéro de portable noté à la main. Il ne subsisterait aucune trace des appels qu’ils avaient échangés. Lorsque Maserov comprit cela, Radhakrishnan sortait déjà dans Degraves Street pour remonter la partie pentue de Collins Street, là où nichaient les chocolatiers, et où les dentistes aimaient à se restaurer.

V

« Putain, tu te fous de moi ! » Voilà quelle fut la réponse de Betga lorsque Maserov lui apprit par téléphone ce que lui avait dit Mr Radhakrishnan. Il exultait pour son ami et collègue, et voyait aussi quel profit il pourrait en tirer pour lui-même. Mieux, cela ressemblait à une version de David tuant Goliath, avec Hamilton dans le rôle du Philistin terrassé contre toute attente.

« Maserov, c’est hallucinant ! C’est un événement légendaire, du genre qui arrive une fois par génération. Tu le raconteras à tes petits-enfants.

— Je crois que mes petits-enfants voudront plutôt savoir pourquoi je n’ai rien fait pour empêcher le réchauffement climatique.

— Oublie le réchauffement climatique, Maserov, on parle de la possibilité que tu deviennes associé en temps de crise économique. Et un deuxième-année… qui est sur la liste noire d’Hamilton. C’est un honneur pour moi de te connaître et d’avoir joué un rôle significatif dans tout ça. Je te l’accorde, Maserov, tu réussis à nuire à Hamilton beaucoup plus que je n’aurais pu le faire dans mes rêves les plus fous !

— Betga, tu ne m’as jamais raconté ce qu’Hamilton t’avait fait. »

Celui-ci soupira. « Bon, très bien. D’abord, j’ai été victime de toutes les avanies qu’il vous a fait subir, à toi et à tes collègues : le jeu du chat et de la souris, les délais impossibles, les soirées de boulot, les humiliations en conférence, et tout le reste. Et puis il s’est passé quelque chose de beaucoup plus grave. Tu sais qu’il appelle toujours sa secrétaire “Joy” ?

— Oui.

— Ah, elle… Oh merde ! Pardon, Maserov. Marietta s’est mise à pleurer. Elle vient de se réveiller et elle hurle… elle doit avoir faim ou…

https://books.yossr.com/fr

peut-être… qu'elle a besoin que je la change. Bon, Maserov, je te rappelle. »

« C'est merveilleux, Stephen ! Je n'arrive pas à y croire ! s'exclama Jessica quand il lui exposa un peu plus tard la proposition de Mr Radhakrishnan. Mais est-ce réellement ça que tu veux ? Je ne dis pas qu'il ne faut pas. Tu serais coincé chez Freely Savage. Ne te trompe pas sur mon propos, c'est une nouvelle incroyable. Mais est-ce ce dont tu as envie ? » demanda-t-elle d'un ton hésitant.

« Qu'est-ce que tu vas faire ? lui demanda à son tour Eleanor, dans la cuisine de leur maison.

— Je ne sais pas, répondit Maserov.

— Tu es l'agneau du sacrifice. Ces associés "héroïques", qui préfèrent se planquer derrière toi, ont enfin trouvé le moyen de mettre Hamilton hors d'état de nuire sans que ça leur coûte rien. Si ça ne marche pas, ou s'il y a des fuites, c'est toi qui en subiras les conséquences, et eux continueront leur besogne comme si de rien n'était.

— Oui, c'est assez malin de leur part, hein ?

— C'est à la fois lâche et cruel. Si ça marche, cela définira la nature de tes associés.

— Pas tous. Les meilleurs, seulement.

— Tu n'as pas peur qu'ils veuillent juste se servir de toi ?

— Là-bas, tout le monde se sert des autres.

— Stephen, je suis inquiète pour toi.

— Ah bon ?

— Bien sûr, tu devrais le savoir. »

D'une voix douce, sans colère ni récrimination, il demanda à Eleanor : « Et comment pourrais-je le savoir ? Franchement ? Comment veux-tu que je sache une chose pareille ? »

Cette voix était irrésistible pour elle, et elle fondit en larmes. « Stephen, je pense qu'on devrait essayer de se remettre ensemble, de vivre à nouveau sous le même toit.

— Et ça fait longtemps que tu y penses ?

— Je ne sais pas. C'est venu peu à peu, j'imagine.

— Qu'est-ce qui est venu peu à peu ?

https://books.yossr.com/fr

— J’ai compris que je ne voulais pas que les enfants soient privés de leur père.

— Ah, c’est drôle, parce que pendant quelques mois, ça n’avait pas l’air de te déranger.

— Et… en fait, je n’ai pas envie de vivre sans toi.

— Alors que dois-je faire ?

— Je pense que tu devrais revenir t’installer à la maison.

— Et si jamais tu changes d’avis encore une fois ?

— Ça n’arrivera pas.

— Il faudrait donc que j’emménage et déménage de chez moi au gré de tes humeurs ? Que je garde en permanence une valise prête sous la main ?

— Je sais, je mérite d’entendre ça. Je travaillais, je faisais tout à la maison, et avec les enfants. J’avais l’impression de me charger d’absolument tout. Je détestais ça. Tu ne semblais pas le comprendre. Tu n’avais pas l’air de m’écouter.

— Tu ne m’as jamais présenté d’excuses, Eleanor, tu n’as jamais admis que tu avais fait quelque chose de mal. Tu sais, je ne suis toujours pas capable d’expliquer ce que j’ai fait de si terrible pour mériter d’être ainsi viré de ma propre maison.

— Et à qui voudrais-tu l’expliquer ? »

Maserov se détourna d’elle, mais cela lui fit mal. Sa femme était en pleurs.

« J’ai parlé avec Carla, reprit-elle. Elle m’a raconté les résultats inouïs que tu as obtenus pour elle. Je suis fière de toi. Elle m’a expliqué que même si tu étais censé être l’adversaire de Betga, en fait, tu as travaillé avec lui.

— Oui, on peut sans doute dire ça.

— Et elle a dit que tu travaillais aussi avec une autre personne.

— Oui, on était trois sur l’affaire.

— Est-ce que c’est… à cette personne que tu as envie de raconter ce que j’ai fait… à toi ?

— Eleanor, c’est une phrase affreuse pour une prof de lettres. » Il n’était pas prêt à parler de Jessica à Eleanor. Il ne savait pas quel rôle il voulait que la jeune femme joue dans sa vie, et ne savait pas non plus ce qu’elle désirait à ce stade. Il avait la bouche sèche, des vertiges dus à la fatigue, sans compter l’excitation nerveuse que provoquaient en lui ces perspectives qu’il n’avait jamais envisagées et auxquelles il n’avait donc

https://books.yossr.com/fr

jamais aspiré. « Tu veux dire : “Est-ce la personne à laquelle tu as envie de raconter ce que je t’ai fait ?” Désolé de te corriger, mais les enfants pourraient nous écouter, et il ne faudrait pas qu’ils entendent leur mère tordre ainsi la grammaire.

— N’est-il pas trop tard, Stephen ?

— Si, sans doute qu’ils dorment.

— Stephen, je suis désolée, répondit Eleanor sans prêter attention à ce trait d’humour qui lui permettait de botter en touche temporairement. Je te dois des excuses. Plus le temps passe, et plus j’ai du mal à m’expliquer les choses. J’étais en colère. Je me suis laissée emporter. Je t’ai demandé de partir parce que tu semblais ne jamais m’écouter.

— Bien sûr que je t’écoutais. Mais je ne pouvais rien faire à moins de renoncer à mon travail. Et nous avions besoin de mon salaire, sinon, nous allions perdre la maison. Et cette situation n’a pas changé.

— Peux-tu me pardonner ? Reviendras-tu ? Les enfants seraient au paradis.

— Ils n’ont jamais voulu que j’aille vivre ailleurs.

— Je sais. Et je leur ai fait du mal à eux également. » Maserov se versa un scotch que le sergent intérimaire Ron Quinn n’aurait pas renié.

« Stephen ? »

Il but une gorgée.

« Stephen, que vas-tu faire ? »

Il la regarda. Il n’en savait rien.

« Est-ce qu’il est trop tard pour moi ? demanda-t-elle. N’est-ce pas ce que tu voulais ?

— Eleanor… Heureusement que tu n’es pas musicienne, parce que tu n’es pas du tout dans le tempo. As-tu la moindre idée de ce qui est en train de m’arriver en ce moment ?… Au travail ?

— Eh bien, je suis en partie concernée… aussi… je sais, en quelque sorte. Il est trop tard pour moi ? C’est ça que tu essaies de me dire ?

— Non.

— Il n’est pas trop tard alors ?

— Non, ce n’est pas ça que j’essaie de te dire.

— Et qu’est-ce que tu essaies de me dire ?

— Il faut que nous parlions, mais… je suis tellement fatigué. Pour l’instant, j’ai besoin de dormir. Demain matin, je vais essayer de prendre un

https://books.yossr.com/fr

rendez-vous avec Malcolm Torrent, pour voir si je peux le persuader de faire de moi, un deuxième-année insignifiant, l'avocat responsable de tous les dossiers de Torrent Industries chez Freely Savage. Après, oui, on pourra parler. » Maserov vida son verre.

VI

L'argument était simple. « Je sais que je suis encore un débutant, mais vous avez vu de quoi j'étais capable. Ce que j'ai fait pour vous et pour votre compagnie, en très peu de temps. Vous vouliez que je vous démontre que vous aviez besoin de moi. Eh bien, monsieur, je pense avoir réussi.

— En effet, Maserov, ce que vous avez fait pour moi est proprement stupéfiant. Aucun doute là-dessus. Mais ce que vous me demandez, c'est…

— Quand nous nous sommes rencontrés, en dehors des affaires de harcèlement sexuel, vous aviez un métaproblème. Entre nous, vous n'aimiez pas beaucoup Hamilton, en fait je pense même que vous le détestiez déjà, mais transférer tous vos dossiers à un autre cabinet aurait été trop fastidieux et onéreux, sans compter la connaissance historique et institutionnelle qui serait partie en fumée, ou le temps de battement avant que les nouveaux avocats soient opérationnels. À présent, vous n'avez plus besoin de faire ce choix. Tous vos dossiers resteront dans le même cabinet.

— Mais il faut que je fasse un choix tout de même, non ?

— Oui, monsieur, en effet. Vous avez le choix entre Hamilton et moi.

— Vous êtes intelligent, honnête, travailleur, et vous avez plus de couilles que personne ne l'aurait imaginé.

— Merci. En effet, rares sont les personnes qui aient jamais spéculé à propos de mes testicules.

— Mais bon Dieu, vous êtes un deuxième-année !

— C'est vrai, mais je suis un deuxième-année d'âge mûr. Quant à Hamilton, c'est un connard de sociopathe narcissique. Et vous le savez. »

Malcolm Torrent se leva pour aller vers la fenêtre et, tournant le dos à Maserov, il regarda au loin, au-dessus de ce monde où vivaient presque tous les autres. Au bout d'un moment, il se retourna.

https://books.yossr.com/fr

« Rédigez le document, et je le signerai. » Il sourit, et les deux hommes se serrèrent la main. Puis le grand patron se pencha sur son bureau et appuya sur un bouton pour demander à sa secrétaire, Joan Enshaw, de venir « chercher Maserov et de le raccompagner avant que je lui fasse cadeau d'un de mes petits-enfants ».

Stephen avait peine à croire à ce qui venait de se passer. Jamais rien de ce genre ni de cette ampleur n'était arrivé à un simple mortel. Alors que Joan Enshaw, visage impénétrable, le raccompagnait à l'ascenseur, il avait envie de hurler. Par chance, de manière tout à fait inattendue, elle se mit à lui faire la conversation.

« Vous aimez le café, Mr Maserov ?

— Le café, oui j'adore. Et vous ?

— Oui, moi aussi. » Elle se tut avant d'ajouter : « Dès que j'ai le temps, je vais en boire un au Desgraves Espresso Bar.

— Au Desgraves ? J'étais justement… »

Elle regarda ses chaussures un instant, et lorsqu'elle releva la tête, Maserov crut déceler le sourire le plus subtil qu'il ait jamais vu.

« Comment va votre Mr Radhakrishnan ? fit-elle soudain. C'est un vrai gentleman. »

VII

Maserov composa le numéro écrit à la main au dos de la carte de visite de Mr Radhakrishnan, et lui annonça la bonne nouvelle : Malcolm Torrent était d'accord pour le nommer responsable de tous les dossiers de Torrent Industries chez Freely Savage.

« Il est prêt à signer un document à cet effet », expliqua-t-il aussi calmement qu'il le pouvait, sans réellement y croire. Radhakrishnan quant à lui ne manifesta guère d'émotion non plus, car il restait encore de nombreux obstacles à franchir avant que ce coup d'État clandestin ne soit mené à son terme. Il lui expliqua ensuite que pour que ce changement soit valable, il y avait un formulaire particulier à remplir, que Malcolm Torrent en personne

https://books.yossr.com/fr

devait signer. Il le mit en garde cependant : le formulaire ne devait traîner nulle part, sous aucun prétexte.

« N'allez pas le voir si vous n'êtes pas certain d'avoir un entretien avec lui en tête-à-tête pour lui faire signer le formulaire et repartir avec. Mieux vaut attendre en gardant le formulaire par-devers vous en sûreté plutôt que de vous précipiter à son bureau sans rendez-vous et de le laisser n'importe où sans surveillance. L'importance de l'opération, s'additionnant avec le secret nécessaire, implique de se montrer patient. Cela dit, Stephen, le plus tôt sera évidemment le mieux. Vous comprenez ?

— Oui, monsieur.

— Dans votre propre intérêt, je vous conseille fortement de suivre ces instructions à la lettre. Si quoi que ce soit tournait mal, aucun des associés ne confirmerait avoir eu le moindre engagement auprès de vous, et l'on considérera que vous avez agi de votre propre initiative, avec toutes les conséquences que ce genre d'action peut entraîner.

— Je comprends.

— Passons au formulaire. Il ne s'agit pas d'un de ces documents en accès libre pour tous les avocats. Seuls les associés peuvent en disposer, en raison de leur valeur. Plutôt que de vous embrouiller l'esprit avec tous les détails, je vais demander à ma secrétaire d'en imprimer deux exemplaires, comme ça, vous aurez une copie de rechange au cas où il arriverait quelque chose. Elle les mettra toutes les deux dans une enveloppe blanche, qu'à son tour elle glissera dans un exemplaire du magazine *Law Institute Journal*. Ensuite, elle placera le magazine dans une enveloppe sur laquelle elle inscrira votre nom.

— Très bien ! Et où me laissera-t-elle l'enveloppe ? À la réception ?

— Non, ce n'est pas une bonne idée. Y a-t-il quelqu'un au cabinet à qui vous puissiez confier votre courrier sans qu'il ou elle vous pose de questions ?

— Hmm… réfléchit Maserov. Oui, un deuxième-année qui s'appelle Emery, il travaille pour le service du contentieux. Je peux lui demander de récupérer l'enveloppe pour moi.

— Êtes-vous sûr qu'il gardera l'enveloppe de côté pour vous sans l'ouvrir, sans que vous ayez besoin de lui préciser qu'il ne faut pas l'ouvrir ? Ça pourrait en effet éveiller ses soupçons.

https://books.yossr.com/fr

— J’ai confiance en lui. Et si je lui dis que c’est mon exemplaire du *Law Institute Journal*, il ne l’ouvrira pas, c’est sûr.

— Ah bon ? Les deuxième-année n’aiment pas le *Law Institute Journal ?*

— L’idée est répandue que cette publication ne leur est pas destinée. On aime le recevoir, mais on ne le lit pas.

— Comment peut-on le recevoir sans vouloir le lire ?

— Il y a plusieurs raisons à cela. D’abord, le magazine sert souvent de couverture officielle à ce que les deuxième-année lisent vraiment. En plus, on peut l’emporter quand on a par exemple rendez-vous dans un bar, et comme ça tout le monde sait que vous êtes avocat. Enfin, les deuxième-année apprécient de recevoir du courrier à leur nom. C’est assez peu habituel au travail. Et ils peuvent le montrer à leurs parents.

— Je vois. Et vous êtes absolument certain de pouvoir faire confiance à cet Emery ?

— Plus qu’à toute autre personne du cabinet, en dehors de vous.

— Non, pour cela, il faut que vous soyez sûr de pouvoir lui faire confiance encore plus qu’à moi.

— Très bien, si vous le dites. »

Stephen dut laisser une heure environ à Radhakrishnan pour préparer tout ce qu’il avait mentionné, le bon formulaire, qui devait être dissimulé dans une enveloppe, etc. Entre-temps, Betga l’appela et le convainquit qu’il valait mieux lui confier à lui le second exemplaire, pour des raisons de sécurité. Ensuite, Maserov appela Emery, l’air de rien, pour savoir s’il serait dans les parages, car il allait passer au bureau dans une heure à peu près.

« En fait, répondit Emery, je me disais que si j’abattais assez de travail dans l’heure qui vient, je ferais un saut à la mer du Singe spirituel, dans le géoparc de Zhangye Danxia. Il paraît que c’est très beau. Sinon, oui, je serai à mon bureau.

— Dis-moi, Emery, c’est possible que je me fasse livrer à ton bureau mon exemplaire du *Law Institute Journal* et que tu me le gardes ?

— Tu le lis, toi aussi ? répondit-il, surpris.

— Parce que toi, tu le lis ? renchérit Stephen avec une surprise identique.

— Je jette un coup d’œil à la nécrologie pour voir si j’y trouve quelqu’un du cabinet qu’on ne voit plus et dont on nous aurait caché la

https://books.yossr.com/fr

disparition. Et moi, il faut que je te parle de quelque chose, mais là, je ne peux pas.

— OK, on se voit tout à l'heure. »

Maserov était content de retrouver Emery, mais alors qu'il sortait de l'ascenseur, Fleur Werd-Gelding l'aborda sans lui laisser le temps d'arriver au bureau de son collègue.

« Stephen ! murmura-t-elle. Dieu merci, te voilà ! Il ne veut même pas me regarder. Emery refuse de me voir !

— Tu as tenté une approche ?

— J'ai essayé, mais je te le dis, il ne me regarde pas. Il se détourne. Comment veux-tu qu'il dise aux ressources humaines qu'il souhaite m'emmener avec lui s'il ne me regarde même pas ? Est-ce qu'il est trop tard ?

— Calme-toi, Fleur, il n'est probablement pas trop tard.

— Ça veut dire quoi, ça ? Il est trop tard, ou pas ? J'aimerais bien savoir.

— Fleur, en dehors de Bradley Messenger des ressources humaines, seul Emery le sait.

— Mais il ne me regarde pas !

— Écoute, Fleur, je n'ai pas beaucoup de temps. Je vais essayer de lui parler de toi. Si je hoche la tête, sois courageuse, il te restera deux choses à faire. D'abord, tu viendras vers lui, et qu'il te regarde ou non, tu lui proposeras d'aller boire un verre. Tu sais comment faire.

— C'est quoi, la deuxième chose ?

— Quand tu auras parlé avec Emery, va voir les ressources humaines et dis-leur que tu veux partager avec moi le rôle de représentante des deuxième-année. Oh, et puis merde, porte-toi volontaire pour être la seule représentante. Ça m'est égal. On ne te confiera jamais la tâche dans son ensemble, de toute façon. À moins que…

— À moins que quoi ?

— Qu'Emery leur donne son feu vert.

— Tu crois qu'il le ferait ?

— Ça, ce sera fonction de toi, Fleur.

— Et tu me laisserais occuper la place de représentante des deuxième-année toute seule ?

https://books.yossr.com/fr

— Ben oui, les ressources humaines savent déjà que je leur suis tout acquis. Ils m'ont mis dans leur poche. Il faut que tu ailles les voir également. Laisse-moi parler à Emery, là. Et rappelle-toi, si je hoche la tête, c'est bon.

— Et dans le cas contraire ?

— Eh bien, Fleur, là, c'est ton problème, mais tu devrais peut-être commencer à chercher du travail ailleurs, avant la fin de l'année financière. En discuter avec ton agent.

— Mon agent ? Mais je n'ai pas d'agent ! » murmura-t-elle, prise de panique.

Là-dessus, Stephen alla voir Emery à son bureau. Lorsqu'il aperçut l'enveloppe blanche à son nom, il n'eut plus qu'une envie : filer aussi vite que possible sans éveiller la curiosité de quiconque, même pas de son collègue.

« Maserov, chuchota-t-il, Fleur Werd-Gelding n'arrête pas de me regarder. Ça me met mal à l'aise, dit-il en levant les yeux pour constater qu'en effet elle le regardait. Là ! Elle me dévisage ! Est-ce qu'elle va me virer ?

— Mais mon vieux, elle ne peut pas te virer. C'est une deuxième-année, comme toi. En fait, si je hoche la tête maintenant, elle va venir t'inviter à boire un verre.

— Elle ne ferait jamais ça.

— Si. Tout ce que j'ai à faire, c'est un signe de tête.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle croit que tu sais des choses qu'elle ignore sur le fonctionnement de cette boîte, et que tu as tes entrées aux ressources humaines.

— Mais pourquoi pense-t-elle ça ?

— C'est moi qui l'ai induite en erreur.

— Mais comment ça ?

— Je lui ai raconté des conneries à ton sujet. Bon, je vais hocher la tête dans sa direction, et puis je m'en vais. Merci d'avoir gardé pour moi mon exemplaire du *Law Institute Journal*.

— Attends ! s'exclama Emery, pris de panique en s'accrochant à la manche de Stephen. Qu'est-ce que je vais faire si elle m'invite à boire un

https://books.yossr.com/fr

verre et s’aperçoit que je ne sais rien des arcanes du cabinet et que je n’ai pas non plus mes entrées auprès des ressources humaines ?

— Ta mission, Emery, si tu veux bien l’accepter, c’est de tenir aussi longtemps que tu pourras et de me faire ton rapport. » Maserov se retourna vers Fleur Werd-Gelding au regard d’aigle et hocha la tête sans la moindre hésitation. Puis il se leva, avec son enveloppe, et tapota le dos de son collègue avant de prendre la direction de l’ascenseur.

Quand il fut en sécurité, hors des locaux de Freely Savage, à plusieurs rues de là, il appela la secrétaire de Malcolm Torrent, qui lui donna le premier créneau de rendez-vous disponible, l’après-midi suivant.

En retournant chez Torrent Industries, il demanda à Jessica de venir dans son bureau.

« Dis-moi, où as-tu appris tout ce vocabulaire financier ? Tu m’as scotché sur place avec tout ça. Sans parler de Malcolm Torrent.

— Tu vois le barman du Ghost of Alfred Felton ?

— Celui qui t’idolâtre et qui n’arrête pas de te regarder ?

— Oui, c’est lui. En fait, il travaillait dans la finance avant de perdre son boulot et de décider de gagner sa vie en me regardant boire. Je lui ai parlé de ce qu’on faisait, au bureau, et il m’a expliqué des trucs, il a tout noté sur une serviette, avec son numéro de téléphone en prime au cas où j’aurais besoin d’avoir des précisions.

— Tu vas là-bas… sans moi ?

— En fait, je vais là-bas depuis toujours. J’y retrouve des amis… de temps en temps. C’est vrai… je ne passe pas toutes mes soirées avec toi. »

Aussitôt elle regretta d’avoir dit ça. Elle ne voulait pas paraître vulnérable, dans l’attente, et même si ses sentiments s’étaient développés au point qu’elle avait envie de passer toutes ses soirées avec lui plutôt qu’avec n’importe qui d’autre, elle savait qu’une telle demande entraînerait des conséquences en cascade pour de nombreuses personnes, y compris des enfants. Le simple fait de le formuler à voix haute présentait déjà un danger. Cela pouvait la faire basculer dans un avenir face auquel elle n’avait aucune certitude.

Maserov faillit lui demander si elle aimerait passer toutes ses soirées avec lui. Heureusement, il se reprit à temps. Il savait bien qu’il devait se montrer prudent, ne sachant pas lui-même ce qu’il voulait, et d’autant plus que les mots prononcés, les sentiments évoqués, ne pourraient être retirés.

https://books.yossr.com/fr

Ils savaient tous les deux que quoi qu'il arrive, chacun voudrait en avoir l'initiative. Ni l'un ni l'autre n'avait envie de se voir rejeté, même pour les meilleures raisons du monde. De la même manière, ils ignoraient tous deux jusqu'où ils voulaient qu'aillent les choses entre eux, nonobstant le fait qu'ils éprouvaient un sentiment d'horreur tacite à l'idée que leur relation puisse se terminer. Aussi, avec cette logique absurde et contradictoire inhérente aux affaires humaines, chacun espérait que la décision serait prise par l'autre. C'est dans cette nébuleuse amorphe de désirs incompatibles, qui se dessinait de plus en plus clairement dans cet espace de non-dits, que Jessica repartit à son bureau.

VIII

Ce soir-là, Eleanor devait assister à une réunion parents-profs, aussi allait-elle travailler tard dans la soirée. C'était une école privée, les élèves étaient donc ses clients, et les parents à la fois ceux qui finançaient ses clients, et les actionnaires de l'école. Cette soirée était par conséquent une sorte d'assemblée générale des actionnaires, et Eleanor et ses collègues se préparaient depuis des semaines à tenter de concilier les fantasmes éducatifs des parents avec la réalité. Au bout du compte, c'étaient leurs postes qui étaient en jeu. Elle avait demandé à son mari s'il pouvait rester garder Jacob et Beanie après leur avoir donné leur bain et les avoir mis au lit. Mais Stephen avait oublié de prévenir Jessica lorsqu'il l'avait vue au bureau, ce jour-là.

Il était en route quand son téléphone se mit à sonner. C'était sûrement Jessica. Il allait devoir lui annoncer qu'il ne pouvait pas passer la soirée avec elle en raison de ses obligations familiales. Seulement ce n'était pas elle : c'était Betga.

« Tu as appris la nouvelle ? Ça pose quelques problèmes, mais je veux que tu restes calme.

— Quelle nouvelle ? Je ne suis au courant de rien. De quoi tu parles ?

— Malcolm Torrent est à l'hôpital. Il a eu un AVC.

— Un AVC !

— Ne t'inquiète pas, rien n'est perdu.

https://books.yossr.com/fr

— Dans quel état est-il ?

— Je n’en sais rien. Mais je le saurai bientôt. Je suis en route. Ne t’inquiète pas. Rien n’est perdu.

— Comment ça ? Mais de quoi tu parles ?

— Ne monte pas sur tes grands chevaux, Maserov. Ça ne servira à rien.

— Mais tu vas où, là ?

— À l’hôpital. Il est aux soins intensifs. J’ai parlé à sa secrétaire personnelle. Elle m’a dit dans quel hôpital il était. Ne t’inquiète pas.

— Mais pourquoi tu vas le voir à l’hôpital ? Ils ne te laisseront pas entrer dans sa chambre.

— Ne t’inquiète pas pour ça non plus, j’y arriverai.

— Mais pourquoi tu veux entrer dans sa chambre ?

— Il faut que tu obtiennes sa signature, non ? J’ai sur moi le second exemplaire du formulaire que tu m’as confié par sécurité.

— Betga, tu es fou. Ne fais pas ça !

— Ne fais pas quoi ? Je vais rendre visite à un vieil homme malade. Il n’y a rien de mal à ça. En réalité, c’est même admirable.

— Betga, il s’agit d’une fraude, d’une tentative pour obtenir un avantage financier par la tromperie, c’est un abus de confiance, une falsification de documents, c’est…

— Maserov, calme-toi. D’abord, il ne s’agit pas d’obtenir un avantage financier par la tromperie parce qu’il n’y a là aucune tromperie, donc aucune fraude. Tu le sais parfaitement car tu connaissais ses intentions avant qu’il ne soit victime de cet AVC, et tu sais également ce qu’il en pensera après s’être remis. Il a décidé que tu serais l’avocat responsable des dossiers de Torrent Industries chez Freely Savage. Tout ce qui concourt à la concrétisation de cette intention ne peut guère être considéré comme frauduleux ou basé sur une tromperie. On ne fait que suivre ses désirs ; c’est le contraire d’une tromperie.

— Betga, tout ça ne plairait pas à la Cour suprême.

— Si, elle adorerait ça. Les juges raffolent de ce genre d’affaires. Tu peux me croire. Deuxièmement, ce n’est pas un faux si c’est signé de sa main.

— Tu vas lui mettre un stylo dans la main ?

— Il est trop tôt pour savoir dans quelle mesure il a besoin d’être assisté, mais oui, bien sûr que je vais l’aider à concrétiser ce qu’il a décidé

https://books.yossr.com/fr

du mieux que je puisse faire étant donné que je suis son avocat personnel, et aussi parce que je suis quelqu'un qui prend soin des autres. Rappelle-toi les cent balles qu'il m'a donnés. Je ne l'oublierai pas. Et je ne l'abandonnerai pas.

— Betga, tu vas mettre un stylo dans la main d'une victime d'AVC !

— Disons que je vais essayer.

— Je ne veux rien avoir affaire avec ça.

— Maserov, tu as déjà fait tout ce que tu pouvais, mon ami. J'ai le formulaire, j'ai le stylo, et j'ai le sac Ziploc refermable. Je lui ai même apporté sa bible préférée. La Gutenberg spéciale signée. Passe une bonne soirée en famille, ou avec ta copine, peu importe… sache que je ne te juge pas.

— Un sac Ziploc refermable ?

— Oui, c'est pour le stylo… quand il aura signé. » Silence à l'autre bout du fil. « Pour conserver son ADN sur le stylo. Tout le monde adore ce genre de preuve avec ADN. C'est tellement rassurant. Bon, Maserov, il faut que je me gare, je te rappellerai dès que je l'ai vu. Je lui dirai que tu l'embrasses. »

IX

Lorsque Betga arriva à l'hôpital et découvrit la foule déjà massée là pour prendre des nouvelles de Malcolm Torrent, il retourna à sa voiture et partit dîner chez un petit italien dans le nord de Melbourne, où il demeura assez tard pour que les gens qui respectaient les heures de visite de l'hôpital soient tous repartis. Vers vingt-deux heures environ, il revint au poste des infirmières aux soins intensifs, se présenta en dégainant son permis de conduire plus vite que son ombre pour le ranger aussi vite, puis s'enquit d'un air grave de l'état du patient, chuchotant presque : « Bon, vous pouvez me parler franchement : quel est le pronostic ? Est-ce vraiment si mauvais ?

— Vous êtes de la famille, monsieur ? demanda l'infirmière sans lever les yeux. Ou bien vous travaillez avec Mr Torrent ?

— Les deux, en fait. Nous essayons de ne pas trop parler de nos liens familiaux, parce que très sincèrement, cela attise les jalousies, les autres

https://books.yossr.com/fr

envient notre proximité et ça peut poser des problèmes. Et je dois constamment me rappeler que la plupart des gens ont du mal à comprendre notre relation, on est tout le temps dans le bureau l'un de l'autre, on échange des blagues, on sait exactement comment l'autre interprète les mots qu'on emploie. On a eu beaucoup de chance. Jusqu'à aujourd'hui. Alors, où on en est ? Et n'essayez pas d'atténuer la gravité des faits en raison de notre proximité.

— Mr Torrent a été amené ici inconscient, présentant toutes les caractéristiques d'un AVC. Nous sommes en train de lui faire passer une série d'examens.

— Et qu'est-ce que ça veut dire pour la suite ?

— Je pense qu'il est trop tôt pour donner un avis là-dessus, on ne sait pas dans quelle mesure il se remettra, en combien de temps, on ne sait même pas si l'issue sera favorable.

— Mon Dieu ! Puis-je le voir ?

— Je crains que non. L'heure des visites est passée, et il a besoin de se reposer.

— Vous êtes sûre que je ne peux pas… même un instant ?

— Non, je suis désolée, monsieur. Je sais que c'est un moment terrible pour vous.

— En effet, infirmière… » Betgase pencha pour lire son badge. « Infirmière Penberthy. J'ai eu une journée infernale, comme vous en vivez sans doute tous les jours. J'ai du mal à imaginer comment on va faire sans lui, si jamais ça s'avérait nécessaire, et j'espère que ça ne durera pas. Ça vous ennuie si je m'assois un moment ?

— Non, pas du tout.

— Je suis vraiment sous le choc. Je n'arrive pas encore à…

— Naturellement », répondit l'infirmière Penberthy, le laissant ainsi en suspens tandis qu'elle consultait l'écran de son ordinateur. Elle devait avoir entre quarante et quarante-cinq ans, et son expérience s'ajoutant à sa formation d'infirmière en soins intensifs laissait penser à Betga que les choses allaient être moins faciles que prévu. Il lui faudrait se montrer patient.

https://books.yossr.com/fr

X

Eleanor partit dans la nuit vers l'école où elle enseignait les lettres et l'histoire. Maserov demeura dans cette maison qu'ils avaient achetée ensemble, toutes ces années auparavant. Il regarda les meubles, qui n'étaient plus neufs, et n'avaient jamais été aussi beaux que sur le catalogue. Mais ils étaient à eux, ils contenaient leur histoire, l'avaient absorbée, s'en étaient imprégnés, une histoire qu'eux seuls connaissaient et chérissaient : les accessoires de leur vie commune. Ou bien s'agissait-il d'un simple chapitre dans une vie ? Et cette distinction était-elle un choix qu'il lui incombait de faire ?

Pourquoi voulait-elle soudain qu'il revienne ? N'était-ce qu'à cause des enfants ? Et pourquoi précisément maintenant ? Et se remettre ensemble uniquement pour les enfants, était-ce une raison suffisante ? Maserov repoussa l'idée qu'elle soit influencée par la perspective qu'il puisse devenir associé chez Freely Savage. Cela ne correspondait pas à l'Eleanor qu'il connaissait. Il était prof et mal payé quand elle avait accepté de l'épouser, puis avocat lorsqu'elle l'avait mis à la porte. Peut-être avait-elle été déçue par le prof de théâtre. Ou peut-être Carla lui avait-elle laissé entendre que la possibilité de le récupérer – chose possible depuis le jour où elle avait décidé de leur séparation – était de plus en plus compromise ? C'est vrai, Eleanor était désormais au courant de l'existence de cette mystérieuse collègue, qu'en outre Carla appréciait. Il y avait sans doute plusieurs facteurs en jeu, raisonna-t-il. S'ils se remettaient ensemble, il finirait par le découvrir. Et dans le cas contraire, cela n'aurait peut-être aucune importance. En tout cas pour un moment. Mais alors ce serait trop tard.

Comme les enfants dormaient, son esprit était libre de vagabonder, et il n'était pas certain que ce soit une bonne chose. À tort ou à raison, il songea à distraire son attention en appelant Betga pour avoir des nouvelles, car celui-ci semblait avoir établi son campement dans la salle d'attente des visiteurs des soins intensifs.

« Salut Betga, du neuf ?

— Pas encore, répondit Betga à mi-voix. J'essaie de gagner la confiance de l'infirmière de nuit. Ça prend du temps. Elle est partie voir un

https://books.yossr.com/fr

patient, là. Et toi, tu en es où ?

— Eleanor est à une réunion parents-profs, je suis à la maison pour veiller sur les enfants qui dorment à présent, et je me demande ce qui va arriver à Mr Torrent, à mon boulot, à ma vie. Eleanor veut que je revienne. Je regarde nos meubles, je me rappelle quand on les a achetés, et Jessica me manque, Eleanor me manque, enfin celle que j'ai épousée, et au cas où on se remettrait ensemble, je me demande si je retrouverai celle qui m'accueillait le soir par un baiser et un câlin, ou celle qui préférait regarder *The Bachelor*. Et Jessica me manque. Je te l'ai dit ? Betga, c'est à s'arracher les cheveux. Je ne sais pas quoi faire.

— À propos de quoi ?

— D'Eleanor et Jessica. Mais tu m'écoutes ?

— Oui, évidemment. Voici mon conseil : profite du présent. Ne fais rien !

— Ne rien faire ?

— Écoute, Maserov, quel que soit le choix que tu feras, te connaissant, il y aura des moments de ta vie, nombreux, où tu le regretteras et où tu te sentiras coupable. Eh oui. C'est vrai quoi, nous ne sommes qu'humains, surtout toi. Tu es humain jusqu'au bout des ongles !

— Tu as un vrai talent pour faire passer le commentaire vaguement positif le plus innocent pour un truc incroyablement négatif et humiliant.

— Tu as raison, je devrais bosser dans le management. Ne fais rien tant que tu le peux. Apprécie le doux nectar des possibles avant de prendre une décision et de tout foutre en l'air.

— C'est vraiment ce que tu me conseilles ?

— Oui, en quoi est-ce surprenant ? C'est parce que tu es toujours à chercher la sécurité, quelle que soit son apparence, dans le moindre recoin de ton existence brève et remplie de compromis. Combien de fois faudra-t-il que je te rappelle, mon cher Maserov, que le mieux que tu puisses faire de nos jours, c'est gagner un peu de temps avant que tes pires frayeurs deviennent tes voisines, puis ton manteau, puis ta chemise, et enfin ta peau ? Si vraiment tu veux gagner du temps, apprends à écrire les algorithmes qui sont en train d'enlever le pain de la bouche à tous ces pauvres cons. Mais même là, ce sera une solution à court terme. Il finira par y avoir un algorithme qui écrira les algorithmes, aussi sûr que la corruption succède au jour. Tu peux essayer de t'occuper, de te distraire en tentant de

https://books.yossr.com/fr

réveiller les gens, de leur faire admettre leur propre vulnérabilité. Il n'y a pas d'argent à y gagner, et un type comme toi sera brisé de constater à quelle vitesse son auditoire ira voir ailleurs.

— Merci, Betga. Je sens qu'une grande partie de mon anxiété s'est transformée en une sorte de résignation amorphe, avec juste ce qu'il faut de réserves pour ressembler à une créature vivante, mais avec un système immunitaire en berne, c'est-à-dire l'hôte idéal pour le premier virus sans domicile fixe qui passe – le rêve pour un couple de molécules d'acide nucléique enveloppées de protéines, qui cherchent à s'installer pour fonder une famille !

— Tu vas arrêter de t'inquiéter ? Au moins, tu ne t'ennuies pas. Écoute, quoi qu'il arrive, je serai toujours là pour toi.

— Betga, tu ne m'as jamais raconté ce qu'Hamilton t'a fait. »

Suivit un silence très inhabituel.

« Oh, ça, c'est une autre histoire… que je vais te raconter… Oh ! Faut que j'y aille ! Elle a raccroché. Souhaite-moi bonne chance. Je vais nous faire gagner une bonne grosse quantité de temps. Ça pourrait être le début d'un tout nouveau chapitre de ta vie… et de la mienne. Je te laisse.

— Betga ? Betga ? »

Ce dernier avait bien remis le téléphone dans sa poche, mais, délibérément ou pas, il n'avait pas coupé la communication. Maserov s'en chargea.

Il fit un tour dans la maison. Tout était tranquille. En arrivant dans la cuisine, il eut envie de se servir un verre, un scotch avec de la glace. Avait-il envie de devenir associé chez Freely Savage ? Il était le genre de type qui essayait de s'accrocher, vaille que vaille. Le statut d'associé n'était guère compatible avec l'image qu'il avait de lui-même. Pouvait-il transformer cette image ? Il essaya d'appeler Jessica pour lui raconter ce qui était arrivé à Malcolm Torrent. Mais peut-être était-il plus important encore de lui dire où il se trouvait ? Il tomba sur sa messagerie, ce qui était sans doute mieux car il ne pouvait pas parler trop fort, de crainte de réveiller les enfants. Que buvait Eleanor maintenant ? Y avait-il encore un peu de son scotch préféré, ou l'avait-elle donné au prof de théâtre ? Non, il en restait. Une bouteille toute neuve, même pas entamée. Était-ce un moyen de l'attirer, ou juste le reflet de sa culpabilité ? Il cherchait des glaçons quand son fils aîné le surprit.

https://books.yossr.com/fr

« Beanie ! Mais qu’est-ce que tu fais dans la cuisine ?

— Et toi, qu’est-ce que tu fais dans la cuisine ? »

Son père n’habitait plus là depuis un moment. À cinq ans, il était naturel de poser la question.

XI

Betga était aux soins intensifs depuis presque une heure, il faisait les cent pas et ponctuait l’attente en allant boire un verre d’eau à la fontaine située à côté du réservoir de gel antibactérien. Lorsqu’il en avait assez, il lisait la bible. Un grand écran de télévision suspendu montrait les images muettes de ce qui devait être une émission d’informations consacrées à l’industrie du divertissement ou bien aux dernières nouvelles. Betga n’aurait su le préciser, de toute façon, il n’y prêtait guère attention. En réalité, il espérait impressionner l’infirmière par sa piété apparente, ainsi immergé dans cette bible qu’il avait apportée pour Malcolm Torrent. Hélas, ses efforts n’étaient guère récompensés car au cours des quarante-six minutes écoulées, elle l’avait à peine regardé.

« Vous êtes croyante ? » lui demanda-t-il soudain. L’infirmière Penberthy leva les yeux, sursautant comme si elle avait oublié sa présence.

« Quoi ?

— Vous êtes croyante ?

— Non. Autrefois, oui… quand j’ai commencé, mais il est difficile de garder la foi après toutes ces années passées à travailler ici.

— Vous êtes en effet confrontée jour après jour au fait qu’on est mortel… c’est cela qui a remis en question votre foi ?

— Bien sûr, ça et tout le reste.

— Tout le reste ? C’est-à-dire ? La difficulté physique de votre travail ?

— Oui, le fait que jour après jour, on ne voit que souffrance et mort, la difficulté physique, le fait qu’on arrive ici pleine d’enthousiasme, avec une formation exemplaire, et qu’ensuite on est si mal traitée.

— À cause du management ?

— Oui, régulièrement, ils nous alignent tous contre un mur et ils renvoient certains d’entre nous, et ça se répète, et ceux et celles qui

https://books.yossr.com/fr

survivent doivent remplacer les personnes qui ont été virées, en plus de leur travail. Il y a aussi le fait que les médecins, les familles et les amis des patients nous traitent comme de la merde, parce qu'ils n'arrivent pas à accepter la situation et laissent leur chagrin se transformer en colère. Il n'y a pas une infirmière ici qui n'ait subi une agression verbale ou physique, voire sexuelle.

— Mon Dieu ! Je suis vraiment navré d'apprendre ça. Très sincèrement. » Il jeta un regard à la télévision, un instant distrait.

« Oh, regardez, c'est cette actrice, Helena Bagshaw, dit l'infirmière Penberthy, celle qui a été victime d'une agression sexuelle, justement. Elle a pris un avocat. Bravo, ma chérie ! » À la télévision, aux côtés de la jeune comédienne, se trouvait son nouvel avocat, qui répondait aux questions de la presse : Mike Hamilton, de Freely Savage Carter Blanche.

« Vous savez, reprit Betga en se détournant de l'écran, toutes les infirmières que j'ai rencontrées m'ont toujours dit qu'elles adoraient leur métier. Elles disaient qu'elles en retiraient une satisfaction profonde. Je ne peux m'empêcher de les admirer. Et j'ai connu beaucoup d'infirmières, à une époque, ne put-il s'empêcher d'ajouter avec espièglerie.

— Pourquoi ? Vous souffriez d'une maladie chronique ? »

Elle n'était pas du genre à se laisser séduire facilement. Elle était trop fatiguée, pas seulement par sa journée de travail, mais par l'ensemble de toutes les souffrances qu'elle devait prendre en charge, et par le manque de reconnaissance auquel elle était si souvent confrontée.

« Non, c'était seulement de l'humour.

— Ah ce que vous êtes drôle, monsieur, dit-elle, guère impressionnée.

— Betga, A. A. Betga.

— Écoutez, Mr Betga, je ne pourrai pas vous laisser entrer pour voir votre ami avant demain, peu importe que vous soyez un ardent défenseur de la cause des infirmières.

— Je m'en fais même l'avocat !

— Et non, je ne vous donnerai pas mon numéro de téléphone, alors vous pouvez ranger votre bible.

— Infirmière Penberthy, c'est la dernière chose qui me viendrait à l'esprit.

— Écoutez, je suis trop occupée et trop fatiguée pour vos conneries. Vous voulez vraiment savoir comment ça se passe pour les gens, ici ? Ça va

https://books.yossr.com/fr

peut-être vous paraître fou mais… plus de la moitié des infirmières et à peu près tous les autres salariés de l'hôpital, en tout cas ceux qui sont hiérarchiquement au-dessous des médecins, oui, ils sont tous absolument terrifiés de perdre un emploi qu'ils détestent absolument. Ça vous paraît dingue ?

— Non, pas du tout. » Il leva de nouveau les yeux vers la télévision. Hamilton discourait toujours.

« Si je peux me permettre de vous parler franchement, avec votre expérience et votre formation spécialisée dans les soins intensifs, vous pourriez vous en mettre plein les poches en travaillant en direct, je veux dire, dans le privé, pour un patient précis, un patient qui serait reconnaissant, et disons, qui aurait une forte valeur ajoutée. Je parle d'une valeur très supérieure à la moyenne, du genre qui puisse construire lui-même un hôpital comme celui-ci. Vous pourriez ensuite recruter des collègues pour assurer le reste de la journée, prendre votre commission au passage, et votre vie s'en trouverait plus facile, si jamais la circonstance se présentait. Il faut juste garder les yeux ouverts, au cas où la possibilité s'offre à vous. Bien sûr, ce genre d'opportunité n'arrive pas tous les jours, mais si jamais c'est le cas, infirmière Penberthy, il ne faut pas la rater. Vous comprenez ? »

Elle le regarda, et pour la première fois, elle prit le temps de réfléchir à ce qu'il venait de dire. Puis elle revint à ses occupations. « Il faut que j'aille voir mon patient. »

Betga se demanda s'il venait de jouer sa dernière carte. Il avait tout misé, cette fois.

Il était tard à présent et il était fatigué. Ce n'était pas le moment.

Soudain, l'infirmière ressortit de la chambre de Malcolm Torrent, très agitée. Elle referma la porte coulissante et s'éloigna en vitesse.

« Il y a un problème ? s'écria Betga.

— Vous ne pouvez pas entrer. Il faut que j'aille signaler ça au bureau.

— Quoi donc ?

— Il a repris connaissance. »

XII

https://books.yossr.com/fr

Eleanor n'était toujours pas là. Beanie ne parvenait pas à se rendormir et les négociations l'avaient ramené dans son lit en échange d'un câlin et d'une histoire « pour de faux », ce qui dans son langage d'enfant désignait une histoire inventée sur le moment par la personne qui la racontait, par opposition aux histoires des livres. L'avantage, c'est qu'on pouvait raconter l'histoire en question dans l'obscurité, en revanche cela nécessitait un effort supplémentaire de la part de son père. Voilà le marché qu'ils avaient conclu. Beanie était allongé sur le côté dans le noir, tandis que son père lui caressait le dos à travers la couverture.

« Et l'histoire.

— OK. Il était une fois un petit garçon qui avait un ours et…

— Non, c'est pas celle-là que je veux, je veux celle du bouffon à la cour du roi. »

Le téléphone de Maserov s'alluma. C'était un SMS de Jessica : *C'est affreux pour Mr Torrent ! On peut se parler maintenant ?*

— *Pas vraiment*, répondit-il. Il ne voulait pas que son fils voie ses messages, même s'il ne savait pas très bien pourquoi.

« Je ne connais pas d'histoire de bouffon à la cour du roi, dit-il à Beanie.

— Mais si. Le roi voulait se débarrasser du bouffon, mais le bouffon lui a dit que s'il attendait une année, il ferait parler son cheval. Tu te rappelles ?

— Il ferait parler le cheval du roi ?

— Oui ! »

On se parle un peu plus tard ?, lui écrivit Jessica.

— *Oui. À plus tard* », répondit Stephen aussi vite qu'il put. Il tenta d'imaginer ce qu'elle ressentirait en lisant sa réponse, sa grimace en concluant qu'elle n'avait visiblement pas la priorité. En outre, il n'était pas sûr de pouvoir la rappeler plus tard. Il ne contrôlait plus rien. Mais il ne se souvenait pas à quand remontait la dernière fois où il avait eu le sentiment de contrôler quoi que ce soit. Il ne savait pas où il allait dormir ce soir-là. D'ailleurs il ne savait même pas où il souhaitait passer la nuit.

« Ah oui ! Celle-là ! Il était une fois, commença-t-il d'une voix tranquille et rassurante, au treizième siècle, dans un pays lointain appelé la Turquie, un bouffon dont le travail consistait à divertir le roi. Il était allé à l'école des bouffons de cour pendant des années, pour apprendre à devenir le meilleur bouffon possible. Jamais il n'avait voulu être associé, et

https://books.yossr.com/fr

certainement pas l'associé responsable de tous les dossiers de Torrent Industries. Tout ce qu'il voulait, c'est faire tranquillement son métier de bouffon. »

À présent Beanie respirait profondément, à un rythme suggérant qu'il s'était endormi. Stephen sortit à pas de loup de la chambre de son fils. Eleanor serait bientôt là. Bientôt aussi il lui faudrait rappeler Jessica ou lui expliquer pourquoi il n'avait pas pu le faire. Qu'allait-il faire ? Il n'en savait rien. N'était-ce pas le bruit de la voiture d'Eleanor ?

Tout à coup son téléphone se mit à sonner. C'était Betga. Pourtant, lorsque Stephen répondit, il n'entendit rien, à croire que Betga ne captait pas bien, ou ne l'écoutait pas, et il crut qu'il s'agissait d'une erreur, que le téléphone avait appelé tout seul – ce genre de non-communication interpersonnelle était en plein boum. Il allait raccrocher quand il s'aperçut qu'il entendait parler Betga : il s'adressait sans doute à l'infirmière qui s'occupait de Malcolm Torrent.

« Puis-je vous offrir un de ces…

— Qu'est-ce que vous avez derrière la tête ? » demanda-t-elle. Maserov entendit ensuite une sorte de frottement assourdi, comme si on fouillait dans du tissu. « Oh, des pastilles à la menthe ! Merci ! » dit à nouveau l'infirmière, réellement contente.

Il eut l'impression que Betga versait dans sa main au moins deux pastilles. Puis plus rien, que sa respiration, ses pas sur le lino, un léger grincement de porte. La respiration se fit plus forte. Alors il entendit un murmure étouffé, mais les paroles de Betga étaient parfaitement claires et sans ambiguïté aucune.

« Maserov, tu es là ? Ça y est ! On entre ! »

https://books.yossr.com/fr

Remerciements

Pour leur aide variée (parfois à leur insu), au cours de la gestation de ce livre, l'auteur souhaite remercier : Simone Abel, Jin Auh, Jane Banting, Peter Bartholomew, Tracy Bohan, Sarah Chalfant, Nikki Christer, Françoise Delivet, Danny Dexter, Maggie Doyle, Tamara Eichel, Emma Felman, Rick Goldberg, Liv Perlman Handfield, Toby Handfield, Johannes Jakob, Dorothy Kovacs, Bob Lamb, Sharon Lewin, Evi Meissa, Danny Mahendra, Niki Maartens, Brendan Miller, Robert Milstein, Gil Orski, Dan Pearce, Donna Pelka, Alexander Perlman, Janine Perlman, Nicholas Perlman, Rodrigo Pintos-Lopez, Adam Pozniak, Gabriel Pozniak, Gideon Pozniak, Micah Pozniak, Samara Prosser, Anne Sarzin, Lisa Sarzin, Zara Sarzin, Alan Schauder, Rachael Schauder, Suzie Sharp, Gabrielle Williams et Andrew Wylie.

Harry Perlman doit être distingué pour son attention critique sur les nombreuses versions de ce livre au fil des années. Sa lecture attentive et ses conseils judicieux sont sans prix, et de simples mots ne peuvent suffire à le remercier – en outre, ce n'est pas la première fois.

https://books.yossr.com/fr